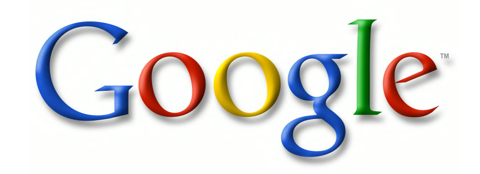
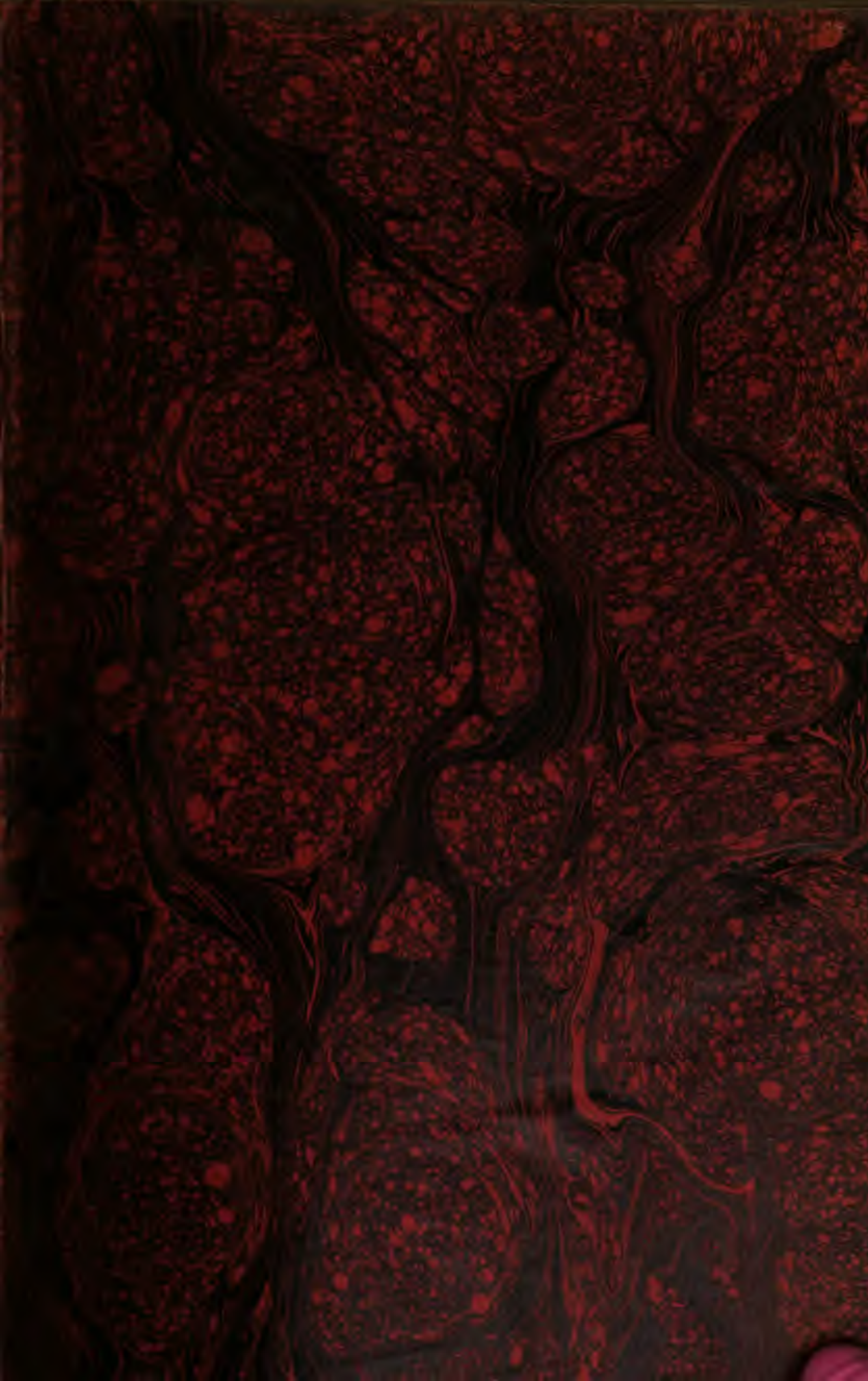

Google





157. g. 6
6
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1879



12/6 nett

ŒUVRES
CHOISIES
DE COLARDEAU.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.

ŒUVRES

CHOISIES

DE COLARDEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE D'UNE GRAVURE.



A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 55.

M DCCC XXV.



NOTICE HISTORIQUE

SUR

COLARDEAU.

Charles-Pierre Colardeau naquit le 12 octobre 1732, à Janville, petite ville du département d'Eure-et-Loir. Son père y exerçoit l'office de receveur du grenier à sel; emploi qui supposoit quelque fortune et une éducation honnête.

A treize ans, il perdit son père et sa mère, et fut mis sous la tutéle d'un oncle estimable et instruit, qui étoit curé à Pithiviers.

Cet ecclésiastique ne négligea rien pour l'éducation de son pupille; il l'envoya au collége de Meun-sur-Loir, pour y continuer le cours de ses études.

Ce fut dans ce collége que Colardeau fit ses premiers pas dans la carrière des lettres. Séduit par les charmes de la poésie, il en étudia de bonne heure les principes, et négligea souvent la lecture de Tricot pour celle de Racine.

Lorsqu'il eut achevé ses humanités, son oncle l'envoya à Paris. C'étoit l'époque où la philosophie sco-

lastique commençoit à se dégager des ténèbres dont elle étoit enveloppée, où l'étude des mathématiques venoit de s'introduire dans les colléges, et faisoit partie de l'enseignement public. Le professeur Rivard jouissoit alors d'une grande réputation. Le curé de Pithiviers voulut que son neveu prît des leçons de ce maître habile; qu'il connût les secrets de l'algèbre, et les théorèmes de la géométrie. Mais le génie d'un poëte s'accommode difficilement de la régle et du compas. Les théorèmes furent négligés, et le jeune Colardeau préféra de gagner en grace et en imagination ce qu'il perdoit en exactitude et en précision. Il ne donna à l'étude de la scolastique et de l'algèbre que les moments qu'il ne put lui dérober; mais il suivit assidument les spectacles, et ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à former son goût et à développer ses talents.

Le temps de sa philosophie étant achevé, son oncle le destina à la profession du barreau, et l'envoya chez un procureur; c'étoit tomber de Charybde en Scylla. Mais le jeune poëte fut heureusement servi par son étoile: le procureur chez lequel on le plaça avoit peu de clients; il n'eut qu'un petit nombre de requêtes et d'à-venir à libeller, et put facilement concilier son goût pour les lettres avec le travail de la *grosse*. Il continua de faire des vers et de fréquenter les spectacles.

Une maladie, et quelques troubles survenus dans

les ccurs de parlement, l'obligèrent bientôt de revenir à Pithiviers, et d'y rester quelque temps. Il profita des loisirs que lui offroit la campagne, pour se livrer à ses goûts les plus chers. Le presbytère de son oncle devint pour lui le temple des muses; et, pour faire agréer à son tuteur le genre d'occupation qu'il avoit embrassé, il eut soin d'entremêler les sujets profanes, de quelques sujets pieux. Il traduisit en vers des psaumes et des cantiques, et captiva les suffrages du bon curé, en lui montrant les vieilles hymnes de son bréviaire rajeunies par les graces de la poésie françoise.

Ce fut chez son oncle qu'il conçut l'idée de sa première tragédie.

En lisant l'immortel livre des Aventures de Télémaque, il se sentit vivement ému par l'épisode de Pygmalion, et il dessina les premiers traits de sa tragédie d'*Astarbé*. Les troubles des parlements venoient de finir, l'arène du barreau s'étoit r'ouverte; il fallut retourner chez le procureur. Le jeune poëte se soumit à cette seconde épreuve, et, sans manquer à ses devoirs, trouva le temps d'achever sa tragédie.

Lorsqu'il la présenta aux comédiens françois, il reçut d'eux des éloges si flatteurs et de si puissants encouragements, qu'il résolut de renoncer absolument à la carrière du barreau, pour suivre exclusivement celle des lettres.

Son oncle, homme d'un caractère doux et modéré,

ne s'opposa point à cette résolution. Il reçut son neveu avec bonté, et prit même plaisir à le voir travailler sous ses yeux. Colardeau avoit alors environ vingt-cinq ans; il revint à Paris, fut reçu dans les meilleures sociétés, et se lia particulièrement avec M. de La Vieuville, qui protégeoit les lettres avec générosité, et les cultivoit avec succès. Il se fit aussi un intime ami du célèbre Doyen, professeur de l'Académie de peinture.

La tragédie d'*Astarbé* étoit sur le point d'être jouée, lorsque l'attentat commis par Damien sur la personne du roi força l'auteur d'y faire des changements, et obligea les comédiens d'en retarder la représentation.

Colardeau profita de ces délais pour composer et publier l'*Épître d'Héloïse à Abailard.* Cette pièce étoit imitée de Pope; mais la versification en étoit si facile, les images si heureuses, le style si pur, qu'elle parut avoir tout le piquant d'un écrit original. Cet ouvrage fixa la réputation de son auteur, et fut recherché avec une étonnante avidité.

Trois ans après, on joua la tragédie d'*Astarbé.* Le nom de Colardeau, l'idée qu'on s'étoit faite de ses talents, avoient disposé tous les esprits à la bienveillance: Colardeau obtint un nouveau triomphe. Cependant le mérite de cette tragédie étoit bien loin d'égaler celui de l'épître d'Héloïse à Abailard; mais on crut devoir des encouragements à un jeune homme

qui donnoit de si grandes espérances, et l'on oublia la foiblesse du plan et des caractères, en faveur d'une versification naturelle et d'un coloris gracieux.

La tragédie de *Caliste*, qui fut représentée en 1760, eut un succès plus contesté. C'étoit une imitation de *la belle Pénitente* de Rowe. La nation n'étoit point encore accoutumée aux horreurs dramatiques du théâtre anglois; on n'avoit point encore pris la peine de lui persuader que Shakespear l'emportoit de beaucoup sur Corneille et Racine. La plupart des spectateurs furent révoltés d'un sujet qui ne présentoit que des images sombres et atroces, dont le plan étoit obscur et mal conçu, dont les personnages étoient presque tous des fous ou des scélérats outrés. Cette pièce n'eut qu'un petit nombre de représentations, et resta dans l'oubli.

Soit que Colardeau fût déja dégoûté des nombreux désagréments qui assiègent la vie de l'homme de lettres, soit que son penchant pour les charmes de la campagne et la douce indolence de la vie privée, l'emportât sur l'amour de la renommée, il quitta pendant quelque temps la carrière littéraire, et consacra tous ses moments à l'amitié ou à la tendresse.

Mais ce sommeil de la gloire ne dura pas longtemps. En 1770, une production lugubre, sortie des bords de la Tamise, et traduite en françois, eut à Paris un succès extraordinaire: c'étoient des médi-

tations sur l'éternité, la mort, le jugement dernier; sujets sombres et mélancoliques, mais que l'auteur avoit souvent animés du feu d'une poésie sublime. Cet ouvrage réveilla l'amour de Colardeau pour les vers, et il en commença la traduction. Le vice principal des *Nuits d'Young* est de ramener sans cesse les mêmes idées, de n'offrir à l'ame qu'une suite uniforme d'images effrayantes, de beautés terribles qui l'épouvantent et la fatiguent. Colardeau ne put éviter ces défauts; sa traduction étoit fidèle et élégante, mais on y retrouvoit toutes les taches qui déparoient l'original. Il abandonna ce travail, après avoir traduit seulement deux Nuits.

Le Temple de Gnide, dont il publia quelque temps après une imitation en vers, ne présentoit pas les mêmes désavantages. Aucun sujet n'étoit plus riche en idées gracieuses, en images fraîches, variées, et voluptueuses. Mais plus un ouvrage approche de la perfection, plus il est dangereux d'y toucher. Les gens de goût firent un reproche mérité à Colardeau, d'avoir voulu embellir ce qui n'avoit pas besoin d'ornements. Sa traduction confirma l'opinion qu'on avoit de son talent, mais n'ajouta rien à sa gloire.

Il y avoit déja quelque temps que la voix publique l'appeloit à l'Académie françoise: il en fut élu membre, en 1776, à la place du duc de Saint-Aignan. Ce choix fut libre et spontané; ce fut un hommage pur et désintéressé que l'Académie rendit à ses talents.

Mais il ne put jouir du plaisir d'aller lui-même, au sein de ses collégues, recueillir le témoignage honorable de leur estime. Depuis quelque temps, sa santé s'altéroit; son tempérament, naturellement délicat, s'affoiblissoit de jour en jour; les secours de l'art ne purent arrêter les progrès d'une maladie lente; il mourut à quarante-trois ans, pleuré de ses amis, et regretté de tous ceux qui s'intéressoient à la gloire des lettres.

Colardeau étoit d'un caractère doux, sensible, et mélancolique. Tous ses goûts étoient simples comme la nature; il aimoit beaucoup les fleurs, les ruisseaux, et les femmes. Un des premiers objets de son amour fut une demoiselle Verrières, fille fort aimable, fort belle, mais fort coquette. Colardeau l'aimoit avec passion, et elle le trahissoit avec tout l'esprit imaginable. Dorat l'en avertit. *Je le sais*, dit-il; *mais je reste avec elle pour savoir jusqu'à quel point une femme peut tromper.*

L'art d'imiter étoit le sien par excellence. Il avoit fait une étude si assidue et si profonde des ressources de notre langue, que les difficultés à vaincre ne l'effrayoient jamais; et ce qui auroit fait le désespoir d'un autre, ne présentoit qu'un attrait de plus à son émulation. Il travailloit sans effort comme sans prétention. Ses premières idées étoient toujours faciles et abondantes; mais il aimoit à revenir sur ses pas; il corrigeoit beaucoup, et se

défioit sans cesse de ses forces. Cette timidité excessive l'empêcha de produire un plus grand nombre d'ouvrages; mais ce qui nous reste de lui suffit pour assurer sa réputation, et le faire compter parmi le petit nombre de poëtes qui honorent notre littérature.

Une seule anecdote suffira pour donner une idée de la bonté de son cœur, et de ses qualités sociales.

Séduit par les beautés qui étincellent dans la *Jérusalem délivrée*, il conçut le projet de traduire ce poëme en vers. Il en avoit déja tracé les premiers livres, lorsqu'il apprit que M. Watelet, membre de l'Académie françoise, s'occupoit du même travail. Dès ce moment il y renonça; et rien ne fut capable de lui faire changer de résolution.

Au lit de la mort, il se rappela qu'il n'avoit point encore brûlé ce qu'il avoit écrit de sa traduction. Il se leva mourant; et, comme ranimé par le plaisir de faire une action honnête, il se traîna hors de son lit, et, saisissant son ouvrage de ses mains défaillantes, il consomma son sacrifice.

Nous ajouterons à la notice précédente quelques traits qui achèveront de faire connoître le poëte intéressant qui en est l'objet.

Il est du nombre de ceux dont les écrits font aimer leur auteur, et cette opinion favorable qu'on y prend de son caractère, n'est pas démentie, comme il arrive souvent, par l'histoire de sa vie. Il étoit fait pour ressentir et pour inspirer l'amitié: il fut lié avec les hommes les plus distingués par leur esprit, et compta leurs succès parmi ses plaisirs. Jamais, dit-il dans une épître à Pezay,

Jamais du fiel noir de l'envie
Mon cœur ne fut empoisonné;
Et la palme tant poursuivie
Dont mon émule est couronné,
Je n'ai jamais imaginé
Qu'à mon triomphe il l'eût ravie.

Sa modestie et son aménité ne purent le mettre toujours à l'abri des traits de la satire. Il en fut profondément blessé, mais il se garda bien d'employer les mêmes armes pour se venger.

Plein de défiance sur son propre jugement, il retouchoit continuellement ses productions. Peu pressé de les exposer au grand jour, il falloit quelque circonstance pressante pour l'y décider. *Le Temple de Gnide* étoit terminé depuis dix ans, lorsqu'il fut

livré à l'impression. L'épître à M. Duhamel de Denainvilliers, le morceau le plus achevé que nous ayons de lui, resta dix ans manuscrite dans le portefeuille de l'auteur.

On a parlé du sacrifice qu'il fit de sa traduction de deux chants de *la Jérusalem délivrée*. Il se proposoit de traduire également *l'Énéide* en vers françois; mais il y renonça dès qu'il fut informé que l'abbé Delille, qui avoit déja publié *les Géorgiques*, s'occupoit de compléter sa traduction de Virgile. Il avoit eu le projet de donner à la belle prose du *Télémaque* la parure de la versification; mais, quelque talent qu'il eût pu déployer dans l'exécution de ce dessein téméraire, il montra encore plus de goût en l'abandonnant.

Il affectionnoit les sujets tendres et pathétiques. Le succès qu'il obtint en écrivant l'épître d'Héloïse à Abailard fait regretter qu'il n'ait pas achevé une épître de madame de La Vallière à Louis XIV, qu'il avoit commencée.

Bien que la tragédie de *Caliste* ait dû en partie son succès momentané à l'appareil du spectacle et au jeu de mademoiselle Clairon, quelques scènes très attachantes, et les beautés de style qu'elle renferme, nous ont engagés à la réimprimer.

Colardeau ne sut pas assez résister à l'attrait des plaisirs, et il en porta de bonne heure la peine. Il a

exhalé ses regrets touchants dans une *épître à un ami*, qui commence ainsi :

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages, etc.

Barthe avoit été un des nombreux amis de Colardeau; mais depuis long-temps ils se voyoient peu. Celui-ci étoit malade et presque à l'extrémité, quand le poëte provençal se présenta devant son lit, et, desirant profiter de ses derniers conseils, le força d'entendre la lecture de sa comédie de *l'Homme personnel,* qu'il alloit donner au théâtre. Lorsqu'il eut fini, le malade lui dit tranquillement : « Vous avez oublié « un trait essentiel dans votre pièce, c'est celui d'un « homme qui vient lire une comédie en cinq actes à « son ami mourant. »

L'éloge de Colardeau fut prononcé par La Harpe, son successeur au fauteuil académique, et par Marmontel, qui répondit au discours de La Harpe. Nous allons extraire de ces deux discours les morceaux où le mérite de l'homme et de l'écrivain est particulièrement apprécié.

L.

DISCOURS

DE LA HARPE.

« Qu'il est rare que la culture des lettres soit aussi paisible qu'elle est honorable! Qu'il est difficile d'illustrer sa vie sans la troubler, et d'élever, pour les générations futures, l'édifice du génie, sans qu'il soit ou retardé, ou insulté, ou méconnu par la génération présente! Qu'il est doux d'obtenir la réputation en échappant à l'envie! Ce privilége si peu commun fut celui de l'académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. M. Colardeau, né avec le talent le plus heureux, marqua son premier essai de tous les caractères d'un poëte. Une élégance facile et brillante, un sentiment exquis de l'harmonie, cette imagination qui anime le style en coloriant les objets, cette sensibilité qui pénètre l'ame en même temps que le vers charme l'oreille; enfin ce naturel aimable qui grave dans la mémoire des lecteurs les idées et les sentiments, et, suivant l'expression de Despréaux, *laisse un long souvenir;* voilà ce que le public, enchanté d'avoir un poëte de plus, remarqua dans l'épître d'Héloïse, monument justement célèbre, que son auteur élevoit à vingt ans, morceau vraiment précieux, qui durera autant que notre langue, qu'on

sait par cœur dès qu'on l'a lu, et qu'on relit encore quand on le sait par cœur. Si les autres sujets que traita depuis M. Colardeau n'ont pas toujours été si heureusement choisis, on y retrouve du moins ce talent du style qui sépare du langage vulgaire le langage qu'on a nommé celui des dieux; et, n'eût-il été connu que par cette charmante imitation de Pope, l'auteur d'Héloïse n'avoit pas besoin de plus de titres pour avoir droit à vos suffrages. Qui sait mieux que vous, messieurs, qu'un seul ouvrage supérieur, fait pour consacrer un écrivain dans la postérité, le met infiniment au-dessus de tout ce qui n'est que médiocre, sur-tout depuis qu'il est si facile de l'être, depuis qu'il en coûte si peu pour composer des livres en décomposant d'autres livres, et pour aligner des vers en rejoignant des hémistiches.

« Combien ces tristes ressources étoient loin du talent de M. Colardeau! La poésie sembloit être sa langue naturelle. Son extrême facilité à écrire en vers étonnoit tous ceux qui l'ont connu. C'est à cette facilité seule que nous sommes redevables de ses productions. Une composition difficile seroit devenue pour lui impossible. Une santé fragile et chancelante, présage, hélas! trop fidèle d'une carrière qui devoit être trop tôt bornée, lui avoit interdit de bonne heure tout grand travail; et une sorte d'indolence qui peut-être étoit la suite de cette foiblesse d'organes, et qui tenoit d'ailleurs à des inclinations

douces et sociales, ne lui permettoit de regarder la poésie que comme un amusement de plus. La simplicité de ses goûts et de ses mœurs l'attachoit aux plaisirs d'une société intime et confiante, et son ame sensible et naïve étoit faite pour l'amitié. Retiré au sein d'une famille respectable dont il étoit, pour ainsi dire, l'enfant d'adoption, il y vécut dans cet heureux commerce de soins mutuels, si nécessaires pour lui faire oublier des maux qui renaissoient tous les jours, et une langueur qui devenoit incurable. L'égalité de son humeur n'en fut jamais altérée. Lorsque vos suffrages, qu'il n'avoit brigués que par son mérite, vinrent le chercher sur le lit de douleur qu'il ne quittoit presque plus, vous vous souvenez, messieurs, de quelle joie pure il parut rempli, et combien l'expression en étoit aimable et touchante. On vous porta sa lettre de remerciement, et vous crûtes entendre le chant du cygne. Son ame sembloit se ranimer un moment pour la gloire et la reconnoissance; mais ce dernier rayon alloit bientôt s'éteindre dans la tombe, et son nom, inscrit dans vos fastes, étoit donc tout ce qui devoit vous rester de lui! Il avoit traduit quelques chants du Tasse. Y avoit-il une fatalité attachée à ce nom? Et faut-il que, pour la seconde fois, il n'ait pas été donné au Tasse de monter au Capitole? »

RÉPONSE

DE MARMONTEL AU DISCOURS DE LA HARPE.

« Qu'un jeune homme à qui le ciel n'avoit donné que des talents; que dis-je? à qui le ciel avoit vendu si cher ces talents de l'esprit, ces facultés de l'ame, cette organisation délicate à laquelle il devoit peut-être et la vivacité brillante de son imagination, et la finesse exquise de son goût, et cette sensibilité, qui, de son cœur facile et tendre, se répandoit avec tant de charme dans ses écrits; que ce jeune homme à qui les lettres tenoient lieu de tous les biens, même de la santé; qui suspendoit ses douleurs comme Orphée, digne d'en rappeler l'exemple par la douceur de ses accents; qui n'avoit d'autre consolation dans ses maux, d'autre ambition, d'autre espérance, vous le savez, messieurs, que de s'assurer du suffrage de la postérité, en méritant le vôtre; qui demandoit, comme la récompense de ses veilles si douloureuses, l'honneur d'être assis parmi vous; qui tournoit ses regards mourants vers cette place qui l'attendoit, et dont vous l'aviez jugé digne; que cet infortuné jeune homme vienne expirer, en vous tendant les bras, sur le seuil de ce sanctuaire, sans que l'impitoyable mort lui permette d'y pénétrer, c'est un

malheur d'autant plus cruel qu'il étoit encore sans exemple.

« Nous l'avions prévu ce malheur, quand M. Colardeau, pâle, exténué, défaillant, se traînant à peine vers nous, sembloit n'avoir quitté son lit de mort que pour venir nous demander de recevoir ses derniers soupirs. Mais nous espérions (et la voix publique encourageoit notre espérance) qu'un succès qui l'avoit touché vivement contribueroit à prolonger ses jours; et quelle eût été notre joie, si la sienne eût fait ce prodige!

« Vous voyez nos regrets, monsieur. Les mœurs de M. Colardeau, son aménité, sa candeur, dirai-je sa foiblesse aimable, ce défaut si intéressant lorsqu'il ne va pas jusqu'au vice, et qu'il ne tient qu'à la délicatesse d'une ame tendre, simple, et docile aux mouvements de la bonté, son caractère enfin nous attiroit vers lui. Qu'il se rendoit peu de justice, qu'il nous connoissoit peu nous-mêmes, quand sa modestie lui faisoit craindre de n'avoir pas assez fait pour se concilier nos voix! Il s'en excusoit dans la lettre qu'il écrivit à l'Académie; il s'en excusoit sur l'état de souffrance où il languissoit; et quand nous avons répondu à ses timides espérances, il nous en a fait rendre graces comme d'une faveur. Ses dernières paroles ont été pour nous l'expression de sa reconnoissance; il en a chargé son ami comme d'une dette sacrée dont, en expirant dans ses bras, il lui a pres-

crit de l'acquitter! Hélas! que n'a-t-il pu venir entendre de notre bouche quel prix il devoit attacher à ses écrits, qu'il estimoit si peu! Il auroit su que nous n'étions ni assez injustes, ni assez ennemis du goût, pour exiger d'une plume élégante des productions volumineuses; il auroit su que dans ses essais dramatiques nous avions reconnu le talent précieux de peindre et d'émouvoir, et singulièrement ce tour d'expression noble, facile, et naturel, qui, dans les belles scènes de *Caliste*, nous rappeloit la sensibilité, l'élégance, et la mélodie du style enchanteur de Racine. Il auroit su que, dans ses héroïdes, nous l'avions jugé digne émule des poëtes qu'il imitoit; et de quels poëtes, monsieur! de Pope, du Tasse, et de Quinault; il auroit su qu'un seul ouvrage, tel que l'épître d'Héloïse, étoit à nos yeux un monument du goût et de la poésie de notre siècle, plus précieux, plus honorable que des volumes qui n'attestent que la stérile vanité du faux bel esprit sans talent.

« L'art d'imiter étoit le sien par excellence. Il le sentoit; non qu'il manquât de verve et de fécondité: dans son épître à M. Duhamel, où il a peint les délices de la campagne et les impressions de la nature sur une ame sensible et poétique, on a pu voir avec quelle riche abondance de couleurs il a rendu les effets de cette influence. Mais soit que par un excès de modestie il se défiât de ses forces, soit que le travail de la création fût en effet trop pénible pour

lui, ses pinceaux ne dédaignoient pas de s'exercer sur les dessins d'un autre; et alors, plus sûr de son art, tout lui sembloit également possible. Ni la tristesse monotone des sombres esquisses d'Young, ni le coloris déja si pur et si brillant de la prose de Montesquieu dans un tableau digne de l'Albane, ni le charme que les vers de Quinault avoient substitué au prestige des vers du Tasse dans la peinture d'Armide, rien ne l'intimidoit. Il avoit fait une étude si assidue et si profonde des ressources de notre langue et des moyens de lui donner de la souplesse et de la grace dans ses mouvements variés, que les difficultés à vaincre étoient pour lui un nouvel avantage, et que ce qui auroit fait le désespoir d'un autre ne présentoit qu'un attrait de plus à son émulation.

« Rien sans doute n'en étoit plus digne que le poëme de la *Jérusalem délivrée*, qu'il avoit dessein de traduire en vers. Il en avoit déja tracé les premiers livres, lorsqu'il apprit que l'un de nous s'occupoit du même travail. Dès ce moment il y renonça. L'homme de lettres auquel il donnoit cette marque de déférence eut beau vouloir s'y refuser, M. Colardeau, plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon ouvrage, sortit victorieux de ce combat de générosité. Que n'a-t-il pu se renouveler à nos yeux, ce combat si honorable pour les lettres! L'un des deux traducteurs du Tasse étoit destiné à recevoir l'autre; et avec quelle satisfaction son ame délicate et sensible se seroit dé-

ployée dans le tribut de louanges que son estime lui préparoit! Le destin ne l'a pas permis. Mais à ce spectacle touchant dont vous êtes privés, messieurs, j'en puis substituer un qui ne l'est pas moins.

« M. Colardeau n'avoit pas encore brûlé ce qu'il avoit écrit de la traduction du Tasse. Il a craint qu'après lui l'empressement à recueillir tous les fruits de ses veilles ne fît oublier sa résolution. L'homme du monde qui se livroit le plus volontiers à ses amis, et avec le moins de réserve, s'en est défié pour la première fois; il a senti que le courage d'anéantir un de ses écrits seroit au-dessus de leurs forces, et qu'il n'étoit réservé qu'à lui seul; il s'est levé mourant, et, comme ranimé pour faire une action honnête, il s'est traîné hors de son lit, et, de ses défaillantes mains saisissant ses papiers, il a consommé son sacrifice.

« Ce trait seul nous peindroit, monsieur, une ame élevée et sensible; et telle étoit réellement l'ame de M. Colardeau. La délicatesse en étoit l'essence. Trop foible pour être violemment agité sans douleur, il chérissoit les émotions douces. Il est des poëtes à qui l'aspect des majestueuses horreurs de la nature, le bruit des vagues, la chute des torrents, le mugissement des tempêtes tiennent lieu d'inspiration; le génie de M. Colardeau étoit ami du calme : il se plaisoit dans la solitude, mais il vouloit qu'elle fût riante, ou doucement mélancolique. Le chant des oiseaux

étoit pour lui une harmonie délicieuse; il passoit des nuits à l'entendre. *Écoute*, disoit-il à son ami qui veilloit avec lui, *écoute: que la voix du rossignol est pure! que les accents en sont mélodieux! ainsi devroient être mes vers.* Le chantre du printemps étoit le seul rival dont il se permît d'être envieux. Il ne sentoit point pour la gloire cette passion fougueuse, inquiéte, et jalouse, qui ne souffre point de partage; mais il vouloit jouir en paix des faveurs qu'elle lui accordoit. *La critique*, disoit-il, *me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre personne.*

« L'homme de lettres que vous remplacez, pacifique, indulgent, modeste, ou du moins attentif à ne pas rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avoit de lui-même, s'étoit annoncé par des talents heureux, qui, sans trop alarmer l'envie, gagnoient l'estime, et quelquefois déroboient l'admiration. Un goût pur, un esprit facile, un naturel ingénieux, faisoient de lui un écrivain charmant. Une santé languissante annonçoit le peu de durée de cette fleur qu'un souffle alloit sécher, et rendoit plus précieux encore l'éclat de ses couleurs, et la douceur de ses parfums. »

FIN DE LA NOTICE SUR COLARDEAU.

LETTRE

D'HÉLOÏSE A ABAILARD.

Unum ad ultimum restat, ut in perditione duorum minor non succedat dolor quàm præcessit amor.

Ep. Abælardi, Hist. Calamit., p. 17.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES AMOURS

D'HÉLOÏSE ET D'ABAILARD.

Pierre Abailard, que ses vertus, sa science, et sur-tout ses malheurs ont rendu si célèbre, naquit en 1079, au château de Palais, en Bretagne. Son père étoit noble, et suivoit avec distinction la carrière des armes. Mais Abailard préféra les belles-lettres au génie militaire. Il apprit avec une extrême facilité les langues hébraïque, grecque, et latine, et s'appliqua à la dialectique, sous la direction d'un docteur fameux nommé Roscelin. Ce docteur étoit chef des *nominaux*.

Il faut savoir qu'à cette époque les écoles de France étoient partagées en deux sectes, celle des *nominaux* et celle des *réaux*. Leurs disputes rouloient sur des questions de métaphysique. Les *nominaux* prétendoient que les modifications de l'ame n'étoient pas distinguées de l'ame même, et qu'elles n'en différoient que par le nom; que la pensée étoit l'ame pensante; l'amour, l'ame aimante, etc. Les

réaux soutenoient, au contraire, que les modifications de l'esprit étoient *réellement* distinguées de l'esprit même ; qu'elles formoient autant de petits individus qu'ils appeloient *entités*, dont l'esprit composoit sa cour, et qu'il employoit comme ses vassaux, pour agir.

Ces débats agitèrent long-temps les esprits en France, et il fallut l'intervalle de plusieurs siècles avant que la raison se perfectionnât, et que l'on substituât des connoissances positives aux subtilités scolastiques.

Si Roscelin étoit célèbre en Bretagne, Guillaume de Champeaux l'étoit bien davantage à Paris. Celui-ci enseignoit la théologie. On accouroit à ses leçons de toutes les parties de l'Europe, et les salles les plus vastes ne suffisoient pas pour contenir les flots de ses auditeurs. Abailard abandonna l'école de Roscelin pour celle de Champeaux, et afin de pouvoir se livrer sans trouble à son goût pour la science, il renonça à son droit d'aînesse, et laissa à ses frères le soin d'administrer leur patrimoine.

La présence d'Abailard à l'école de Champeaux produisit une révolution subite. Le disciple argumenta avec tant de feu, soutint ses propositions avec tant d'habileté, enlaça ses adversaires dans des subtilités si neuves, que l'on cessa bientôt d'écouter le maître, pour entendre l'écolier.

Guillaume de Champeaux irrité força son éléve d'abandonner ses leçons, et Abailard, fier de ses triomphes, se décida à établir une école rivale de celle de son maître. Il se retira à Melun, où la cour résidoit, et obtint d'elle la permission d'y ériger une chaire de philosophie. Le nouveau professeur avoit alors vingt-deux ans; il étoit beau, bien fait, s'exprimoit avec grace, faisoit des vers pour les belles, et les chantoit agréablement. Ces avantages le servirent mieux encore que la dialectique. La cour voulut l'entendre, les femmes parlèrent de lui avec enthousiasme; l'école de Champeaux fut abandonnée, et l'empire des lettres ne retentit plus que du nom d'Abailard. Le chapitre de Paris, pour lui témoigner sa considération, lui conféra un canonicat.

Parmi les chanoines de Paris, il en étoit un qui élevoit avec les soins les plus tendres une jeune personne aussi distinguée par sa naissance que par sa beauté et par son esprit. Ce chanoine se nommoit *Fulbert*, et sa niéce *Héloïse;* elle descendoit de la maison des Montmorency. A dix-sept ans, on la citoit comme un prodige d'érudition. Elle savoit le grec, le latin, et l'hébreu. Abailard fut empressé de connoître ce miracle de grace et de savoir. Fulbert, de son côté, témoigna le desir le plus vif de donner à sa niéce un maître aussi habile. Le pro-

fesseur et l'éléve se virent, s'aimèrent, et se jurèrent une tendresse éternelle. Abailard chantoit ses amours en vers; Héloïse y répondoit par les lettres les plus passionnées; mais ils ne pouvoient se voir librement. Pour obvier à cet inconvénient, Abailard proposa au chanoine de le recevoir en pension. Fulbert étoit vieux, avare, et simple: le prix de la pension, offert par le jeune professeur, le tenta; sa niéce acheva de le persuader, et Abailard devint son commensal. C'étoit tout ce que desiroient les deux amants; Fulbert, enchanté de l'heureux caractère de son pensionnaire, lui donna toute sa confiance, et pour avancer l'instruction de sa niéce, il permit au professeur d'user, envers elle, de ce genre de correction que l'université a long-temps regardé comme le plus puissant stimulant de l'indolence et de l'inattention.

Pendant plusieurs mois les amants vécurent heureux dans les bras l'un de l'autre. Fulbert étoit sans défiance, le public seul savoit tout; les éléves d'Abailard s'apercevoient, à la négligence de leur maître, que des soins plus aimables le retenoient loin d'eux; des chansons apprirent à Fulbert ce que personne n'ignoroit, et Abailard fut honteusement chassé. Mais il étoit trop tard pour le repos de l'oncle et l'honneur de la niéce. Déja le tendre gage d'un amour mutuel croissoit dans le sein de l'aimable

chanoinesse; elle en fit part à son amant, qui n'oublia rien pour sauver l'honneur de sa maîtresse. Il convint avec elle qu'il profiteroit de l'absence de son oncle pour l'enlever pendant la nuit; qu'il la déguiseroit en religieuse, et que, sous ce costume, il la conduiroit en Bretagne, chez sa sœur, qui consentoit à la recevoir. Tout fut exécuté comme on l'avoit projeté: Héloïse arriva heureusement dans l'asile qu'on lui avoit préparé, et y mit au monde un enfant charmant, qu'on appela *Astrolabe*, nom pris d'un instrument d'astronomie; car le fils d'un savant ne devoit pas porter un nom vulgaire. Fulbert, à son retour, entra dans une colère horrible; il vouloit aller poignarder Abailard, et si cette action n'eût pas été trop indigne de son caractère de chanoine, peut-être se fût-il porté à cet excès.

Abailard, désespéré d'avoir causé tant de trouble dans le sein d'une famille paisible, eut le courage d'aller chez Fulbert; il lui offrit de réparer sa faute, en épousant Héloïse. L'oncle accepta la proposition; tout fut arrangé pour la prompte exécution de ce dessein, et l'on convint que, pour l'intérêt d'Abailard, on le tiendroit secret. Abailard marié reprit le cours de ses leçons. Les deux époux se voyoient chez leur oncle; mais leurs entrevues étoient rares et mystérieuses; cependant, malgré leurs précautions, elles furent remarquées du public: la mali-

gnité se réveilla, et Fulbert crut devoir, pour son honneur, dévoiler le secret qu'il avoit promis de garder. Cette révélation désola les amants, qui mirent tout en usage pour désavouer les discours de leur oncle. Le chanoine irrité maltraita sa nièce; Abailard accourut au secours de son amante, l'enleva une seconde fois, et la déposa à l'abbaye d'Argenteuil, sous le costume de religieuse.

Fulbert, plus furieux que jamais, résolut de se venger d'une manière éclatante. Il corrompit un valet d'Abailard, qui livra son maître pendant la nuit. Cinq assassins entrèrent dans l'appartement de l'infortuné Abailard; quatre d'entre eux le saisirent, lorsqu'il étoit encore dans son premier sommeil; et le dernier, armé d'un rasoir, lui fit l'outrage le plus humiliant et le plus cruel pour un amant.

Si quelque chose pouvoit consoler d'une perte irréparable, c'étoit assurément les marques d'intérêt que le public prodigua à Abailard. Mais il est des malheurs dont la nature a quelque chose d'humiliant, dont rien ne peut adoucir l'amertume. Abailard confus n'osa plus se montrer; et réduit à chercher dans la solitude et l'oubli des consolations que l'amitié même ne pouvoit lui offrir, il résolut d'ensevelir, dans l'obscurité d'un cloître, sa douleur et sa honte.

L'abbaye de Saint-Denis étoit alors le monastère

le plus célèbre de France. Il s'y retira pour y vaquer à l'étude et aux devoirs de la religion; Héloïse imita son exemple, et fit profession au monastère d'Argenteuil.

A peine Abailard étoit-il à Saint-Denis, que les religieux de cette abbaye le pressèrent de reprendre le cours de ses études, et de rouvrir une école de théologie.

Abailard y consentit, et cette condescendance fut pour lui la source de nouveaux malheurs. De toutes les parties de l'Europe les jeunes gens accoururent pour l'entendre : on en comptoit plus de trois mille à chacune de ses leçons; l'espace qu'il occupoit devint trop étroit pour les contenir; toutes les écoles de Paris furent abandonnées, les professeurs les plus célèbres restèrent sans auditeurs.

Dès ce moment, la perte d'Abailard fut résolue. Il venoit de publier un traité de la Trinité, que le public avoit reçu avec des applaudissements universels. Ses ennemis étudièrent cet ouvrage, y cherchèrent des opinions suspectes, et le déférèrent à l'archevêque de Reims, comme souillé d'hérésies. Le pape convoqua un concile à Soissons; Abailard y fut cité, et pensa être lapidé en entrant dans cette ville. Son ouvrage, déclaré orthodoxe dans une première conférence, fut déclaré hérétique et impie dans une seconde; Abailard fut obligé de le brûler

lui-même, et condamné en outre à garder prison dans son monastère. De nouvelles persécutions l'y attendoient. C'étoit une opinion reçue, comme un dogme de foi, que saint Denis l'Aréopagite étoit le patron de l'abbaye qui portoit son nom. Abailard, en examinant la question, découvrit que cette opinion étoit fausse, et osa le dire. Dès ce moment il fut regardé comme l'ennemi de la religion et de l'état; il fut dénoncé comme conspirateur, et enfermé dans une étroite prison; car quel siécle n'a pas eu ses délateurs, ses tyrans, et ses bourreaux? Réduit à s'échapper des cachots où il gémissoit, Abailard alla implorer la protection du comte de Champagne; et pour se dérober à la fureur de ses ennemis, il se confina dans un lieu sauvage et inhabité, où il bâtit un petit oratoire, qu'il dédia à l'Esprit consolateur, sous le nom de *Paraclet*. Il commençoit à jouir de quelque bonheur au fond de cette nouvelle retraite, lorsque les moines de l'abbaye de Saint-Gildas, en Bretagne, vinrent le prier d'agréer le choix qu'ils avoient fait de lui pour leur supérieur. Ils le pressèrent avec tant d'instances, qu'il eut encore la foiblesse de céder, et d'aller prendre la direction d'une maison plus célébre par le désordre de ses mœurs que par la richesse de ses revenus. Il n'y trouva que des hommes corrompus et féroces qui attentèrent plusieurs fois à sa vie, et employè-

rent le poison jusques à l'autel et dans les vases sacrés. Abailard, en butte à tant de haines, prit encore le parti de chercher une nouvelle retraite.

Héloïse n'étoit pas plus heureuse que lui. Le monastère d'Argenteuil étoit aussi irrégulier que celui de Saint-Gildas. Les moines de Saint-Denis, dont les mœurs ne valoient guère mieux, mais dont la puissance étoit plus redoutable, profitèrent de ce prétexte pour expulser les religieuses et se mettre en possession du monastère. Héloïse, fugitive et sans appui, cherchoit un asile, avec quelques religieuses qui s'étoient attachées à ses vertus et à sa fortune. Abailard lui offrit le Paraclet, et vint l'en mettre en possession.

Le revenu du Paraclet étoit modique; mais les douces compagnes d'Héloïse ne dédaignèrent point de travailler de leurs mains et de subvenir, par ce travail, aux dépenses du monastère. Bientôt la renommée d'Héloïse et ses heureuses qualités lui firent un grand nombre de protecteurs. Des seigneurs de Champagne dotèrent son établissement, et le Paraclet devint une des plus illustres abbayes de France.

Saint Bernard lui-même, excité par la haute réputation d'Héloïse, voulut la voir et disserter avec elle sur quelques matières de religion. Il fut étonné de son esprit, de son profond savoir, de la justesse de ses raisonnements, et se retira pénétré d'estime

pour elle et pour les religieuses confiées à ses soins.

Son respect ne fut pas le même pour les opinions d'Abailard. Ce professeur venoit de publier un traité sur le péché originel, la grace, et d'autres sujets de théologie, sur lesquels il est plus aisé de se tromper que sur les propositions d'Euclide.

Saint Bernard crut y voir des propositions hérétiques et malsonnantes. Il écrivit à l'archevêque de Sens, au roi, au pape, aux princes, aux évêques, et parvint à faire convoquer un concile à Sens.

Le roi étoit présent avec toute sa cour, l'archevêque de Sens avec tous ses suffragants, celui de Reims et plusieurs autres évêques. Saint Bernard parla contre l'accusé, présenta plusieurs propositions qu'il avoit extraites de l'ouvrage d'Abailard, et en demanda la condamnation. Si l'on en croit les moines qui ont écrit dans cette affaire, Abailard fut tellement étonné de ce genre d'attaque, et si fortement confondu par la science de saint Bernard, qu'il ne put articuler un mot pour sa défense, et demanda, en bégayant, que le jugement fût renvoyé au pape.

Si l'on s'en rapporte aux amis d'Abailard, ce fut à la suite d'un banquet plantureux que la condamnation d'Abailard fut prononcée, et les pères du concile n'étoient pas entièrement maîtres de leur raison. Le récit de Bérenger, auteur contemporain,

disciple d'Abailard, et évêque de Poitiers, a quelque chose de si curieux, que je ne puis me défendre de le rapporter.

« Après le dîner, dit-il, on apporta le livre d'Abai-
« lard, et l'on chargea un clerc d'en faire la lecture
« à haute voix. A peine avoit-il lu quelques phrases,
« que les pères se mirent à sauter, à rire, à chanter,
« à crier en tumulte; de sorte que l'assemblée avoit
« plutôt l'air d'une orgie à l'honneur de Bacchus que
« d'un concile à l'honneur du Christ. On salue les
« flacons, on fait l'éloge de la vendange; on arrose
« largement le lampas des pontifes; et lorsque quel-
« que proposition inconnue se présente, ils tombent
« tous dans un stupide étonnement; la colère suc-
« cède bientôt à la surprise, ils grincent les dents de
« fureur; et, tout aveugles qu'ils sont, ils s'écrient,
« sans y rien comprendre: *Nous laisserions vivre ce*
« *monstre!* Mais bientôt les pavots du sommeil s'ef-
« feuillent sur leurs paupières; les flots d'un vin ex-
« quis, dont la pureté virginale n'avoit pas été altérée
« par une seule goutte d'eau, étoient descendus dans
« leurs sombres entrailles. Le lecteur continue; mais
« déja ils n'entendent plus: l'un laisse tomber sur
« ses genoux sa tête appesantie; l'autre s'efforce de
« se soutenir sur son coude chancelant; un troisième
« s'endort sur la molle épaisseur des coussins. Dès
« que le lecteur aperçoit quelque proposition qui

« l'arrête, il s'écrie de toute sa force : *Condamnez-*
« *vous?* Alors celui-ci en fureur crie : *Je condamne;*
« celui-là, interdit, et balbutiant, dit : *Damne;* un troi-
« sième ne peut prononcer qu'*Amne.* »

Si ce récit est vrai, Abailard ne pouvoit se soumettre raisonnablement à un jugement aussi ridicule; il dédaigna donc de répondre, et en appela au souverain pontife. Il publia sa profession de foi, qu'il adressa à Héloïse et à tous les fidèles. Mais le zèle de saint Bernard ne se reposa point; le pape Innocent II, prévenu par ses soins, condamna l'ouvrage d'Abailard sans l'avoir lu, et cet infortuné docteur fut encore une fois privé de ses droits et de ses prérogatives. Il se disposoit à se rendre à Rome pour s'y justifier en personne, lorsque Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, l'engagea à se retirer dans son monastère, et s'occupa de le réconcilier avec saint Bernard. La réunion eut lieu peu de temps après. Saint Bernard eut regret de s'être laissé entraîner à un zèle aveugle; il reconnut l'orthodoxie d'Abailard, et lui obtint du pape le recouvrement de ses priviléges. Abailard vécut encore quelque temps à Cluny, occupé uniquement des pratiques de la vertu et des devoirs de la religion; il renonça à toute correspondance avec Héloïse, pour ne penser qu'à Dieu et à l'éternité. Sa piété profonde, son extrême humilité lui firent presque autant d'admirateurs que

l'étendue de ses connoissances. Mais les jeûnes et les austérités affoiblirent son tempérament; il sentit ses forces s'affoiblir graduellement, vit la mort approcher, et, sans crainte et sans regrets, il rendit à son Créateur une ame épurée par une longue suite de tribulations, et la pratique des vertus religieuses. Il mourut le 21 avril 1142, âgé de soixante-trois ans. Ses obsèques furent célébrées avec pompe, et sa tombe décorée d'une épitaphe honorable que l'histoire nous a conservée.

A peine l'abbé de Cluny eut-il rendu les derniers devoirs à son malheureux ami, qu'il s'empressa d'apprendre à Héloïse la perte qu'elle venoit de faire. Cette triste épouse eut besoin de rappeler toutes ses forces et toute sa résignation pour supporter ce coup accablant: elle fut long-temps sans mouvement et sans voix; ses yeux ne versèrent pas de larmes, l'excès de sa douleur en avoit tari la source: on crut pendant quelques instants que son ame étoit allée se réunir à celle de son amant; enfin, de profonds soupirs annoncèrent qu'elle vivoit encore: les pensées religieuses vinrent se mêler à son désespoir, et ranimèrent son courage. Elle écrivit à l'abbé de Cluny, pour le remercier des soins généreux qu'il avoit prodigués à Abailard; elle entretint avec lui un commerce de lettres suivi, et le pressa avec tant d'instances de lui accorder les restes d'un époux

qu'elle n'avoit cessé de chérir, que Pierre-le-Vénérable ne crut pouvoir se refuser à ses desirs. Il choisit une nuit où les religieux reposoient profondément, et enleva furtivement le corps de son ami, qu'il transporta lui-même au Paraclet.

A la vue du cercueil qui renfermoit tout ce qu'Héloïse avoit eu de plus cher au monde, sa douleur se réveilla; elle inonda de ses larmes ces restes précieux, et les fit déposer dans un tombeau construit de manière qu'une partie se trouvoit dans l'église, l'autre dans le cloître de l'abbaye. Occupée de tous les soins que sa tendresse et sa piété lui inspiroient, elle voulut encore obtenir de l'abbé de Cluny une dernière faveur pour son amant, et sollicita auprès du vénérable Pierre une absolution générale. C'étoit une dévotion de ce temps-là, et l'on attachoit à cet acte une grande importance. Il étoit signé et scellé; on l'attachoit au tombeau du défunt, et l'on regardoit cette piéce comme un sauf-conduit pour l'autre vie.

Voici de quelle manière elle étoit conçue : « Moi, « Pierre, abbé de Cluny, après avoir reçu Pierre « Abailard dans le monastère confié à mes soins, « et avoir furtivement enlevé son corps pour le re- « mettre à Héloïse, déclare, par le présent acte, « qu'en vertu des pouvoirs dont je suis revêtu, j'ai

« absous ledit Abailard de tous ses péchés. En foi de « quoi, etc. »

Héloïse, après avoir exprimé sa reconnoissance à l'abbé de Cluny, se sépara de lui, et ne vécut plus que pour pleurer son époux et offrir ses chagrins à Dieu. Elle avoit alors quarante-un ans. Sa beauté ne s'étoit point flétrie; mais les pleurs altérèrent bientôt ses charmes. Une pâleur mortelle prit la place de ces roses qui brilloient sur ses joues; le feu de ses yeux s'éteignit; une langueur mortelle affoiblit successivement ses forces; et, après plusieurs années passées dans l'amertume, la pénitence, et les mortifications, elle rendit son ame à Dieu, et alla se réunir à celle de l'époux qu'elle avoit si constamment aimé.

Son corps fut déposé dans le tombeau d'Abailard. Ceux qui aiment le merveilleux ne voudront pas sans doute que l'on omette ici une circonstance rapportée par quelques historiens. On prétend que lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'Abailard pour y déposer le corps d'Héloïse, l'époux, ranimé par la présence de son amante, étendit les bras pour la recevoir, et la serra quelques instants contre son sein. Ce miracle d'amour conjugal est touchant, mais il y a des faits plus certains.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Héloïse et Abailard vécurent au douzième siècle. Les charmes de leur esprit les rendirent célèbres, et leur passion malheureuse les rend encore intéressants. En lisant leur histoire dans les lettres qu'ils se sont écrites, l'idée m'étoit venue de la mettre en vers; mais j'ai préféré le plan de M. Pope, qui, dans une seule lettre, a rassemblé les principaux événements de la vie de ces deux infortunés. J'en ai fait une imitation plutôt qu'une traduction. Je n'ai pas cru devoir m'assujettir au sens littéral du poëte anglois. Toute traduction servile étant froide et languissante, c'est un défaut que j'ai tâché d'éviter, en ne m'attachant qu'à rendre, autant que j'ai pu, les beautés de l'original.

Au reste, quelque passionnées que paroissent les expressions que j'ai employées dans mon ouvrage, elles sont beaucoup moins vives que celles des lettres originales.

Toutes ces lettres ont été rassemblées et publiées en latin par François d'Amboise, conseiller d'état, l'un des plus savants magistrats qui aient illustré le siècle dernier. C'est un volume in-4°, imprimé à Paris, en 1616, dans le-

quel j'ai puisé l'histoire abrégée de la vie d'Abailard et d'Héloïse. Comme ce livre n'est pas fort commun, j'ai cru devoir en citer quelques passages, qui serviront à faire connoitre l'esprit et le style de ces deux amants.

LETTRE AMOUREUSE

D'HÉLOÏSE A ABAILARD.

(Héloïse est supposée dans sa cellule, occupée à lire une lettre d'Abailard.)

Dans ces lieux habités par la simple innocence,
Où règne, avec la paix, un éternel silence,
Où les cœurs asservis à de sévères lois,
Vertueux par devoir, le sont aussi par choix;
Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'élève dans les sens d'une foible vestale?
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur?
Hélas! je me trompois; j'aime, je brûle encore.
O nom cher et fatal! Abailard! je t'adore.
Cette lettre; ces traits à mes yeux si connus,
Je les baise cent fois, cent fois je les ai lus:
De sa bouche amoureuse Héloïse les presse.
Abailard! cher amant!... mais quelle est ma foiblesse?
Quel nom dans ma retraite osé-je prononcer?
Ma main l'écrit... Eh bien! mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible, pardonne; Héloïse soupire:

Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire;
A tes ordres cruels Héloïse souscrit...
Que dis-je, mon cœur dicte... et ma plume obéit.
Prisons, où la vertu, volontaire victime,
Gémit et se repent, quoique exempte de crime;
Où l'homme, de son être imprudent destructeur,
Ne jette vers le ciel que des cris de douleur;
Marbres inanimés, et vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques;
Quand j'adore Abailard, quand il est mon époux,
Que ne suis-je insensible et froide comme vous!
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire:
Je cède à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prières, les vœux,
Tout est vain; et mes pleurs n'éteignent point mes feux.
Au moment où j'ai lu ces tristes caractères,
Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires,
Abailard, j'ai senti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendresse et d'horreurs,
Que l'amour, dans tes bras, avoit pour moi de charmes!
Que l'amour, loin de toi, me fait verser de larmes!
Tantôt je crois te voir de myrte couronné,
Heureux et satisfait, à mes pieds prosterné;
Tantôt dans les déserts, farouche et solitaire,
Le front couvert de cendre et le corps sous la haire,
Desséché dans ta fleur, pâle et défiguré,
A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré.

C'est donc là qu'Abailard, que sa fidèle épouse,
Quand la religion, de leur bonheur jalouse,
Brise les nœuds chéris dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférents, l'un par l'autre oubliés?
C'est là que, détestant et pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds et l'amour et la gloire?
Ah! plutôt écris-moi: formons d'autres liens;
Partage mes regrets, je gémirai des tiens.
L'écho répètera nos plaintes mutuelles:
L'écho suit les amants malheureux et fidèles.
Le sort, nos ennemis, ne peuvent nous ravir
Le plaisir douloureux de pleurer, de gémir:
Nos larmes sont à nous, nous pouvons les répandre...
Mais Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul doit y prétendre.
Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi:
Tout m'arrache des pleurs, tu ne vis plus pour moi;
C'est pour toi, pour toi seul que couleront mes larmes.
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes?

Écris-moi, je le veux: ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'esprit et du cœur,
Cet art de converser, sans se voir, sans s'entendre,
Ce muet entretien, si charmant et si tendre;
L'art d'écrire, Abailard, fut sans doute inventé
Par l'amante captive et l'amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente,
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante,
Son cœur s'y développe: elle peut sans rougir,

Y mettre tout le feu d'un amoureux desir...
Hélas! notre union fut légitime et pure;
On nous en fit un crime, et le ciel en murmure.
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière;
Mon ame dans ton sein se perdit tout entière.
Je te croyois un dieu, je te vis sans effroi:
Je cherchois une erreur qui me trompât pour toi.
Ah! qu'il t'en coûtoit peu pour charmer Héloïse!
Tu parlois... à ta voix tu me voyois soumise.
Tu me peignois l'amour bienfaisant, enchanteur;
La persuasion se glissoit dans mon cœur.
Hélas! elle y couloit de ta bouche éloquente;
Tes lèvres la portoient sur celles d'une amante.
Je t'aimai; je connus, je suivis le plaisir;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse;
J'adorois Abailard; et, dans ma douce ivresse,
Le reste de la terre étoit perdu pour moi:
Mon univers, mon Dieu, je trouvois tout en toi.
Tu le sais; quand ton ame, à la mienne enchaînée,
Me pressoit de serrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit: « Cher amant, hélas! qu'exiges-tu?
« L'amour n'est pas un crime; il est une vertu:
« Pourquoi donc l'asservir à des lois tyranniques?
« Pourquoi le captiver par des nœuds politiques?

« L'amour n'est point esclave ; et ce pur sentiment
« Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
« Unissons nos plaisirs, sans unir nos fortunes :
« Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
« Pour des amants livrés à l'infidélité :
« Je trouve dans l'amour mes biens, ma volupté.
« Le véritable amour ne craint point le parjure :
« Aimons-nous, il suffit ; et suivons la nature.
« Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour-à-tour,
« Ne cherchons en un mot que l'amour dans l'amour.
« Que le plus grand des rois, descendu de son trône,
« Vienne mettre à mes pieds son sceptre et sa couronne ;
« Et que, m'offrant sa main pour prix de mes attraits,
« Son amour fastueux me place sous le dais ;
« Alors on me verra préférer ce que j'aime
« A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
« Abailard, tu le sais ; mon trône est dans ton cœur.
« Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.
« Méprisant tous ces noms que la fortune invente,
« Je porte avec orgueil le nom de ton amante :
« S'il en est un plus tendre et plus digne de moi,
« S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
« Abailard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire !
« C'est la première loi ; le reste est arbitraire.
« Quels mortels plus heureux que deux jeunes amants,
« Réunis par leurs goûts et par leurs sentiments ;
« Que les ris et les jeux, que le penchant rassemble,

« Qui pensent à-la-fois, qui s'expriment ensemble,
« Qui confondent la joie au sein de leurs plaisirs,
« Qui, jouissant toujours, ont toujours des desirs?
« Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vide.
« La douce illusion à leur bonheur préside:
« Dans une coupe d'or ils boivent à longs traits
« L'oubli de tous les maux et des biens imparfaits.
« Si l'amour leur suffit, ils sont heureux sans doute.
« Nous cherchons le bonheur, l'amour en est la route:
« L'amour mène au plaisir, l'amour est le vrai bien. »
Tel fut, cher Abailard, et ton sort et le mien.
Que les temps sont changés! ô jour, jour exécrable!
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Osa... Quoi! je n'ai point repoussé ses efforts?
Malheureuse Héloïse! ah! que faisois-je alors?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auroient... rien ne fléchit leur rage frémissante.
Barbares, arrêtez, respectez mon époux:
Seule, j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'amour, et l'amour est mon crime:
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas! le sang coule... ah! cruels!
Quoi! mes cris, quoi! mes pleurs paroîtront criminels?
Quoi! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste?
Nos plaisirs sont détruits... Ma rougeur dit le reste.
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd!
Nous trouvons dans l'abyme un autre abyme ouvert.

O mon cher Abailard! peins-toi ma destinée:
Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un serment solennel,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel;
Où, détestant tous deux le sort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime;
Où, le cœur consumé du feu de mes desirs,
Je jurai de quitter le monde et ses plaisirs.
D'un voile obscur et saint ta main foible et tremblante
A peine avoit couvert le front de ton amante;
A peine je baisois ces vêtements sacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés;
Du temple tout-à-coup les voûtes retentirent,
Le soleil s'obscurcit, et les lampes pâlirent:
Tant le ciel entendit avec étonnement
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidèle amant!
Tant l'Éternel encor doutoit de sa victoire!
Je te quittois... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi!
Je me donnois à lui quand j'étois tout à toi.

Viens donc, cher Abailard, seul flambeau de ma vie;
Que ta présence encor ne me soit point ravie;
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens; nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos ames.
Je brûle; de l'amour je sens toutes les flammes:
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,

Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux...
Quels moments, Abailard! les sens-tu? Quelle joie!
O douce volupté, plaisir où je me noie!
Serre-moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur...
Nous nous trompons tous deux; mais quelle douce erreur!
Je ne me souviens plus de ton destin funeste:
Couvre-moi de baisers... Je rêverai le reste.
Que dis-je! cher amant, non, non, ne m'en crois pas:
Il est d'autres plaisirs; montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner au pied du sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,
A te préférer Dieu, son amour, et sa loi
(Si je puis cependant les préférer à toi);
Viens, et pense, du moins, que ce troupeau timide
De vestales, d'enfants, a besoin qu'on le guide.
Ces filles du Seigneur, instruites par ta voix,
Baissant un front docile, et s'imposant tes lois,
Marcheront sur tes pas dans ce climat sauvage.
De ces remparts sacrés l'enceinte est ton ouvrage;
Et tu nous fis trouver, sur des rochers affreux,
Des campagnes d'Éden l'attrait délicieux:
Retraite des vertus, séjour simple et champêtre,
Sans faste, sans éclat, tel enfin qu'il doit être.
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi,
De l'or du fanatique il n'est point embelli:
La piété l'habite, et voilà sa richesse.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse,

Sous ces dômes obscurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon amant autrefois répandoit la lumière :
Le soleil brilloit moins au haut de sa carrière.
Les rayons de sa gloire éclairoient tous les yeux.
Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ses voiles funèbres,
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres :
On demande Abailard ; et je vois tous les cœurs,
Privés de mon amant, partager mes douleurs.

Des larmes de ses sœurs Héloïse attendrie
De voler dans leurs bras te conjure et te prie...
Ah ! charité trompeuse ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour ?
Viens, n'écoute que moi ; moi seule je t'appelle :
Abailard, sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois père, époux, frère, ami ;
Toi, de tous les amants l'amant le plus chéri,
Ne vois-tu plus en moi ton épouse charmante,
Ta fille, ton amie, et sur-tout ton amante ?
Viens : ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'élève et se perd dans les cieux,
Ces ruisseaux argentés, fuyant dans la prairie,
L'abeille sur les fleurs cherchant son ambrosie,
Le zéphyr qui se joue au fond de nos bosquets,
Ces cavernes, ces lacs, et ces sombres forêts,
Ce spectacle riant, offert par la nature,

N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés se traîne et corrompt tout.
Il sèche la verdure; et la fleur pâlissante
Se courbe et se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphyr n'a plus de souffle, Écho n'a plus de voix:
Et l'oiseau ne sait plus que gémir dans nos bois.
Hélas! tels sont les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée:
Cependant, Abailard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor des poisons de l'amour,
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi! dompter mon amour, quand j'aime avec fureur!
Ah! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur?
Avant que le repos puisse entrer dans mon ame,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme,
Combien faut-il encore aimer, se repentir,
Desirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime!
O funeste ascendant! ô joug impérieux!
Quels sont donc mes devoirs, et qui suis-je en ces lieux?
Perfide!... de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme!
Dieu cruel! prends pitié du trouble où tu me vois:
A mes sens mutinés ose imposer tes lois.

Tu tiras du chaos le monde et la lumière;
Eh bien! il faut t'armer de ta puissance entière.
Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour:
Il faut dans Héloïse anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand Dieu? mon désespoir, mes larmes
Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.
Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous, qui ne connoissez que ces froides vertus
Que la religion donne... et que je n'ai plus;
Vous qui, dans les langueurs d'un esprit monastique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par habitude, et non par sentiment:
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles!
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles:
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'Héloïse envie et vos nuits et vos jours!
Héloïse aime et brûle au lever de l'aurore,
Au coucher du soleil elle aime et brûle encore,
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours:
Elle dort, pour rêver dans le sein des amours.
A peine le sommeil a fermé mes paupières,
L'amour, me caressant de ses ailes légères,
Me rappelle ces nuits chères à mes desirs,

Douces nuits, qu'au sommeil disputoient les plaisirs!
Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue,
Je l'entends... je le vois... et mon ame est émue:
Les sources du plaisir se rouvrent dans mon cœur,
Je l'embrasse, il se livre à ma plus tendre ardeur,
La douce illusion se glisse dans mes veines.
Mais que je jouis peu de ces images vaines!
Sur ces objets flatteurs, offerts par le sommeil,
La raison vient tirer le rideau du réveil.

Ah! tu n'éprouves plus ces secousses cruelles,
Abailard; tu n'as plus de flammes criminelles;
Dans le funeste état où t'a réduit le sort,
Ta vie est un long calme, image de la mort.
Ton sang, pareil aux eaux des lacs et des fontaines,
Sans trouble, sans chaleur, circule dans tes veines:
Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'amour.
Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour;
On n'y voit point briller le feu qui me dévore:
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abailard; que crains-tu près de moi?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Désormais insensible aux plus douces caresses,
T'est-il encor permis de craindre des foiblesses?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre:

Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer;
Héloïse t'adore, et tu ne peux l'aimer.
Ah! faut-il t'envier un destin si funeste?
Abailard, ces devoirs, ces lois que je déteste,
L'austérité du cloître, et sa tranquille horreur,
A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
Soit que ton Héloïse, aux pleurs abandonnée,
Sur la tombe des morts gémisse prosternée;
Soit qu'au pied des autels elle implore son Dieu;
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire; et son ame obsédée
Ne respire que toi, ne voit que ton idée.
Dans nos cantiques saints, c'est ta voix que j'entends;
Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens,
Lorsque de ses parfums s'élève le nuage,
A travers sa vapeur je crois voir ton image:
Vers ce fantôme aimé mes bras sont étendus;
Tous mes vœux sont distraits, égarés, et perdus.
Le temple orné de fleurs, nos fêtes, et leur pompe,
Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me trompe.
Quand, autour de l'autel brûlant de mille feux,
L'ange courbe lui-même un front respectueux,
Dans l'instant redouté des augustes mystères,
Au milieu des soupirs, des chants, et des prières;
Quand le respect remplit les cœurs d'un saint effroi,
Mon cœur brûlant t'invoque et n'adore que toi.
Mais que dis-je? ô destin! ô puissance suprême!

Quelle main me déchire et m'arrache à moi-méme?
Tremble, cher Abailard! un Dieu parle à mon cœur:
De ce Dieu, ton rival, sois encor le vainqueur,
Vole près d'Héloïse, et sois sûr qu'elle t'aime:
Abailard, dans mes bras, l'emporte sur Dieu même.
Oui, viens: ose te mettre entre le ciel et moi,
Dispute-lui mon cœur... et ce cœur est à toi.
Qu'ai-je dit? Non, cruel, fuis loin de ton amante,
Fuis, cède à l'Éternel Héloïse mourante;
Fuis; et mets entre nous l'immensité des mers:
Habitons les deux bouts de ce vaste univers.
Dans le sein de mon Dieu quand mon amour expire,
Je crains de respirer l'air qu'Abailard respire;
Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés:
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous méne,
Du repentir au crime un penchant nous entraîne.
Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi:
Je te rends tes serments, ne pense plus à moi.
Adieu, plaisirs si chers à mon ame enivrée!
Adieu, douces erreurs d'une amante égarée!
Je vous quitte à jamais, et mon cœur s'y résout;
Adieu, cher Abailard, cher époux... adieu tout.
Mais quelle voix gémit dans mon ame éperdue?
Ah! seroit-ce?... oui, c'est elle, et mon heure est venue.
Une nuit... Je veillois à côté d'un tombeau;
La torche funéraire, obscur et noir flambeau,

Poussoit par intervalle un feu mourant et sombre.
A peine il s'éteignit, et disparut dans l'ombre,
Que, du creux d'un cercueil, des cris, de longs accents
Ont porté jusqu'à moi cette voix que j'entends :
« Arrête, chère sœur, arrête (me dit-elle);
« Ma cendre attend la tienne, et ma tombe t'appelle.
« Du repos qui te fuit c'est ici le séjour :
« J'ai vécu comme toi, victime de l'amour;
« Comme toi, j'ai brûlé d'un feu sans espérance.
« C'est dans la profondeur d'un éternel silence
« Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourments.
« Ici l'on n'entend plus les soupirs des amants,
« Ici finit l'amour, ses soupirs, et ses plaintes :
« La piété crédule y perd aussi ses craintes...
« Meurs, mais sans redouter la mort ni l'avenir.
« Ce Dieu que l'on nous peint armé pour nous punir,
« Loin d'allumer ici des flammes vengeresses,
« Assoupit nos douleurs, et pardonne aux foiblesses. »
O mon Dieu! s'il est vrai, si telle est ta bonté,
Précipite l'instant de ma tranquillité.
O grace lumineuse! ô sagesse profonde!
Vertu, fille du ciel, oubli sacré du monde,
Vous, qui me promettez des plaisirs éternels,
Emportez Héloïse au sein des immortels...
Je me meurs!... Abailard, viens fermer ma paupière :
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.
Dans ces derniers moments, viens du moins recueillir

Et mon dernier baiser, et mon dernier soupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tés charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes;
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des amours y grave notre histoire;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise : « Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux :
« Gémissons sur leur tombe, et n'aimons pas comme eux. »

FRAGMENT

D'UNE RÉPONSE

D'ABAILARD A HÉLOÏSE.

Qu'ai-je lu? qu'as-tu fait, malheureuse Héloïse?
Au joug de tes devoirs je te croyois soumise:
Je croyois que ton cœur, puni d'avoir aimé,
A de froids sentiments s'étoit accoutumé.
Moi-même, plus tranquille et dans la solitude,
Sous le poids de mes fers, courbé par l'habitude,
Inconnu, séparé du reste des mortels,
N'adorant que le Dieu dont je sers les autels,
J'oubliois qu'Héloïse, aux larmes condamnée,
Achevoit loin de moi sa triste destinée.
Je n'abandonnois plus mes esprits détrompés
Au regret des plaisirs qui me sont échappés;
Et je goûtois la paix, que j'ai tant poursuivie.
Ton amour partagea le trouble de ma vie:
Il étoit juste aussi que ton cœur généreux
Pût jouir d'un repos nécessaire à tous deux.
Je t'écris... Je me peins dans cet état paisible
Qui suit l'épuisement d'une ame trop sensible,

Et ma froide raison t'invite à partager
Les trompeuses douceurs d'un calme passager...
Héloïse! Héloïse!... ah! quelle est ta réponse!...
Le repos m'abandonne, et ma rage y renonce:
La flamme qui te brûle a ranimé mes feux:
Oui, je t'aime... et t'aimer est un supplice affreux.

Trop déplorable amante, ô ma chère Héloïse!
De mon amour troublé pardonne la surprise:
Indigne d'être aimé, j'ai douté de ton cœur.
Pouvois-je me flatter d'inspirer tant d'ardeur,
Moi qui, sous le fardeau d'une vie importune,
N'ai plus de sentiment que pour mon infortune;
Qui redoutois sur-tout de réveiller en toi
Un amour désormais inutile pour moi?
Je ne suis plus celui dont l'ardeur dévorante
Se rallumoit sans cesse aux feux de son amante;
Et qui, plein d'un amour accru par les desirs,
Sut t'en prouver l'excès par l'excès des plaisirs...

Hélas! tu le sais trop: le ciel, dans sa vengeance,
Le ciel ne m'a laissé qu'un reste d'existence.
Ménagements cruels autant que superflus!
J'existe pour sentir que je n'existe plus.
O mort! m'as-tu frappé, sans pouvoir me détruire?
L'homme est anéanti dans l'homme qui respire;
Et de l'humanité ce qui survit en moi
Fait rougir la nature et la glace d'effroi.
Image affreuse, hélas! que tu m'as retracée!

Crains-tu qu'elle n'échappe à ma triste pensée?
Tu me crois donc heureux par mes propres malheurs?
Va, mes lâches bourreaux et tes persécuteurs,
En flétrissant les sens de leur foible victime,
N'ont pu dénaturer le cœur qui les anime:
C'est au fond de ce cœur qu'ils devoient te chercher;
C'est ce cœur, en un mot, qu'il falloit m'arracher.

Depuis l'instant cruel où, dans sa rage extrême,
Le sort m'a pour jamais séparé de moi-même,
Toujours enseveli dans l'ombre des déserts,
J'ai dérobé ma honte aux yeux de l'univers;
Et toi-même, Héloïse, abandonnant ce monde,
Tu cachois ta douleur dans une nuit profonde.
J'ai cru que devant Dieu ton cœur humilié
Oublioit un amant digne d'être oublié;
Et qu'enfin, ramenée à ton indifférence,
Tu vivois plus tranquille, au sein de l'innocence.
Je l'ai cru!... Cette idée, en des temps plus heureux,
Auroit livré mon ame à des tourments affreux;
Aujourd'hui, je voudrois qu'elle adoucît ma peine:
Mon cœur à ton amour préfèreroit ta haine...
Vois combien cet amour accroît mon désespoir!
Déja, docile au joug d'un rigoureux devoir,
J'embrassois sans effort des vertus mercenaires:
Dieu même, plus sensible à mes larmes amères,
Au pied de ses autels, dans le sein de la paix,
Sur mon cœur affligé répandoit ses bienfaits:

Je me flattois enfin que sa main consolante
Versoit les mêmes dons sur ma plaintive amante...
Douce et trompeuse erreur dont j'ai trop peu joui!
Mon bonheur commençoit; il s'est évanoui.
Ta lettre, cette lettre où ton ame exprimée
A peint toute l'ardeur dont elle est consumée;
Cette lettre brûlante a porté dans mes sens
Ces desirs, autrefois si vifs et si puissants...
Trop cruelle Héloïse! ah! pourquoi ta tendresse
N'a-t-elle pas du moins ménagé ma foiblesse?
Pourquoi montrer encore à mes yeux entr'ouverts
L'image de ces biens qui me furent si chers;
Et pourquoi rappeler à mon ame sensible
D'un bonheur qui n'est plus le souvenir horrible?
Toi-même tu l'as dit : ton malheureux amant,
Par ses persécuteurs privé du sentiment,
N'est plus qu'un spectre vain, n'est plus qu'une ombre errante,
Désormais insensible aux baisers d'une amante :
Et cependant, en proie à tes brûlants desirs,
Ton cœur à cet amant demande des plaisirs!
Tu brûles de le voir, quand sa vue importune
Ne peut que te montrer toute son infortune!
Quand lui-même, pressé par tes embrassements,
Ne pourroit, dans tes bras, sentir que des tourments!
Épargne à tous les deux ce supplice barbare :
L'excès de ton amour et t'abuse et t'égare...

. . . .

. . . .

ARMIDE
A RENAUD,
HÉROÏDE.

Come nemico almeno ascolta: i preghi
D'un nemico talor l'altro riceve.

La Gerus. liber., c. 16, st. 44.

AVERTISSEMENT.

Le succès de la lettre d'Héloïse à Abailard m'a déterminé à faire un nouvel essai sur ce genre de poésie presque inconnu dans notre langue. Ovide en a fixé le caractère par le nom d'*héroïde* qu'il lui a donné. Il prend pour sujet les amours des héros ou des personnages illustres; et il diffère, en cela seulement, de l'élégie, qui ne chante ordinairement que les amours des bergers. Cette dernière, en gémissant sur des passions chimériques et de pure imagination, s'est décréditée par sa froideur: l'héroïde a cet avantage sur elle, que, s'appuyant sur des faits historiques ou sur une fiction reçue, elle a nécessairement plus de chaleur et plus d'intérêt.

L'épisode admirable d'Armide et Renaud, dans la Jérusalem délivrée, m'a fourni la fable et les situations. Je n'ai aucun doute sur la bonté de mon sujet, puisqu'il est celui du chef-d'œuvre de notre scène lyrique. On pourroit cependant m'objecter qu'il est trop connu, et qu'un poëme et un opéra doivent l'avoir épuisé. J'ai suivi l'exemple d'Ovide, qui, d'après Virgile, a fait sa lettre de Didon à Énée, et qui s'est copié lui-même dans celle de Médée à Jason: il avoit fait une tragédie sur ce sujet, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. J'ai donc, comme lui, rassemblé dans une seule lettre et sous un même point de

vue, les différentes parties d'un épisode répandues dans un poëme. Heureux si j'ai mis à profit les beautés de mon modèle, et si le suffrage du public m'enhardit à consacrer quelques veilles à ce genre de poésie!

ARMIDE

A RENAUD,

HÉROÏDE.

Farouche Européen, qui, des rives du Tibre,
Viens, au sein de la paix, troubler un peuple libre;
Et qui, dans tes fureurs, nous préparant des fers,
Veux à tes préjugés soumettre l'univers;
Détestable croisé, chrétien lâche et perfide,
Tremble, cruel Renaud; connois les traits d'Armide:
Tremble. Ce ne sont plus ces chiffres amoureux,
L'un dans l'autre enlacés et garants de nos feux:
Ce n'est plus cette Armide à tes lois enchaînée...
C'est Armide en fureur, Armide abandonnée;
Et, pour te peindre encore un plus pressant danger,
C'est Armide outragée, et qui veut se venger.
Doutes-tu que cet art, dont le pouvoir suprême
Commande à la nature, aux enfers, au ciel même,
Et qui, par l'ascendant d'un charme impérieux,
Rend un foible mortel plus puissant que les dieux;

Doutes-tu que cet art, qu'employa ma tendresse,
Ne serve également ma fureur vengeresse?
Quoi! sous le ciel épais des plus affreux climats,
Sous des monts couronnés par d'éternels frimas;
Sous ces pôles glacés où, froide et moins féconde,
La nature languit aux limites du monde,
J'aurai pu, dans des lieux sauvages et déserts,
Créer pour mon amant un nouvel univers;
Et je ne pourrai pas, quand le traître m'outrage,
Ainsi que mon amour faire éclater ma rage?
Non, non: contre un ingrat armons les éléments;
Effrayons, par sa mort, les volages amants;
Et que, percé de coups, sous les murs de Solyme,
L'infidèle Renaud expire ma victime...
Malheureuse! où m'égare un désespoir mortel?
Tu ris de mon courroux: ah! tu le peux, cruel.
Sans doute, tu sais trop qu'une amante timide,
Tremblante et désarmée à l'aspect d'un perfide,
Foible encor pour l'objet de son amour trahi,
Sent qu'il est regretté bien plus qu'il n'est haï.
Moi, me venger! de qui? d'un mortel que j'adore,
Qui me fuit; mais, hélas! que j'idolâtre encore?
Non, Renaud, ne crois pas qu'Armide, en sa fureur,
Achète la vengeance au prix de son bonheur.
Il est vrai: quand l'Europe, à nous perdre animée,
Déploya ses drapeaux dans les champs d'Idumée;
Quand tes lâches chrétiens, fanatiques cruels,

Vinrent venger leur dieu dans le sang des mortels;
Tremblante pour nos murs, tremblante pour mon père,
Je jurai, dans l'ardeur d'une juste colère,
De purger à jamais nos états opprimés
De ces pieux brigands, au meurtre accoutumés.
En invoquant les dieux des rives infernales,
Bientôt j'allai semer, dans vos tentes fatales,
Cet esprit de discorde et de rivalité
Qu'entre les héros même excite la beauté.
De vos chefs imprudents les âmes divisées
Offrirent à mes vœux des conquêtes aisées;
Et je traînai captifs, aux prisons de Damas,
Ces superbes chrétiens enchaînés sous mes pas.
Toi seul, cruel Renaud, dans ces jours de ma gloire,
A mon cœur indigné disputas la victoire:
En jetant sur Armide un coup d'œil dédaigneux,
Tu préféras la guerre et ses plaisirs affreux.
Tu fis plus: non content d'insulter à mes charmes,
Tu tournas contre moi tes invincibles armes:
Des esclaves chrétiens ta main brisa les fers.
Ma honte, mon dépit remplirent l'univers.
Armide, dans ces temps, à la haine livrée,
Contre un fier ennemi justement déclarée,
Étoit loin de prévoir que tu devois un jour
Écraser son orgueil sous le joug de l'amour.
Ah! lorsqu'abandonnant le sein de ta patrie,
Tu portois le ravage aux champs de la Syrie;

Quand le souffle infecté de ta noble fureur
D'une fureur égale empoisonnoit mon cœur;
Aurois-je pu penser que, pour toi plus humaine,
J'allumerois l'amour aux flambeaux de la haine?

J'avois juré ta mort: au gré de mon courroux,
Un sommeil imprudent te livroit à mes coups:
Ah! dieux! pourquoi ma main, dans cet instant funeste,
N'osa-t-elle percer un cœur qui me déteste?
J'ai frémi, malheureuse! et j'ai craint de frapper.
Mon bras, en t'immolant, pouvoit-il se tromper?
C'étoit Renaud, Renaud, ce guerrier indomptable,
Ce soldat de Dudon, ce héros redoutable,
Ce destructeur barbare, armé contre les miens,
L'effroi des musulmans et l'appui des chrétiens.
Mais Renaud n'avoit point cette armure terrible,
Ce casque ensanglanté qui le rend invincible;
Qui, le cachant alors sous son panache affreux,
Eût enhardi mon bras en abusant mes yeux.
J'aurois bravé Renaud sous le poids de ses armes;
Mais Renaud désarmé n'eut pour moi que des charmes.
Tant d'attraits brillent-ils au front d'un ennemi?
Je crois te voir encor sous un myrte endormi,
Les yeux appesantis, fermés à la lumière,
Mêlant aux doux zéphyrs ton haleine légère,
Sur un tapis de fleurs négligemment couché
(Tel qu'un jeune arbrisseau vers la terre penché),
Le front à découvert, la bouche demi-close,

Charmant, semblable, enfin, à l'amour qui repose.
Tes blonds cheveux flottoient à l'aventure épars :
Un dieu sembloit alors s'offrir à mes regards.
   Dans mes mains cependant le poignard étincelle.
Je m'élance vers toi... je frémis... je chancelle :
Déja je ne peux plus ni frapper, ni punir :
J'aime Renaud, je l'aime !.. Ai-je pu le haïr ?
Quelle étoit mon erreur ! Renaud est tout aimable.
Ce n'est plus ce chrétien, ce mortel méprisable,
Ce soldat fanatique et cruel tour-à-tour,
Ce n'est plus mon tyran : c'est Renaud, c'est l'amour...
Mais que vois-je ? son front est couvert de poussière :
L'ardeur du jour le brûle. O ciel ! que vais-je faire ?
Une horrible sueur déja le fait pâlir...
Ah ! qu'un baiser l'essuie !... (Est-il fait pour souffrir ?)
Reçois, mon cher Renaud, ce doux baiser d'Armide :
Ce n'est plus la fureur, c'est l'amour qui la guide.
Il dort !... vents, taisez-vous ; respectez son sommeil.
Dieux ! qu'il sera charmant à l'instant du réveil !
Il va me préférer à l'Europe, à la terre :
Il est fait pour l'amour, et non pas pour la guerre.
   Pour l'amour ! mais Renaud est né mon ennemi !
Il est vrai... mais Renaud, dans sa haine affermi,
Pourroit-il ?... Je crains tout... Enchaînons ma conquête :
Loin du camp des chrétiens que le plaisir l'arrête.
Que ce tissu de fleurs, celui de mes cheveux,
Le serrent, dans mes bras, de mille et mille nœuds.

Partons; et, dans un char traversant l'empyrée,
Transportons mon amant dans une île ignorée,
Où mon amour jaloux soit certain de sa foi;
Où je sois tout à lui, comme lui tout à moi.
J'arrive: la nature, en partageant ma joie,
Sur d'arides rochers s'embellit, se déploie;
Et, se reproduisant au gré de mon amour,
Du plus affreux désert fait le plus beau séjour.
Au moment du réveil quelle fut ta surprise!
Aux pieds de son vainqueur Armide étoit assise.
Cette fière princesse, Armide, dont le bras,
Quelques instants plus tôt, s'armoit pour ton trépas,
Redoutant à son tour de te voir inflexible,
Paroissoit implorer le dieu le plus terrible;
Et, me livrant entière à de justes frayeurs,
J'embrassois tes genoux arrosés de mes pleurs.
« Cher Renaud, t'ai-je dit, tu vois couler mes larmes:
« Puissent-elles sur toi ce que n'ont pu mes charmes!
« Je t'aime, je t'adore; et mon cœur enflammé,
« Pour prix de son amour, demande d'être aimé.
« Au trône de Solyme en vain ton bras aspire;
« Renonce à cet espoir: je t'offre un autre empire,
« Un empire plus doux et plus digne de toi,
« L'empire de mon cœur que je livre à ta foi.
« Quitte ce fer horrible et cet airain barbare;
« Laisse agir le croissant, le sceptre, et la tiare:
« Abandonnons au sort ces intérêts divers.

« Ce palais, ces jardins, voilà notre univers.
« Viens, suis-moi, cher amant... viens... ce sombre bocage,
« Ce temple de l'amour et son plus bel ouvrage,
« Ce trône de gazon, ces ombres, ces ruisseaux,
« Le souffle du zéphyr, et le chant des oiseaux,
« La nature, en un mot, au plaisir nous appelle :
« Le plaisir à tes yeux va me rendre plus belle :
« Viens... » Tu me suis : l'amour dans nos embrassements
De deux fiers ennemis fait deux tendres amants.
L'ardente activité de ses rapides flammes
Fond nos cœurs, les unit, et concentre nos ames ;
D'un seul et d'un même être il vient nous animer :
Renaud vit de ma vie, et je vis pour l'aimer.

Que j'étois loin alors de te croire un perfide !
Rien ne troubloit le cœur de l'amoureuse Armide.
O jours délicieux ! ô fortunés moments,
Où les plus doux baisers scellèrent nos serments !
Au coucher du soleil, au lever de l'aurore,
Cent fois tu me disois : « Armide... je t'adore :
« Que tu me fais haïr les jours, les tristes jours
« Où le dieu des combats m'enlevoit aux amours !
« J'ai vécu sans t'aimer, ô ciel ! et j'ai pu vivre ?
« Pardonne. » Foible alors, et ne pouvant poursuivre,
Tu laissois échapper de tes yeux attendris
Ces larmes de l'amour, plus douces que les ris ;
Et, te précipitant au sein de ta maîtresse,
Passant de la douleur à la plus tendre ivresse,

Tu me faisois goûter au sein des voluptés
Des plaisirs toujours vifs et toujours répétés.
Nous expirions d'amour; mais nos lèvres actives
Fixoient, par des baisers, nos ames fugitives:
Ou plutôt nos deux cœurs, émus par les plaisirs,
Voloient de l'un à l'autre, et suivoient nos soupirs.
Dans ces embrassements doucement abusée,
Je goûtois le bonheur de me croire adorée,
Et j'étois loin encor, trop loin de soupçonner
Que mon volage amant voulût m'abandonner.
O jour, jour odieux, jour à jamais funeste,
Et dont, pour mon tourment, le souvenir me reste!
Épouvantable jour, que je n'ai pu prévoir!
Dois-je, en te rappelant, combler mon désespoir?
Je ne sais quels mortels, deux chrétiens que j'abhorre,
Secourus par un dieu, que je hais plus encore,
Franchissant, malgré moi, ces rochers sourcilleux,
Dont les flancs escarpés te cachoient à leurs yeux,
Viennent; et, te parlant de gloire et d'héroïsme,
Rallument dans ton cœur le feu du fanatisme.
Les barbares bientôt t'arrachent de mes bras:
Du sein des voluptés tu voles aux combats.
Tremblante, je m'écrie: Arrête, ingrat! arrête!...
Tu ne m'écoutes point. Déja la voile est prête;
L'air retentit au loin de mes cris superflus,
Ton vaisseau part, fuit, vole... et je ne te vois plus.
Mes sanglots, mes clameurs, remplissent le rivage.

Je me traîne, en pleurant, vers ce charmant bocage,
Vers ce berceau chéri, témoin de nos plaisirs;
L'écho, le seul écho répond à mes soupirs :
Par mes cris redoublés vainement je t'appelle.
Foible alors, et cédant à ma douleur mortelle,
Je tombe sur ce lit de verdure et de fleurs,
Où mes baisers payoient tes baisers imposteurs;
Où, te cherchant encor, j'étends mes mains tremblantes,
Où je n'embrasse plus que des ombres errantes.
O ciel! il est donc vrai que mon amant me fuit!
Tristes divinités de l'infernale nuit,
A mes accents plaintifs sortez du noir empire;
Embrasez ce palais que l'amour sut construire :
Volez, portez par-tout le fer et les flambeaux,
Ravagez ces jardins, desséchez ces ruisseaux,
Anéantissez tout, l'univers et moi-même;
Mais épargnez encor le perfide que j'aime :
Qu'il vive!... Il vit, l'ingrat; et son barbare cœur,
Peut-être, est insensible aux cris de ma douleur.
Le croirai-je, Renaud, que ton ame infidéle
Joigne à ce titre affreux le titre de cruelle?
M'abandonneras-tu sur ces rocs calcinés,
Sur ces tristes sommets, de ta fuite étonnés,
Où, depuis ton départ, la nature engourdie
Expire loin du dieu qui lui donnoit la vie;
Où je ne puis, enfin, par mes enchantements,
Ce que pouvoit un seul de tes regards charmants?

Non, Renaud, prends pitié d'une amante égarée...
Criminelle pour toi, pour toi dénaturée,
Pour toi, j'ai tout quitté : mon père, mon pays,
Mes devoirs, mes serments; je les ai tous trahis.
De quel œil, de quel front oserois-je paroître
Dans les murs de Damas (que tu détruis peut-être)!
Dans ces murs malheureux où j'ai reçu le jour,
Dont j'immolai la gloire au soin de mon amour?
Parle : dois-je montrer à la terre étonnée
Armide dans les pleurs, Armide abandonnée?
Puis-je enfin, sans rougir, exposer à ses yeux
Mon déshonneur... le prix dont tu payas mes feux?
Mais, que dis-je? est-ce à moi de redouter la honte?
Je t'aime avec fureur, et l'amour la surmonte.
Permets que ton esclave accompagne tes pas :
Traîne-moi dans ce camp où mes foibles appas
Allumèrent des feux de discorde et de haine.
J'enchaînai des chrétiens : venge-les, et m'enchaîne.
Je ne demande plus à mon cruel vainqueur
Que du beau nom d'amante il flatte ma douleur.
Dans son camp, près de lui, s'il permet que je vive,
Je ne veux que le titre et le rang de captive :
J'en prendrai, sans rougir, les vêtements affreux.
Déja j'ai dépouillé ces tresses de cheveux,
D'un front couvert d'ennuis inutile parure!
J'abhorre des attraits qui n'ont fait qu'un parjure.
Oui, Renaud, laisse-moi voler à tes genoux;

Esclave et dans tes fers, mon sort sera plus doux.
Quels soins je te rendrai, quand le dieu des batailles
T'entraînera sanglant au pied de nos murailles!
Tremblante pour tes jours, je couvrirai ton sein
D'un fer impénétrable et du plus dur airain:
Moi-même, je ceindrai ta redoutable épée;
Enfin, que te dirai-je? A te plaire occupée,
Redoutant de te perdre, et marchant sur tes pas,
Armide te suivra dans le choc des combats.
L'or de ton bouclier, ta cuirasse pesante,
Ne pourront rassurer ta malheureuse amante:
Craignant, à chaque dard par l'ennemi lancé,
Que, tout ingrat qu'il est, ton cœur n'en soit percé,
Le sein, le sein tremblant de la fidèle Armide
Contre ces traits mortels te servira d'égide.
Heureuse si bientôt, expirant à tes yeux,
Tu connois tout le prix d'un amour malheureux!
Mais, que dis-je? où m'emporte un espoir qui m'égare?
Ah, cruel! je prévois ta réponse barbare.
« Armide, diras-tu, j'ai dû trahir tes feux:
« J'aime un Dieu moins facile et plus grand que tes dieux;
« Je suis chrétien. Ma loi rigoureuse et sévère
« M'accusoit dans les bras d'une femme étrangère:
« Aux pieds d'une idolâtre en esclave enchaîné,
« La gloire gémissoit dans mon cœur mutiné.
« Sur des ailes de feu la grace descendue
« Chasse enfin le nuage épaissi sur ma vue.

« De mes sens abusés je connois les erreurs.
« Imite-moi : renonce à des plaisirs trompeurs ;
« Ne viens point. Vis heureuse, en oubliant un traître,
« Qui le fut par devoir, et qui gémit de l'être.
« Je te dis, en pleurant, un éternel adieu :
« Je te plains... mais enfin j'obéis à mon Dieu. »
A ton dieu? Quoi! c'est toi qui m'opposes son culte?
Ce n'est donc plus l'amour que ton ame consulte?
Mais réponds. Dans l'instant où, maître de tes vœux,
Tu pouvois dédaigner ou couronner mes feux,
Pourquoi m'avoir caché cet obstacle invincible?
Ton dieu, dans ce moment, étoit-il moins terrible?
Ah, cruel! libre alors d'aimer ou de haïr,
N'as-tu choisi d'aimer que pour mieux me trahir?
Non, tu n'es point le fils de la belle Sophie;
Non, ne te vante point de lui devoir la vie.
Le Caucase, au milieu des neiges, des glaçons,
Te conçut dans la nuit de ses antres profonds;
Ou la mer en fureur, te roulant dans son onde,
Te vomit sur ses bords pour le malheur du monde.
Ingrat, il te sied bien de vanter ta vertu,
D'opposer à l'amour un devoir prétendu!
Va, crois-moi; désormais cesse de te contraindre :
Tu feignis de m'aimer, et tu feins de me plaindre.
Laisse-moi mes douleurs : ah! je dois les chérir,
Si par elles, du moins, j'apprends à te haïr.
Ne crois pas cependant que, seule dans les larmes,

Je maudirai l'amour, et Renaud, et mes charmes :
Euménide cruelle, attachée à tes pas,
Je te suivrai par-tout, dans ta tente, aux combats :
Par-tout, te reprochant ton crime et ton parjure,
Je te ferai sentir les tourments que j'endure.
J'en mourrai; mais bientôt, abusé dans tes vœux,
Tu descendras toi-même au séjour ténébreux;
Et, satisfaite alors, mon ombre ensanglantée
Sans cesse poursuivra ton ombre épouvantée :
La voûte des enfers mugîra de mes cris...
Vois si tu veux, ingrat, me trahir à ce prix.

Qu'ai-je dit? vains projets d'une amante insensée!
Ah! qu'un plus doux espoir vient flatter ma pensée!
Va, je ne te hais point; va, je sens que mes pleurs
Dans mon ame attendrie ont éteint mes fureurs.
Quels que soient ton parjure et mon dépit extrême,
Renaud, mon cher Renaud, il est vrai que je t'aime...
Écoute : tu m'as dit que ta religion,
Que l'amour des combats, que ton ambition,
Et je ne sais encor quel serment homicide,
Te forçoient, malgré toi, d'abandonner Armide :
Eh bien! connois l'excès, le pouvoir de mes feux;
Je renonce à mon culte, et j'abjure mes dieux :
Sois le mien désormais. Idolâtre ou chrétienne,
Armide n'aura point d'autre loi que la tienne.
Détermine à ton gré ma croyance, mes mœurs;
Je n'examine rien : soit vertus, soit erreurs,

Tes devoirs sont les miens, et je suis ton exemple.
Déja ton dieu m'est cher : conduis-moi dans son temple.
Heureuse si bientôt, par des nœuds éternels,
Il unit nos destins au pied de ses autels!
Trop heureuse, en un mot, si, par l'amour conduite,
Ta main, sur les débris de Solyme détruite,
Daigne ceindre mon front du bandeau nuptial;
Si, quittant à jamais un séjour trop fatal,
Tu me fais voir au Tibre, ébloui de ta gloire,
Assise à tes côtés sur ton char de victoire!
J'ose exiger ce gage et ce prix de ta foi.
Je pars, dans cet espoir, pour me rejoindre à toi;
Et, quel que soit le sort qui m'attende à Solyme,
J'y vivrai ton épouse, ou mourrai ta victime.

ÉPITRE

A MINETTE.

Cessez vos jeux, Minette, et m'écoutez.
Je hais en vous l'abus de mes bontés.
Toujours mutine, étourdie, et légère,
Minette, enfin, me deviendra moins chère.
Votre air prévient; mais pourquoi cachez-vous
Un cœur cruel sous des dehors si doux?
Pourquoi sur-tout ces pattes veloutées,
Mais, en dessous, de griffes ergotées,
Tirant leurs traits de leurs petits carquois,
De coups subtils frappent-elles mes doigts?
Vous déchirez la main qui vous caresse.
Je ne veux plus que ma lâche foiblesse
Nourrisse en vous ces sentiments ingrats.
Vous me direz (car que ne dit-on pas
Pour déguiser un naturel iufame?
Souvent l'esprit est le vernis de l'ame,
Il en devient l'apologiste; mais
L'esprit est faux, quand le cœur est mauvais);
Vous me direz que c'est à la nature
Qu'il faut s'en prendre; et qu'après tout l'armure

Dont j'ai si bien l'empreinte sur ma peau
Ne doit rouiller au fond de son fourreau;
Qu'à son emploi chaque être se résigne;
Que le chien mord, que le chat égratigne;
Conclusion, qu'il est de vos destins
D'égratigner, et qu'à tort je me plains.

D'un cœur gâté telle est l'inconséquence.
Griffes n'avez que pour votre défense:
N'attaquez point, mais défendez-vous, soit;
Et gardez-vous d'abuser de ce droit.
N'avons-nous pas, ainsi que votre espèce,
Entre nos mains quelque arme vengeresse?
Quoi! pensez-vous qu'au milieu des travers
Dont, par malheur, abonde l'univers,
Il ne soit pas des moments où la bile
N'échauffe enfin l'ame la plus tranquille?
Mais, croyez-moi, le plus sage, en ce cas,
Garde son flegme, et soupire tout bas.

Oh! si chacun, n'agissant qu'à sa guise,
Imputant tout à l'humaine sottise,
Ainsi que vous étoit abandonné
Au fol instinct dont il est dominé;
Si l'on pouvoit rompre toute mesure,
Verser le fiel de l'amère censure,
Venger son cœur, et traiter ici-bas
Les sots ainsi que vous traitez les rats;
Répondez-moi: pensez-vous que moi-même

(Moi qui suis bon, puisque enfin je vous aime),
Oui, répondez : dites-moi, pensez-vous
Qu'environné de critiques jaloux,
Je ne pourrois, comme eux, plein d'amertume,
A son caprice abandonner ma plume;
Et, des bons mots empruntant le secours,
Empoisonner et mes vers et leurs jours?
Graces aux soins qui, depuis mon enfance,
Ont de mes sens dompté la violence,
Toujours battu, mais bercé par les flots,
Je ris en paix de l'orage et des sots.
Leurs plats écrits, leurs cabales, leurs ligues,
Le nœud secret de leurs sourdes intrigues,
Les comités, les soupers clandestins
Où ces messieurs vont régler nos destins,
Où de Comus l'irritante fumée
Aiguise encor leur langue envenimée;
Où, dans l'accès de leur double appétit,
A belles dents ils déchirent l'esprit;
De ces bouffons les fades parodies,
De leurs recueils les plates rapsodies,
Le noir venin, le fiel de leurs écrits
N'excite en moi que le plus froid mépris.
Mais, cependant, l'abeille courroucée
A la vengeance est quelquefois forcée.
Lorsqu'elle va pomper le suc des fleurs,
Et du matin mettre à profit les pleurs,

Souvent un sot qui la suit à la trace
Dans ses travaux l'interrompt et l'agace.
L'abeille alors prend l'humeur du frelon,
Sur l'importun darde son aiguillon;
Et, dans un coin, bientôt notre imbécile,
Triste et confus, maudit le volatile.
L'heureuse abeille (il eût dû le savoir)
Reçut du ciel un double réservoir:
L'un est rempli de l'utile rosée
Qu'au sein des fleurs son adresse a puisée,
De ce nectar si bienfaisant, si doux,
Dont elle fait le partage avec nous;
L'autre est rempli de ce cuisant acide
Dont l'agresseur sent le venin perfide,
Poisons qu'elle a ramassés et cueillis
Également sur la rose et le lis:
Car à mon sot je dois encore dire
Qu'autour de nous tout être qui respire,
Que l'animal, l'homme, et les végétaux
Ont le principe et des biens et des maux;
Et qu'en ce point l'imprudent et le sage
Savent en faire un différent usage.
Où l'un choisit l'amertume et le fiel,
L'autre distingue et sait trouver le miel:
Et c'est ainsi qu'au monde sublunaire
Il n'est de mal que le mal qu'on sait faire.
Quoi! dans le temps où j'use mes esprits

A raisonner, à polir mes écrits,
Un impudent qui n'a d'autre mérite
Que le levain de sa bile maudite;
Et qui, semblable aux reptiles obscurs,
Dans un recoin vomit sés sucs impurs;
Un vil Zoïle osera, dans sa rage,
Secrètement déchirer mon ouvrage;
Et, sur mes vers distillant ses poisons,
Mettre en bons mots de mauvaises raisons?
On me dira que, dans sa coterie,
Poussant plus loin la basse effronterie,
Par quelques sots sottement écouté,
Il n'est talent qu'il ne m'ait disputé;
Qu'il ose plus: que, dans ces rimes même
Où j'ai vanté tout ce que mon cœur aime,
Où j'ai chanté ma patrie et mon roi,
Où j'ai dépeint tout bon François et moi,
On me dira que sa haine insensée,
Dénaturant le style et la pensée,
Sur quelques mots interprétés exprès,
Aura voulu qu'on me fît mon procès:
Je le saurai, je verrai ses cabales,
Et, froid témoin de ses ligues fatales,
Je laisserai sa coupable fureur
Calomnier mon esprit et mon cœur?
   Non; mon dépit aussitôt se réveille.
Lâches, craignez l'aiguillon de l'abeille:

Craignez, du moins, qu'armé de mes crayons,
Du jour sur vous rassemblant les rayons,
Je ne vous peigne et fasse reconnoître
Sous des couleurs trop fidèles peut-être.
Jusqu'à ce jour, ma facile bonté
A pu souffrir votre importunité;
Vous m'avez cru foible et pusillanime:
Mais votre humeur ose aller jusqu'au crime;
Et, tout entière à ses emportements,
De mes écrits passe à mes sentiments!
Ah! si... mais non... Que la nuit la plus sombre
Vous enveloppe encore de son ombre.
Ai-je besoin d'ôter à la laideur
Le plâtre usé de son masque imposteur?
A nos regards de lui-même il s'entr'ouvre;
Et, malgré vous, l'œil public vous découvre.
Ma muse ainsi renferme ses pinceaux.
J'attends encor des outrages nouveaux;
Mon cœur sensible, et que le vôtre offense,
Ne vous hait pas, mais il hait la vengeance.
Tout esprit doux se borne à menacer;
Le glaive est prêt, mais il craint de blesser.
Eh! plût aux dieux que, dans l'âge où nous sommes,
L'aménité, rapprochant tous les hommes,
Unît les cœurs, les talents, et les arts,
Sût émousser la pointe de ces dards,
Que des humains la fureur insensée

Lance aujourd'hui jusqu'au sein du Lycée!
Qui penseroit, à voir ces démêlés,
Ces longs débats toujours renouvelés,
Ces noirs factums, ces brochures cruelles,
Ces manteaux courts colporteurs de libelles;
Ce vil essaim d'insectes bourdonnants,
Nés dans la fange, emportés par les vents,
Qui, des marais dont ils viennent d'éclore,
Vont ravager les richesses de Flore,
Vont déposer sur les fruits de l'été
Ces œufs féconds dont le germe infecté
Fait pulluler tant d'immenses familles
De vers rongeurs et d'infames chenilles:
Qui penseroit qu'au milieu des rumeurs,
Des mouvements, des ligues, des horreurs
Dont est troublé le monde littéraire;
Qui penseroit, dis-je, qu'en cette guerre
Il ne s'agit, entre tant de rivaux,
Que d'un laurier, d'infructueux rameaux,
D'un faux encens qui s'exhale en fumée,
Et d'un vain bruit qu'on nomme renommée?
Je vois par-tout, avec l'acharnement,
Régner la haine et le dénigrement:
Les froids bons mots, l'insipide ironie
Versent leur fiel sur les fruits du génie.
Dès qu'un ouvrage au grand jour a paru,
Dans les cafés, le critique accouru

Sonne l'alarme, assemble ces pygmées,
Ces légions de longs sifflets armées,
Qui, ne sachant ni sentir ni parler,
De leurs poumons savent du moins souffler
Dans ces tuyaux qu'une lâche industrie
A fait servir d'organes à l'envie.
Au milieu d'eux, leur chef déshonoré,
Couvert d'opprobre, à la honte livré,
Au noir tamis de la froide analyse
Passe l'écrit qu'il déchire et méprise.
Bientôt, le prisme et le compas en main,
Pour résultat de son triste examen
Il ne voit plus, dans l'œuvre qu'il censure,
Qu'un rien pompeux fardé d'enluminure.
Sur cet arrêt par sa bouche rendu,
De ses suppôts l'escadron répandu
Va, par des cris, de folles incartades,
Renouveler les fureurs des Ménades;
Du dieu de l'Inde on croit revoir les jeux:
Précipitée à flots impétueux,
L'horrible orgie, au combat échauffée,
Met en lambeaux le malheureux Orphée.
Vous en pleurez, messieurs les beaux esprits;
Mais vainement. Dans vos propres écrits
De ces excès vous donnez des modèles.
Tant d'ignorants, témoins de vos querelles,
Lancent sur vous les traits envenimés,

Les mêmes traits dont vos bras sont armés!
N'est-ce pas vous qui tenez à vos gages
Ces embryons, ces petits personnages,
De tout mérite ardents persécuteurs,
Intrus par vous au monde des auteurs?
Vous excitez les cris de la cabale.
   Redoutez-vous une muse rivale,
A sa poursuite alors vous envoyez
Tous ces roquets, par qui sont aboyés
Les candidats, les nourrissons du Pinde;
Du double mont, où son esprit se guinde,
Vous détournez son vol et son essor.
Dans vos noirceurs vous faites plus encor:
Vous répandez sur ce timide émule
L'aigre sarcasme avec le ridicule.
Ses vers par vous mutilés, travestis,
A leurs lecteurs n'offrent qu'un cliquetis
De mots sans ordre et de phrases usées,
Sous un vernis vainement déguisées.
Tel est sur-tout l'art de nos prosateurs:
De nos tableaux ils ôtent les couleurs,
Laissent le trait, et privent le génie
De cet éclat qu'il tient de l'harmonie.
Ils n'aiment point ces nobles fictions,
Ce mouvement, ce jeu des passions,
Ces traits hardis, ces fougues téméraires,
Du vrai poëte élans involontaires.

Ils n'aiment point tous ces mots dont le choix
Et dont les sons arrondis par la voix,
En chatouillant notre oreille charmée,
Donnent la vie à l'image exprimée :
Tout ce brillant, que leur morgue proscrit,
N'est qu'un phosphore, un éclat de l'esprit.
Ils aiment mieux une prose toisée,
Où la raison, lourde et symétrisée,
Ne peignant rien, mais définissant tout,
S'appesantit et disserte sans goût.
Aussi voit-on tout rimeur subalterne
Fêté par eux sur le Pinde moderne :
Voilà leur aigle : il a rimé, dit-on,
Rimé Sénèque, Aristote, et Platon.
Il est bien vrai que sa docte Minerve
En vains détails se morfond et s'énerve.
L'inversion, toujours hors de propos,
Brouille en ses vers l'arrangement des mots :
Sa muse enfin, de grace dépouillée,
Dans ses contours toujours entortillée,
Comme un reptile, à travers les taillis,
Péniblement se traîne à longs replis.
Mais il n'importe : on trouve dans ses rimes
L'empois du grand, ces devises sublimes,
Ces riens pompeux, ces recherches du cœur,
Et des pédants la sombre profondeur.
Ce protégé dans leur troupe s'agrége.

Voilà mon sot fier de ce privilége,
Qui, régentant l'école d'Apollon,
Regarde tout du haut de sa raison.
Il est gonflé du fiel de la satire:
Fourbe, hypocrite, adroit dans l'art de nuire,
Il sait cacher son esprit médisant
Sous la saillie et sous un ton plaisant.
Mais sa gaieté n'est que grimace vaine;
Son rire affreux est celui de la haine:
Enfin, il a pour talent singulier
Un art honteux, l'art de parodier;
Talent commun, sans verve et sans sublime.
Qu'il me réponde: a-t-il autant d'estime
Pour ce Scarron, ce bizarre Callot,
Dont le burin et dont l'esprit falot
Ont surchargé leurs peintures comiques
D'êtres tortus, de formes fantastiques,
D'anges proscrits en magots fagotés,
De noirs démons sur des monstres portés,
Qui, se coiffant du capuchon d'un moine,
Tentent la foi du solitaire Antoine?
Estime-t-il l'un et l'autre bouffon
Au même point qu'un Corrége, un Milton;
Eux dont la touche et vigoureuse et pure
Des traits de l'art embellit la nature?
Les faux plaisants, les diseurs de bons mots
Par leur jargon n'en imposent qu'aux sots.

Un vers heureux, dicté par le génie,
Vaut tout le sel de leur plate ironie.
Par un esprit équitable et sensé
L'esprit d'autrui n'est jamais rabaissé;
Et du railleur la stérile éloquence
Est moins en lui talent qu'insuffisance.
Mais finissez... Quoi! Minette poursuit?
De mes leçons est-ce donc là le fruit?
Cessez, vous dis-je; ou ces griffes cachées
Par le ciseau vont être retranchées.
Imitez-moi; j'aurois pu démasquer
Tant d'importuns ardents à m'attaquer;
De leur cabale éclairant les manœuvres,
Montrant leurs fronts où sifflent les couleuvres,
J'aurois sur eux fait retomber les traits
Qu'ils m'ont lancés par des ressorts secrets:
J'ai dédaigné cette juste vengeance.
Enfin, Minette, imitez ma prudence;
Et désormais, tranquille à mes côtés,
Bornant le cours de vos jeux détestés,
Souvenez-vous que le pouvoir de nuire
Est étendu, mais qu'il faut le réduire;
Et qu'il vaut mieux être, par sa douceur,
Dupe d'autrui que méchant par humeur.

PREMIÈRE NUIT

D'YOUNG,

TRADUITE EN VERS FRANÇOIS.

AVERTISSEMENT.

Un ami m'avoit dérobé cet essai de traduction; il ne me fit l'aveu de son infidélité qu'au moment où l'impression étoit achevée. Sans cela, je n'aurois jamais consenti à la publicité de quelques vers faits dans la seule idée de m'essayer dans un genre de poésie dont notre langue n'a aucun modèle. Je n'ai point eu sur-tout la prétention d'entrer en rivalité avec M. Le Tourneur, dont l'ouvrage a eu un succès si général, et obtenu à si juste titre. Je ne me suis point fait un scrupule de m'enrichir des beautés et des expressions heureuses répandues dans sa traduction. Par une suite de la même liberté, j'ai changé l'ordre et le fond des idées, lorsque la marche du style poétique et l'harmonie des vers m'ont paru l'exiger.

PREMIÈRE NUIT

D'YOUNG.

Toi, le dieu du repos et que l'ombre environne,
Sommeil, viens m'assoupir!... Hélas! il m'abandonne!
Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux.
Empressé sous le dais d'un lit voluptueux,
De tout être plaintif il évite la couche;
L'infortuné l'appelle, et son cri l'effarouche:
L'infortuné qui dort, dort sans tranquillité.
   Après quelques moments d'un repos agité,
Je me réveille... Heureux celui dont la paupière
Ne se rouvre jamais aux feux de la lumière!
Trop heureux le mortel qui ne s'éveille plus!
Si l'on rêve au tombeau, ces vœux sont superflus.
   Je sommeillois... Un songe et de vaines images
Ont fatigué mes sens battus de mille orages:
Désespéré, traîné de malheurs en malheurs,
Des plus cruels tourments j'éprouvois les horreurs.
Eh quoi! souffrir encor des maux imaginaires!
Un souffle a dissipé ces trompeuses chimères;
Mais, après les erreurs d'un pénible sommeil,

L'affreuse vérité m'attendoit au réveil.
Quel réveil! qu'ai-je vu! J'ai vu trois mausolées,
Où des plus chers objets les ombres désolées
A mes yeux attendris demandent tour-à-tour
Les pleurs de l'amitié, les larmes de l'amour.
Le jour ne suffit point aux peines que j'endure,
Et la nuit... oui, la nuit, même la plus obscure,
Alors que tout s'éteint dans sa noire épaisseur,
Est moins triste que moi, moins sombre que mon cœur.
Ce fantôme voilé que le silence mène,
Assis, en ce moment, sur son trône d'ébène,
Du plus épais nuage enveloppe les airs;
Et son sceptre de plomb pèse sur l'univers.
Quelle ombre impénétrable et quel calme immobile!
La nature se tait dans sa marche tranquille:
L'oreille écoute en vain, l'œil ne voit plus, tout dort,
Tout semble anéanti, rien n'est mû, tout est mort.
De ce vaste repos combien l'ame est frappée!
O des mondes détruits image anticipée!
Triste et dernier soleil!... jour affreux, hâte-toi!
Viens tirer le rideau... tout est fini pour moi!
Couple majestueux, obscurité, silence,
Vous, nés avant les temps et dans le vide immense,
Vous dont la paix, charmant le mortel abattu,
Adoucit la pensée et soutient la vertu;
Venez, raffermissez ma raison qui succombe:
Je vous remercierai dans la nuit de la tombe.

La tombe est votre empire; et c'est dans le cercueil
Que l'homme, déposant son faste et son orgueil,
Humilié, soumis au bout de sa carrière,
Acquitte le tribut que vous doit sa poussière.
Vaines divinités, serez-vous mon appui?
Non; j'invoque mon Dieu: qu'êtes-vous devant lui?
Devant lui dont la voix, et puissante et féconde,
Pénétra du chaos l'immensité profonde;
Qui, du creux de l'abîme élevant l'univers,
En globes enflammés le lança dans les airs;
Qui, de l'antique nuit éclaircissant les voiles,
Sema sur leur azur l'or brillant des étoiles;
Qui, du soleil enfin allumant le flambeau,
S'annonça pour monarque à ce monde nouveau.
Être suprême! instruis mon ame qui s'égare.
Voici l'heure paisible où les yeux de l'avare
Veillent, appesantis sur de vains monceaux d'or;
Les miens s'ouvrent sur toi, sur toi, mon seul trésor:
Ce n'est que dans ton sein que je cherche un asile.
Le silence est moins calme et la nuit moins tranquille:
La nuit couvre à-la-fois et mon ame et mes sens.
De tes rayons divins que les feux renaissants
Percent le noir tissu de ces voiles funèbres:
Fais luire ta sagesse au milieu des ténèbres.
Je voudrois, rejetant le poids de mes chagrins,
M'arracher à moi-même, à mes affreux destins,
Dans la nuit de la mort enfoncer mes pensées.

Les scènes de la vie, à mes yeux retracées,
Sur mes propres malheurs calmeront mes esprits.
D'utiles vérités viens remplir mes écrits :
Sois mon guide, conduis mes pas vers la sagesse ;
De ses liens sacrés enchaîne ma foiblesse :
Loin du mal, vers le bien pousse ma volonté.
Grand Dieu ! tu m'as puni ! tous tes coups ont porté :
J'ai bu le vase affreux versé dans ta colère :
Son fiel est dévorant, mais qu'il soit salutaire !
  L'heure sonne ! on la compte, elle n'est déja plus :
L'airain n'annonce, hélas ! que des moments perdus :
Son redoutable son m'épouvante, m'éveille ;
Et c'est la voix du temps qui frappe mon oreille.
S'il ne m'abuse point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le signal :
C'est elle... Où retrouver tant d'heures écoulées ?
Vers leur source lointaine elles sont refoulées :
Le seul effroi me reste, et l'espoir est banni.
Il faut mourir, finir... quand je n'ai rien fini.
Où vais-je ? Et quelle scène à mes yeux se déploie ?
Des bords du lit funèbre où palpite sa proie,
Aux lugubres clartés de son pâle flambeau,
L'impitoyable mort me montre le tombeau.
Éternité profonde, océan sans rivage,
De ce terme fatal, c'est toi que j'envisage.
Sur le fleuve du temps, quoi ! c'est là que je cours ?
L'éternité pour l'homme ?... il vit si peu de jours !

Autant que son auteur l'homme est inconcevable.
De deux êtres divers mélange invraisemblable,
Son bizarre destin flotte indéterminé :
Vil et grand, pauvre et riche, infini, mais borné,
Rien par ses vains trésors, tout par ses espérances,
De l'un et l'autre extrême il franchit les distances :
Il touche aux opposés dont il est le milieu ;
Et l'homme est la nuance entre l'atome et Dieu.
Noble et brillant anneau de la chaîne inégale
Qui du néant à l'être embrasse l'intervalle,
De l'ange et de l'insecte il partage le sort.
Foible, immortel, blessé du glaive de la mort,
Enfant de la poussière, héritier de la gloire,
Un ver... un Dieu... chez lui tout est contradictoire.
Qui peut s'interroger, s'observer sans effroi ?
Je pâlis, je recule... épouvanté de moi !
Dans ses propres foyers ma pensée étrangère
Me parcourt tout entier, cherche un jour qui l'éclaire :
Au travers de mes sens mon ame veut se voir,
Et l'être intelligent ne peut me concevoir.
Oui, l'homme est pour lui-même un effrayant mystère :
Au sein de la bassesse, au sein de la misère,
Son front s'élève au ciel, de gloire environné :
Il est plus fier encor qu'il n'est infortuné.
Sur mes destins confus ma raison indécise
Flotte, entre la terreur, la joie et la surprise :
Orgueilleux et souffrant, je m'admire et me plains ;

Et je crois et je doute, et j'espère et je crains.
Qui peut me conserver, qui peut m'ôter la vie?
Un jour il faudra bien qu'elle me soit ravie;
Mais aussi rien ne peut m'enchaîner au tombeau;
L'ame y prend son essor vers un monde nouveau.
Non, l'immortalité n'est point une chimère;
Sur ce grand intérêt la nature m'éclaire.
Ce ciel éblouissant, ce dôme lumineux
Laisse échapper vers moi, du centre de ses feux,
Un rayon précurseur de la gloire suprême:
Tout la peint à mes yeux, tout... le sommeil lui-même.
Quand ce dieu taciturne abandonne au repos
Mes sens appesantis sous de mornes pavots,
Des fers de sa prison libre et débarrassée,
Mon ame suit encor le vol de la pensée.
Sur un sol fugitif formant des pas trompeurs,
Elle foule tantôt la verdure et les fleurs:
Tantôt, triste, pensive, et s'enfonçant dans l'ombre,
Elle suit, effrayée, un bois lugubre et sombre.
D'un rocher quelquefois elle roule soudain;
Ses bras ensanglantés l'y suspendent en vain:
Elle retombe; un lac la reçoit dans sa chute:
Sa peur oppose à l'onde une pénible lutte,
Elle se débat, nage, et, regagnant le bord,
Sur le roc escarpé gravit avec effort.
Dans la course des vents quelquefois entraînée,
Elle s'élance et croit planer environnée

De ces sylphes brillants, de ces esprits divers,
Fantômes revêtus de la pourpre des airs :
Mais, soit que son erreur la console ou l'afflige,
De ses songes confus le bizarre prestige
Lui dit que son instinct, son vol impérieux
L'élève vers sa source en l'élevant aux cieux;
Qu'aux plaines de l'éther développant son aile,
Elle abandonne un corps appesanti loin d'elle;
Que son être est plus noble; et qu'elle ne sort pas
De la vile poussière éparse sous mes pas.

Ainsi l'ombre elle-même, à travers son nuage,
De l'immortalité me présente l'image :
Un jour pur, éternel s'annonce dans la nuit.
Le silence me parle, et le rêve m'instruit.

On se berce, en veillant, de songes plus funestes.
A la clarté du jour, sous les voûtes célestes,
N'ai-je pas mille fois occupé mon réveil
De fantômes plus vains que les jeux du sommeil?
Insensé! j'espérois, je voulois l'impossible :
Je cherchois dans l'orage un calme incompatible.
Sur ce globe mouvant égarant mes desirs,
Je croyois, dans leur fuite, arrêter les plaisirs.
Quel brillant univers habitoit ma jeunesse!
Comme il s'embellissoit au gré de mon ivresse!
A l'essaim des amours les jeux entrelacés,
Des folâtres plaisirs les groupes dispersés,
De ce monde charmant ornoient les perspectives;

Mon prisme y répandoit les couleurs les plus vives.
Ébloui de l'éclat de ces riants tableaux,
Tel que le ver, captif sous l'or de ses réseaux,
Qui de ses propres nœuds s'embarrasse et se lie,
Je m'entourois des fils tissus de ma folie:
J'épaississois le voile étendu sur mes yeux.
Aveuglé par mes mains, fuyant l'éclat des cieux,
Du jour de ma raison redoutant la lumière,
J'aimois à me rouler dans ma chaîne grossière.
Hélas! et de mes sens j'idolâtrois l'erreur;
Satisfait et trompé, je goûtois mon bonheur,
Lorsque soudain j'entends ces timbres formidables,
Ces sons retentissants en échos lamentables,
Ces cloches qui, sans cesse, aux gouffres du tombeau,
Appellent des humains le malheureux troupeau.
Je m'éveille et me vois, à mon heure suprême,
Livide et desséché, foible et mourant moi-même.
Plaisirs, trésors, grandeurs, tout s'est évanoui!
J'ai perdu l'univers dont mon ame a joui.
Il ne lui reste, hélas! de cet immense empire,
Qu'un otomate usé que la mort va détruire.
Oui; les fils qu'Arachné développe dans l'air,
Sont des câbles pesants, sont des chaînes de fer
Près de ces nœuds légers, dont l'étreinte nous lie
Un moment au bonheur, un moment à la vie.

Tranquillité des cieux, toi seule aux immortels
Donnes le vrai bonheur et les plaisirs réels:

C'est là qu'ils coulent purs de leur source sacrée.
Rien n'arrête en son cours leur égale durée :
Où le bonheur peut fuir, le bonheur n'est jamais.
Au séjour fortuné de l'éternelle paix
On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes
Qui, des plaines de l'air descendant sur les mondes,
Y versent le malheur ou quelques biens suspects.
Dans la malignité des plus sombres aspects,
Sur ce globe orageux l'influence des astres
Jette ainsi ses poisons et d'éternels désastres.
Quand la fatalité, moins cruelle en ses jeux,
Fait sortir de son urne un hasard plus heureux,
Sa faveur éphémère est aussitôt détruite.
Si d'immenses débris le temps sème sa fuite,
Si, de l'énorme faux que soulève son bras,
Il moissonne, en courant, les plus vastes états,
Chaque heure, de son glaive également armée,
Frappe les vains plaisirs dont notre ame est charmée.
Eh! combien sont flétris dans leur germe infecté!
Mon rapide bonheur fut à peine goûté :
Le monde le promet, et jamais ne le donne :
La fortune le prête, et toujours l'empoisonne.
Le bonheur sur la terre! en quel temps? en quels lieux?
La réalité fuit... l'ombre abuse nos yeux.
C'est la seule vertu qui le goûte et l'épure :
Puisé dans elle-même, elle seule en est sûre.
La vertu ne veut point d'un bonheur emprunté :

Ainsi que du soleil s'écoule la clarté,
Sa joie indépendante émane de son être.
Ah! que n'ai-je appris d'elle à peser, à connaître
Et mes plaisirs si faux et mes biens si peu vrais!
Qu'elle eût à ma vieillesse épargné de regrets!
Implacable tyran, dont le pouvoir se fonde
Sur la destruction des empires du monde;
O mort! qui dois un jour, sur le trône des airs,
Éteindre et dévorer l'astre de l'univers;
Replonge tout, barbare, au fond des noirs abymes:
Les mondes, leurs soleils, ce sont là tes victimes;
Mais, moi, puis-je être, hélas! digne de ton courroux?
Pourquoi sur un atôme appesantir tes coups?
L'astre des nuits à peine, en sa course nocturne,
Eut arrondi trois fois son globe taciturne,
Que d'un trait de ta main mon cœur déja percé
S'en est senti trois fois mortellement blessé.
C'est en vain que le temps coule et change mes heures,
J'habite vainement de nouvelles demeures;
Je n'y retrouve point le plaisir qui m'a fui:
Un divorce éternel me sépare de lui.
De mes réflexions le poison me consume:
Il s'aigrit sur mon cœur abreuvé d'amertume.
Hélas! l'obscurité, le silence des nuits
Redouble encor l'horreur de mes profonds ennuis;
Je m'y sens dévoré du feu de ma pensée.
Par elle quelquefois ma douleur caressée,

Se flattant d'y revoir les biens que j'ai perdus,
La suit dans les détours des temps qui ne sont plus :
Mais là d'un fer caché sa fureur m'assassine.
Pour ajouter encore aux maux qu'elle imagine,
De mes plaisirs passés l'inhumaine se sert :
Aux lieux qu'ils habitoient je ne vois qu'un désert,
Qu'une plage lugubre où voltigent des ombres.
Aux rayons expirants de quelques lueurs sombres,
J'y vois de mon bonheur les vains débris épars :
Tous mes ressouvenirs sont armés de poignards,
Tous ; et ces voluptés qui me furent si chères,
Mon faste éblouissant, mes grandeurs passagères,
A mes esprits confus n'ont laissé que l'effroi.

Mais, quoi? dois-je me plaindre, et ne plaindre que moi?
Non, non; mes tristes yeux pleurent une infortune
Par-tout multipliée, à mille êtres commune :
Le malheur fut toujours la loi de l'univers.
Les mortels, sous des traits, sous des poisons divers,
En ont senti la pointe, ou bu la coupe amère ;
Ils ont tous hérité des douleurs de leur mère :
Leur mère, dans ses flancs déchirés et meurtris,
Transmit sa destinée à ses malheureux fils.

Combien, autour de nous, mugissent de tempêtes !
Que d'écueils sous nos pas, de fléaux sur nos têtes !
Le glaive des guerriers, le poignard des tyrans,
Le feu de la discorde et celui des volcans,
La peste infectant l'air des poisons qu'elle exhale,

Des prompts embrasements l'étincelle fatale,
La faim, la pâle faim, qui creuse des tombeaux,
La misère traînant ses horribles lambeaux,
Le désordre, le choc de la nature entière,
Tourmentent des mortels la pénible carrière.
Ici, privés du jour, à jamais renfermés
Sous de noirs souterrains, des spectres animés
S'enfoncent, à regret, dans une mine avare.
Là, sur le sein des mers, un despote barbare
A la rame pesante enchaîne ses égaux,
Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs travaux:
De la vague orageuse ils brisent la colère;
Et le seul désespoir est leur affreux salaire.
Ici, des malheureux, vieillis dans les combats,
Épuisés, mutilés pour des maîtres ingrats,
Vont, le long des pays défendus par leurs armes,
Mendier un pain noir qu'ils détrempent de larmes.
Là, d'éternels besoins, d'incurables douleurs,
Dans un cruel accord unissant leurs fureurs,
A mille infortunés, pressés par l'indigence,
Ne laissent qu'un cercueil pour dernière espérance.
Vois-tu, sous ce parvis, cette foule de morts?
Le sein des hôpitaux les rejette au-dehors.
Entends-tu ces mourants qui demandent leur place,
Et d'un lit douloureux sollicitent la grace?
Que d'hommes, mollement élevés et nourris,
Sur le seuil des palais font entendre leurs cris!

L'humiliant refus repousse leur prière.
Riches voluptueux, courez sous la chaumière;
Et lorsque le plaisir s'émousse sur vos sens,
Quand l'habitude éteint vos desirs languissants,
Volez respirer l'air de ces tristes asiles,
A la main qui demande ouvrez des mains faciles,
Le spectacle touchant de tant de maux soufferts
Rendra vos goûts plus vifs et vos plaisirs plus chers.
La sensibilité s'éveille dans les larmes:
Mais la pitié pour vous auroit-elle des charmes?
Non, barbares! jamais elle n'émut vos cœurs;
Jamais vos froides mains n'ont essuyé de pleurs!
Encor si, réservé pour un juste supplice,
Le trait de la douleur n'atteignoit que le vice;
Mais de la vertu même il attaque les jours.
De la fatalité le malheur suit le cours:
Intempérant ou sobre, innocent ou coupable,
On ne peut éviter un mal inévitable.
Fuit-on dans les déserts? le chagrin nous y suit:
La peur hâte la chute, et la prudence nuit.
Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe
Nous entraîne vers elle; et qui la fuit y tombe.
La félicité même, en couronnant nos vœux,
Ne nous donne jamais ce qu'elle offroit d'heureux.
La réalité trompe et détruit l'espérance:
Au vide qu'on éprouve on sent leur différence.
Dans nos jours les plus beaux que d'orages secrets!

La joie a ses dégoûts, le plaisir ses regrets.
En vain de ses faveurs la nature est prodigue:
De son cours le plus doux le calme nous fatigue.
L'amour a des fureurs, l'amitié des soupçons:
L'œil jaloux voit par-tout de lâches trahisons.
Nul bien qui n'offre un doute, et nul mal qu'on ne croie:
Le cœur le plus heureux empoisonne sa joie.
Hélas! sans accidents que de calamités!
Sans guerre et sans rivaux combien d'hostilités!
Eh! qui peut des mortels calculer les alarmes?
Mes yeux, pour tant de maux, n'ont point assez de larmes?
Que d'horreurs sur ce globe et que d'affreux climats!
Que la fécondité s'étend peu sous nos pas!
Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles,
Combien de sol inculte et de plages stériles!
Là, le sauvage aspect des plus sombres forêts;
Ici, l'impur limon, la fange des marais:
Là, des sables brûlants; ici, des mers glacées;
Là, vers un ciel obscur des roches élancées.
Plus loin, dans les déserts, des reptiles affreux,
Des monstres, des poisons, et la mort avec eux.
Ce tableau de la terre est celui de la vie;
Et l'homme, en ce séjour, se croit digne d'envie!
Royaume misérable, où tout blesse l'orgueil,
Où le trône s'écroule et fond dans un cercueil;
Où le plaisir est froid, où la peine est cuisante,
Où le chagrin dévore, où le repos tourmente;

Où de nos passions le reflux orageux
Emporte loin de nous et nos cœurs et nos vœux;
Où la mort, sous nos pas, ouvrant ses noirs abymes,
Menace à chaque instant d'engloutir ses victimes.
O lune, astre inégal, triste flambeau des nuits,
Ton globe est moins changeant que le globe où je suis:
Mais, que vois-je? il pâlit, il lance un jour horrible:
Témoin de mes malheurs, y serois-tu sensible?
Me plaindre!... et le vieillard implore mon appui!
Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui!
Ah! volons; dans mes bras accueillons leur foiblesse:
L'humanité me parle et pour eux m'intéresse.
La nature nous fit un cœur compatissant:
Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il ressent
Mérite que leur poids sur lui s'appesantisse;
Mais, des peines d'autrui partager le supplice,
Mais, les souffrir soi-même et leur donner des pleurs,
Cette pitié sublime ennoblit nos douleurs.
Que dis-je? On se console en pleurant sur les autres:
Les maux que nous plaignons adoucissent les nôtres.
O vous, vous, mes égaux, vous, malheureux humains,
Vous, qu'un destin semblable unit à mes destins!
Si, dans un cœur sensible, il est pour vous des charmes,
Montrez-moi vos douleurs et comptez sur mes larmes.
Si l'homme d'un seul pas entroit dans l'avenir,
Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir!
Que de biens fugitifs! que de chutes prochaines!

Que l'on auroit pitié des fortunes humaines!
Lorenzo, la fortune est prodigue pour toi:
En recevant ses dons, tremble et pâlis d'effroi!
Son sourire perfide annonce des disgraces:
Ses trompeuses faveurs sont autant de menaces.
Ah! crains de t'assoupir aux accents de sa voix:
Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois:
Veille, prudent pilote, et n'attends pas l'orage:
Le calme le plus doux est voisin du naufrage.
Crois-moi: le ciel t'éprouve et ne t'a rien donné:
Crains dans un sort heureux un sort infortuné.
Va, je ne me fais point une barbare joie
De dissiper l'ivresse où ta raison se noie.
Tu le penses peut-être; et l'orgueil de ton cœur
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur:
Mais ta félicité n'a rien qui m'en impose.
Je vois le précipice où ta langueur repose:
Sur ses bords émaillés mollement endormi,
Tu rêves des plaisirs dont frémit ton ami.
(Pardonne à ma pitié ce langage sévère)
Sais-tu que le bonheur est un prêt usuraire,
Que l'infortune, un jour, viendra dans ton palais
Exiger durement le prix de ses délais;
Que l'homme heureux contracte et s'engage avec elle,
Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle;
Et que l'adversité, s'armant de fouets vengeurs,
A nos plaisirs passés mesure nos douleurs?

Ah! d'une folle joie évite l'imprudence;
Il faut, pour mieux jouir, borner la jouissance.
Dans des transports trop vifs le bonheur se détruit:
Le désespoir nous reste et l'illusion fuit.
Tels que ces faux amis, dont la vaine tendresse,
Sans motif et sans choix, persécute ou caresse;
Nos volages plaisirs se tournent contre nous,
L'amertume succède au nectar le plus doux.
Non; point de volupté que le temps ne corrompe:
Lorenzo, je l'ai dit; crains le bonheur: il trompe.
Cher Philandre, avec toi j'ai vu le mien périr:
Sous le souffle mortel de ton dernier soupir,
J'ai vu se dissiper ce foible météore:
J'ai perdu tous mes biens... ta tombe les dévore.
L'univers, à mes yeux, flétri, désenchanté,
Ne m'offre plus l'éclat qu'il t'avoit emprunté.
Ce charme qu'un ami répand sur la nature,
Ces fantômes brillants, cette riche parure,
Tout ce qui me fut cher, tout s'est anéanti.
Vil rebut des humains, sous l'âge appesanti,
Jeté dans un désert, et perdu dans le vide,
J'arrose de mes pleurs le sol le plus aride.
Tout s'éteint, tout s'efface, et l'enchanteur est mort.
O misère de l'homme! ô déplorable sort!
Quoi! mon ami n'est plus qu'une cendre glacée,
Sous un marbre lugubre immobile et pressée!
Philandre, tu touchois au terme de tes vœux:

Tu prenois vers la gloire un vol impétueux.
Jeune triomphateur, des mains de l'immortelle
Déjà tu recevois la palme la plus belle;
Tu montois sur son char, d'un air calme et serein:
Mais un monstre perfide et caché dans ton sein,
La mort, l'affreuse mort, se glissant en silence,
Riant de tes projets, de ta folle espérance,
A l'heure du triomphe, au moment de l'orgueil,
Sous un froid mausolée enferma ton cercueil.
  L'homme ne prévoit rien, à peine il conjecture:
Sans guide et sans lumière, il marche à l'aventure,
Ses vains pressentiments ne sont que des erreurs.
Combien de fois son rire expira dans les pleurs?
Hélas! que notre vue est foible et limitée!
Par un sombre rideau toujours interceptée,
Au-delà du présent elle ne va jamais:
Le moment qui doit suivre est sous un voile épais;
Et l'aiguille du temps, des heures entourée,
Ne nous donne à-la-fois qu'un point de leur durée:
On ne peut ni hâter, ni devancer leur cours.
Avant qu'elle se mêle au nombre de nos jours,
Le sort veut que chaque heure et jure et lui réponde
De garder ses secrets dans une nuit profonde:
Hélas! et dans ce doute, où flotte l'avenir,
L'éternité peut naître et le temps peut finir!
  De la fatalité telle est la loi suprême;
Ce qui doit être un jour peut être à l'instant même.

A la mort, au destin les moments sont égaux;
La sécurité trompe, et tout espoir est faux.
De l'homme cependant l'orgueilleuse chimère
Nourrit du lendemain l'attente mensongère;
Ce lendemain fatal le conduit au tombeau.
Lui-même de ses jours croit tourner le fuseau;
Il en étend le fil, il en grossit la trame.
Dans les illusions de l'espoir qui l'enflamme,
Sur un sable mobile il élève, il construit:
Il projette le jour... il expire la nuit.
Ah! Philandre étoit loin de commander sa tombe!
L'erreur la plus grossière où l'humanité tombe
Est que, jeune ou vieillard, l'homme soit convaincu
Qu'il commence de vivre, et qu'il n'a point vécu.
Il se croit, chaque jour, au jour qui l'a vu naître.
Au sein de l'avenir il rejette son être;
La sagesse l'attend dans un âge plus mûr.
Tranquille, il applaudit à ce sage futur;
Et l'homme du moment, plein de cette espérance,
D'un projet de vertu s'enorgueillit d'avance.
C'est ainsi que le temps échappe de nos mains;
Nous perdons des jours sûrs pour des jours incertains.
Déja dans son été, l'homme à peine soupçonne
L'imprudente conduite où son goût l'abandonne.
D'un âge moins fougueux il prévoit la saison;
Plus calme, il se promet d'écouter sa raison:
Mais l'automne s'écoule, et rien ne s'exécute.

La peur le détermine au moment de sa chute;
Dans l'hiver de sa vie il tente un foible effort:
L'habitude résiste... il balance... il est mort!

La mort... tout nous en offre et l'image et l'idée;
Mais combien peu notre ame en est intimidée!
Près de nous porte-t-elle un coup inattendu,
Il étonne un moment notre orgueil éperdu.
Quoique de nos amis la foule disparoisse,
Quoiqu'ils meurent du trait dont la pointe nous blesse,
La cicatrice est prompte, et se ferme soudain.
Sous un ciel menaçant l'orage gronde en vain:
L'épouvante finit quand la foudre est éteinte;
Et l'oubli du danger suit un instant de crainte.
Hélas! on se rendort dans un calme nouveau!
La trace de la flèche et du vol de l'oiseau
Dans le vague des airs est moins vite effacée,
Que ne l'est de la mort l'importune pensée.
Des antres du trépas les sombres profondeurs
Ont à peine reçu les objets de nos pleurs,
Que leur triste mémoire y reste ensevelie.

Philandre! ah! malheureux! qui, moi? que je t'oublie!
Mânes chers et sacrés, ô mon ami... jamais!
Rien, non; rien dans mon cœur n'effacera tes traits;
Ce cœur, plein d'amertume, est plein de ton idée.
Crois-moi; l'aube du jour fût-elle retardée,
Dans son cours le plus lent, la plus longue des nuits
Ne pourroit épuiser l'excès de mes ennuis;

Et le cri matinal du chantre de l'aurore
Aux cris de ma douleur se mêleroit encore.
Déja sa voix perçante annonce le soleil...
Pourquoi, fatal oiseau, presses-tu ton réveil?
Ah! les infortunés frémissent de t'entendre!
O toi, toi, dont le chant est un soupir si tendre,
Philomèle, poursuis tes accords douloureux!
Comme toi déchiré, comme toi malheureux,
Je me plais à gémir, à soupirer dans l'ombre:
Tous deux environnés du voile le plus sombre,
Nous poussons nos regrets vers la voûte des cieux.
La nature, écoutant tes sons harmonieux,
Semble de tes douleurs plaindre la violence;
Et les astres émus se roulent en silence.
Mais, hélas! à mes cris les astres, l'univers,
Tout est sourd; et ma voix fatigue en vain les airs.
Cependant, Philomèle, autrefois le génie
De tes plus doux accents surpassa l'harmonie:
Des esprits immortels, élevant leur essor,
Enfantèrent des sons qui nous charment encor.
De ces chantres fameux j'imite le délire:
Entre mes doigts glacés j'ose prendre leur lyre;
Mais combien ma foiblesse énerve ses accords!
O vous, qui m'inspirez vos sublimes transports,
Audacieux Milton, et toi, divin Homère!
Vous chantiez entourés d'une ombre involontaire;
Moi, dans celle des nuits je m'enfonce par choix.

Embrasé de vos feux, que n'ai-je votre voix!
Pope, le dieu des vers, l'amour de ma patrie,
Peignit l'homme mourant sous le poids de la vie;
Dans un plus noble essor je le chante immortel.
M'élançant de la terre au séjour éternel,
J'abandonne ce globe arrosé de mes larmes;
Pour un être souffrant peut-il avoir des charmes?
L'espoir du malheureux est l'immortalité.
Dans le cercle du temps loin de s'être arrêté,
Si Pope de son vol eût poursuivi la trace
Et porté jusqu'au ciel sa généreuse audace,
Au-devant de ses pas, à ses yeux satisfaits
L'éternité brillante eût ouvert son palais.
Moins timide que moi, franchissant la barrière,
Entraîné dans des flots d'azur et de lumière,
Il eût décrit l'olympe où l'homme est appelé:
Consolateur du monde, il m'auroit consolé.

SECONDE NUIT

D'YOUNG,

TRADUITE EN VERS FRANÇOIS.

AVERTISSEMENT.

Je m'étois engagé, à la sollicitation de quelques amis, à donner successivement six des Nuits d'Young : d'autres personnes, qui veulent bien s'intéresser également à moi, m'ont détourné de ce projet. Des sentiments et des conseils si contradictoires étoient appuyés de raisons également déterminantes : il en est résulté, dans mon esprit, un équilibre que peut-être la fantaisie a rompu plus que la réflexion. J'étois partagé entre le regret d'abandonner la suite d'un essai autant applaudi que désapprouvé, et le danger de poursuivre un genre de travail auquel l'opinion attache peu de gloire, mais qui n'en présente pas moins de difficultés. J'ai passé sur cette dernière considération, et le goût m'a déterminé.

Traduire est aujourd'hui une espèce de déshonneur littéraire : cependant, par une suite de l'inconséquence du siècle, jamais les traductions n'ont été plus multipliées.

Les ouvrages même qui ne portent pas ce titre ne sont, la plupart, que des imitations déguisées, que des copies de tableaux, dont on s'est contenté de déplacer les groupes et de changer l'ordonnance. Il vaut mieux être traducteur que plagiaire : au moins l'un a-t-il sur l'autre l'avantage de la bonne foi. D'ailleurs, j'avois imaginé que les traductions en vers pouvoient avoir un mérite qui fût propre à leur auteur. Je pensois qu'une versification soi-

gnée devoit avoir une valeur indépendante de l'original; qu'il y avoit quelque talent, quelque goût à transmettre dans notre poésie les beautés d'une langue dont le génie est entièrement opposé à celui de la nôtre. Mes prétentions ne vont point au-delà de cette foible gloire; et c'est dans l'espérance de l'obtenir que j'ai poursuivi l'exécution de mon projet.

On a dit que mon coloris n'étoit point assez sombre pour rendre les teintes lugubres du pinceau d'Young. Je donnai, il y a quelques années, une tragédie imitée de l'anglois: alors j'essuyai le reproche contraire. La nation n'étoit point encore accoutumée au genre qu'elle semble préférer aujourd'hui; et ma pièce ne servit qu'à préparer le succès des ouvrages qui depuis ont été accueillis, précisément par ce qui balança la réussite de ma tentative. Au milieu de ces contrariétés, il est difficile qu'un auteur convienne avec soi-même de ce qu'il doit ou ne doit pas faire: les dégoûts l'environnent; l'incertitude le refroidit. Le mieux, sans doute, est qu'il s'abandonne à ses propres impulsions, et qu'il suive son goût: le mien m'a porté à imiter plutôt qu'à traduire un auteur plein de génie, mais souvent outré, souvent trop foible, alliant le sublime et le trivial; qu'il faut quelquefois resserrer, quelquefois étendre, et toujours ennoblir. J'ai tâché de ramener l'affectation au naturel, l'abondance à la précision, la sécheresse à l'intérêt, et l'enflure à cette proportion juste qui caractérise la vérité. Young est un de ces esprits rares dont les défauts tiennent à la force et à l'impétuosité d'imagination; mais pourquoi faudroit-il respecter jusqu'à ses défauts mêmes, et les consacrer par

une espèce d'idolâtrie? Pourquoi ne seroit-il pas permis à un traducteur de faire disparoître ces taches, ces inégalités qui défigurent un ouvrage estimable, et font naître le dégoût à côté de l'admiration? S'il y a quelque mérite à traduire, ce ne peut être que celui de perfectionner, s'il est possible, son original, de l'embellir, de se l'approprier, de lui donner un air national, et de naturaliser, en quelque sorte, cette production étrangère.

Voilà le but que je me suis proposé. On verra dans cette nouvelle traduction avec quelle liberté j'ai changé ce qui me sembloit défectueux, ou du moins ce qui pouvoit effaroucher la délicatesse du goût françois. Ceux qui se sont plaints de la manière dont j'ai osé adoucir les touches qui me paroissoient trop dures dans les tableaux de la première Nuit, seront encore plus mécontents de moi dans celle-ci. J'ai cru que, dans un sujet aussi intéressant que celui de l'amitié, il étoit plus à propos d'émouvoir et de pénétrer l'ame que d'étonner l'esprit. J'ai employé un style plus naturel, une harmonie plus douce, une versification moins fastueuse. J'ai préféré quelquefois le développement à la précision : je n'ai pas craint même de m'abandonner à ma propre sensibilité, et de quitter quelquefois mon modèle. Enfin, je croirai avoir rempli mon objet, si l'on dit de cette Nuit qu'elle a moins de brillant, mais plus d'intérêt que la première.

Il seroit impossible de donner la totalité de ces Nuits sans fatiguer mes lecteurs de répétitions qui, déja senties dans la prose, seroient rebutantes et insoutenables dans des vers, quelque bien faits qu'ils pussent être : les mêmes idées ramènent nécessairement les mêmes expres-

sions. Il est encore plus difficile au poëte qu'au prosateur de varier celles-ci, parceque notre versification ne les admet pas toutes indifféremment. Il en est qui détruisent l'harmonie, d'autres qui dégradent le style et lui ôtent sa noblesse. Ce n'est que par la plus grande correction, et par une délicatesse scrupuleuse, qu'on peut parvenir à écrire élégamment et purement en vers. J'ai employé tous mes soins pour approcher, s'il est possible, de cette élégance et de cette pureté. Je ne me flatte point d'y être parvenu: personne n'est plus éloigné que moi de cette confiance, de cet amour-propre qui nous rendent toujours contents de nous-mêmes. Je ne retire du coup d'œil que je jette sur mes foibles productions que le sentiment de mon insuffisance, et je ne demande grace au public qu'en faveur de mes efforts.

SECONDE NUIT
D'YOUNG.

L'AMITIÉ.

L'oiseau qui, du sommeil interrompant les heures,
Jette des cris aigus autour de nos demeures,
Qui, portant jusqu'à nous ses rapides accents,
Réveille nos esprits et ranime nos sens;
Le coq chante: sa voix, dans les airs élancée,
Me rappelle à moi-même, et me rend la pensée.
De l'Éternel sur moi les regards sont ouverts;
Il voit tout d'un coup d'œil, l'atome et l'univers.
Qu'il me voit abattu!... Mes yeux s'appesantissent:
Laisserai-je couler les pleurs qui les remplissent?
Sans le courage, hélas! que seroient les mortels?
En cédant à ses maux on les rend plus cruels.
Ignoré-je à quel prix le ciel m'a donné l'être?
Je pleurois, au berceau, le jour qui m'a vu naître.
Le premier cri de l'homme est un cri de douleur:
De mes obscurs destins subissons la rigueur.
L'esclave vainement lutte contre sa chaîne:
L'intrépide la porte, et le lâche la traîne.

O toi qui déployois aux yeux de ton ami
La stoïque fierté d'un courage affermi;
Toi qui, dans le printemps d'une aimable jeunesse,
Entremêlois aux fleurs les fruits de la sagesse,
Toi, toi dont l'éloquence avec tant de candeur
Épanchoit dans mon sein les vertus de ton cœur;
Combien de fois, Philandre, éclairés l'un par l'autre,
Avons-nous pesé l'homme, et son sort et le nôtre!
Nous cherchions l'équilibre et des maux et des biens.
Contents d'approfondir d'utiles entretiens,
Notre goût dédaignoit tous ces sujets frivoles
Que l'art surcharge, en vain, du faste des paroles.
Le champ des fictions par nous abandonné
Restoit à ces auteurs d'un siècle efféminé;
Trop futiles esprits, dont le talent suprême
Est d'irriter un feu qui s'allume lui-même.
Lorsque, des voluptés dangereux orateurs,
De leur philtre brûlant ils infectoient les cœurs;
Quand, suivis de la foule aux bosquets d'Amathonte,
Des fêtes de Vénus ils célébroient la honte;
Lorsqu'à leurs yeux, couverts d'un funeste bandeau,
La raison méconnue éteignoit son flambeau;
Philandre et moi, conduits par des clartés nouvelles,
Nous cherchions la vertu dans des routes plus belles.
L'amitié devançoit nos pas; et les chemins
Étoient semés des fleurs qui tomboient de ses mains.
Loin du cours turbulent des passions humaines,

A l'ombre des berceaux, sur le bord des fontaines,
Dans le sein du bonheur, dans le sein de la paix,
Goûtant la volupté de deux cœurs satisfaits,
Abandonnant tous deux nos ames attendries
A ce calme où l'on suit de douces rêveries,
Il sembloit que l'été, plus beau, plus pur encor,
Renouvelât, pour nous, les jours de l'âge d'or.
Lorsque du sombre hiver l'haleine hyperborée
Revenoit engourdir la nature éplorée,
De sages entretiens et de nobles débats
Charmoient dans nos foyers la saison des frimas.
Nous passions, sous nos toits et sous d'heureux ombrages,
Les hivers sans ennui, les étés sans orages.
 Ornement de ce globe, ô fruit délicieux
Que nourrit l'influence et la faveur des cieux;
O divine amitié, dont la tige chérie
Enveloppe de fleurs les ronces de la vie;
Toi, la volupté pure et le souverain bien!
Le nectar de l'abeille est moins doux que le tien.
Quand la félicité, du séjour du tonnerre,
Précipite son vol et regarde la terre,
C'est toi que sa présence y vient favoriser:
Sous tes rameaux unis elle aime à reposer.
C'est là qu'elle s'admire et jouit d'elle-même
A l'aspect des plaisirs d'un couple heureux qui s'aime.
C'est là qu'elle pénètre au sein de deux amis,
Dans des songes riants auprès d'elle endormis.

Elle préfère au faste, au tumulte du monde,
De ces sages humains la retraite profonde:
L'amitié solitaire y triomphe du sort;
Elle y fixe le temps, y survit à la mort.
Le temps! la mort! tous deux m'ont enlevé Philandre;
Mais sa cendre me reste, et j'aime encor sa cendre.
Elle émeut à-la-fois ma joie et ma pitié:
Une tombe est pour moi l'autel de l'amitié;
C'est là que je l'invoque et soupire après l'heure
Qui rejoindra mon être à l'ami que je pleure.
Oui, déesse, à ton culte, à des soins si touchants
Je consacre à jamais et ma lyre et mes chants.
Toi dont l'ambition, dans la route commune,
Suit le char fugitif de l'ingrate fortune;
Toi, Lorenzo, sais-tu de quels biens plus réels
l'amitié généreuse enrichit les mortels?
Ce couple inséparable, uni par la nature,
Le bonheur, la sagesse,... un ami les procure.
Sur sa bouche éloquente on puise ses trésors.
Comme un plus doux sommeil suit les travaux du corps,
Dans un tendre commerce après s'être exercée,
L'ame avec plus de fruit médite sa pensée:
L'esprit se développe au feu des entretiens.
Le misanthrope obscur, sans amis, sans liens,
Qui promène à travers sa froide solitude
D'un cœur désoccupé la vague inquiétude,
N'ayant autour de lui que des fantômes vains,

Laisse errer sans objet ses esprits incertains :
Il végète, il s'endort dans sa morne existence.
Au fond de la retraite et dans l'indifférence,
La pensée, au hasard, prend un aveugle essor :
Sans force, sans chaleur, brute, et sauvage encor,
Elle parcourt ce vide, imaginaire espace
Où la confusion l'égare et l'embarrasse :
Elle y roule éperdue, y bondit tour-à-tour,
Rampe, s'éléve, tombe, et périt sans retour.
Mais, dans les entretiens, sa fougue ralentie
Obéit à des lois et marche assujettie.
Dans une route aisée elle suit la raison,
S'arrête sous le frein, vole sous l'aiguillon.
Tel un jeune coursier, sous la main qui le dresse,
Mêle à ses mouvements la grace et la justesse.
Les égards, les devoirs de la société,
Et le desir de plaire, et la rivalité,
Tout prête aux entretiens l'intérêt le plus tendre.
Le cœur parle à l'esprit, et l'esprit sait l'entendre.
Du choc des sentiments et des opinions
La vérité jaillit et s'échappe en rayons ;
Rayons multipliés qu'elle-même rassemble
Au foyer de deux cœurs qui la cherchent ensemble :
C'est là qu'elle répand son éclat le plus pur.
Si, privé d'un ami, loin d'un commerce sûr,
Tu ne peux au-dehors déployer tes pensées,
Dans leur germe stérile elles meurent glacées.

L'amitié les féconde au feu du sentiment,
Leur donne la chaleur, l'ame, et le mouvement:
Mais lorsque, dans ton sein, solitaires, captives,
Un silence orgueilleux les fait languir oisives,
C'est un foible sillon sur la poussière empreint,
Un songe qui s'efface, un flambeau qui s'éteint.
Le Dieu qui de son souffle a créé la parole,
S'il suffit de penser, nous fit un don frivole.
Mais, non; ce son de voix, cet organe enchanteur,
Interprète éloquent de l'esprit et du cœur,
Lorsqu'au fond du cerveau la raison l'a tracée,
Sur les lèvres de l'homme achève la pensée.
Là, comme un or brillant, au creuset épuré,
De la perfection elle atteint le degré.
Cet art ingénieux, l'art charmant du langage
L'accommode à nos goûts, la plie à notre usage;
Et si la vérité l'embellit de ses traits,
Notre ame s'en saisit et l'adopte à jamais.
La science n'est rien dans l'ombre ensevelie:
En la communiquant, l'esprit la multiplie.
Il en est du savoir ainsi que des trésors,
Stériles au-dedans, et féconds au-dehors.
Eh! jouit-on des biens que l'on n'ose répandre?
Donner, c'est acquérir; enseigner, c'est apprendre.
Tel un arbre chargé de verdure et de fruit,
Plus riche par son luxe, et donne et reproduit.
Combien de vérités qu'un silence funeste

Étouffe sous l'amas d'un savoir indigeste,
Qu'au fond de la retraite un esprit sombre et dur
Abandonne aux langueurs de son repos obscur;
Qui, par d'heureux débats au jour développées,
D'une utile lumière auroient été frappées!
C'est ainsi que les flots, l'un par l'autre brisés,
S'épurent sous le choc de deux vents opposés;
Que la mer agitée en ses grottes profondes
Pousse et rejette au loin l'écume de ses ondes;
Tandis que le marais, tranquille en ses roseaux,
Sur un sol infecté laisse croupir ses eaux.
Ah! quittons de nos toits l'asile solitaire!
Courons; que d'un ami la raison nous éclaire:
Jetons-nous dans ses bras; cherchons-y le bonheur.
Que je plains le mortel et farouche et rêveur
Qui, prenant pour vertu l'âpreté de sa bile,
Loin des sociétés s'emprisonne et s'exile!
La sagesse de l'homme est l'art de vivre heureux.
Celle qui n'atteint pas ce terme de nos vœux
Est plus folle en effet que ne l'est la folie:
Elle en a les travers, sans l'aimable saillie:
Le fou de la nature est moins infortuné
Qu'un fou dans ses écarts tristement raisonné.
Le vrai sage n'a point l'orgueil de la sagesse:
Il est homme et sensible; un ami l'intéresse.
La nature elle-même éleva les autels
Où l'amitié reçoit l'hommage des mortels;

A ce culte sacré son instinct nous appelle.
La pente la plus douce et la plus naturelle
Vers un cœur qui l'attire entraîne notre cœur.
Qui ne cède au besoin d'y verser son bonheur?
Le bonheur n'est goûté qu'autant qu'on le partage.
On le prête, on le donne, on jouit davantage.
Qu'un ingrat en lui-même ose l'envelopper,
Du vide de son ame il le sent échapper;
Appauvri dans ses mains, il l'en voit disparoître:
On n'est point heureux seul autant qu'on le peut être.
Je veux que mon ami soit riche de mes biens,
Que ma félicité, mes plaisirs soient les siens.
Eh! qui, sans un ami, peut se plaire à soi-même?
C'est par lui qu'on se plaît, et c'est dans lui qu'on s'aime:
Nous vivons de son ame, il respire par nous.
Quand le plaisir s'arrête au fond d'un cœur jaloux,
C'est un feu sans chaleur étouffé sous la cendre;
Mais s'il se communique et sort pour se répandre,
Si, du cœur d'un ami vers le mien reflété,
A son plus doux prestige il joint la volupté,
C'est alors qu'il me brûle et redouble ses flammes:
Ah! nous l'éprouvons tous; le bonheur veut deux ames.
 Mais combien d'un ami le choix est dangereux!
Le plus vrai, le plus sûr est l'ami vertueux.
Observe; et la raison te le fera connoître.
Loin de toi l'amitié que le vice a fait naître;
Dans ses chastes plaisirs l'amitié veut des mœurs.

Alors qu'on l'abandonne à d'impures ardeurs,
L'ame se fond, s'écoule, et bientôt se resserre;
Du feu des passions tel est le caractère:
Le cœur, qu'il amollit, reprend sa dureté.
La vertu seule émeut la sensibilité;
Son charme la produit, son feu la renouvelle.
Qu'il est beau de s'unir et de s'aimer pour elle!
On l'aime, on la cultive, on la cherche à l'envi;
L'un par l'autre entraîné, l'un de l'autre suivi,
On court dans sa carrière, on se hâte, on s'élance.
Noble émulation, heureuse concurrence,
Le plus beau des présents que l'amitié nous fait,
Son lien le plus fort, et son plus noble attrait!
Par elle deux amis, dans un élan sublime,
Des plus hautes vertus vont atteindre la cime:
Les cieux sont abaissés sous un vol aussi prompt,
Aux célestes parvis tous deux entrent de front;
Et l'immortalité, les recevant ensemble,
Éternise en son sein le nœud qui les rassemble.

Toi qui de l'amitié recherches la faveur,
A ses devoirs sacrés accoutume ton cœur.
Sais-tu pourquoi les grands l'éprouvent infidèle?
C'est que, par un orgueil humiliant pour elle,
Ils pensent qu'attentive à prévenir leurs vœux
Elle cède à l'appât d'un souris dédaigneux;
Que, du faste éblouie et par l'or abusée,
Elle offre à leurs desirs une victoire aisée.

C'est que leur vanité, leur flegme indifférent
Reçoit, comme un tribut, l'hommage qu'on leur rend.
Pareils à ces beautés, à ces froides sirènes,
Qui sous des nœuds de fleurs nous présentent des chaînes,
De cent piéges cachés ils entourent nos pas,
Souples dans la conquête, et conquérants ingrats.
Mais leur amorce est vaine, et leurs dons sont frivoles.
Oui, riches indigents, insensibles idoles,
Au nombre de vos biens si notre amour est mis,
Votre calcul est faux; vous n'avez point d'amis.
Est-ce au poids des trésors que l'amitié s'achète?
Dans quelle illusion ce préjugé vous jette!
Sachez que de l'amour l'amour seul est le prix.
On prodigue avec l'or l'insulte et le mépris.
Fier mortel! aime-moi, si tu veux que je t'aime:
Tu me veux pour ami; sois mon ami toi-même:
Voilà notre traité, c'est celui de l'honneur;
Tu n'es que mon égal, et mon cœur vaut ton cœur.
Apprends que l'amitié, si tes soins l'ont trouvée,
Est, par les mêmes soins, acquise et conservée.
Une ombre, une vapeur obscurcit ses beaux jours;
Un souffle l'inquiète, et la trouble en son cours:
Le soupçon l'avilit, la réserve la blesse:
Sa sensibilité fait sa délicatesse.
Connois donc le mortel qui recevra ta foi:
Délibère avec lui, délibère avec toi.
Approfondis son être, examine, apprécie:

Crains l'éclat séduisant de la superficie.
Souvent un beau dehors est le masque du cœur :
Sonde tous les replis, choisis avec lenteur;
Mais, ton choix est-il fait? bannis l'inquiétude.
Non; plus de crainte alors et plus d'incertitude :
Que ta main serre en paix le nœud qu'elle a formé :
Sois tout à ton ami, dès que tu l'as nommé.
Sans cette confiance aveugle, abandonnée,
Ton ame est-elle heureuse et s'est-elle donnée?
Ah! si quelque péril suit tes nouveaux liens,
Qu'importe? il est payé par le plus grand des biens.
« Non, non; le sort des rois ne pourroit me séduire.
« Moi, j'envierois la pompe et l'éclat de leur cour?
« Le cœur de mon ami vaut lui seul un empire;
« Et, monarque adoré, je règne par l'amour! »
Aux jours de mon bonheur ainsi chantoit Philandre :
Sa lyre, à mes côtés, rendoit un son plus tendre.
Combien de fois ma vue échauffa ses esprits!
De pampres et de fleurs couronné par les ris,
Combien de fois vint-il, plein de joie et d'ivresse,
M'offrir dans nos festins la coupe enchanteresse!
Ah! je croyois la boire à la table des dieux!
Le front calme et les bras étendus vers les cieux,
Philandre, ton ami prioit les destinées
De filer en or pur tes nombreuses années.
Vains souhaits!... Cependant, par tes mains présenté,
Le nectar dans mes sens portoit la volupté.

Ah! l'amitié sans doute est celui de la vie!
C'est toi qui le versois dans mon ame ravie.
Philandre, chaque jour il devenoit plus doux;
Trois lustres écoulés l'avoient mûri pour nous.
Ce n'est que par le temps qu'il s'épure et fermente:
On se trompe aux douceurs d'une amitié naissante.
Depuis quinze ans... (alors je ne les comptois pas)
Mon malheureux ami m'enivroit dans ses bras.

Où retrouver jamais et qui pourra me rendre
Le naturel heureux, la vertu de Philandre?
Son cœur vrai méconnut l'imposture et le fard:
La bonté se peignoit dans son tendre regard:
Sa bouche avec candeur déployoit le sourire.
Épanché près de moi dans un libre délire,
De toutes ses vertus il venoit m'enflammer:
Il m'énorgueillissoit du bonheur de l'aimer.
Jouissance si chère et toujours regrettée,
Félicité céleste, ô toi que j'ai goûtée!
C'en est fait, tes plaisirs sont à jamais perdus:
Tu n'es plus dans un monde où Philandre n'est plus.

Philandre! si mon ame, au désespoir ouverte,
Avec trop d'amertume a ressenti ta perte,
Vois le vide où je suis, et pardonne au malheur:
L'égarement, l'excès convient à ma douleur.
Il est mort!... Ce mot seul accable et décourage:
Je l'aimois, je le pleure, et l'aime davantage.
Non; je ne l'ai connu qu'au bord de son tombeau:

C'est en prenant son vol vers un monde nouveau,
Que son ame, et de gloire et d'éclat entourée,
Dans toute sa noblesse à mes yeux s'est montrée,
Image encor présente à mes sens abattus!
Je ne voyois plus l'homme et voyois ses vertus.
Ah! s'il m'avoit laissé le feu de son génie,
Avec quelle chaleur, avec quelle énergie,
Je le peindrois frappé d'un coup inattendu,
Dans les bras de la mort sans foiblesse étendu,
Tranquille sur l'arrêt que ce monstre exécute,
De son être détruit ennoblissant la chute!
Tel est le sage; il meurt comme un beau jour s'éteint.
Ce tableau consolant, nul mortel ne l'a peint:
Nul n'a représenté d'une touche hardie
L'honnête homme exhalant le souffle de sa vie.
L'art est foible et borné dans nos timides mains;
C'est à ces purs esprits, protecteurs des humains,
Ministres immortels du Dieu qui les anime,
De peindre à nos regards ce spectacle sublime.
Ils l'ont vu; l'homme juste expire sous leurs yeux.
Les palmes à la main, triomphants, glorieux,
Ils entourent le lit de la vertu mourante:
A ce poste d'honneur ils restent dans l'attente;
Ils contemplent ce corps, qui, prêt à s'assoupir,
Va s'éteindre à jamais dans un dernier soupir.
Mais moi, triste mortel, qui n'ai que ma tendresse,
Puis-je à cette hauteur élever ma foiblesse?

Ah! cependant, faut-il qu'en un honteux oubli
L'éclat du plus beau nom périsse enseveli?
Ciel! au fond de mon cœur quel cri se fait entendre?
Ce cri, ce cri touchant, c'est la voix de Philandre:
Lui-même dans mes mains vient mettre les crayons:
Lui-même les conduit,... il ordonne,... essayons.
Dieux! comment soutenir ces images funèbres?
Environné soudain d'effroyables ténèbres,
Je crois, saisi de crainte et frémissant d'horreur,
D'une obscure forêt traverser l'épaisseur;
Ou, d'un vieux édifice observant les décombres,
Sous sa voûte lugubre errer parmi les ombres;
Ou, par de noirs sentiers chez les morts descendu,
Dans mille affreux détours embarrassé, perdu,
Marchant à la lueur des lampes funéraires,
Parcourir ces caveaux, ces tombes solitaires,
Ces vastes souterrains, muets, inhabités,
Où les rois, sans grandeur, cessent d'être flattés.
Raffermissons mon ame!... achevons ce que j'ose.
Voici le sanctuaire où Philandre repose:
Plein d'un sombre respect, j'entre;... ô trouble!... ô terreur!
Que vois-je?... un lit de mort!... non; le lit de l'honneur.
Lâche et trop foible ami, reviens de ta surprise:
Un souffle a détruit l'homme; un Dieu l'immortalise.
Regarde! le vaincu va recevoir le prix.

Vous, profanes, fuyez ces augustes lambris;
Fuyez! vos pas impurs souilleroient cet asile.

L'enceinte où la vertu, recueillie et tranquille,
Va consommer ses jours, ses destins glorieux,
Est un temple sacré qui s'ouvre sur les cieux.
Ici la vérité, triomphante et vengée,
Des ombres du mensonge est enfin dégagée;
Hors de son enveloppe ici le cœur est nu;
Ici le masque tombe et le fourbe est connu.
Déchiré par le temps le voile se sépare;
Sur les bords du tombeau la vertu se déclare;
La modeste vertu sort de l'obscurité.
Les héros de la gloire et de la vanité,
Au moment de franchir ce pénible passage,
Empruntent de l'orgueil un reste de courage:
Mais en vain; déja morte avant le coup mortel,
La victime palpite et tremble sur l'autel.
A ces lâches terreurs la vertu seule échappe;
Son héros s'agrandit sous la main qui le frappe:
Il souffre; mais l'horreur des maux les plus affreux
Laisse encor sur son front des traits majestueux.
Avec quelle rigueur la mort traita Philandre!
Comme au midi de l'âge elle vint le surprendre!
Je le vois, dans sa fleur, tout-à-coup desséché,
Aux objets les plus chers sans retour arraché,
L'ame ouverte aux regrets, fermée à l'espérance,
Dénouant le tissu de sa foible existence;
Dévoré, consumé, son être se dissout.
Le glaive est dans son cœur, la douleur est par-tout:

Nul relâche; les maux s'accumulent, se pressent;
Les ressorts sont brisés, les organes s'affaissent.
Dieux! que vois-je?... la peur qui suit l'épuisement!
L'homme qui s'épouvante à son dernier moment!
Un abyme inconnu qui soudain se découvre!
Un soleil qui s'efface! une tombe qui s'ouvre!
Une voix éteinte... un... ô mort! ô désespoir!
Ah! comment l'exprimer? comment le concevoir?
Un soupir... C'en est fait! l'ame fuit et s'élance;
Soupir affreux, suivi d'un éternel silence!

Ce sacrifice horrible, effrayant,... je l'ai vu.
Philandre! mon ami!... Malheureux, que dis-tu?
Ces terreurs de la mort, ces regrets de la vie,
Ces tourments redoublés que l'effroi multiplie,
Tous ces maux, où sont-ils? que sont-ils devenus?
Tu parlois d'un mortel; Philandre ne l'est plus!

La douleur n'a dompté que la foible nature;
Sur ce front pâlissant, que la mort défigure,
Quels rayons se mêloient aux ombres du trépas!
Quel calme dans le choc de ces affreux combats!
Inaccessible au trouble, et sûr de la victoire,
Philandre anticipoit son triomphe et sa gloire.
Qu'importe qu'à ses yeux la terre offre un tombeau?
Il est né pour le ciel; le ciel fut son berceau.
Dans les bras de la mort l'Éternel le couronne:
De la divinité la splendeur l'environne.
Est-ce là ce roseau par l'orage abattu?

Philandre nous laissoit, nous léguoit sa vertu.
En quittant ce cœur pur, elle quittoit son temple:
D'un courage tranquille il nous donnoit l'exemple.
Qu'il tint à l'amitié des discours consolants!
Oh! comme autour de lui nos cœurs étoient brûlants!
Immobiles, surpris, et rangés en silence,
Pénétrés de ses maux, frappés de sa constance,
Nos esprits admiroient, nos yeux versoient des pleurs.
Hélas! nous confondions la joie et les douleurs!
Je ne sais quel plaisir adoucissoit nos larmes!
Philandre à la mort même avoit prêté des charmes.
Elle vient, il la voit; c'est elle!... c'est la mort!...
Grand, mais d'une grandeur sans faste et sans effort,
Victime volontaire, il rend à la nature
Ce qu'il a reçu d'elle, une ame noble et pure;
Et, sorti d'un combat qui le mène au repos,
Content de ses destins, il expire en héros.

A l'heure où le soleil, plus rapide en sa fuite,
Penché vers l'horison, tombe et se précipite;
A cette heure incertaine, où la nuit qui descend
Comme un voile léger se déploie et s'étend,
Pendant que les vallons, déja tristes et sombres,
Se couvrent de rosée, et de vapeurs, et d'ombres,
Sur la cîme des monts, au faîte d'une tour
On voit encor briller les derniers feux du jour:
Ainsi, lorsque la mort au milieu des ténèbres
S'apprête à consommer ses mystères funèbres;

Tandis que le vulgaire, au trouble abandonné,
Dans le deuil et les pleurs baisse un front consterné,
Philandre éblouissant de gloire et de lumière,
Plus calme, plus tranquille au bout de sa carrière,
Maître de son courage et maître de son sort,
S'élevoit au-dessus des ombres de la mort.
Sur son auguste front l'espérance étincelle :
Il trouve dans sa chute une grandeur nouvelle;
Et, s'élançant au sein de la Divinité,
Vole en triomphateur à l'immortalité.

LE PATRIOTISME,

POËME.

Ce peuple enorgueilli de l'empire des mers.
Qui divise l'Europe et trouble l'univers,
L'Anglois se croit-il donc le souverain du monde?
Eh! quel est le triomphe où son orgueil se fonde?
Voit-on ses pavillons arborés dans nos ports?
Je ne vois que son sang qui fume sur nos bords.
Que, de l'Américain possédant les contrées,
Il ferme à nos vaisseaux les mers hyperborées;
Que, de l'or du bramine usurpateur jaloux,
Aux rivages du Gange il l'emporte sur nous:
Croit-il nous étonner par ce foible avantage?
Rome n'a point tremblé des succès de Carthage.
Quand Louis desira que l'univers calmé
Vît enfin de Janus le temple refermé,
Ce n'est point d'une main suppliante et craintive
Qu'aux bords de la Tamise il fit porter l'olive:
Il n'a déshonoré ni son rang, ni son cœur.
Sans paroître vaincu, sans se croire vainqueur,

Ce monarque vouloit qu'on mît dans la balance
Les droits de l'Angleterre et les droits de la France;
Qu'au gré de l'équilibre et de l'égalité,
Les deux peuples rivaux signassent le traité.
Sans doute, il étoit loin d'employer l'artifice;
Et la paix devenoit le fruit de sa justice:
Mais puisqu'on veut la vendre et nous donner la loi,
Il l'a voulue en père, il la refuse en roi.
Stanley, toi qui portas ce refus à ton maître,
Que Londres par ta bouche apprenne à nous connoître.
Du commerce étranger nous fermant les canaux,
Londres se promettoit des triomphes nouveaux:
Elle a cru que, pressés du fardeau des subsides,
Nous allions à ses fers tendre des mains timides:
Dis-lui, Stanley, dis-lui que le cultivateur
Sème en paix les trésors qui font notre grandeur;
Que la main qui féconde et moissonne la terre
Est prête, s'il le faut, à lui porter la guerre.
Dis-lui que le François est encore aujourd'hui
Ce qu'il fut dans des temps où l'on trembloit pour lui.
Le dernier de nos rois, après trente ans de gloire,
Vit loin de ses drapeaux s'envoler la victoire;
Mais intrépide et fier sur son trône ébranlé:
« Non, dit-il, mon malheur n'est point encor comblé.
« J'appellerai mon peuple; unis par leur courage,
« Le père et les enfants iront braver l'orage. »

Que son auguste fils élève aussi la voix :
Sur les mêmes sujets il a les mêmes droits.
A des abaissements pensiez-vous le contraindre?
Nous l'aimons ; il peut tout : c'est à vous de le craindre.

Mais pesons nos vertus et comparons nos mœurs.
Vous, fiers républicains, vous, superbes vainqueurs,
Qui, couvrant de vaisseaux la surface de l'onde,
Rassemblez dans vos murs les richesses du monde,
Quoi! pour armer vos bras, pour ouvrir vos trésors,
Il faut donc que la cour, par de secrets ressorts,
A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
Captive le suffrage et les voix des communes?
Cependant ces François, que votre orgueil jaloux
A privés d'un commerce interrompu par vous,
Qui ne vont plus chercher, aux deux bouts de la terre,
L'or que vous ravissez par une injuste guerre;
On les voit ces François, ces zélés citoyens,
Prodiguer à leur prince et leur sang et leurs biens :
On porte au pied du trône un tribut volontaire;
Et Paris a donné quand Londres délibère.

Ce luxe à nos climats reproché tant de fois,
La pompe de la cour, le faste de nos rois,
Ces vases, ces métaux qu'étale l'opulence,
Ces chefs-d'œuvre des arts, dont s'embellit la France,
On a vu notre zèle en immoler l'éclat
A la gloire des lis, au soutien de l'état.

Les sujets du monarque imitoient les exemples :
Du sein de leurs palais et du fond de leurs temples,
Les prélats et les grands envoyoient à leur roi
Ces dons de leur amour, ces gages de leur foi;
Et le pauvre, sensible à la gloire commune,
Pour la première fois pleura son infortune :
Malheureux seulement, sous ses toits ruinés,
De ne posséder pas des biens qu'il eût donnés !

Toi, le maître et l'ami d'un peuple qui t'adore,
Louis, quel noble espoir doit t'animer encore !
Une plus belle ardeur embrase nos esprits :
L'audacieux Anglois, trop fier de nos débris,
Contemplant de nos ports l'enceinte abandonnée,
Croit déja voir la France à ses pieds enchaînée;
Il croit que désormais, sur l'empire des eaux,
Lui seul fera tonner l'airain de ses vaisseaux;
Qu'aux éclats de sa foudre, ou foibles ou captives,
Nos flottes n'oseront s'éloigner de leurs rives.
Que dis-je? à son orgueil, tant de fois démenti,
Le pavillon françois semble être anéanti;
Et l'affreux léopard, respirant les ravages,
Déja gronde et rugit autour de nos rivages.

Cependant quel génie ou quels puissants efforts
Rouvrent nos arsenaux et repeuplent nos ports?
Déja dans les chantiers de la France indignée,
J'entends gémir au loin la scie et la coignée :

Ces chênes et ces pins qui bravoient dans les airs
Et la fureur des vents et le froid des hivers,
Qui, touchant de leur cîme à la voûte du monde,
Plongeoient jusqu'aux enfers leur racine profonde;
Ces colosses du nord par la terre enfantés,
Sur un autre élément tout-à-coup transportés,
Fendent le sein des mers; et les vagues dociles
S'abaissent sous le poids de ces châteaux mobiles.
Quelles mains à l'état ont donné ces secours?
C'est vous, mortels heureux, mais enviés toujours,
Vous, que de noirs crayons peignent dans l'abondance,
Vous abreuvant des pleurs versés par l'indigence.
C'est vous, ministres saints, pontifes révérés,
De l'autel et du trône appuis chers et sacrés.
C'est toi, vaste cité, qui, fidèle à tes princes,
Dans les temps malheureux sers d'exemple aux provinces:
Tu ranimes leur zèle; et les fleuves françois,
Unis par leur amour, rivaux par leurs bienfaits,
Vont porter, en roulant leurs ondes fortunées,
De plus nobles tributs aux deux mers étonnées.
Généreux citoyens, que ne puis-je en ces vers,
A la postérité tracer vos noms divers!
Je laisse à nos héros, je laisse à la victoire,
Le soin de les inscrire aux fastes de la gloire.
Qu'ils doivent leur splendeur aux succès des guerriers!
Que le lis refleurisse à côté des lauriers!

Enfants de Mars, comblez une attente si belle:
Oui, c'est à la valeur à couronner le zéle.
Partez, nouveaux Jasons; et, traversant les flots,
Allez venger la Grèce, allez punir Colchos.
Pour ravir la toison par un monstre gardée,
Vous n'aurez pas l'appui des charmes de Médée:
Il faut du léopard affronter le courroux;
Il faut, sans l'assoupir, l'abattre sous vos coups.
Allez; et que bientôt nos mains reconnoissantes
Puissent orner de fleurs vos poupes triomphantes.

De l'empire des lis, toi, ministre éclairé,
Du vaisseau de l'état le pilote assuré,
Sage Choiseul, poursuis, sers ton maître et la France.
J'ignore quels desseins occupent ta prudence:
Ma muse n'ira point, par un zèle indiscret,
Du cabinet des rois pénétrer le secret;
Mais à tes soins actifs la politique unie,
Les vertus de ton cœur, le feu de ton génie,
L'astre prédominant de tes heureux destins;
Tout annonce aujourd'hui des triomphes certains.
C'est par ton entremise, et sous ton ministère,
Que vont marcher unis les François et l'Ibère.
Ils naissent, ces beaux jours, ces jours trop attendus,
Où l'aïeul des Bourbons dit qu'on ne verroit plus
Entre l'Espagne et nous les monts des Pyrénées;
Où les deux nations l'une à l'autre enchaînées,

Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux,
Du sang et de l'amour resserreroient les nœuds.
Puisse enfin la Tamise, après ces temps d'orage,
Entrer dans les traités de la Seine et du Tage!
Puissé-je voir tes soins consacrés par la paix;
Et l'univers heureux jouir de tes bienfaits!

ÉPITRE

A M. DUHAMEL

DE DENAINVILLIERS.

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.
Virg., ecl. 1.

1774.

AVERTISSEMENT.

Le retour du printemps est la seule considération qui me détermine à publier cette épître. Elle tient à des circonstances particulières qui, peu connues, affoibliront peut-être l'effet de quelques détails; cependant, comme elle renferme des peintures assez naïves de la vie, des mœurs, et des occupations de la campagne, je ne la crois pas sans une sorte d'intérêt. Dans ce moment où l'on quitte le faste et l'ennui de la ville pour aller jouir au-dehors du spectacle de la nature rajeunie, je crois que des images dessinées avec soin, d'après ce modèle, pourront présenter quelque agrément. D'un autre côté, si je parviens à émouvoir mes compatriotes en faveur de cette classe laborieuse de citoyens qui cultive la terre sans partager avec nous la jouissance de ses productions; si, dis-je, j'attendris pour elle ces ames compatissantes dont il ne faut que réveiller la sensibilité pour les exciter à la bienfaisance, je me féliciterai d'avoir donné cet ouvrage, et mon cœur s'enorgueillira du bien qu'il aura pu produire.

Les douceurs de la retraite, les charmes de la campagne, cette mélancolie douce qui succède aux agitations d'une vie tumultueuse, cette profondeur de sentiment que l'on doit au calme de son ame, enfin des plaisirs purs et tranquilles m'inspirèrent autrefois le projet de cette

épître. Je l'exécutai, il y a dix ans, près du modéle, et, si je puis m'exprimer ainsi, sous les yeux de la nature. Cette date n'est pas inutile à fixer; car il a paru depuis des poésies de la même couleur et du même ton: agréables au public, elles jouissent d'un succès aussi flatteur que mérité. Si l'époque de mon ouvrage n'étoit point connue, je craindrois qu'on ne me soupçonnât d'affectation de concurrence, ou de plagiat. Je m'embarrasse peu que les méchants le disent sans le croire; mais il m'importe que les personnes qui pourroient le présumer sans le dire soient détrompées. Il sera facile d'éclaircir et de constater cette date par le témoignage des personnes dont les noms sont employés dans cette épître: ce seroit donc par pure rencontre que les images que j'ai choisies auroient quelque ressemblance avec celles qu'on a déja mises sous les yeux du public. Le genre bucolique est nécessairement borné dans ses descriptions: les mêmes objets y reviennent sans cesse sous le pinceau; et ce n'est que le coloris, la composition des groupes, leur enchaînement, et leur cadre, qui peuvent y jeter quelque variété. Si je ne présente ici que des vérités communes et des images déja employées, c'est que je pense qu'on ne peut trop répéter des vérités utiles, ni trop souvent offrir des tableaux toujours agréables et toujours intéressants, quand la maladresse de l'artiste n'en détruit pas la grace et la fraîcheur.

Cependant, si cette épître ne renfermoit que des peintures champêtres et des scènes purement pastorales, je compterois peu sur sa réussite; car notre langue est médiocrement pittoresque, et le genre descriptif y a peu d'a-

vantage. S'il m'étoit permis d'espérer quelque succès, je l'attendrois des sentiments d'humanité et de bienfaisance que j'ai développés et fondus dans les détails de cet ouvrage. Cette espèce de philosophie rurale et pratique ne manque jamais son effet sur les cœurs sensibles; et, malgré la corruption de nos mœurs, il en est encore quelques uns. Les grands et les riches, qui au milieu de la capitale ne sont que personnels et durs, perdent leur égoïsme et l'aridité de leur cœur lorsqu'ils habitent leurs châteaux. Ne rabaissons point, ne dénaturons point les actions honnêtes, en les imputant à des motifs d'amour-propre et de hauteur. En général, on fait aujourd'hui le bien dans ses terres; c'est là qu'on redevient homme, et qu'on descend de l'élévation idéale d'où l'on ne voyoit plus ses semblables et ses égaux; c'est là que le spectacle de l'indigence et des travaux de nos cultivateurs ouvre nos ames à cette pitié généreuse qui console les infortunés, et va au-devant de leurs besoins. Cette métamorphose subite est très naturelle et très simple. Tous ces intérêts de l'orgueil, toutes ces inquiétudes de l'ambition, ce goût effréné du faste et des plaisirs, nos intrigues, nos folies, nos erreurs, tout ce qui pèse sur nous dans le séjour de la ville; rien de tout cela ne nous suit à la campagne. On s'y livre sans réserve à l'abandon de soi-même, à l'oubli de ses prétentions, aux douceurs de la tranquillité; et l'on fait des heureux par le desir de l'être. Voilà ce que j'ai vu mille fois avec attendrissement, et ce que j'aurois voulu peindre avec plus de chaleur et d'énergie.

Je croirois encore un autre mérite à cette légère production, si je ne devois pas attendre le jugement du pu-

blic pour former et déterminer le mien. Il y a quelques vers techniques, que j'ai tort peut-être de croire bien faits par le travail et les soins qu'ils m'ont coûtés. Ces vers, toujours difficiles, mais pour l'ordinaire peu brillants, sont le plus souvent perdus pour la gloire de l'auteur : le mérite de la difficulté vaincue n'est senti, dans tous les arts, que par les connoisseurs. La classe la plus nombreuse du public s'arrête plus volontiers sur les détails de pur agrément, qu'on a coloriés avec moins de peine et d'étude. Mais passons à un intérêt plus pressant pour moi, qui est de faire connoître les personnes dont il est parlé dans cette épître.

M. Duhamel du Monceau, de l'académie des sciences, est trop célèbre par ses ouvrages pour que j'aie à mettre mes lecteurs au fait des places qu'il occupe et des objets sur lesquels je le loue. Cet ouvrage est plus particulièrement adressé à M. Duhamel de Denainvilliers, son frère. Celui-ci, moins connu, mais également fait pour l'être par ses qualités et l'étendue de ses lumières, vit isolé dans une terre située sur les confins du Gâtinois. C'est là qu'il s'occupe journellement des expériences nécessaires aux travaux de l'académicien. Il a naturalisé, dans son parc, une foule d'arbres et d'arbustes étrangers, que l'on a vus depuis se multiplier dans nos plantations françoises, sur nos routes, et dans nos avenues. On voit encore dans ses serres une suite nombreuse de plantes les plus rares et qui piquent le plus la curiosité. La chimie, l'astronomie, l'agriculture, l'histoire naturelle, enfin toutes les parties de la physique sont les objets de ses observations. Mais ces travaux ne prennent rien sur le soin du bon-

heur de ses paysans et de ses vassaux; il est leur juge, leur protecteur, leur ami, et leur père: on ne peut réunir à-la-fois plus de connoissances et de vertus. Les personnes qui l'ont vu de près et dans son intimité attesteront que je n'ai point surchargé son éloge: il est le modèle exact du sage que j'ai voulu peindre. C'est sans son aveu que je donne au public cette épître: sa modestie s'y seroit opposée; et j'ai passé sur cette formalité, peut-être nécessaire, par un motif que les honnêtes gens approuveront. Depuis quelques années on a répandu beaucoup de fleurs sur les tombeaux des hommes illustres ou bienfaisants qui ont honoré la nation et servi l'humanité: il faut aussi attacher quelques guirlandes aux portes des personnes vertueuses qui vivent parmi nous, et accoutumer les hommes, s'il est possible, à rendre justice à leurs contemporains.

ÉPITRE

A M. DUHAMEL

DE DENAINVILLIERS.

Solitaire vallon où, parmi les roseaux,
L'Essonne lentement laisse couler ses eaux,
Enfin je te revois; et tes rives fleuries
Vont m'inspirer encor d'utiles rêveries!
  Au milieu du tumulte et du bruit des cités,
Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux desirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immoloient ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,
Où d'une main, pour nous toujours enchanteresse,
Hébé verse en riant le nectar et l'ivresse,
Quel mortel, insensible au charme du poison,
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
L'Anglois, le seul Anglois, instruit dans l'art de vivre,
Pense et raisonne encore au moment qu'il s'enivre:
Le coude sur la table appuyé gravement,

L'esprit préoccupé d'un bill du parlement,
Il contemple sa coupe en silence vidée;
Et, plein de ses vapeurs, il creuse son idée.
Mais nous, peuple frivole, et qui, dans nos plaisirs,
Sommes plus emportés, avec moins de desirs;
Qui, le cœur toujours vide et la tête exaltée,
Ne cherchons que le bruit d'une joie affectée,
Nous goûtons le bonheur sans l'économiser;
Et notre art d'en jouir est l'art d'en abuser.
Des boudoirs, des sofas les intrigues secrétes.
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens!
Lorsqu'enfin, terminant de si douces orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillants les rapides écarts
Ont, sur le goût, les mœurs, et les modes nouvelles,
Lancé du bel esprit les froides étincelles:
Mais, d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entre eux, un seul a-t-il réfléchi?... Non.
J'ai suivi trop long-temps ce tourbillon rapide:
A travers son éclat, j'en ai connu le vide;
Et, de Rome échappé, je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur:
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis les détours que forment ces vallées,

J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les replis ondoyants des joncs et des roseaux;
Et ces saules vieillis, dans leur mourante écorce,
Pousser encor des jets pleins de sève et de force.
Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards:
Sur les bords du ruisseau, cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paroissent des fleurs que soutient la verdure.
Déja ma main séduite est prête à les cueillir;
Mais, alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout-à-coup détaché de la tige,
S'enfuit... et c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage, et la voûte des cieux,
Dans le cristal des eaux se peignent à mes yeux:
Chaque objet s'y répète; et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.

Tandis que du tableau je demeure frappé,
Soudain, vers l'horizon, le ciel enveloppé
Roule un nuage sombre; et déja le tonnerre
De ses flèches de feu le sillonne et l'éclaire:
Mais un vaste intervalle en absorbe le bruit.
La tempête, semblable aux ombres de la nuit,
Dans le calme imposant du plus profond silence,
Monte, se développe, et lentement s'avance.
La nature frémit dans un muet effroi:
L'air immobile et lourd s'appesantit sur moi.
Tout-à-coup il murmure; un tourbillon de poudre

S'élève vers la nue où retentit la foudre;
La terre au loin mugit sous ses coups répétés,
Et l'éclair étincelle à traits précipités;
Les cieux grondent; les vents sifflent; l'urne céleste
Menace le vallon d'un déluge funeste;
Et du haut des rochers d'un cours impétueux
Tombent avec fracas cent torrents écumeux:
Les oiseaux, que par-tout environne l'orage,
Voltigent, incertains, de feuillage en feuillage;
Et le pâtre éperdu, rassemblant son troupeau,
A travers les guérets regagne le hameau.
Moi-même, qui me trouble en voyant la tempête
Comme un vautour affreux s'élancer sur ma tête,
Je monte la colline... un abri m'est offert;
C'est le château d'un sage aux malheureux ouvert:
Duhamel, c'est le tien. Je suis tes avenues:
Ébranlés par le poids de leurs têtes chenues,
Tes ormes, sous le choc de deux vents opposés,
Embarrassent mes pas de leurs rameaux brisés.
A ce désordre, au bruit, aux éclats du tonnerre,
On diroit que les cieux s'écroulent sur la terre.
Par l'orage effrayé, j'en admire l'horreur:
Le philosophe observe, et l'homme seul a peur.
J'arrive; un important, couvert de ta livrée,
Ne me fait point chez toi solliciter l'entrée:
De ta porte à son aise on peut franchir le seuil.
Cerbère caressant et de facile accueil,

Ton chien, sans m'obliger d'attendre une réponse,
Court au-devant de moi, bondit, jappe, et m'annonce.
Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson,
Dans tes jardins par-tout je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé:
Là de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide;
Ici par la liqueur un tube coloré
De la température indique le degré:
Là, du haut de tes toits, incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre.
Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille son chapiteau:
Le régne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recéle;
Et plus haut je vois l'ombre, errante sur un mur,
Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr.
C'est là que les saisons, les mois, et les années,
S'écoulent sous tes yeux en heures fortunées.
Eh! quelle heure du jour pourrois-tu regretter?
Par autant de bienfaits on te les voit compter.
L'ami de tes vassaux, et leur juge, et leur père,
De leur humble cabane écartant la misère,
Nouveau Titus, assis sur un trône de fleurs,

Citoyen couronné, tu régnes sur les cœurs.
Le temps fuit, de son vol le passage s'efface;
Tes monuments divers en ont fixé la trace:
L'employer comme toi, c'est savoir l'arrêter.
Tu sais que ce tilleul que tu viens de planter
(Ne dût-il rien souffrir des vents et des orages),
N'en périra pas moins dans le torrent des âges.
Duhamel, ces cyprès que tes mains ont semés,
D'abord froids embryons dans la pulpe enfermés,
Attendirent le jour où tu verrois leur germe
Sortir, développé, du sol qui les renferme:
Tu les vois aujourd'hui ces superbes cyprès,
En lustres élevés, décorer tes bosquets.
Mais le temps quelque jour, par un autre prodige,
Viendra déraciner et dépouiller leur tige.
Eh! combien, dont l'ombrage entouroit les tombeaux,
Sur la cendre des morts ont perdu leurs rameaux!
De nos tristes destins tel est l'ordre suprême;
Tout périt ici-bas, tout... le tombeau lui-même.

Mais le sage, qui pense et calcule le temps,
En sait mettre à profit les rapides instants.
Tandis que les humains, jouets de la folie,
Laissent évanouir le rêve de la vie,
Le philosophe, actif sans être dissipé,
Utile à son semblable et de l'homme occupé,
Par ses travaux divers, ses soins, sa bienfaisance,
Réalise le songe, et sent son existence.

Il a tout observé, tout pesé, tout connu :
Le terme arrive, il meurt; mais lui seul a vécu.
Que dis-je! il ne meurt point; il survit à lui-même;
Dans le bien qu'il a fait sa postérité l'aime.

C'est ainsi, Duhamel, qu'aux jours de l'avenir
Tes neveux fortunés, pleins de ton souvenir,
Sans aller te pleurer au pied d'un mausolée,
S'imagineront voir ton ombre consolée
Errer dans ces bosquets, sous ces arbres chéris,
Que tes mains ont plantés, que la terre a nourris.
Déja n'entends-tu pas, au sein de tes domaines,
Ce peuple, qui cultive et féconde tes plaines,
Tranquille sous les toits que tu viens d'achever,
Bénir le bienfaiteur qui les fit élever?
Là sa femme, ses fils, sa famille qu'il aime,
Ses utiles troupeaux, ses valets, et lui-même,
Sous un abri commode ont trouvé, par tes soins,
Ce qu'il faut au bonheur, ce qui manque aux besoins.
Qu'il est doux de jouir des fruits de sa sagesse!
Le pauvre, soulagé du fardeau qui l'oppresse,
En s'occupant pour toi, trouve en toi des secours,
Et d'un pain légitime alimente ses jours.
Ici son bras nerveux ébranle et déracine
Des rocs, qu'il fait rouler du haut de la colline :
Là, plus industrieux, sous les coups du marteau,
Il dégrossit le bloc, qu'il finit au ciseau.
Pour recevoir de l'air les douces influences,

Il creuse ici le sol à d'égales distances;
Et dans cette avenue, au retour du belier,
Tu lui feras planter l'orme et le peuplier.
Lorsqu'enfin, vers le soir, sa tâche est terminée,
Revenant à pas lents, chargé de sa coignée,
Harassé du travail, noirci des feux du jour,
Le front baissé, l'œil morne, il rentre dans ta cour,
De ta main bienfaisante il reçoit son salaire:
Le malheureux sourit, et va dans sa chaumière
Offrir d'un air content à sa chère moitié
Un pain qui lui manquoit, qu'il doit à ta pitié.

Sage Denainvilliers, jouis long-temps encore
Du nom de bienfaiteur, de ce nom qui t'honore!
Dans Paris, où l'orgueil de nos vains préjugés
Donne aux grands des flatteurs et de vils protégés;
Où le riche, écrasant la timide indigence,
Au poids de ses trésors pèse son importance;
J'ai connu des mortels (et j'en rougis pour eux)
Dont l'ame se fermoit aux cris des malheureux,
Qui, détournant la vue à l'aspect de leurs larmes,
De la douce pitié méconnoissoient les charmes:
Mais va; je n'ai point vu ces mortels froids et durs,
Dans leur triste bonheur, goûter des plaisirs purs.
Au milieu de l'éclat de leur cour turbulente,
Je n'ai point entendu de voix reconnoissante
Par le cri de l'amour publier leurs bienfaits.
On les flatte souvent, sans les bénir jamais.

Je les ai vus, trompés par leurs propres systèmes,
Au sein des voluptés traîner l'ennui d'eux-mêmes :
Blasés par l'habitude, heureux jusqu'au dégoût,
Ils n'ont joui de rien en jouissant de tout.
La nature a voulu, par la loi la plus sage,
Que le plus doux plaisir fût celui qu'on partage.
Des heureux que l'on fait on reçoit le bonheur;
La main donne... elle achète un plaisir par le cœur.
Plaignons l'être isolé qui dans lui se renferme!
  Quand tu vois, Duhamel, sous l'orme de ta ferme,
La joie, un jour de fête, assembler le hameau;
Lorsque la cornemuse et son aigre pipeau
Font danser ton fermier, qui lourdement sautille,
Et mène en rond l'essaim de sa jeune famille;
Quand Lise, simple encor, mais fine en son minois,
Sourit à son amant, qui lui serre les doigts;
Quand cette troupe aisée, et proprement vêtue,
La gaieté sur le front, s'amuse et s'évertue,
Un contentement pur t'intéresse à ses jeux :
La volupté du sage est de voir des heureux.
  Écoute : de tes murs aux remparts de la ville
La tempête a rendu le retour difficile;
Donne-moi ton souper, quelques fruits, du lait frais,
Rien de plus (l'amitié n'exige point d'apprêts) :
Et si le ciel est pur, quand l'aube matinale
Annoncera demain l'amante de Céphale,

Nous irons dans tes champs, au sortir du sommeil,
Admirer la nature, épier son réveil.
Nous verrons, dans ta cour, le coq fier et superbe,
Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe,
Appeler aigrement son sérail assoupi,
Entre mille beautés partager un épi;
Et, d'un bec amoureux, distribuer entre elles
Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.
Nous entendrons encor, sur le toit de leur tour,
Tes pigeons roucouler les soupirs de l'amour;
Et bientôt tu verras cette troupe élancée
Fondre sur tes guérets, par le besoin pressée,
Se relever cent fois en légers tourbillons,
Et d'une aile rapide effleurer les sillons.
Sortis de ta demeure, et traversant la plaine,
Nous irons de Segrai visiter la fontaine;
Segrai, vallon charmant dans sa rusticité,
Source pure où l'on puise, où l'on boit la santé;
Où la beauté flétrie, au moment d'être éclose,
Vient embellir son teint des couleurs de la rose:
Segrai, dont le breuvage, et salutaire et frais,
Fait circuler un sang devenu trop épais;
Qui divise à-la-fois nos humeurs engourdies,
Et de la fièvre en nous éteint les incendies.
Là, pendant que ton frère, occupé dans nos ports,
De l'une et l'autre mer parcourant les deux bords,

Ira de nos vaisseaux déterminer la coupe,
Calculer les rapports de la proue à la poupe,
Assujettir la quille, en affermir les bras,
Étayer des haubans et la vergue et les mâts,
Donner à la manœuvre un jeu facile et libre,
Balancer tous les poids dans un juste équilibre;
Et par cet art, enfin maître des éléments,
Enchaîner le caprice et la fureur des vents:
Là, dis-je, loin du bruit des mers et des orages,
Préférant une rive à de vastes rivages,
Sur les bords d'un ruisseau paisiblement couché,
Tu pourras m'expliquer par quel détour caché
Du vallon de Segrai la nymphe solitaire
Verse dans un bassin son onde salutaire:
Ton esprit fixera mes esprits incertains.
Je saurai si la terre, en ses noirs souterrains,
Contient le réservoir de ces eaux inconnues;
Ou bien si ce tribut et de l'air et des nues,
Par l'éponge des monts goutte à goutte filtré,
Reparoît à nos yeux, et sort plus épuré.
Mais déja je crois voir, le long de la chaussée,
Courir vers la fontaine une foule empressée.
Dans la simple parure et l'habit du matin,
Vois Cloé, vois Rosine, une coupe à la main,
Précipiter vers nous leur démarche légère.
Un rustique échanson, dont l'œil les considère,

Leur verse le remède aux maux qu'elles n'ont pas,
Et d'un air qu'il croit fin sourit à leurs appas.
La nymphe de l'Essonne, en les voyant si belles,
De honte en ses roseaux se cache devant elles.
Églé les suit à peine; Églé n'a plus d'attraits:
Une sombre pâleur décolore ses traits.
On dit qu'un feu caché, que peut-être elle ignore,
Aux plus beaux de ses jours la brûle et la dévore.
Ainsi sous le midi, dans l'ardeur de l'été,
La rose voit flétrir l'éclat de sa beauté;
Mais des zéphyrs du soir l'haleine caressante
Relève et raffermit sa tige languissante.
Le destin d'une belle est celui d'une fleur:
Églé, comme la rose, a perdu sa fraîcheur;
Et je crois que Lisis, que tu vois sur ses traces,
Seroit l'heureux zéphyr qui lui rendroit ses graces.
Cependant le soleil, monté sur l'horizon,
Nous lance un feu plus vif, et luit dans le vallon.
On cherche vainement la voûte d'un feuillage:
Segrai n'a point encor d'ombre ni de bocage;
Mais par tes soins un jour, au pied de ces coteaux,
L'érable et le tilleul étendront leurs rameaux.
Puissé-je, dans ces temps, conduire ta vieillesse
Vers ce riant asile, orné par ta sagesse!
La campagne à mes yeux eut toujours des attraits.
Un charme plus puissant que de vains intérêts

Du milieu des cités sans cesse m'y rappelle;
Elle eut mes premiers goûts, et je suis né pour elle.
S'il est quelque laurier que ma main put cueillir;
Si d'un foible talent je puis m'enorgueillir;
Si ma lyre, fidèle aux lois de l'harmonie,
Suppléa, dans mes vers, au défaut du génie;
Si, moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux,
Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux;
Aux bois, aux prés, aux champs, je dois ces avantages.
C'est là que j'esquissai mes premières images,
Et que, par les objets ému profondément,
J'unis à mes tableaux le feu du sentiment.
J'observai la nature, et fus son interprète:
De ses vives couleurs je chargeai ma palette.
Souvent, lorsque la nuit déployoit dans les airs
Ce voile parsemé de tant d'astres divers,
Quelquefois, quand l'aurore, étincelante et pure,
Des roses du matin coloroit la nature,
Ou lorsque le soleil, plus radieux encor,
Rouloit son char de feu sur des nuages d'or;
Parmi ces jets brillants et ces nuages sombres,
Je saisis le contraste et du jour et des ombres.
Souvent du rossignol j'écoutois les chansons;
Il instruisit ma muse attentive à ses sons:
J'appris à soupirer ces notes languissantes,
De la plainte amoureuse expressions touchantes:

Je formai ces accords plus vivement frappés,
A la joie, au plaisir, à l'ivresse échappés;
Et, par ces tons divers, mon oreille exercée
Sut donner à ma voix l'accent de ma pensée.
Au bord de ce ruisseau qui, paisible en son cours,
Suit de ces prés fleuris la pente et les détours,
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style,
Et de laisser couler un vers doux et facile.
Chez nos cultivateurs transporté quelquefois,
Auprès de leurs foyers, à l'abri de leurs toits,
Dans les détails touchants de leur cabane obscure,
J'allois étudier les mœurs de la nature.
C'est là que par mon cœur mon esprit éclairé
Eut des sentiments vrais qu'il peignit à son gré.
C'est là que, près d'un fils, une mère attentive
Calmoit dans le berceau son enfance plaintive;
Et, tandis qu'à cet autre, endormi sur son sein,
Sa bouche sourioit de l'air le plus serein,
Un autre, un autre encor, qui jouoient autour d'elle,
Occupoient tendrement son ame maternelle;
Et mes yeux satisfaits furent souvent témoins
Des baisers dont l'époux récompensoit ces soins.

O cabane du pauvre! ô demeure champêtre!
Malheureux qui te fuit et n'ose te connoître!
Ah! puissé-je bientôt, libre et débarrassé,
Rejetant le fardeau dont je suis oppressé,

Habiter un asile où l'ame se consulte!
Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte.
Quel besoin m'y rappelle, et qu'y voir aujourd'hui?
Le mérite oublié, le talent sans appui;
L'aimable poésie, à jamais exilée,
Aux traits du bel esprit sans pudeur immolée;
Une froide analyse à la place du goût;
La raison, qui desséche et décompose tout;
Des écrivains du jour le style énigmatique;
Du contraste des mots le choc antithétique;
Un faste sans éclat, un vernis sans couleur,
Des surfaces sans fond, des éclairs sans chaleur;
La gloire des beaux-arts ou souillée ou perdue,
Et leur palme flétrie à l'intrigue vendue.
Il vaut mieux, Duhamel, assis à tes côtés,
De la simple nature admirer les beautés.
Oui, oui, je reverrai ta douce solitude:
J'y viendrai de ton cœur approfondir l'étude,
Y jouir avec toi du fruit de tes travaux,
Y nourrir le mépris d'un monde ingrat et faux;
Et, fuyant loin des dieux du globe sublunaire,
Rechercher, consoler cet utile vulgaire
Qui, pour un prix modique, avec peine obtenu,
Fait le bonheur de ceux dont il est méconnu.
Ta longue expérience instruira ma jeunesse:
Mes fleurs s'enrichiront des fruits de ta sagesse;

Et mon esprit, charmé de tes propos divers,
Finira l'entretien en te lisant ces vers;
Ces vers, où je n'ai point, adulateur servile,
Divinisé d'un grand le colosse imbécile,
Mais où, fuyant la gêne et le ton de l'ennui,
J'ai su louer un sage en causant avec lui.

LE TEMPLE

DE

GNIDE.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Le Temple de Gnide est du petit nombre de ces ouvrages charmants que le public relit toujours avec un nouveau plaisir. La haute réputation de son auteur et la multiplicité des éditions en consacrent le mérite et le succès. Ne me serois-je point rendu coupable d'une espéce de sacrilége en osant toucher à cette production d'un homme dont le génie honore notre siécle? Le projet d'ajouter à ses beautés les graces de la versification ne paroîtra-t-il pas une témérité inexcusable? D'ailleurs, cette entreprise audacieuse n'étoit-elle pas au-dessus de la foiblesse de mes talents? Je ne me suis point dissimulé ces objections. Je ne me suis point aveuglé non plus sur le peu de gloire à recueillir d'un travail aussi facile en apparence que celui d'orner de rimes une prose déja poétique. J'ai apprécié ce travail sans m'exagérer sa valeur; et le jugement de nos Aristarques n'aura point à détromper mon amour-propre.

Par quel motif me suis-je donc déterminé à versifier le Temple de Gnide? Oserai-je le dire? Je n'ai eu en vue que mon amusement et ma seule satisfaction. C'est toujours avec regret, avec une sorte d'impatience, que je lis

en prose des ouvrages où les idées, les expressions et les images de la poésie sont accumulées: j'éprouve alors le sentiment que fait naître l'aspect d'un excellent tableau dont la toile ne présente encore que l'esquisse. On admire la distribution des groupes, le contraste et l'ensemble des parties, la pureté du trait, l'exactitude du dessin, la richesse et le génie de la composition; mais on desire l'effet et le coloris. Combien ne doit-on pas regretter que l'auteur du Télémaque ait peu cultivé l'art de notre versification! Si M. de Fénélon, dont l'imagination étoit si féconde et si brillante, eût été gêné dans le choix de ses détails, et sur-tout de ses réflexions, par la difficulté de les embellir du langage poétique, combien son ouvrage eût acquis de perfection, et de quel poëme il eût enrichi notre littérature! La France, qui, à d'autres égards, a tant d'avantages sur le reste de l'Europe, auroit encore celui d'avoir elle seule deux poëmes héroïques de la plus grande célébrité. La Grèce ne nous a laissé que l'Iliade: l'Odyssée n'est qu'une continuation foible du même sujet, et l'amas des événements romanesques y défigure la majesté de l'épopée. L'ancienne Rome n'a produit que l'Énéide: en effet la Pharsale n'a point de rang à côté de ce chef-d'œuvre du génie et de la raison. L'Italie moderne, quel que soit le mérite du Dante, de l'Arioste, et de leurs imitateurs, ne peut s'enorgueillir que de la Jérusalem délivrée. L'Angleterre n'a que le Paradis perdu: Milton, par une suite singulière de sa conformité avec le poëte grec, sommeilla dans son Paradis reconquis, et son génie y dégénéra de lui-même. Enfin le Portugal n'a que la Lusiade; et si le Té-

lémaque étoit écrit en vers, nous aurions le juste orgueil de posséder la Henriade et le Télémaque.

Si quelque auteur avoit assez de talent, et étoit assez désintéressé sur la gloire personnelle, pour tenter de donner à ce dernier ouvrage le seul mérite qui lui manque, combien de préjugés s'éléveroient contre lui! Eût-il perfectionné son modèle, l'eût-il même surpassé, il seroit encore loin de la réputation dont jouit le traducteur le plus médiocre d'un écrivain, soit ancien, soit étranger. Cependant faudroit-il moins de talent pour réussir dans ce genre de traduction que dans les autres? Je ne le pense pas. Le mérite commun d'entendre une langue morte ou vivante ne peut être compté pour quelque chose dans un siécle où les langues de l'Europe sont si aisément apprises, et dans lequel, pour se faciliter l'intelligence des auteurs de l'antiquité, on a tant de commentaires et de traductions déja faites. Les traducteurs n'ont qu'un mérite qui leur appartienne, celui de la convenance et de la pureté du style : conséquemment, celui qui traduiroit en beaux vers le Télémaque, ou tel autre ouvrage national susceptible de cette parure, devroit être placé au même rang que le traducteur le moins imparfait de l'un des deux poëmes que les anciens nous ont laissés.

Mais tout ce qui présente de la singularité, et semble faire innovation dans l'empire intolérant des lettres, excite au premier coup d'œil, et sans autre examen, le cri d'une révolte générale. L'activité inquiéte de la critique s'oppose à toute tentative, à toute excursion hors des lignes tracées par l'usage. On m'objectera, contre la traduction du Temple de Gnide, la nouveauté et la bizar-

rerie de cette entreprise. En vain je rappellerai que Thomas Corneille a mis en vers une comédie de Molière, et que cette traduction heureuse a pris au théâtre la place de son modèle : en vain je voudrai m'appuyer d'un exemple plus récent encore, et citer le roman de Psyché du célèbre La Fontaine, versifié depuis peu par M. l'abbé Aubert: ces deux autorités seront une foible défense pour moi; et j'ai toujours à craindre de ne pas trouver grace auprès des juges sévères de nos productions.

Après cette discussion, j'appréhende que l'on ne me soupçonne ou d'attacher beaucoup d'importance à l'ouvrage que je publie, ou de vouloir pressentir le goût de mes lecteurs sur le projet secrètement formé de quelque traduction nouvelle du même genre; mais on se tromperoit. On m'a reproché tant de fois d'avoir traduit, quoique je n'aie jamais qu'imité, que j'ai renoncé à cette sorte d'occupation : je me bornerai à donner, dans une édition que l'on prépare de mes œuvres, quelques morceaux qui, de même que le Temple de Gnide, sont depuis long-temps dans mon portefeuille. J'étois si loin de croire quelque valeur à cet ouvrage, que, depuis dix ans, les plus fortes sollicitations n'ont pu me déterminer à le mettre au jour : je me contentois d'en faire quelques lectures dans les sociétés; ces jouissances secrètes, mais peu orageuses, suffisoient à mon amour-propre. Enfin, une circonstance imprévue a tiré mon manuscrit du mystère où je le renfermois.

J'appris, au commencement de l'année dernière, que M. Léonard, déja connu par un volume agréable de pièces fugitives et d'imitations des poëtes allemands, met-

toit aussi en vers le Temple de Gnide. Je sentis le désagrément et tout le danger d'une pareille concurrence; et je pris mes mesures pour paroître avant cette nouvelle traduction. Je hâtai l'impression de mon ouvrage, qui fut bientôt finie: j'en emportai quelques exemplaires à la campagne; et mon libraire m'assura que la vente en seroit prochaine: mais, profitant de mon absence, il s'occupa du soin d'embellir son édition du faste des gravures, et se laissa prévenir par M. Léonard. Alors, de son propre mouvement, il remit à ce moment-ci la publicité de ma traduction. Je ne m'appesantis sur ces faits que pour désabuser les personnes qui m'accuseroient d'avoir attendu l'ouvrage de M. Léonard, soit pour profiter des lumières qu'il pourroit me donner, soit pour me décider d'après l'opinion que l'on en prendroit. Je sens que le public s'intéressera peu à ces détails, aussi inutiles qu'indifférents pour lui: mais j'en dois compte à M. Léonard lui-même. La manière honnête, et trop flatteuse pour moi, dont il s'excuse d'une rivalité qu'il étoit loin d'affecter, exige que je ne laisse à ses yeux aucun nuage sur mes propres procédés. Je lui avois rendu toute la justice qu'il mérite long-temps avant d'avoir lu sa préface: il trouvera chez mon libraire un avertissement imprimé qui devoit être à la tête de cette édition, où la preuve de mon estime pour ses talents étoit d'avance établie et consacrée.

Je ne connois point M. Léonard; mais, d'après les couleurs dont il m'a été peint, j'étois bien sûr que la jalousie, suite commune de la rivalité, n'éléveroit entre nous aucun de ces démêlés indécents dont la malignité

s'amuse, et qui déshonorent les lettres aux yeux de la plus saine partie du public. Cependant les critiques pouvoient favoriser l'un aux dépens de l'autre, et prendre parti avec la chaleur qui leur est ordinaire: c'est ce désagrément que je redoutois, ou pour M. Léonard, ou pour moi. Heureusement la manière différente dont nous avons imité le même modèle ne laisse aucun point de comparaison entre nos deux ouvrages. Sans m'asservir à des régles étroites, j'ai cependant suivi l'original dans sa marche. J'ai restreint ma liberté à y mêler quelques idées qui me sont survenues par analogie: j'en ai abandonné la précision, lorsqu'elle étoit incompatible avec l'harmonie des vers. M. Léonard, plus libre que moi, a retranché une grande partie des descriptions et des episodes: il a rapproché, resserré l'action de ce poëme, qui en a peu, et réduit le tout à la moitié de son étendue. Moi, au contraire, par insuffisance peut-être, et dans le désespoir d'atteindre au laconisme de l'original, j'ai développé ce qui n'y est qu'indiqué. Toutes les transitions y sont brusques et peu ménagées; c'étoit la manière de M. de Montesquieu. Cet esprit vaste, qui d'un coup d'œil embrassoit toute la suite de ses idées, franchissoit les intermédiaires. Il négligeoit les détails qui pouvoient retarder sa marche, et laissoit à l'intelligence de ses lecteurs le soin d'y suppléer. Mais j'ai cru que, dans un ouvrage du genre érotique et de pur agrément, il falloit sur-tout une chaine dont les anneaux fussent aisés à suivre, et de la clarté dans le dessin. D'après ce sentiment, que je crois fondé sur le goût, j'ai plus marqué le fil des liaisons; j'ai déterminé ce qui me sembloit trop vague ou trop peu

prononcé; et j'ai jeté quelques lumières dans les teintes qui me paroissoient trop obscures. C'est sur ce plan, diamétralement opposé à celui de M. Léonard, que j'ai fait ma traduction. Le public pourra donner la préférence à l'une des deux méthodes, sans que l'autre soit entièrement désapprouvée, parceque l'une et l'autre ont à-la-fois leurs avantages et leurs inconvénients.

Pour n'examiner ici que ce que la mienne peut avoir de défectueux, je ne doute point que l'on ne me fasse un crime de n'avoir pu, dans des vers, égaler la précision de la prose. En effet, il semble que la mesure étroite et l'encadrement de notre versification donnent plus de facilité pour resserrer les idées; mais cette opinion, que l'on généralise trop, n'est vraie que dans des cas particuliers. Il est certain qu'une pensée, une maxime, et ce que, dans le style du jour, nous appelons un trait, se renferment avec encore plus de précision dans les pieds d'un vers que dans des lignes de prose; mais ce laconisme, qui convient dans des genres de poésie tels que l'épigramme, le madrigal, l'ode anacréontique, les épîtres familières, et généralement les pièces fugitives; ce laconisme, dis-je, seroit insoutenable dans une suite de vers un peu étendue, et cette affectation y dégénèreroit en sécheresse. Nos bons poëtes, ceux qui ont manié avec le plus de succès notre langue ingrate et peu sonore; ceux qui, par l'arrangement et la combinaison des mots, en ont su tirer le plus d'harmonie; ceux enfin qui ont mieux connu le mécanisme de notre langue poétique, ont sur-tout évité le style sentencieux et décousu. Leur versification, toujours fondue, douce, périodique, et nom-

breuse, enchaîne les idées les unes dans les autres, et, les faisant marcher dans un ordre inégal et varié, épargne à l'oreille la monotonie d'une cadence fastidieuse par l'uniformité. Tel seroit l'inconvénient où je serois tombé si j'avois imité scrupuleusement le style trop précis et quelquefois un peu sec de M. de Montesquieu. Il n'est point d'harmonie sans nombre et sans un certain luxe d'expression. Le coloris naît aussi de la pompe et de la richesse des mots; bien entendu que le goût fait le choix des ornements, et que la sagesse les distribue. Le poëte qui n'ambitionneroit que le mérite de la précision feroit nécessairement des vers sans grace et sans mélodie.

Tels sont les principes qui m'ont guidé en écrivant cet ouvrage: mais leur application paroîtra-t-elle heureuse? L'incertitude où j'ai flotté long-temps sur le choix du style me laisse le doute d'avoir bien choisi. Ce choix étoit arbitraire, et par-là même hasardeux. Le fond du poëme est certainement du genre simple et pastoral; mais il est relevé par des détails si nobles, si brillants, et si riches, que la simplicité disparoît sous la pompe des ornements. J'oserai dire davantage: dans les morceaux où le génie de M. de Montesquieu s'est plus rapproché du naturel, on entrevoit toujours la touche forte et caractérisée d'un homme supérieur à son sujet. C'est Le Poussin peignant un paysage; Le Poussin qui, par un trait sublime, plaça un tombeau au milieu des campagnes fortunées de l'Arcadie. M. de Montesquieu mêle ainsi les tableaux les plus sombres avec les descriptions les plus riantes. Après le récit enchanteur des amours d'Aristée, il peint à grands traits l'antre de la Jalousie et les agita-

tions convulsives des malheureux qu'elle empoisonne. Quel contraste! lui seul a fixé mon indécision. J'ai senti qu'ayant à rendre par intervalles des idées de cette énergie, je n'aurois que des disparates et point d'unité dans mon style si j'en employois un trop simple pour rendre les idées qui tiennent de plus près à la nature du sujet. J'ai donc cherché les nuances et les passages les plus doux d'une teinte à l'autre. Je me suis occupé de l'effet général, et du soin de faire résulter l'accord des dissonances mêmes: c'est pour cela que j'ai adopté le grand vers. Ce vers, consacré au langage noble et soutenu, sait aussi se concilier avec les graces, et prendre un air de mollesse et de simplicité lorsque la situation l'exige. Ai-je réussi? je ne m'en flatte point, je ne le prétends point; je rends compte de mes efforts. Je connois trop l'étendue et la difficulté de l'art des vers, pour ne pas soupçonner dans les miens beaucoup de négligences et d'imperfections. Aussitôt que le discernement et la justesse d'une critique éclairée me les auront fait connoître, je les corrigerai: mais je ne me disculperai point de celles qui me seront mal-à-propos imputées. Bien convaincu qu'en matière de goût on ne persuade point à l'esprit ce qui échappe au sentiment, je laisserai à mes censeurs leur opinion: il est rare, d'ailleurs, qu'ils donnent l'exemple de la docilité qu'ils exigent. Quant à la critique de mauvaise foi, dont le dessein caché est de nuire, comme elle a une logique artificieuse dont les subtilités éternisent les disputes, et que l'évidence des meilleurs raisonnements ne déconcerte point, la seule ressource de l'écrivain qu'elle persécute est dans l'indif-

férence et le mépris. Un peu de faveur populaire et l'estime des véritables gens de lettres, des gens de lettres sans cabale, consolent bientôt de ces dégoûts passagers. Revenons au Temple de Gnide. Je prie les personnes qui remarqueront les endroits où je me suis écarté du style de l'original, de considérer que, le traduisant en vers, j'ai eu souvent besoin de le colorier, et de substituer des images aux expressions simples de la prose.

J'ai encore à justifier un changement que j'ai osé faire dans le dénouement du poëme. M. de Montesquieu, qui, en développant les maximes du culte le plus agréable à Vénus, établit « qu'on cède sans remords, quand il est « vrai qu'on aime; » qui, dans le cours de son ouvrage, semble annoncer l'union et le bonheur des deux amants auxquels il intéresse avec tant d'art; M. de Montesquieu, dis-je, après avoir conduit ces deux personnages dans un bosquet qu'il peint des plus séduisantes couleurs de la volupté, finit cette scène si vive par le triomphe de la vertu et le désespoir de la passion. J'avoue que je n'ai pu pousser le scrupule jusqu'à cet excès de réserve. Après avoir décrit avec chaleur, d'après mon modèle, les combats de l'amour qui attaque et de la pudeur qui résiste, je n'ai pas craint d'indiquer rapidement, dans un sens contraire à celui de M. de Montesquieu, la victoire de l'un et la défaite de l'autre. Si la délicatesse de quelques lecteurs s'en effarouche, je leur en demande ici pardon : j'ai cru que c'étoit là l'unique et le vrai dénouement du poëme.

Mais me pardonnera-t-on de m'être abandonné à quelques réflexions, à quelques remarques critiques sur mon

modèle? Les esprits justes et bien intentionnés ne m'imputeront point le ridicule projet de le dépriser pour élever au-dessus de lui la traduction que j'en ai faite. Obligé de la publier, j'ai dû l'accompagner du détail des motifs qui m'ont déterminé aux changements que l'on y trouvera. En un mot, je donne sans prétention ce que j'ai fait sans prétention. Je me croirai trop heureux si j'obtiens de l'impartialité le foible éloge d'avoir rendu dans mes vers quelques unes des beautés et des graces de la prose.

Si je n'ai répandu dans cette préface que des louanges générales sur M. de Montesquieu, c'est que j'ai imaginé qu'un panégyrique direct de ce grand homme ne pouvoit être placé convenablement qu'à la tête de l'immortel ouvrage de l'Esprit des Lois ou des Lettres Persanes. Le Temple de Gnide échappa à sa plume: ce fut un jeu, un amusement pour elle; et je crois qu'il y auroit une sorte de ridicule à louer l'esprit d'un homme de génie.

LE TEMPLE

DE

GNIDE.

CHANT PREMIER.

Gnide plaît à Vénus, et Vénus la préfère
Au temple d'Amathonte, aux bosquets de Cythère.
Elle ne quitte point le céleste séjour
Sans voler vers ces lieux si chers à son amour.
Quand son char y descend des voûtes azurées,
Le peuple adorateur de ces belles contrées
N'éprouve point l'effroi sombre et religieux
Qu'inspire à l'univers la présence des dieux :
Cet aspect bienfaisant, renouvelé sans cesse,
Accoutume la vue aux traits de la déesse.
D'une foule indiscrète évitant le concours,
Si Vénus d'un nuage emprunte le secours,
Alors les doux parfums répandus autour d'elle
Aux Gnidiens charmés annoncent l'immortelle.
  Gnide élève ses murs dans des champs fortunés,

Des épis de Cérès en tout temps couronnés.
Là de nombreux troupeaux, sur des rives fleuries,
Foulent l'émail naissant de riantes prairies :
Les dieux versent par-tout les trésors de leur main.
Le soleil, dans un ciel toujours calme et serein,
Tempérant les rayons de sa flamme éthérée,
N'y flétrit point l'éclat dont la terre est parée.
L'oiseau, dès le matin, sous des feuillages verts,
D'accords harmonieux fait retentir les airs :
L'onde entre les roseaux murmure et s'y promène,
Flore de son amant y parfume l'haleine;
Et les cœurs, pénétrés de ce souffle amoureux,
D'une volupté pure y respirent les feux.
On découvre, non loin des remparts de la ville,
Du palais de Vénus l'élégant péristyle.
L'artisan de Lemnos posa ses fondements.
Vulcain craignoit Vénus et ses ressentiments :
Vulcain, pour réparer la surprise cruelle
Dont rougit autrefois la déesse infidèle,
Lui bâtit ce palais : époux humilié,
Trop heureux qu'à ce prix l'affront fût oublié!
O Graces, dont la main conduisit cet ouvrage,
Sans doute c'est à vous d'en retracer l'image!
Pour rendre tout l'éclat de ce brillant séjour,
Il faut ou vos crayons ou les traits de l'Amour.
Parmi tant de beautés, comment les peindre toutes?
Sur cent colonnes d'or quand j'appuierois les voûtes;

Quand je ferois briller, sous ces vastes lambris,
L'éclair des diamants et le feu des rubis;
Quand mes prodigues mains y répandroient encore
Les perles, les saphirs du berceau de l'Aurore;
Quand l'opale et l'azur s'uniroient incrustés,
J'en peindrois la richesse et non pas les beautés.

D'agréables jardins l'enceinte est embellie:
Une rose y renaît d'une rose cueillie.
Là Flore, là Pomone unissent leurs faveurs,
Le fruit, sur les rameaux, se couronne de fleurs.
Lorsque, dans ces jardins, l'aimable Cythérée
De cent jeunes beautés se promène entourée,
On voit, pendant les jeux et sous leurs pas légers,
Se courber, un instant, les trésors des vergers;
Mais, par l'enchantement d'un pouvoir qu'on ignore,
Les arbustes foulés s'y relèvent encore.
Là repose Vénus, loin du trouble et du bruit.
Sous l'ombre des berceaux la volupté la suit:
Son sourire applaudit aux bergères de Gnide;
A leur danse naïve elle-même préside.
Vénus se plaît à voir, sur leurs fronts satisfaits,
De leurs cœurs ingénus l'innocence et la paix.
Compagne de leurs jeux, elle adoucit pour elles
De ses regards divins les vives étincelles.
Nymphes, de votre sort le ciel même est jaloux:
Vénus est votre égale et folâtre avec vous.

Une vaste prairie, où sourit la nature,

Étend, non loin de là, ses tapis de verdure.
Ici l'heureux berger, couché parmi les fleurs,
Auprès de sa bergère assortit leurs couleurs.
Incertain dans son choix, il balance; mais celle
Que choisit son amante est toujours la plus belle,
Ses parfums sont plus doux, son émail est plus frais;
Et la main qui la cueille ajoute à ses attraits.
Le Céphée, en ces lieux, de son urne profonde
Épanche lentement le cristal de son onde:
Il serpente, s'amuse à prolonger son cours;
Et son lit tortueux se joue en cent détours.
Le dieu, parmi les joncs qui couronnent ses rives,
Embarrasse les pas des nymphes fugitives:
L'amant les suit, les presse, et leur orgueil soumis
Donne enfin le baiser que leur bouche a promis.
Le fleuve, à cet aspect enchaîné dans sa course,
Ne sait s'il doit couler ou monter vers sa source:
Par un charme secret ses flots sont suspendus,
Le flot qui fuit s'arrête au flot qui ne fuit plus.
Mais quel trouble s'il voit, près de son onde pure,
Une jeune beauté dépouiller sa parure,
Quitter des vêtements, des voiles trop discrets,
Et venir dans ses eaux rafraîchir ses attraits!
Il frémit, il s'agite; et la vague enflammée
Autour de tant d'appas roule plus animée:
Pour les posséder tous, pour mieux les embrasser,
Pour atteindre à ce sein qu'il voudroit caresser,

Il soulève ses flots, s'élance; et, plus rapide,
Il entraîne avec lui la bergère timide.
Ses compagnes alors frappent l'air de leurs cris;
Mais, tout fier du fardeau dont son cœur est épris,
Le fleuve la soutient, doucement la promène,
Sur le dos argenté de sa liquide plaine.
Enfin, désespéré d'abandonner ce poids,
Ce poids qu'il abandonne et reprend mille fois,
Il va la déposer, sur ses rives fleuries,
Dans les bras caressants des nymphes attendries.
Plus loin croît un bosquet de myrtes enlacés.
Les timides amants nouvellement blessés
Viennent s'y confier leurs soupirs et leurs peines.
Ils suivent au hasard des routes incertaines:
L'Amour conduit leurs pas aux lieux les plus secrets,
S'amuse de leur trouble, et les égare exprès.
Une épaisse forêt, non loin de ce bocage,
Fait expirer le jour sous son antique ombrage.
Jamais l'ardent midi n'en perça les rameaux:
On s'y croit enfoncé dans la nuit des tombeaux.
Des chênes et des pins les orgueilleuses têtes
Vont, jusque dans la nue, affronter les tempêtes.
Là les cœurs sont saisis de crainte et de respect.
On croiroit, à l'horreur de cet auguste aspect,
Au silence imposant de ces retraites sombres,
Que les dieux, avant l'homme, en habitoient les ombres.
Au sortir de ce bois redoutable et sacré,

Quand l'œil des feux du jour est enfin éclairé,
On découvre, au sommet d'une hauteur voisine,
Le temple de Vénus et sa pompe divine.
La nature y grava tous les vœux des mortels.
Ce fut dans ce lieu saint, au pied de ses autels,
Que Vénus (et Vénus chaque jour en soupire)
Pour la première fois vit le fils de Cynire.
L'Amour blessa son cœur du trait empoisonné :
Ce cœur brûle en secret, de son trouble étonné.
« Quoi ! s'écria Vénus, c'est un mortel que j'aime !
« Quoi ! j'ai pu m'oublier et m'avilir moi-même !
« O Gnide, éteins l'encens : mes honneurs sont finis :
« Tu n'as plus désormais d'autre dieu qu'Adonis. »
Ce fut là que, piqué d'un défi téméraire,
Son orgueil consulta les enfants de Cythère.
Le berger phrygien portera-t-il ses yeux
Sur des charmes secrets enviés par les dieux?
On le veut; et déja sa robe est détachée,
Sous l'or de ses cheveux sa ceinture est cachée :
Les Graces, les Amours parfument son beau sein.
Sur son char d'émeraude elle monte soudain :
Il s'éléve, emporté par l'oiseau du Méandre.
Au vallon de l'Ida Pâris le voit descendre :
Vers Pallas, vers Junon tour-à-tour entraîné,
Son choix, douteux encor, flotte indéterminé;
Mais, au riant aspect de leur belle rivale,
Sa main laisse pencher la balance inégale.

Tu triomphes, Vénus! Pâris sur tes attraits
Fixe enfin des regards qui ne sont plus distraits.
Si tu ne dois la pomme à sa bouche timide,
Elle échappe à ses mains; et son trouble décide.
   Ce fut là que l'Amour, environné des Ris,
Tranquille et voltigeant sous les riches lambris,
Vit paroître Psyché conduite par sa mère:
L'Amour n'aima jamais... l'Amour aime et veut plaire;
Des feux dont il nous brûle il se sent consumé,
Sur son arc, sur ses traits il languit désarmé.
« C'est donc ainsi, dit-il, c'est ainsi que je blesse! »
Il tombe sur le sein de sa jeune maîtresse,
Et s'écrie, aux transports qui viennent le saisir:
« Oui, je suis... » Oui, l'Amour est le dieu du plaisir!
   Lorsque du temple auguste on franchit le portique,
Un charme inexprimable au cœur se communique;
On s'enivre de l'air qu'on respire en ces lieux:
Il semble qu'on ait bu dans la coupe des dieux.
   Tout ce que la nature étale de richesse,
L'élégance de l'art, son éclat, sa noblesse,
Ont fait de ce beau temple un Olympe nouveau:
La toile y prend une ame et vit sous le pinceau.
Une savante main (la main d'un dieu sans doute)
Voulut peindre elle-même et décorer la voûte.
   Ici Vénus s'élève, et sort du fond des mers.
Que ses charmes naissants étonnent l'univers!
Cythérée, au milieu de la troupe céleste,

Ose à peine entr'ouvrir un œil doux et modeste :
Sur les lis de son sein ses cheveux sont épars,
Et sa pudeur naïve enchante les regards.
  Plus loin sont ses amours avec le dieu terrible,
L'impitoyable dieu qu'elle a rendu sensible.
Là d'un fier coloris Mars est représenté
Poussant dans les combats son char ensanglanté.
Son front cruel et sombre annonce le carnage :
La Mort, l'affreuse Mort, l'Épouvante, la Rage
Précèdent ses coursiers écumants et fougueux ;
Sur son casque de fer un dragon tortueux
Semble vomir au loin la flamme et la fumée ;
Autour du dieu sanglant vole la Renommée.
Sa détestable sœur, Bellone, à ses côtés
Marche, s'élance, court à pas précipités ;
Et, secouant les feux de sa torche infernale,
De son barbare frère est la digne rivale.
Tous deux d'un vain laurier se disputent l'honneur :
Bellone a plus de rage, et Mars plus de valeur.
  Ici le dieu, couché sur des touffes de roses,
Présente aux doux baisers ses lèvres demi-closes :
Dans les bras de Vénus Mars repose enchaîné,
De myrtes amoureux son front est couronné ;
Il languit, il soupire, et la vue incertaine
A quelques traits divins le reconnoît à peine.
La déesse triomphe en voyant les plaisirs
De son farouche amant captiver les desirs.

Sa bouche lui sourit, et sa main le caresse :
Leurs transports répétés se confondent sans cesse,
Et leur regard troublé, dans ces moments heureux,
Ne voit pas les Amours qui folâtrent près d'eux.
De la déesse enfin l'hymen involontaire
Est peint dans tout son faste aux murs du sanctuaire.
On y voit tous les dieux étaler leur splendeur :
Vulcain paroît moins sombre, et n'est pas moins rêveur.
Vénus d'un œil mourant, que le jour importune,
Regarde avec froideur l'alégresse commune :
Elle marche à l'autel d'un pas foible, incertain ;
Elle offre à son époux négligemment sa main ;
Et, parmi les apprêts de ce triste hyménée,
Vers les Graces en pleurs sa vue est détournée.
La superbe Junon, dans un autre tableau,
De ce fatal hymen allume le flambeau ;
Elle donne aux époux la coupe révérée.
Une éternelle foi par Vénus est jurée :
Vulcain croit au serment, et l'Olympe en sourit.
Plus loin le dieu, blessé d'un refus qui l'aigrit,
Entraîne, impatient, l'épouse désolée :
On la voit loin de lui s'enfuir échevelée.
Si ses charmes divins pouvoient être inconnus,
Si quelque autre beauté ressembloit à Vénus,
On croiroit voir la nymphe interdite et confuse
Que Pluton vint surprendre aux bords de l'Aréthuse.
Enfin le dieu l'emporte et la presse en ses bras :

Tout l'Olympe, en tumulte, accompagne leurs pas.
Près du lit nuptial, Vénus espère encore
Échapper à l'ardeur de l'époux qu'elle abhorre:
Elle combat, résiste; et, dans ce trouble heureux,
De son voile agité se relâchent les nœuds.
Il flotte dans les airs, et le tissu s'entr'ouvre,
Sa gorge demi-nue échappe et se découvre:
Mais plus prompt à couvrir qu'à baiser ce beau sein,
L'époux le cache alors sous sa jalouse main.
Vénus tombe à regret sur la couche sacrée
Que l'Hymen, d'un air froid, pour elle a préparée.
Sur ce lit malheureux, loin de semer des fleurs,
On voit l'Amour plaintif l'arroser de ses pleurs.
D'un feu sombre et jaloux l'œil de Mars étincelle.
Cythérée est alors si touchante et si belle,
Que les dieux attendris plaignent son embarras:
Les déesses, plus loin, s'en amusent tout bas.
Enfin d'un pied léger fuit la troupe céleste...
Vulcain! quel doux moment! Vénus, qu'il est funeste!
Du contour des rideaux l'époux enveloppé
Se croit heureux sans doute... Il est déja trompé.
Vénus se plaît à voir la pompe de son temple:
Sa beauté satisfaite en riant s'y contemple.
Elle-même en fixa le culte et les honneurs,
Elle y brûle l'encens, elle y jette des fleurs:
Et dans ce lieu sacré, dont elle est la déesse,
Vénus remplit encor les devoirs de prêtresse.

L'hommage qu'en cent lieux lui rendent les mortels,
Loin de les honorer, avilit ses autels.
Là, sous l'éclat trompeur de leurs molles parures,
Les filles des cités, dans des fêtes impures,
Courent à la fortune immoler leurs attraits,
Et se font une dot du fruit de leurs forfaits.
Ici l'épouse apporte au pied du sanctuaire
Le prix, l'infame prix de son lâche adultère.
Là s'unit à la sœur le frère incestueux:
Ici, dans l'indécence et le bruit de leurs jeux,
Des prêtres, entourés d'un chœur de courtisanes,
Vont offrir à Vénus des guirlandes profanes.
Enfin il est un temple où des hommes flétris,
Monstres efféminés que poursuit le mépris,
De la nature en eux dégradent la noblesse.
Là leur difformité consacre à la déesse,
Et le sexe détruit qu'ils perdent sans espoir,
Et le sexe emprunté qu'ils affectent d'avoir.

Cythérée a voulu que l'heureuse Doride
Eût un culte plus pur dans le temple de Gnide.
Là le feu de l'amour tient lieu de feu sacré:
Là l'hommage est rendu quand on a soupiré.
Là, conduit par l'espoir, chaque amant vient se rendre:
On n'exige de lui que l'offre d'un cœur tendre.
Vénus reçoit les vœux à l'amante adressés;
Vénus n'est point jalouse: on aime et c'est assez.
C'est adorer Vénus qu'adorer une belle;

Et la beauté lui semble aussi divine qu'elle.
Les amants enchaînés d'un lien immortel
De la fidélité vont embrasser l'autel;
Et l'on voit soupirer, aux pieds de la déesse,
Ceux qui n'ont pu fléchir l'orgueil de leur maîtresse.
La flatteuse espérance adoucit leurs tourments :
Un beau jour, tôt ou tard, luit pour les vrais amants.
Vénus en nœuds de fleurs aime à changer leurs chaînes,
Et leur félicité se mesure à leurs peines.
Là de la jalousie on peut sentir les traits;
Mais le cœur la dévore et n'en parle jamais.
Ainsi qu'il faut des dieux révérer l'injustice,
On doit de son amante adorer le caprice.
Dans Gnide, on met au rang des divines faveurs
Les transports de l'amour et même ses fureurs.
Trop heureux d'éprouver cette invincible flamme,
Ce tumulte secret, ces orages de l'ame,
Tendres égarements mieux sentis que connus!
Moins le cœur est à soi, plus il est à Vénus.
Tout mortel sans amour aux yeux de Cythérée
N'ose se présenter dans l'enceinte sacrée.
Au portique du temple à peine il est admis :
Il vient s'y prosterner en esclave soumis;
Il cherche des desirs, il se cherche lui-même :
Sa liberté lui pèse, il veut des fers... Il aime!
Il aime, il vit, il voit l'éclat d'un nouveau jour;
Il allume son ame au flambeau de l'amour.

Instruites par Vénus, les bergères de Gnide
De la simple innocence ont le maintien timide.
Leur front est coloré d'une aimable pudeur;
Mais, à la modestie unissant la candeur,
Elles ne cachent point une flamme sincère,
Et se vantent d'aimer en rougissant de plaire.

Tranquille à leurs genoux, l'amant respectueux
Attend, sans le hâter, le moment d'être heureux.
Ce moment est fixé par l'amante elle-même:
On cède sans remords quand il est vrai qu'on aime;
Mais se rendre sans choix, mais céder sans desir,
C'est profaner l'amour et souiller le plaisir.

Au front des Gnidiens l'Amour met sa couronne;
Il épure toujours le bonheur qu'il leur donne.
Qu'une amante trahie éprouve les froideurs
D'un infidèle amant qui rebute ses pleurs,
D'un trait plus salutaire elle est soudain frappée:
Dans les eaux du Léthé la pointe en est trempée.

Si l'Amour aux autels voit un couple nouveau,
Il prend tout à-la-fois son arc et son flambeau;
Il lance tous ses traits, il épuise ses flammes.
Lorsque de deux amants s'assoupissent les ames,
Quand leur ardeur n'a plus qu'un éclat incertain,
Il la fait ou mourir ou renaître soudain.
Il épargne à leurs cœurs ces tristes intervalles,
Et ces retours si froids et ces langueurs fatales,
Étincelles d'un feu prêt à se consumer.

Ou l'on aime à l'excès, ou l'on cesse d'aimer.
Là, toujours caressant pour des peuples fidèles,
L'Amour ne s'arme point de ses flèches cruelles,
De ces traits dont jadis son aveugle fureur
Des filles de Minos empoisonna le cœur;
Traits mortels qui, mêlés et d'amour et de haine,
Signalent le pouvoir de sa main souveraine!
Quand cet enfant terrible en aiguise le fer,
Tout tremble... C'est la foudre aux mains de Jupiter.
Vénus, lorsque l'Amour a fait une blessure,
L'enveloppe des plis de sa belle ceinture:
Elle vient l'adoucir et non la refermer.
Vénus instruit à plaire et l'Amour fait aimer.
Gnide voit chaque jour sa brillante jeunesse,
Ses nymphes entourer l'autel de la déesse.
Là leur bouche ingénue exprime avec candeur
Des sentiments naïfs, aussi purs que leur cœur.
Une d'elles disoit: « O reine d'Idalie!
« Hilas, qui me fut cher, se plaint que je l'oublie;
« Déesse! daigne entendre et couronner mes vœux.
« Ils n'ont point pour objet de rallumer mes feux:
« Le feu dont je brûlois s'est éteint de soi-même.
« Fais qu'Hilas m'abandonne et que Coridon m'aime. »
Une autre s'écrioit: « O puissante Vénus!
« Que mes feux pour Iphis soient encore inconnus;
» Donne-moi quelque temps la force de les taire:
« L'aveu que j'en ferai sera plus doux à faire. »

Une autre enfin disoit: « O reine de Paphos!
« Pourquoi mon cœur troublé n'a-t-il plus de repos?
« Au milieu de nos jeux je suis sombre et distraite;
« Des grottes, des bosquets je cherche la retraite;
« Mais j'éprouve par-tout des tourments infinis.
« J'aime peut-être?... Eh bien! si j'aime... c'est Daphnis! »

Les amants, les bergers, dans les beaux jours de fêtes,
Au temple de Vénus vont chanter leurs conquêtes:
Les doux sons de la lyre accompagnent leurs voix;
Ils célèbrent Vénus et l'Amour à-la-fois.

L'un d'eux, qui, d'une main timide et caressante,
Tenoit en la serrant la main de son amante,
Chantoit: « Amour, Amour, aux genoux de Psyché
« Tu te blessas du trait que tu m'as décoché.
« Non, je n'en doute point; je le sens, c'est le même:
« Tu n'as pas mieux aimé, ni plus aimé que j'aime.
« N'ai-je pas tous tes feux, tes transports, tes desirs?
« Achève, dieu charmant! donne-moi tes plaisirs. »

Un berger moins discret, plus fier de sa victoire,
Chantoit: « Fils de Vénus! je partage ta gloire.
« Qui peut vaincre Daphné peut dompter tous les cœurs.
« Insensible à mes vœux, insensible à mes pleurs,
« L'orgueilleuse Daphné dédaignoit mes hommages;
« Je l'ai surprise enfin dans un de tes bocages:
« Regarde sur son front ce tendre coloris,
« Regarde, et vois combien j'ai puni ses mépris. »

J'ai vu Gnide, j'ai vu cette heureuse contrée;

C'est là qu'à mes regards Thémire s'est montrée.
Je la vis pour l'aimer, brûler, et soupirer;
Je la revis encor, ce fut pour l'adorer.
O Gnide! sur tes bords je veux vivre avec elle:
J'y serai plus heureux, elle y sera plus belle.
Nous irons dans le temple: on n'y verra jamais
De plus tendres amants, d'adorateurs plus vrais.
Au palais de Vénus je saurai m'introduire;
Je prendrai ce palais pour celui de Thémire.
Eh! sais-je si mes yeux, flattés et prévenus,
N'y prendront pas encor Thémire pour Vénus?
Dès le lever du jour j'irai dans la prairie;
J'y cueillerai la fleur nouvellement fleurie:
Thémire permettra que ma timide main
L'attache à ses cheveux ou l'unisse à son sein.
Je l'y verrai pâlir, finir sa destinée;
Plus heureuse que moi, moi qui l'aurai donnée.
Mais Thémire peut-être ira dans ces bosquets
Où sont entremêlés tant de détours secrets.
Si je puis l'égarer dans ces lieux solitaires,
Si... Vénus me défend de trahir ses mystères.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

A Gnide, il est un antre, un antre révéré,
Asile de la paix, aux nymphes consacré :
Là du sombre avenir Vénus est l'interprète.
L'effroi n'habite point cette heureuse retraite :
D'épouvantables voix, du creux des souterrains,
N'y mugissent jamais sous les pas des humains.
On n'y voit point non plus une horrible prêtresse
Se débattre en fureur sous le dieu qui l'oppresse ;
Et, mêlant l'imposture au trouble de ses sens,
D'un captieux oracle envelopper le sens.
Vénus ne sait tromper ni l'espoir, ni la crainte :
On consulte Vénus, Vénus répond sans feinte.
  Une femme... (Fuyez, mortels, fuyez... jamais
A tant de perfidie on n'unit tant d'attraits)
Des rivages crétois sur ces bords attirée,
Des jeunes Gnidiens elle marche entourée.
Grace, beauté, parure, en elle tout séduit :
De mille adorateurs le tumulte la suit ;
Son geste, son coup d'œil, sa voix, tout les attire :
L'un obtient un regard, l'autre obtient un sourire ;
Et celui que d'un mot elle a favorisé,
S'il est le plus heureux, est le plus abusé.

Aux nymphes de Vénus qu'elle inspira d'alarmes!
On s'empresse, la foule environne ses charmes;
Et, fière d'un concours qui flatte son orgueil,
De la grotte sacrée elle franchit le seuil:
Elle entre; mais soudain du fond du sanctuaire
Vénus s'écrie: « Arrête! où vas-tu, téméraire?
« L'amour est dans tes yeux, l'imposture en ton cœur.
« Viens-tu souiller un temple où régne la candeur?
« Ah! je t'en punirai: frémis de ma vengeance.
« Assez et trop long-temps ta froide indifférence
« A séduit tes amants et trompé leur espoir:
« C'en est fait; ta beauté va perdre son pouvoir,
« J'en détruis le prestige; et ma juste colère
« Te laisse pour tourment le vain desir de plaire.
« Oui; tes traits sont changés, mais ton cœur ne l'est pas:
« Vois déja tes amants abandonner tes pas.
« Va, cours, poursuis en vain leur troupe fugitive;
« Cours: ils t'éviteront comme une ombre plaintive,
« Et chacun d'eux plus libre, à soi-même rendu,
« Va payer tes mépris du mépris qui t'est dû. »
Des murs de Nocrétis vint une courtisane:
Son luxe, qui lui seul l'accuse et la condamne,
Affectoit d'étaler les dons multipliés
De mille amants trahis et par elle oubliés.
« Quel soin, lui dit Vénus, peut ici te conduire?
« Croirois-tu par ton culte honorer mon empire?
« Non; ton cœur qui se rend sans choix, sans volupté,

« Détruit tous les plaisirs que promet ta beauté.
« Ton insensible cœur ignore comme on aime :
« Il ne pourroit aimer mon fils, non, mon fils même.
« Porte à d'autres autels tes vœux intéressés :
« Aux vils adorateurs à te plaire empressés,
« Cours offrir avec art tes trompeuses caresses ;
« Et, sûre d'obtenir le prix de tes foiblesses,
« Va, prodigue à leurs yeux honteusement déçus
« Des charmes éclipsés aussitôt qu'aperçus.
« Fuis, dis-je ! tu ferois mépriser ma puissance. »
Chargés d'or et d'ennui, un Lydien s'avance :
Des peuples du Pactole il levoit les tributs :
La déesse prévient ses desirs superflus.
« Je sais quels sont tes vœux ; mais en vain, lui dit-elle,
« Je voudrois les remplir, moi qui suis immortelle.
« Es-tu digne en effet de connoître l'amour ?
« Des dons de la fortune il n'est point le retour :
« Au sein de la vertu l'estime le fait naître.
« Tu voudrois être aimé ? malheureux ! peux-tu l'être ?
« L'esclave dont ton or a payé les attraits,
« Même en les recevant, rougit de tes bienfaits.
« Tu veux aimer ? crois-moi, c'est trop vouloir encore :
« Ton cœur peut-il chérir des cœurs qu'il déshonore ?
« Les plaisirs achetés ne sont plus des plaisirs.
« A grossir tes trésors borne tes vains desirs :
« Leur amas peut un jour te devenir utile.
« L'indifférence suit un bonheur trop facile ;

« Et sur ce que l'amour eut jamais de plus doux,
« Tu sentiras ton ame étendre ses dégoûts. »
Alors vient un berger des champs de la Doride;
On le nomme Aristée: il avoit vu dans Gnide
Camille, jeune objet dont son cœur est charmé;
Il l'aime; nul amant n'a jamais tant aimé:
Il l'aime, et vient encor, tout plein de son image,
Demander à Vénus de l'aimer davantage.
« Je connois, lui dit-elle, et ton ame et ses feux:
« Camille d'un monarque eût pu remplir les vœux:
« Mais au choix de l'amour qu'importe une couronne?
« Tu brûles pour Camille, et Vénus te la donne.
« Les titres et les rangs ont peu d'éclat pour moi;
« Un berger bien épris l'emporte sur un roi. »
Je parus, à mon tour, sur les pas de Thémire:
La déesse me dit, avec un doux sourire:
« J'ai rempli tes souhaits, je les ai prévenus:
« Que puis-je encore? est-il au pouvoir de Vénus
« D'accroître ton amour, d'embellir ton amante?
« Ton amour est si vrai! Thémire est si charmante!
« Déesse! m'écriai-je; ah! déesse, écoutez:
« Non, je n'ai point encore épuisé vos bontés.
« Comblez-les aujourd'hui; faites que ma Thémire
« N'ait d'ame que mon ame et pour moi seul respire;
« Que tous ses sentiments l'intéressent à moi;
« Que m'aimer de ses jours soit le plus doux emploi;
« Que la nuit mon image à ses sens soit tracée;

« Que je sois au réveil sa première pensée;
« Qu'elle enivre ses yeux du plaisir de me voir :
« Qu'absent je sois encor son desir, son espoir;
« Enfin, lorsque le ciel veut que je la revoie,
« Que Thémire gémisse au milieu de sa joie,
« Et que son cœur sincère, heureux par mon retour,
« Regrette les moments perdus pour notre amour! »

FIN DU CHANT SECOND.

CHANT TROISIÈME.

Quand le dieu des saisons, sa course terminée,
Recommence au printemps le cercle de l'année,
Gnide ouvre ses remparts à cent peuples divers;
Ses fêtes et ses jeux appellent l'univers.
Des rives du couchant, des portes de l'aurore,
Là vient ce sexe heureux, ce sexe qu'on adore.
Là le plus doux triomphe est par lui disputé:
La plus belle y reçoit le prix de la beauté.
La naissance est alors un titre qu'on dédaigne:
Le trône est dans les cœurs, c'est la beauté qui règne:
Elle éclipse les rangs, elle éteint tous les droits;
La bergère en impose à la fille des rois.
Dans ce cirque brillant, où cent jeunes rivales
Ont un même avantage et des armes égales,
On croiroit que le prix dût rester incertain:
Vénus jette un coup d'œil et le donne soudain.
Vénus n'ignore pas quelle heureuse mortelle
Reçut plus de faveurs et de son fils et d'elle.
 Hélène, dans ces jeux, trois fois obtint le prix.
Deux fois elle l'obtint, quand Thésée et Pâris
Au palais de Tindare osèrent la surprendre;
Hélène triompha quand, des bords du Scamandre,

Elle fut reconduite aux bords de l'Eurotas,
Et rentra plus chérie au lit de Ménélas.
L'époux, en retrouvant cette épouse abusée,
Se crut non moins heureux que Pâris et Thésée.
J'ai vu des jeux sacrés la pompe et le concours;
J'ai vu, de toutes parts, les Graces, les Amours
Amener par la main les belles étrangères :
L'Innocence au front pur conduisoit les bergères.
Les filles de Corinthe étaloient aux regards
L'or flexible et mouvant de leurs cheveux épars.
Celles de Salamine, à leur première aurore,
Déployoient tout l'éclat et la fraîcheur de Flore :
Elles avoient cet âge, âge heureux de l'amour,
Où la beauté va naître et naît comme un beau jour.
A peine elles ont vu de son haleine pure
Le zéphyr treize fois rajeunir la nature;
Et l'on voyoit déja s'élever sur leur sein
Ces globes que l'amour arrondit de sa main,
Ces charmes que le feu de l'ardente jeunesse,
Sous un voile importun fait palpiter sans cesse.
Au lever du soleil, telle on voit une fleur,
Des premiers feux du jour ressentant la chaleur,
Repousser, déchirer le tissu qui la couvre
Et montrer les trésors de son sein qu'elle entr'ouvre.
Les filles de Lesbos exprimoient dans leurs vœux
Du plus impur amour le sentiment honteux.
La rougeur sur le front, l'une disoit à l'autre :

« L'éclat de mes attraits s'efface près du vôtre,
« Rien ne me semble ici plus aimable que vous :
« Mon cœur en est ému, mais n'en est point jaloux.
« Si du même œil que moi Vénus nous considère,
« Cette palme brillante à nos desirs si chère,
« Ce prix que je vous cède et n'ose disputer,
« Aux yeux de l'univers vous allez l'emporter. »
Des filles de Milet parurent les plus belles;
L'albâtre, le lis même est obscurci par elles.
Leur air majestueux, et leur taille, et leurs traits,
Tout annonce l'éclat de leurs charmes secrets :
Les dieux n'ont point formé de plus noble assemblage.
Sans doute elles seroient leur plus parfait ouvrage,
S'ils leur avoient donné, plus distraits dans leurs soins,
Quelques graces de plus, quelques beautés de moins.
A leur suite marchoient les nymphes d'Idalie.
« Au culte de Vénus la volupté nous lie,
« Disoient-elles; dans Chypre on consacre aux amours
« Et ses premiers attraits et ses premiers beaux jours.
« D'une fausse vertu nous bravons les alarmes;
« Nous ne rougissons point de prodiguer nos charmes.
« Peut-on plaire à Vénus sans brûler pour son fils?
« Nous les servons tous deux. Ils nous doivent le prix. »
Sparte, toujours avide et d'éclat et de gloire,
Vient aussi dans ces jeux disputer la victoire :
On s'étonne à l'aspect de ses fières beautés.
Leurs voiles entr'ouverts, par les vents agités,

Et qu'à peine arrêtoit le nœud de leur ceinture,
Autour de leurs appas flottoient à l'aventure.
Souvent ils laissoient voir à la clarté du jour
Ceux qu'aux yeux du mystère a réservés l'amour.
De l'honneur cependant elles ont tout le faste :
Mais tel est de leurs lois le bizarre contraste,
Qu'elles ont pour objet, en bravant la pudeur,
D'affermir les héros contre un charme trompeur,
Et d'élever enfin, dans leur ame aguerrie,
Au-dessus de l'amour, l'amour de la patrie.
Mer fameuse en écueils, des dépôts précieux
Franchirent tes dangers sous la garde des dieux.
Un navire chargé d'augustes destinées
Fendit d'un cours heureux tes vagues mutinées;
Et tu vis autrefois le noble fils d'Éson
Emporter sur ton sein Médée et la Toison.
Le souffle du zéphyr, aplanissant tes ondes,
Vient de conduire encor sur tes plaines profondes
Un essaim de beautés que vit naître Colchos;
Et sous un poids si doux l'Amour courba tes flots.
Des femmes de Lydie Oriane entourée
S'avança dans les jeux triomphante, adorée.
Dans des corbeilles d'or cent nymphes de sa cour
Aux autels de Vénus, aux autels de l'Amour,
Du Pactole superbe offrirent les richesses.
Reine majestueuse et semblable aux déesses,
Oriane, au milieu du faste et des grandeurs,

Seule arrêtoit les yeux et fixoit tous les cœurs.
Époux enorgueilli, Candaule vint lui-même.
Plus fier de son amour que de son diadème,
De la belle Oriane esclave couronné,
Il dépose à ses pieds son sceptre abandonné.
Heureux de contempler l'épouse qu'il adore,
Il la voit, la revoit, et veut la voir encore:
Un desir satisfait lui redonne un desir;
Un plaisir toujours vif suit l'excès du plaisir.
« Hélas, s'écrioit-il, je suis heureux sans doute;
« Mais l'Amour a vu seul le bonheur que je goûte.
« S'il étoit plus connu, qu'il feroit de jaloux!
« Les dieux même, Oriane, envieroient votre époux.
« O reine! dédaignez ces fêtes étrangères,
« Abandonnez le prix à des beautés vulgaires:
« Un laurier plus flatteur, d'autres prix vous sont dus.
« Quittez ces ornements et tous ces vains tissus:
« D'une pompe inutile Oriane voilée,
« Inconnue à la foule, y languit isolée.
« Ah! montrez mon bonheur, montrez-vous aux mortels:
« A l'univers charmé demandez des autels. »
Je vis, non loin de là, les femmes de l'Euphrate.
L'or sur leurs vêtements, parmi la pourpre, éclate:
Leur luxe politique, étalant les bienfaits
Dont mille adorateurs ont payé leurs attraits,
Par ce vain appareil croit rehausser encore
Le prix d'une beauté que ce prix déshonore.

Les femmes de l'Égypte avançoient sur leurs pas :
Un contraste enchanteur relevoit leurs appas.
Mille feux jaillissoient de leur prunelle sombre,
Et l'éclair y sembloit étinceler dans l'ombre.
Leurs cheveux, sur leurs seins, flottants à longs replis,
Opposoient leur ébène à la blancheur des lis.
Leurs tranquilles époux marchoient à côté d'elles :
« Par goût et par devoir nous vous sommes fidèles,
« Leur disoient-ils : Isis nous soumet à vos lois ;
« Mais, plus puissants qu'Isis, vos charmes sont vos droits.
« Entre les dieux et vous notre encens se partage ;
« Nous aimons dans vos fers notre heureux esclavage.
« Nos usages, nos mœurs, l'attrait de la beauté,
« L'amour, tout garantit notre fidélité :
« L'amour, le seul amour nous répond de la vôtre.
« Triomphez dans ces jeux, votre gloire est la nôtre ;
« Mais préférez à tout le cœur de vos époux.
« Quand des soins étrangers vous éloignent de nous,
« Renfermés sous nos toits, d'une main fortunée
« Nous cultivons en paix les fruits de l'hyménée ;
« Et là, nous attendons l'heure, l'instant du jour
« Où vous reparaîtrez sur les pas de l'amour. »
Ces fiers navigateurs qui, souverains de l'onde,
Font voler leurs vaisseaux jusqu'aux bornes du monde,
Des rivages où Tyr voit la mer à ses pieds,
Amenèrent aussi leurs brillantes moitiés.
Le poids des ornements courboit leur tête altière.

On croiroit, à les voir, que la nature entière
Leur apporte les dons de cent climats divers,
Et tient, pour les parer, tous ses trésors ouverts.
Des lieux où naît le jour d'autres vinrent encore.
On dit que ces beautés, les filles de l'Aurore,
Pour contempler leur mère avancent leur réveil :
On dit que leur douleur accuse le soleil,
Quand son char, s'élevant des bords de l'hémisphère,
Éclipse les rayons et les feux de leur mère.
La tendresse est jalouse autant que l'est l'amour,
L'aurore est elle-même accusée à son tour;
Et l'on voit à regret que le reste du monde
Partage les faveurs de sa clarté féconde.
Un peuple qui couroit empressé, curieux,
Vers un objet nouveau me fit tourner les yeux.
Je vis, sous les festons d'une tente où l'or brille,
Une reine de l'Inde et sa jeune famille :
Semblables à des fleurs, ses filles l'entouroient;
Ses filles qu'elle aimoit et que ses mains paroient,
Ses filles qui déja, dans leur aimable enfance,
Des charmes de leur mère annonçoient l'espérance.
J'aperçus à leurs pieds ces monstres impuissants,
Esclaves des beautés dont ils sont les tyrans.
L'air enflammé de Gnide augmente leur tristesse :
Leurs yeux semblent y fuir un éclat qui les blesse;
Et d'un sexe adoré le concours enchanteur
De leur vain désespoir renouvelle l'horreur.

D'autres vinrent aussi de la plage lointaine
Où le fier Océan retint le fils d'Alcméne.
L'univers, en un mot, accourut dans ces jeux.
Par-tout à la beauté l'amour offre des vœux :
Les hommages par-tout sont prodigués aux belles;
Mais les plus éclatants sont les plus dignes d'elles :
Ils flattent leur orgueil, et cet orgueil jaloux
N'est satisfait d'aucun s'il ne les obtient tous.

Des bergères de Gnide enfin je suis les traces.
Belles sans ornements, elles n'ont que des graces :
On ne voit point la perle et l'or dans leurs cheveux
En captiver la tresse, en resserrer les nœuds :
Leur parure est l'émail des doux présents de Flore;
Zéphyr de ses baisers les y caresse encore.
Leur robe voltigeante, ouvrage de leurs mains,
Se déploie et se joue en replis incertains,
Et n'a dans ses contours d'autre art, d'autre élégance,
Que de marquer la taille et d'en montrer l'aisance.

Camille dédaigna la gloire de ces jeux :
Camille se disoit, modeste dans ses vœux :
« Que m'importe la palme aujourd'hui disputée?
« Je suis, grace à Vénus, belle aux yeux d'Aristée. »

De sa présence auguste honorant ce grand jour,
Diane vint : Diane, au-dessus de l'amour,
N'ambitionnoit point la couronne des belles :
La déesse eût rougi de vaincre des mortelles.

Je me trompai d'abord et je la méconnus :
Vénus étoit loin d'elle et je crus voir Vénus ;
Mais (dût-elle punir une bouche profane)
Vénus vint auprès d'elle, et je revis Diane.

Nul spectacle jamais ne fut aussi pompeux.
Les peuples réunis, mais distingués entre eux,
Offroient tout à-la-fois, à l'œil qui les dévore,
Les beautés du couchant et celles de l'aurore.
On court, on croit errer dans les climats divers :
La scène s'agrandit ; et Gnide est l'univers.

La nature, prodigue et féconde en richesses,
De charmes différents embellit les déesses :
Ainsi la main des dieux, divisant ses bienfaits,
Entre les nations partagea les attraits.
Ici c'est de Pallas la beauté grave et fière :
Là celle de Junon, majestueuse, altière ;
Ici le teint d'Hébé, ses roses, et ses lis ;
Là les traits délicats, la douceur de Thétis ;
Là la simplicité de Diane et de Flore ;
Ici les rayons purs du regard de l'Aurore ;
Là des sœurs de l'Amour les charmes ingénus,
Et quelquefois aussi l'air riant de Vénus.

Tout pays a ses mœurs, tout climat ses usages.
Chez les peuples divers, policés ou sauvages,
La décence est soumise au caprice des lois :
Par-tout on l'interpréte, on l'exprime à son choix.

Parmi tant de beautés qu'un même lieu rassemble,
Air, maintien, tout varie, et rien ne se ressemble.
La pudeur au hasard jette un voile incertain:
Ici l'épaule est nue, et plus loin c'est le sein;
Là d'un pied découvert si la vertu s'alarme,
La vertu, sans rougir, découvre un autre charme.
Tout suit l'opinion, l'honneur lui céde aussi;
Et l'on prodigue là ce qu'on refuse ici.
Les dieux sont si flattés des graces de Thémire,
Que jamais ils n'ont pu la voir sans lui sourire:
Thémire est leur ouvrage, et Thémire leur plaît.
Vénus sur elle encore ouvre un œil satisfait,
La contemple avec joie; et, seule des déesses,
N'a point en l'admirant de jalouses foiblesses.
Comme sur la verdure, entre l'émail des fleurs,
On distingue la rose à ses vives couleurs,
Au milieu des beautés dont l'essaim l'environne
L'œil reconnoît Thémire, et le cœur la couronne.
Même avant que Thémire eût pu voir tant d'attraits
(Tant d'attraits par les siens éclipsés à jamais),
La honte dispersa ses rivales confuses:
Thémire à leur orgueil ne laissa point d'excuses,
Leur vanité n'eut point l'honneur d'un long combat.
Thémire, négligée et simple en son éclat,
S'avance, elle triomphe; et Vénus dit aux Graces:
« Allez, suivez Thémire, environnez ses traces,

« Attachez sur son front mes myrtes favoris :
« Allez, c'est à vos mains à lui donner le prix.
« De toutes les beautés que le cirque rassemble,
« Thémire est la plus belle, et seule vous ressemble. »

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Pendant que ma Thémire, humble dans sa victoire,
Aux pieds de la déesse en dépose la gloire;
Qu'elle brûle aux autels les parfums les plus doux,
Qu'elle flatte, console un sexe né jaloux;
Et que, distribuant les fleurs de sa couronne,
Aux nymphes de sa suite elle-même les donne;
Moi, respectant des soins si dignes de son cœur,
Seul, au fond d'un bosquet, je rêve à mon bonheur.
  O surprise! soudain j'aperçois Aristée.
Je l'avois vu dans l'antre où, par nous consultée,
Vénus nous prononça son oracle sacré:
Je me sentis heureux de l'avoir rencontré.
Ah! l'attrait fut égal: nos ames élancées
Brûlèrent de confondre et d'unir leurs pensées.
Eh! pouvois-je éluder ce sentiment vainqueur?
Tel est des Gnidiens le prestige enchanteur:
On éprouve à leur vue, à leur seule présence,
Tout ce qu'après les maux et l'ennui de l'absence
Deux fidéles amis, au moment du retour,
Ont pu goûter jamais et d'ivresse et d'amour.
  Nos cœurs, qui s'attiroient, d'eux-mêmes se donnèrent:
L'un dans l'autre bientôt tous deux ils s'épanchèrent.

Je crus voir l'Amitié, d'un air riant et doux,
Descendre de son char, s'asseoir auprès de nous,
Ses mains unir nos mains; et, les serrant ensemble,
Consacrer à jamais le nœud qui nous rassemble.
D'un plaisir inconnu nos sens étoient ravis.
Nous nous dîmes d'abord quelques mots peu suivis:
(Tel est du sentiment la première éloquence.)
Un desir d'Aristée ouvrit ma confiance:
Il voulut me connoître, et tel fut mon discours.

Aux murs de Sibaris ont commencé mes jours.
Vénus, dans les devoirs du plus saint ministère,
Occupoit aux autels Antiloque mon père...
Peut-être ignorez-vous les mœurs de Sibaris?
Que ces mœurs, Aristée, inspirent le mépris!
Sans doute il est affreux de haïr sa patrie!
Aux yeux de l'univers la mienne s'est flétrie.
Là, souillant du plaisir l'aimable pureté,
On confond les besoins avec la volupté.
Tous les arts bienfaisants ont fui de cette enceinte:
Sibaris les chassa, dans l'odieuse crainte
Que leur bruit, leur tumulte, autour de ses palais,
De son peuple indolent ne pût troubler la paix.
Mais les arts corrupteurs sont accueillis par elle:
S'ils ouvrent au plaisir quelque route nouvelle,
S'ils flattent sa mollesse et ses goûts insensés,
Par des prix, des honneurs, ils sont récompensés.
O honte!... oui, mon ami, j'ai vu le Sibarite

Enrichir des bouffons la troupe parasite,
Et laisser sans fortune, ainsi que sans éclat,
Un peuple de héros, la gloire de l'état.
  Autour de Sibaris, les campagnes riantes
Offrent de tous côtés des moissons abondantes :
Mais un faste insolent abuse dans ces lieux
Des présents de la terre et des faveurs des cieux.
Ces biens, loin d'éveiller une noble industrie,
Dans un honteux repos endorment ma patrie.
  Les citoyens oisifs, se créant des besoins,
D'un sexe né frivole imitent tous les soins.
Dans des métaux brillants, où se peint leur image,
On les voit composer les traits de leur visage,
Se couronner de fleurs, parfumer leurs cheveux,
En suspendre la tresse, en arrondir les nœuds.
Leur main avec tant d'art et nuance et colore
Un teint pâle et flétri que l'art flétrit encore ;
Tous ces mortels enfin, lâches, efféminés,
D'un éclat si pompeux marchent environnés ;
Tant de luxe amollit et dégrade leurs ames,
Que l'œil, dans Sibaris, croit ne voir que des femmes.
  La beauté sans pudeur y cède sans amour :
Chaque jour voit finir l'espoir de chaque jour.
On n'y recherche point ce bien, ce bien suprême,
Ce doux plaisir d'aimer, d'être aimé comme on aime :
D'un éclair de bonheur on s'y laisse éblouir,
On demande, on obtient ; et l'ame croit jouir.

Jouir! non, mon ami; nul charme n'environne,
Ne précède, ne suit les faveurs que l'on donne.
On est bientôt heureux, mais on n'est rien de plus.
Ces détails si touchants, ces combats, ces refus;
Tous ces soins, tous ces maux, toutes ces jouissances;
Ce contraste enchanteur de craintes, d'espérances,
Tant de moments heureux avant l'heureux moment,
Les doutes de l'amante, et les vœux de l'amant,
Cette pudeur aimable, encor plus qu'importune,
Mille plaisirs pour un, cent conquêtes pour une;
Tous ces riens, en un mot, dont l'amour fait le prix,
Voilà ce que jamais n'a connu Sibaris.

Si la beauté du moins, sous un maintien modeste,
Y voiloit de ses mœurs le désordre funeste!
Mais elle brave tout: rien, non rien dans ces lieux
N'effarouche l'oreille ou n'étonne les yeux.

Loin que le Sibarite, en voltigeant sans cesse
Et d'objets en objets et d'ivresse en ivresse,
Épure enfin son ame au feu des voluptés;
Las de tant de plaisirs rapidement goûtés,
Il ne s'y livre plus qu'avec indifférence:
Ils n'ont tous à ses yeux qu'une même nuance.
Son ame sans ressort languit sans mouvement,
Et ne peut distinguer un goût d'un sentiment.

Dans le rire affecté d'une joie apparente
Il consume le cours de sa vie indolente;
Mais ce dehors trompeur cache un profond ennui:

Cet ennui le dévore, il le traîne avec lui;
Et c'est en vain qu'il quitte, en croyant se distraire,
Un plaisir qui déplaît pour un qui va déplaire.
De mes concitoyens les sens trop délicats
Toujours près du bonheur, ne le possèdent pas.
Il échappe à leurs soins, à leurs recherches vaines;
Mais, froids pour le plaisir, ils ressentent les peines.
Leurs maux les plus légers sont des tourments affreux.
L'un d'eux (et ce trait seul me fait rougir pour eux),
L'un d'eux, sur le duvet où leur ennui repose,
Sut trouver la douleur dans le pli d'une rose.
Automates flétris, fantômes épuisés,
Du poids de leur parure ils semblent écrasés:
Leur corps foible et tremblant s'affaisse sous lui-même.
Tous ces voluptueux, dans leur mollesse extrême,
Sont éblouis du jour dont ils sont éclairés.
On les voit sur leurs chars, pâles, défigurés,
S'évanouir au bruit de leurs coursiers rapides.
Au milieu des festins, sur leurs lèvres livides,
Leurs mains, en tremblotant, portent des coupes d'or:
Ils y burent l'ennui qu'ils vont y boire encor.
Pour hâter le soleil et la course des heures,
Étendus sur des lits au fond de leurs demeures,
Heureux de s'oublier, ils dorment sous le dais:
Le silence et la nuit règnent dans leurs palais.
Là, bercés tristement des mains de la mollesse,
Leur propre oisiveté les lasse et les oppresse.

Brisés par le repos, tourmentés sur des fleurs,
Ils s'agitent enfin, et vont languir ailleurs.
Trop foibles (dieux puissants, rendez vain cet augure),
Trop foibles pour porter le fardeau d'une armure,
Épouvantés chez eux de l'ombre des dangers,
Plus timides encore aux yeux des étrangers,
Esclaves destinés aux fers d'un nouveau maître,
Ils auront pour vainqueur quiconque voudra l'être.
A peine la raison éclaira mes esprits,
Que je fus indigné des mœurs de Sibaris.
J'ai toujours craint les dieux; et la vertu m'est chère.
« Ah! fuyons, dis-je alors; qu'un autre ciel m'éclaire.
« Auprès de mon berceau trop long-temps enchaîné,
« Je ne respire ici qu'un air empoisonné.
« Fuyons: que ce vil peuple, ennemi de lui-même,
« Attache aux voluptés sa volupté suprême,
« Qu'heureux dans Sibaris il veuille l'habiter,
« Il est fait pour s'y plaire, et moi pour la quitter. »
Je cours, je vole au temple, aux pieds de la déesse;
J'écarte, autour de moi, la foule qui s'empresse,
Je m'élance aux autels (à ces mêmes autels
Où mon père apportoit l'hommage des mortels),
Je m'élance, et m'écrie au milieu du tumulte:
« J'abandonne, ô Vénus! et ton temple et ton culte;
« Je t'offrirai par-tout l'encens que tu chéris;
« Mais je l'offrirai pur, plus pur qu'à Sibaris. »
Je partis; et bientôt j'arrivai dans la Crète.

Pour un cœur vertueux quelle horrible retraite!
Mes yeux, ô mon ami! n'ont vu dans ce séjour
Que d'affreux monuments des fureurs de l'amour.
Là ce taureau d'airain qui, par son imposture,
Servit, trompa des feux dont frémit la nature:
Ici ce labyrinthe embarrassé, confus,
Où les pas égarés s'égaroient encor plus:
Mais, conduit par un fil dans ce vaste édifice,
Thésée en éluda le piége et l'artifice.
Là le palais de Phèdre et plus loin son tombeau;
Phèdre qui du soleil fit pâlir le flambeau,
Phèdre qui, respirant l'inceste et l'adultère,
N'a que trop imité Pasiphaé sa mère.
Je vis, non loin de là, le temple de sa sœur.
De la tendre Ariane on y plaint le malheur;
Ariane qui, seule errant à l'aventure,
Pleuroit dans les déserts la fuite d'un parjure;
Mais qui, trop foible encor, ne se repentoit pas
D'avoir de ce perfide accompagné les pas.

Je vis enfin, je vis l'autel d'Idoménée.
O malheureux vainqueurs! ô gloire infortunée!
Tous ces Grecs échappés à cent périls divers,
Aux combats de l'Asie, à la fureur des mers,
Poursuivis par Vénus et par les Euménides,
Trouvèrent sous leurs toits des épouses perfides:
Dans leurs embrassements ils reçurent la mort.
Idoménée, hélas! eut un plus triste sort.

Il va périr; un vœu le sauve du naufrage:
Vœu cruel!... C'est son fils qu'il immole au rivage.
Je quittai cette terre odieuse à Vénus.
  L'orage me jeta sur des bords inconnus,
Qu'entouroit de son onde une mer en furie:
C'étoit Lesbos, Lesbos de Vénus peu chérie.
Aux femmes de cette île elle ôte la pudeur,
L'agrément à leurs traits, l'innocence à leur cœur.
Ah! laisse-les brûler d'une flamme plus pure;
Déesse! que ton fils les rende à la nature!
Lesbos de trop d'horreurs a souillé tes regards.
  C'est là que Mitylène élève ses remparts.
Sapho de Mitylène est la honte et la gloire:
Cette immortelle sœur des filles de mémoire
Abandonne son ame à de folles amours:
Elle abhorre son sexe et le cherche toujours.
Hélas! combien de fois elle a maudit ses charmes!
Combien de fois, réduite à répandre des larmes,
A-t-elle détesté les penchants de son cœur!
« Amour, cruel enfant, tu ris de ma douleur,
« Disoit-elle. Ah! pourquoi mêles-tu tant de peines
« A d'impuissants desirs, à des flammes si vaines?
« Venge-toi, punis-moi de mes coupables feux:
« Oui, frappe; je crains moins ton courroux que tes jeux. »
  Bientôt j'abandonnai ces funestes rivages.
J'arrivai dans Lemnos: de ses peuples sauvages,
Vénus reçoit encor des affronts plus cruels.

Sur leurs rochers fumants Vénus n'a point d'autels;
Et de ces cœurs grossiers la farouche rudesse
Craindroit de s'amollir en servant la déesse.
Justement irritée, elle a puni cent fois
Leur orgueil dédaigneux, leur mépris pour ses lois:
Mais, dans les châtiments, ce peuple plus impie
Renouvelle son crime, et jamais ne l'expie.

J'osai tenter encor le caprice des flots;
Le souffle des zéphyrs me porta vers Délos:
J'habitai peu de temps cette île révérée.
Je ne sais si des dieux la sagesse éclairée
Du cours de nos destins et des évènements
A daigné mettre en nous quelques pressentiments;
Mon ami, je ne sais si notre ame immortelle,
Si de l'ame des dieux cette pure étincelle
De sa noble origine aura pu retenir
Le pouvoir de percer l'ombre de l'avenir;
Mais Délos, me laissant ma vague inquiétude,
Ne put de mes esprits fixer l'incertitude;
Et vers un ciel nouveau je sentis que mon cœur
S'élançoit, attiré par l'espoir du bonheur.

Une nuit où mon ame, entière à sa pensée,
Du poids de ses liens sembloit débarrassée;
Où, du premier sommeil légèrement surpris,
Mes sens n'égaroient plus le cours de mes esprits;
Il m'apparut soudain... dirai-je une mortelle?
Une divinité?... Qu'importe? elle étoit belle.

Je crois la voir encor : dieux ! quel air et quels traits !
Vénus a plus d'éclat sans avoir plus d'attraits.
Des charmes différents qu'elle unit et rassemble
Aucun n'est régulier... on aime leur ensemble :
On ne l'admire point ; elle enchante, elle plaît ;
Elle peut être mieux... Elle est mieux comme elle est.
Ses cheveux en désordre errent à l'aventure ;
Mais cet abandon même en devient la parure.
C'est ce je ne sais quoi dont l'œil est si flatté,
Que la beauté n'a point, qui n'est point la beauté ;
Qu'on ne peut définir, qu'en vain l'on voudroit peindre ;
Secret de la nature où l'art ne peut atteindre !
Bientôt elle sourit à mon étonnement :
Quel sourire, Aristée ! et qu'il étoit charmant !
Sourire de Vénus, à peine tu l'effaces !
Elle me dit : « Je suis la seconde des Graces :
« C'est Vénus qui m'envoie ; elle veut ton bonheur.
« Mais pars : cours avant tout mériter sa faveur,
« Cours au temple de Gnide adorer l'immortelle. »
Alors elle s'envole, et mon songe avec elle.
En vain j'étends les bras : plus prompt que les éclairs,
Son fantôme léger disparoît dans les airs,
Elle fuit ; et mon cœur, après l'avoir perdue,
Soupira du plaisir que m'avoit fait sa vue.

Je pars... O doux climat !... ô fortuné séjour !
O Gnide ! sur tes bords je respirai l'amour !
Aristée, oui, je crus y prendre un nouvel être :

Dans un autre univers votre ami crut renaître,
Je sentis... Mais comment pourrai-je l'exprimer?
Je n'aimois point encor, mais je voulois aimer.
Je ne sais si l'Amour, si Vénus elle-même
S'emparoient de mes sens: mon trouble étoit extrême;
A pas précipités j'errois dans ces beaux lieux:
Mes yeux les dévoroient, ils enchantoient mes yeux.
Quel bruit interrompit mes douces rêveries!
Un essaim de beautés, sur l'émail des prairies,
Badinoit, folâtroit, des jeux environné.
Par un charme vainqueur je me sens entraîné:
Je me disois: Hélas, que fais-je? où vais-je? où suis-je?
Quel est donc de ces lieux l'attrait et le prestige?
Quoi! déja de l'amour j'ai les égarements!
Quoi! je vole, inquiet, à ces objets charmants!
Il n'importe; je cède au pouvoir qui m'attire,
Je cours impatient... Je vois... je vois Thémire.
Sans doute pour s'aimer nos deux cœurs étoient faits.
Thémire m'éblouit de l'éclat de ses traits,
Thémire éclipsa tout, je ne regardai qu'elle.
Je serois mort, ami, mais d'une mort cruelle,
Si cette nymphe aimable, avec un tendre accueil,
N'eût fait tomber sur moi la faveur d'un coup d'œil.
« O Vénus! m'écriai-je, ô puissante déesse!
« S'il est vrai qu'à mon sort ta bonté s'intéresse,
« Si tu promis ici le bonheur à mes feux,
« Enfin, si c'est ici que je dois être heureux,

« Déesse, que ce soit avec cette bergère!
« Oui, toute autre beauté me devient étrangère.
« Elle seule, ô Vénus! peut combler tes bienfaits,
« Et remplir tous les vœux que je ferai jamais. »

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

CHANT CINQUIÈME.

De mon nouveau bonheur j'entretiens Aristée.
Pour soulager son ame, en secret tourmentée,
Instruit de mes amours, il raconta les siens.
Du feu de ses récits j'animerai les miens;
Oui, tout ce qu'il m'a dit je pourrai le redire:
Le dieu qui l'inspiroit est le dieu qui m'inspire.
   Ma vie, obscure et simple en ses événements,
Ne tient son intérêt que de mes sentiments,
Dit-il: à peu d'éclat vous devez vous attendre.
Mes peines, mes plaisirs, un cœur fidèle et tendre,
Camille et ses attraits, Camille et mes amours,
Des jours heureux... voilà le tableau de mes jours.
   Camille est Dorienne, et Gnide est sa patrie.
Sa famille honorable y fut toujours chérie;
Mais ce lustre pour elle est un lustre emprunté:
Sans biens et sans naissance elle auroit la beauté,
Elle auroit tout; et plaire est son plus doux partage.
C'est cet air séduisant qui prévient, flatte, engage;
Ce sont, ô mon ami, ces appas enchanteurs
Que les yeux satisfaits vont peindre dans les cœurs.
Il n'est point de beauté que Camille n'efface,
Point qui n'ambitionne et son charme et sa grace.

Pour nous, dès qu'une fois nous avons vu ses traits,
Il faut la voir toujours, ou ne la voir jamais.
Sa taille, dont les yeux admirent l'élégance,
Comme un roseau flexible aisément se balance:
Son front, toujours modeste, est noble sans orgueil;
Le regard le plus pur s'échappe de son œil,
Il est vif; et l'on croit qu'il va devenir tendre:
J'ai vu, j'ai vu cent fois mes rivaux s'y méprendre.
Que vous dirai-je encor? C'est un mélange heureux
Des plus beaux traits unis par d'invisibles nœuds.
Leur accord fait leur charme; et de cette harmonie
L'ame éprouve bientôt la douce tyrannie.
Camille en sa parure est simple et sans apprêt;
Mais l'art le plus pompeux près d'elle disparoît.
Ce feu dont la beauté rarement étincelle,
L'esprit, anime encor sa grace naturelle;
Il se peint dans son geste, il brille dans ses yeux:
Folâtre tour-à-tour, tour-à-tour sérieux,
Chez Camille il amuse, il instruit ou badine.
C'est la sage Minerve, ou l'aimable Euphrosine.
Plus vous avez d'esprit, plus vous goûtez le sien:
On s'enivre à longs traits de son doux entretien.
Sur sa bouche ingénue est l'aimable sourire:
Elle s'ouvre; et l'on croit que son ame y respire.
Sa voix tendre et flexible, avec un son flatteur,
Retentit à l'oreille, et va parler au cœur.
Sentir, peindre, exprimer, voilà son éloquence.

De tout ce qu'elle fait, de tout ce qu'elle pense,
L'art le plus innocent est au loin rejeté.
C'est la candeur unie à la simplicité;
C'est le ton naturel, le ton vrai des bergères.
Ces traits si délicats, ces graces si légères,
Ces nuances enfin n'échappent point aux yeux;
Mais le cœur les saisit et les sent encor mieux.

Ah! j'ai plus que senti, j'ai craint ces avantages.
Et cependant on m'aime, on reçoit mes hommages:
On n'a point dédaigné, point rebuté mes vœux.
Jugez, ô mon ami! combien je suis heureux
Quand l'amour me retient aux genoux de Camille!
Je la vois satisfaite, et riante, et tranquille:
Mais si, loin de ses pas, je m'écarte un moment,
Elle s'afflige: il faut lui faire le serment
Que moi, qui ne respire et ne vis que pour elle,
Je reviendrai bientôt et reviendrai fidèle.
Sans cesse je lui dis: Je t'aime... Elle me croit:
Je t'adore, ajouté-je... Elle le sait, le voit;
Mais plus je le lui dis et plus elle l'ignore,
Et je le dis cent fois, pour le redire encore.
Si je lui dis: « Tu fais le bonheur de mes jours:
« Tu fais le mien, dit-elle, et le feras toujours. »
En un mot sa tendresse, à ma tendresse égale,
Entre elle et mes desirs met si peu d'intervalle,
Que souvent, malgré moi foible et présomptueux,
Je me crois digne d'elle et digne de ses feux.

Déja, depuis un mois, je goûtais sa présence;
Mais toujours renfermé dans l'ombre du silence,
Mon amour au-dehors craignoit de s'épancher:
A mes propres regards je voulois le cacher.
Plus Camille sembloit mériter d'être aimée,
Plus elle savoit plaire à mon ame charmée;
Moins j'osois d'un aveu tenter l'évènement.
« Camille, eh! de quel front m'avouer ton amant,
« Moi, berger peu connu des champs de la Doride,
« Moi qui, te rencontrant dans les remparts de Gnide,
« Embarrassé, surpris, n'osai lever les yeux;
« Et crus que ta conquête honoreroit les dieux?
« Camille, à ton amant pardonne cet outrage!
« J'ai voulu de mon ame effacer ton image:
« Je ne l'ai pu, Camille; et voilà mon bonheur.
« Ton image à jamais restera dans mon cœur.
Je lui disois un jour: « J'aimois le bruit du monde;
« J'aime aujourd'hui les bois, leur retraite profonde:
« Je nourrissois en moi d'ambitieux desirs;
« Te plaire est ma fortune, et t'aimer mes plaisirs:
« Je souhaitois de voir l'univers, les empires;
« Je n'aime à respirer que l'air que tu respires:
« Enfin, Camille, enfin, tout ce qui n'est pas toi,
« Honneurs, richesses, gloire, a disparu pour moi. »
M'eût-elle tout un jour parlé de sa tendresse,
Elle m'en parle encore et m'en parle sans cesse:
Oui, mon ami, sa bouche, et ses yeux, et sa voix

Répètent les serments qu'ils m'ont faits mille fois :
Moi, toujours plus heureux, plus charmé de l'entendre,
Certain de mon bonheur, je veux encor l'apprendre.
J'ose affecter un doute ; et bientôt entre nous
Le silence succède à des débats si doux.
Ah ! silence éloquent, tendre et muet langage !
Où l'on n'exprime rien, où l'on dit davantage !
Lorsque de longs moments ont pu nous désunir,
De tout ce que j'ai vu j'accours l'entretenir.
« De quoi m'occupes-tu, me parles-tu, dit-elle ?
« Parle-moi de ton cœur : ton cœur m'est-il fidèle ?
« Eh ! que font à mes feux d'inutiles récits ?
« Étois-je, loin de toi, présente à tes esprits ?...
« Tu te tais ! est-ce ainsi que Camille t'inspire ?
« Ne me dis rien, cruel ! moi, j'ai tout à te dire. »
Quelquefois, d'un baiser consolant mes ennuis,
Elle dit : « Aristée est triste !... — Oui, je le suis ;
« Mais ma tristesse est douce, et vaut les ris eux-mêmes.
« Je sens couler mes pleurs : pourquoi pleurer ? tu m'aimes.
« Je m'afflige, et ne sais ce qui peut m'affliger.
« Va, laisse sur mon front ce nuage léger,
« Laisse-moi soupirer mon plaisir et ma peine.
« Lorsque vers le bonheur tout mon amour m'entraîne,
« Mes sens trop agités ne peuvent en jouir :
« Mon cœur, dans sa tristesse, aime à s'épanouir.
« Chère Camille, non ; ne m'ôte point mes larmes :
« Si tu savois combien je leur trouve de charmes !

« L'amour en son ivresse est moins voluptueux.
« Eh! qu'importe qu'il pleure? Aristée est heureux. »
On me demande encor, « M'aimes-tu? — Si je t'aime!
« Mais comment m'aimes-tu?—Toujours, toujours de même.
« Mon cœur est tel encor qu'il fut le premier jour:
« Il n'est que mon amour d'égal à mon amour. »
Tout ce qui voit Camille et l'adore et l'encense:
Des traits de sa beauté tout vante la puissance.
Que de plaisirs alors je ressens à-la-fois!
L'éloge qu'on fait d'elle est celui de mon choix.
D'un sentiment d'orgueil j'ai peine à me défendre:
Tout dit: Camille est belle; seul je sais qu'elle est tendre.
Si tous deux quelquefois nous sommes entourés
De jeunes Gnidiens par son charme attirés,
Son esprit si naïf, sa grace si touchante,
Le doux son de sa voix, ses discours, tout enchante:
D'une oreille attentive on suit son entretien;
Et je voudrois alors qu'elle ne dît plus rien.
Je ne sais si l'amour rend l'amitié plus chère;
Mais il est des bergers chéris de ma bergère:
Son accueil est pour eux et caressant et doux;
Des plaisirs de l'ami l'amant devient jaloux.
Toi jaloux, Aristée! et tu l'oses paroître!
Toi, mortel trop heureux, mais indigne de l'être!
Ah! rougis d'envier un foible sentiment:
L'ami tient son bonheur du bonheur de l'amant.
Mais Camille, l'on t'aime, on ose te le dire:

Un cœur sensible est foible et facile à séduire.
Crains tes adorateurs, crains leurs piéges secrets.
S'ils viennent te jurer qu'ils t'aiment... ils sont vrais.
Mais d'aimer plus que moi si leur bouche t'assure,
Ne les crois pas, Camille; ils ont fait un parjure.

Quand je vais la chercher, quand de loin je la voi,
Lorsque je cours vers elle, et qu'elle accourt vers moi,
Mon cœur troublé s'égare; elle approche, il s'agite:
Elle vient, c'en est fait; il s'envole, il me quitte.
Je ne le retiens point, Camille, il est ton bien:
Ah! tu l'as trop payé! tu l'as payé du tien!

Si ma bouche égarée, ou ma main téméraire,
Cherche à lui dérober une faveur légère,
Elle me la refuse et combat mon desir;
Mais elle en donne une autre, et double mon plaisir.
Ah! ne soupçonnez point Camille d'artifice:
Elle résisteroit, céderoit par caprice!
Non, non; je connois trop son amour, sa vertu,
Son amour si craintif, par l'honneur combattu.
Elle doute, elle hésite, elle pleure, elle tremble;
Et voudroit tout donner, tout refuser ensemble.

« Respectez, me dit-elle, un cœur trop alarmé:
« Ne vous suffit-il pas que vous soyez aimé?
« Que demande Aristée, et que veut-il encore?...
« —O ciel! ce que je veux! quoi! Camille l'ignore!
« Tu n'aimes qu'avec crainte, et j'aime avec fureur.
« Il est, n'en doute pas, un doux moment d'erreur,

« Un crime de l'amour, que l'amour justifie :
« Permets ce crime, et fais le bonheur de ma vie...
« Quel est donc cet effroi que je ne puis calmer ?
« Si quelque jour, hélas ! je cessois de t'aimer,
« Camille, que ce jour, déplorable, funeste,
« De mes jours malheureux empoisonne le reste !
« Ou plutôt, que la Parque en termine le cours :
« Qu'il soit, ce jour affreux, le dernier de mes jours ! »
Il se tut ; mais rempli de l'objet qu'il adore,
Il cessa d'en parler pour y penser encore.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

CHANT SIXIÈME.

Nos cœurs, livrés sans crainte à ces épanchements,
Se confioient ainsi leurs plus doux sentiments :
Mais nos pas, qui suivoient des routes ignorées,
Ne retrouvèrent plus leurs traces égarées.
  Une première erreur entraîne mille erreurs.
Des tapis de verdure et des chemins de fleurs
Favorisant encor nos tendres rêveries,
Tranquilles, nous marchions sur l'émail des prairies.
Quel objet tout-à-coup intimida nos yeux !
De sa cime effrayante un mont frappoit les cieux.
Sur ses flancs escarpés une caverne sombre
S'ouvroit, s'élargissoit, et s'enfonçoit dans l'ombre.
« L'humble vertu, disais-je, habite ce séjour :
« Plus d'un sage s'exile et se dérobe au jour.
« Avançons. » O surprise ! ô demeure abhorrée !
Mes premiers pas à peine eurent franchi l'entrée,
Que d'un froid inconnu mes sens furent glacés.
Je sentis sur mon front mes cheveux hérissés ;
Je sentis qu'un pouvoir infernal ou céleste
Malgré moi me poussoit dans cet antre funeste ;
Et le trouble et l'effroi, le désordre et l'horreur
Entrèrent par degrés jusqu'au fond de mon cœur.

« Ah! dussions-nous ici voir redoubler nos peines,
« Ai-je dit, parcourons ces voûtes souterraines. »
Nous marchons... sous un roc creusé par les ennuis,
Où le plus noir flambeau perce à peine les nuits,
Au milieu des soupçons dont son ame est saisie,
A travers des vapeurs, je vis la Jalousie.
Sans m'effrayer, sa vue étonna mes regards:
Oui, malgré l'appareil des coupes, des poignards,
Son aspect me parut plus sombre que terrible:
Sa sourde inquiétude avoit un air paisible;
Et la morne Tristesse, et la froide Pâleur,
Et les Soucis secrets, et les Soins, et la Peur,
Et la vaine Insomnie, et la fausse Prudence,
Cortége malheureux, l'entouroient en silence.
Elle souffla sur nous; elle étendit sa main,
En comprima nos cœurs, en pressa notre sein;
Ce monstre sur nos fronts l'appesantit encore...
O prodige! ô terreur! ô pouvoir qu'on ignore!
Tout prit autour de nous un aspect plus affreux.
Mille fantômes vains, mille spectres hideux
Remplirent nos esprits, tourmentèrent nos ames:
Nous crûmes aux erreurs que nous imaginâmes.
« Avancez, nous dit-elle, et domptez votre effroi:
« Une divinité, plus puissante que moi,
« Vous attend dans cet antre et déja vous appelle.
« Elle est digne de vous, vous êtes dignes d'elle;
« Oui, courez, hâtez-vous, infortunés humains:

« Courez ; elle mettra le glaive dans vos mains. »
De mille affreux serpents sa tête étoit armée :
Aux lueurs qu'ils dardoient d'une langue enflammée,
A leurs longs sifflements qui nous glaçoient d'horreur,
Notre œil épouvanté reconnut la Fureur.
Soudain de ses cheveux elle arrache et dénoue
Un serpent qu'elle irrite et que son bras secoue.
Il part comme un éclair... Je voulus le saisir...
Il étoit dans mon cœur, que je sentis transir.
A ce coup imprévu je demeure stupide ;
Mais bientôt le poison, devenu plus rapide,
Court infecter mon sang dans ses canaux divers ;
Je brûlai, je me crus au milieu des enfers.
Dans mon sein palpitant mon ame hors d'haleine
Se débattoit, luttoit, se contenoit à peine :
Tous mes muscles tendus s'épuisoient en efforts.
Mon déplorable ami partageoit mes transports ;
Et nous crûmes, en proie à tant de barbaries,
Que nous tournions tous deux sous le fouet des Furies.
Par un accès de rage à la fin emportés,
Nous courûmes dans l'antre à pas précipités ;
Nos pas retentissoient sous ces voûtes funèbres.
Insensés ! nous cherchions, à travers les ténèbres,
Tantôt la Jalousie, et tantôt la Fureur !
L'aveugle égarement ne connoît plus la peur :
Nous serrions dans nos bras ces déités cruelles.
Ah ! nous fûmes bientôt aussi barbares qu'elles.

Nos bouches insultoient aux noms les plus chéris :
Nous appelions Camille et Thémire à grands cris.
Si Camille et Thémire alors s'étoient montrées,
Nos mains, nos propres mains les auroient déchirées.
Nous revîmes enfin l'astre éclatant des cieux :
Sa brillante lumière importuna nos yeux ;
La nuit d'où nous sortions fut presque regrettée.
Des plus noires vapeurs l'ame encor tourmentée,
Et ne pouvant traîner nos corps appesantis,
Nous tombâmes tous deux mourants, anéantis.
Hélas ! notre repos fut lui-même un supplice !
Il semble que sous nous la terre s'endurcisse :
Nos yeux secs et brûlants nous refusent des pleurs ;
Nul soupir échappé ne soulage nos cœurs.
La nature s'épuise et devient insensible :
Je m'endormis... Combien ce sommeil fut pénible !
Qu'il mêla d'amertume à ses tristes pavots !
Un songe, un songe affreux renouvela mes maux :
Il m'offrit des objets, des images plus sombres,
Plus terribles que l'antre et que ses pâles ombres.
J'étois à chaque instant réveillé par l'effroi :
La perfide Thémire étoit auprès de moi,
Je la voyois... O ciel ! oserai-je le dire?
Oui, mon plus grand tourment étoit de voir Thémire ;
Et d'un rêve cruel l'épouvantable horreur
De mes soupçons jaloux réalisoit l'erreur.
Je sors en m'agitant du sein de la poussière :

Je sors, en m'agitant, du sein de la poussière:
« Faut-il fuir, m'écriai-je, et l'ombre et la lumière?
« Quoi! je trouve par-tout un spectacle odieux!
« Quoi! Thémire infidèle... Infidèle à mes yeux!
« Est-ce une autre Euménide à mes pas attachée?
« L'ingrate!... De mon cœur qu'elle soit arrachée.
« Ah! dieux! aurois-je cru qu'un jour, dans mes souhaits,
« J'aurois à demander de ne la voir jamais? »
Mon esprit éperdu reprend toute sa rage:
« Aristée, ai-je dit, tu dors et l'on t'outrage!
« Tu dors! réveille-toi, suis mes pas, vengeons-nous:
« Par la flamme et le fer viens signaler nos coups;
« Du sang de ces troupeaux inondons les prairies...
« Regarde les bergers sur ces rives fleuries;
« Ils soupirent en paix leur bonheur et leurs feux:
« Seront-ils, Aristée, impunément heureux?
« Ah! troubler leurs plaisirs, c'est soulager nos peines...
« Non; ne poursuivons point des vengeances si vaines:
« Vois-tu sous l'horizon ce temple s'enfoncer?
« Viens; s'il est à l'Amour, je veux le renverser:
« Sur son autel détruit, détruisons sa statue:
« Oui; je veux qu'à mes pieds elle tombe abattue,
« Allons; et qu'il frémisse au bruit de nos fureurs. »
Rien, dans ce noir projet, n'intimide nos cœurs:
Il semble que chez nous la force se ranime:
Plus d'audace jamais n'accompagna le crime;

Nous traversons les prés, les ruisseaux, les forêts.
Un rocher devant nous élève ses sommets;
Notre essor le franchit, et rien ne nous arrête:
Le temple où nous volons en couronne le faîte,
Nous entrons... A Bacchus il étoit consacré.
O puissance des dieux! secours inespéré!
Soudain de nos transports la violence cesse:
Un songe disparoît avec moins de vitesse;
Et nos troubles calmés, dans cet heureux moment,
Ne laissèrent en nous qu'un long étonnement.
Je cours, je tombe aux pieds du dieu qui nous protége.
« Tu viens de m'épargner le plus grand sacrilége,
« Lui dis-je, je te dois le repos de mes sens.
« Ah! pour tant de bienfaits accepte mon encens! »
Je vole au sanctuaire et cherche la prêtresse:
Elle vient; dans ses yeux brille une douce ivresse;
Je m'avance, et lui dis: « Vous voyez deux mortels
« Chers au dieu dont vos mains décorent les autels:
« Nous l'avons éprouvé bienfaisant et propice;
« Nous voulons dans son temple offrir un sacrifice:
« De vos augustes soins daignez nous honorer. »
Tandis qu'elle commande et fait tout préparer,
Moi, dans l'empressement du zèle qui m'anime,
Je cours sous le parvis chercher une victime;
Je l'amène: déja son flanc mal assuré
Trembloit et palpitoit sous le couteau sacré,

Le temple retentit des accords d'Aristée:
Au dieu qu'il adoroit cette hymne fut chantée.

Bacchus, tu te plais dans les ris
Et dans leur doux tumulte:
Autour de tes autels chéris
La joie est notre culte.
La gaieté, les aimables jeux
Habitent dans ton temple;
L'infortuné devient heureux
Sitôt qu'il t'y contemple.

Si notre raison sur tes pas
Et s'enivre et sommeille,
Le plaisir l'endort dans tes bras,
Le plaisir l'y réveille.
Lorsque les dieux, troublant nos cœurs,
Nous en ôtent l'usage,
Tu viens dissiper nos erreurs
Et chasser le nuage.

Si, conduite par les Soupçons,
L'affreuse Jalousie

Nous infecte des noirs poisons
    Dont son ame est saisie;
Tu parois, tu brises les fers
    Dont elle nous enchaîne;
Et ton pouvoir dans les enfers
    Replonge l'inhumaine.

La victime à l'instant reçoit le coup mortel.
Du nectar le plus pur on arrose l'autel,
L'encens brûle, et s'éteint; le sacrifice cesse.
A la foule attentive, à l'auguste prêtresse
Je dis par quel prodige, entraînés et surpris,
Nous avions vu dans l'antre abuser nos esprits.
Nos malheurs inspiroient l'intérêt le plus tendre...
Tout-à-coup au-dehors un bruit se fait entendre.
Les accents de l'airain, les cris de mille voix
Grondent dans les rochers, frémissent dans les bois:
Nous volons au portique, et nous sortons en foule.
Sur la plaine obscurcie un nuage épais roule;
Il avance vers nous à flots tumultueux.
On voit, dans les transports d'un trouble impétueux,
Sur la cime des monts, à travers les vallées,
Les bacchantes en feu courir échevelées;
Leur voile dans les airs se disperse égaré,
De feuillages nouveaux leur front est entouré;

Les pampres voltigeants s'unissent au lierre;
De leur thyrse à grands coups elles frappoient la terre.
Le vieux Silène arrive, incertain, chancelant;
Son animal tardif le traîne d'un pas lent:
D'ivresse et de vapeur sa tête embarrassée
Tour-à-tour se soulève et retombe affaissée;
Son corps, qui s'abandonne à ses balancements,
Du tranquille animal suit tous les mouvements.
Là s'agite en tumulte une folle jeunesse:
Pan, le dieu Pan s'élance et bondit d'alégresse;
De son aigre pipeau les sons retentissoient.
Les satyres légers autour de lui dansoient.
On voit dans tous les yeux étinceler la joie,
Le rire épanoui librement se déploie,
Un aimable désordre unit, confond les jeux;
On chante, on s'entrelace, on court, on est heureux.
Le nectar est versé des mains de la Folie,
Et de ses flots brillants chaque coupe est remplie.
Enfin je vis Bacchus par des tigres traîné:
Son char d'un peuple immense étoit environné.
Tel aux rives du Gange il parut dans sa gloire,
Jeune, portant par-tout la joie et la victoire.

On voyoit Ariane assise à ses côtés.
O fille de Minos! vos soupirs répétés
Redemandoient au ciel le parjure Thésée,
Quand Bacchus, consolant une amante abusée,
Vint essuyer les pleurs qui couloient de vos yeux.

Il prit votre couronne et la mit dans les cieux:
Il offrit et sa gloire et son cœur à vos charmes.
Ah! s'il n'eût pu tarir la source de vos larmes,
Bacchus auroit été plus malheureux que vous.
Vous le vîtes alors tomber à vos genoux:
« Aimez-moi, vous dit-il, aimez-moi, je vous aime;
« Thésée à son bonheur a renoncé lui-même:
« Autant qu'il vous fut cher que l'ingrat soit haï.
« Oubliez un amour si lâchement trahi;
« Couronnez un amant plus tendre et plus fidéle:
« Pour vous aimer toujours, je vous rends immortelle. »
  Descendu de son char, se tenant par la main,
Le couple dans le temple entra d'un air serein:
La route sous leurs pas de fleurs étoit semée:
Auprès de son amant, satisfaite et charmée,
Ariane disoit: « Restons dans ces beaux lieux,
« Je saurai mieux t'y plaire, et tu m'aimeras mieux;
« Répands sur ces climats une joie éternelle;
« Vénus régne ici près, tu dois régner près d'elle:
« Ariane et Bacchus, et Vénus et l'Amour
« N'auront plus qu'un empire et qu'une même cour.
« Cède, cède à mes vœux: que tes mains adorées
« Comblent de leurs faveurs ces heureuses contrées.
« Depuis que ton amante en a respiré l'air,
« Plus aimable à ses yeux, tu lui deviens plus cher.
« Qui m'eût dit que mon cœur t'aimeroit davantage?
« Hé quoi, d'un immortel tel est donc le partage?

« Il peut donc aimer plus, quand il aime à l'excès?
« Ses vœux les plus outrés ne sont point indiscrets?
« Et, toujours plus heureux dans chaque jouissance,
« Il porte son bonheur plus loin que l'espérance?
« Il n'importe; fuyons, fuyons l'éclat des cieux:
« La gloire dans l'Olympe occupe trop les dieux.
« Ce n'est que sur la terre, au sein de ces retraites,
« Au fond de ces bosquets, dans leurs routes secrètes,
« Que l'ame indépendante et prompte à s'enflammer
« Se livre sans contrainte au doux plaisir d'aimer.
« Viens: tandis que la foule, à te plaire empressée,
« Va se livrer au bruit d'une joie insensée,
« Tout entière à mes feux, à mon bonheur, à toi,
« Je n'aurai que l'Amour entre Bacchus et moi. »
Le dieu sourit; le dieu, sous l'aile du mystère,
Conduisit Ariane au fond du sanctuaire.
Alors un feu divin s'alluma dans nos sens:
Nos troubles, nos transports devinrent plus pressants.
Nous bûmes à longs traits la coupe enchanteresse:
Pan eut moins de gaieté, Silène moins d'ivresse;
Et, le thyrse à la main, nous suivîmes tous deux
Les danses, les concerts, les courses, et les jeux.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

CHANT SEPTIÈME.

La foule se sépare, on se quitte, on soupire;
Nous-mêmes revenus de notre heureux délire,
De ces lieux enchantés nous partons à regret.
Nous sentîmes bientôt que leur charme secret
N'avoit que ralenti, que suspendu nos peines:
Le poison circula refoulé dans nos veines;
Mais son feu concentré n'agit plus au-dehors.
Ce n'étoit plus la rage et ses cruels transports;
C'étoit cette tristesse où l'ame ensevelie
Dévore les chagrins dont elle s'est remplie.
Les terreurs, les soupçons s'emparèrent de nous:
J'étois moins furieux, mais j'étois plus jaloux.
  Fatal égarement! redoutables foiblesses!
Il nous sembloit alors que les noires déesses
N'avoient eu d'autre objet en tourmentant nos cœurs
Que de les préparer au plus grand des malheurs;
Et nos songes affreux et leurs vaines images
Étoient de nos destins les horribles présages.
Nous marchions au hasard, irrésolus, distraits;
Des autels de Bacchus nous regrettions la paix.

Mais au temple de Gnide un charme nous attire:
Nous voulions voir encore et Camille et Thémire;
Oui Thémire, oui Camille; objets intéressants
Qui portoient tant de haine et d'amour dans nos sens!
Gnide vers l'horizon s'offroit à notre vue.
Son temple par degrés s'élevoit dans la nue;
Mais d'un aspect si cher notre œil fut peu frappé:
Non; nous ne goûtions point ce trouble anticipé,
Ces douceurs, qu'au moment de revoir ce qu'elle aime,
Une ame sait goûter, recueillie en soi-même.
Mon ami soupira, me dit: « L'heureux Licas
« De Camille peut-être accompagne les pas:
« Ah! peut-être à lui plaire il ose encor prétendre;
« Il lui vante ses feux, l'ingrate aime à l'entendre.
« Lisis, lui répondis-je, attendu chaque jour,
« Peut-être aux murs de Gnide est déja de retour.
« Il brûla pour Thémire; il l'aime encor sans doute:
» C'est de tous mes rivaux le seul que je redoute.
« Thémire, il faudra donc redemander ta foi,
« Et disputer un cœur que je croyois à moi?
« Licas, ces jours passés, louoit, chantoit Camille:
« Insensé que j'étois! j'étois fier et tranquille;
« Je crains bien que Licas ne triomphe à son tour.
« En flattant l'amour-propre on fait naître l'amour.
« Thémire (il m'en souvient et tu me le rappelles)
« De Tircis l'autre jour reçut des fleurs nouvelles.
« Avec combien de joie elle en para son sein!

« Leurs boutons caressés s'effeuilloient sous sa main :
« C'est un don de Tircis, osa-t-elle me dire.
« Et je laissai ces fleurs sur le sein de Thémire!...
« J'aurois dû sous mes pieds disperser leurs débris :
« De ce bouquet peut-être un baiser fut le prix.

« A la fête dernière (ô trop funeste augure!
« Oui, Camille dès-lors méditoit son parjure),
« Camille me suivit aux autels de Vénus.
« La perfide, affectant des dehors ingénus,
« Venoit à la déesse offrir deux tourterelles :
« Je les vis s'envoler de ses mains infidèles.
« Leur fuite m'affligea : l'inhumaine en sourit.

« Moi, sur un jeune ormeau, content, j'avois écrit
« Mes amours et mon nom près du nom de Thémire.
« Lus, relus mille fois, j'aimois à les relire :
« Sous mes yeux ils croissoient unis, entrelacés;
« Mais, hélas! un matin je les vis effacés.

« Camille, on sait punir les ingrates bergères :
« Crains tout de ton amant si tu le désespères.
« Non, mon cœur à ton cœur ne pardonnera pas
« Le plus léger soupir échappé vers Licas.
« Songe, si tu trahis le serment qui t'enchaîne,
« Que l'amour irrité va plus loin que la haine.

« Si quelque Gnidien, si quelque audacieux
« Arrête sur Thémire un seul moment les yeux,
« Soudain, sans mesurer et la peine et l'outrage,
« Fût-ce aux pieds de Vénus, je l'immole à ma rage. »

Ainsi la jalousie, au moment du bonheur,
D'amertume et de fiel remplissoit notre cœur;
Nous-mêmes à nos vœux nous cherchions des obstacles:
Enfin nous arrivons à l'antre des oracles.
Alors, tel que les flots par les vents agités,
Le peuple alloit, venoit, couroit de tous côtés:
Sur les fronts, dans les yeux, l'inquiétude est peinte;
L'espoir dans tous les cœurs est troublé par la crainte.
Ceux-là montent, ceux-ci descendent du rocher:
L'un sait déja son sort, l'autre va le chercher.
Nous pénétrons pourtant dans la grotte enchantée;
La foule nous entraîne, et j'y perds Aristée:
Il avoit vu Camille, il étoit dans ses bras.
Moi, je cherchois Thémire et ne la trouvois pas:
Elle paroît... Ah! dieux! quel désordre à sa vue!
Quel trouble se saisit de mon ame éperdue!
Tous mes sens soulevés frémirent de courroux:
J'allois m'abandonner à mes transports jaloux.
A quel excès, ô ciel! m'eût emporté la rage!
Je voulois... Un coup d'œil dissipe cet orage.
Mes horribles soupçons, mon aveugle fureur,
Tous ces monstres cruels qui déchiroient mon cœur
Disparoissent soudain aux yeux de ma Thémire.
C'est ainsi que l'Aurore, avec un doux sourire,
Chasse aux portes du jour les ombres de la nuit:
Ainsi devant les dieux Tisiphone s'enfuit;
Et, n'osant soutenir l'éclat de leur présence,

Dans les marais du Styx se replonge en silence.
Thémire accourt, m'appelle, et s'écrie : « Est-ce toi ?
« J'ai cru que mon amant étoit perdu pour moi.
« Ah ! cruel ! ah ! combien tu m'as coûté d'alarmes !
« Depuis trois jours entiers je sèche dans les larmes.
« Malheureuse !... J'ai craint de ne plus te revoir.
« Dans cet antre à Vénus j'ai dit mon désespoir :
« Je n'ai point demandé si tu m'aimois encore ;
« Ah ! qu'un soin plus pressant m'agite et me dévore !
« Mon amant m'est plus cher que moi, que mes amours :
« Je n'ai que demandé si tu vivois toujours.
« Vénus m'a répondu : Console-toi, l'on t'aime...
« Achève mon bonheur, et dis-le-moi toi-même.
« Excuse, répondis-je, un cœur infortuné
« Par un pouvoir fatal vers le crime entraîné :
« S'il pouvoit te haïr, ce cœur t'auroit haïe ;
« Mais non, Thémire, non, il ne t'a point trahie.
« Les dieux m'ont égaré, m'ont rendu furieux ;
« Ils l'ont pu, ma raison est dans la main des dieux ;
« Mais mon cœur, tout à toi, n'est point sous leur empire :
« Ils ne peuvent m'ôter mon amour pour Thémire.
« Les craintes, les soupçons, tous les maux d'un jaloux,
« Je viens loin de tes pas de les éprouver tous.
« L'enfer tourmente moins les ombres criminelles :
« Mais j'ai tiré ce fruit de mes peines cruelles,
« Qu'après tant d'infortune, et de trouble, et d'effroi,
« Je sens mieux le bonheur de vivre encor pour toi.

« Viens donc, Thémire, viens dans ce bois solitaire :
« Tous ces crimes affreux que l'amour a pu faire,
« Je veux les expier par un excès d'amour.
« Il en est un sur-tout qui fit pâlir le jour;
« Ma bouche épouvantée à regret le révèle;
« Juge de son horreur : je t'ai crue infidèle. »
Elle me suit!... Ces bois favorisés des cieux,
A l'éternel bonheur consacrés par les dieux,
Ces bois de l'Élysée, où des ombres chéries
Promènent dans la paix leurs douces rêveries;
Et la sombre Dodone, où des chênes divins
Font parler l'avenir et dictent nos destins;
Et ces brillants vergers où l'arbre sur sa tige
Du plus riche des fruits étaloit le prodige;
Où les filles d'Hesper, fières de leur trésor,
D'une orgueilleuse main cueilloient les pommes d'or;
Ces beaux lieux n'ont jamais égalé le bocage
Dont Thémire avec moi vient rechercher l'ombrage.
Quel charme autour de nous fut soudain répandu!
Se glissant sur les fleurs, aux rameaux suspendu,
Dans un air frais et pur voltige le Zéphire;
Le Mystère en silence accompagne Thémire;
Le Plaisir par la main conduit la Volupté;
Thémire embellit tout, et tout est enchanté.
Un satyre (l'oiseau, la flèche est moins rapide)
Poursuivoit à grands cris une nymphe timide.
Il nous voit, et, surpris, s'arrête devant nous :

« Heureux amants, dit-il, que votre sort est doux!
« Vous vous aimez, vos cœurs s'entendent, se répondent;
« Dans de brûlants soupirs vos soupirs se confondent:
« Et moi, d'une inhumaine amant infortuné,
« A vaincre ses rigueurs follement obstiné,
« Je ne puis la fléchir: rien, non rien ne la touche.
« Devant moi, chaque jour, elle fuit plus farouche;
« Et, dans leur vol léger si j'arrête ses pas,
« C'est encor le malheur que je trouve en ses bras. »
  Sous un de ces berceaux, où l'épaisseur de l'ombre
Jette dans les esprits je ne sais quoi de sombre,
Une jeune beauté, l'œil humide de pleurs,
Soupiroit à l'écart ses profondes douleurs.
Combien à notre aspect elle parut émue!
Elle trembla sur-tout et pâlit à ma vue.
« Amour, s'écria-t-elle, hé quoi, jusqu'en ces lieux
« Ta constante fureur vient affliger mes yeux?
« Ah! j'y voulois cacher et ma honte et mes larmes;
« J'y pleurois un ingrat qui méprise mes charmes:
« Malheureuse! et j'y vois, pour combler mon tourment,
« Une amante qu'on aime, et le plus tendre amant. »
  Auprès d'une fontaine où coule une onde pure,
Nous vîmes Apollon couché sur la verdure:
Il avoit, sur ces bords, accompagné sa sœur.
Sur les traces d'un daim égarant son ardeur,
Diane dans ces bois avoit été conduite.
A sa troupe immortelle, à l'éclat de sa suite,

Je reconnus le dieu sur le Pinde adoré.
Le front ceint de lauriers, de sa gloire entouré,
D'un air majestueux il accordoit sa lyre.
Des arbres, des rochers que son pouvoir attire,
On voyoit les sommets s'agiter dans les airs;
Les oiseaux, attentifs, suspendoient leurs concerts;
Et le lion lui-même, apprivoisé, tranquille,
Reposoit sa colère et restoit immobile.
Nous seuls, trop occupés, trop pleins de nos transports,
Nous sûmes résister à de si doux accords.
Nos pas, qu'un autre dieu précipitoit sans doute,
A travers la forêt poursuivirent leur route:
Le dieu que nous cherchions suit peu celui du jour.
Enfin, où croyez-vous que je trouvai l'Amour?
L'Amour?... Je le trouvai dans les yeux de Thémire;
Sur sa bouche de rose il sembla me sourire:
Je voulus l'y baiser, il tomba sur son sein,
Il m'y brava. Je crus l'en punir sur sa main;
Mais, pour se dérober au feu qui me dévore,
Il se jette à ses pieds: je l'y poursuis encore.
Bientôt sous ses genoux il courut se cacher:
Moi, plus impatient, je voulois l'y chercher,
J'étois près de l'atteindre; et mon ame égarée...
Mais Thémire en courroux, mais Thémire éplorée,
Par des larmes, des cris, arrêta mes efforts:
Dans son dernier asile il se retire alors.
Ah! combien il chérit sa nouvelle retraite!

Il s'y fixa... De même une aimable fauvette
N'ose quitter le nid où veille son amour:
Si quelque bruit répand l'épouvante alentour,
Sur ses chers rejetons, mère plaintive et tendre,
Elle s'offre à la main qui vient pour les surprendre;
Et préfère, au malheur de les abandonner,
L'esclavage funeste où l'on va les traîner.

Thémire à mon audace opposa la colère:
Elle entendit mes vœux et devint plus sévère;
Mais je ne pus dompter la fureur de mes sens.
Dieux! qu'elle me lança des regards menaçants!
Je tremblai, je frémis de l'avoir offensée,
Je pleurai... Par sa main ma main fut repoussée;
Je tombai, je sentis mon ame s'exhaler;
Dans un dernier soupir elle alloit s'envoler:
Je mourois si Thémire, alors plus attendrie,
Dans mon cœur expirant n'eût rappelé la vie.
Son sein, qui le pressoit, lui rendit sa chaleur;
Elle tourna sur moi des yeux pleins de douleur:
« Non, je ne te hais point: non, ne meurs point, dit-elle;
« Non, cruel, comme toi je ne suis pas cruelle;
« Toi qui veux m'entraîner dans la nuit du tombeau!
« Cher amant! de tes jours rallume le flambeau,
« Reprends entre mes bras ton ame fugitive;
« Vis enfin pour m'aimer, si tu veux que je vive. »

A ces mots si touchants, je respire et renais;
Je renais plus aimé, plus heureux que jamais...

C'en est fait; je triomphe, et Thémire m'embrasse:
Dans les plus doux baisers mon cœur reçut sa grace.
Elle m'en prodigua les gages les plus chers,
Et le cri de l'amour l'annonça dans les airs.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

LES HOMMES

DE

PROMÉTHÉE,

POËME.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Des indispositions trop multipliées ne m'ont laissé depuis long-temps que de courts intervalles à donner aux lettres et à mon goût pour la poésie. Il a fallu me faire un simple amusement de ce qui auroit dû être une occupation sérieuse et suivie : aussi le peu d'ouvrages que j'ai publiés présente plutôt les jeux de l'esprit que les fruits pénibles du travail. Celui que je donne aujourd'hui n'a pas plus d'étendue ni plus d'importance. Si la couleur, le style poétique, quelques idées, et quelques détails m'appartiennent, j'en ai pris le fond, l'ensemble, et le dessein dans un morceau de prose de M. de Querlon.

Si l'on m'objectoit qu'il vaudroit mieux me renfermer dans un silence absolu que de mettre sous la presse quelques feuilles fugitives inutiles à ma gloire, et qui n'ajoutent rien à mes titres littéraires, je répondrois que ces productions, quelque foibles qu'elles soient, ne m'en paroissent pas moins agréablement reçues du public, qui les recherche avec un empressement marqué ; que n'ayant pu jusqu'ici satisfaire le desir qu'il daigne me montrer d'avoir de moi des ouvrages plus essentiels, je lui dois du moins des preuves de mes efforts et de l'envie que j'ai de mériter son estime.

Voilà la seule réponse que je ferai à ces détracteurs qui circulent dans les sociétés, y rabaissent gratuitement les succès d'un homme de lettres dont ils n'ont point à se plaindre et dont les prétentions très bornées ne nuisent à personne. Contraint par ses indispositions de vivre isolé, il ne peut opposer à leur dénigrement que les suffrages de la multitude et de ces lecteurs dépouillés de prévention, dont les jugements sont toujours le résultat simple et impartial du plaisir que nos écrits ont pu leur procurer. Au surplus, j'aime mieux n'avoir fait et ne faire encore qu'un petit nombre de vers qui soient lus, que l'on puisse relire sans ennui et que l'on cite quelquefois, que d'en avoir fait un plus grand nombre qu'on ne liroit point.

La poésie descriptive, tombée parmi nous dans le plus grand discrédit par l'incorrection, la rudesse, et le peu d'élégance de nos anciens versificateurs, semble aujourd'hui reprendre une faveur nouvelle. Les traductions de différents poëmes allemands, et celle des Saisons de Thomson, ont rappelé tous les regards vers cette source de beautés trop long-temps négligées. Bientôt des mains habiles ont su les mettre à profit, mais avec cette sage économie et cette finesse de goût qui rejettent les détails trop minutieux dont l'abondance de nos voisins surcharge quelquefois leurs descriptions. M. Dorat a donné la plus agréable imitation du poëme de Sélim et Sélima, qui se rapproche du mien par quelques circonstances. Cet ouvrage a fait le plus grand plaisir: c'est d'ailleurs un des premiers de ce genre. Ce n'est point par concurrence que j'ai traité un sujet à-peu-près semblable:

l'amitié qui nous lie n'admet que l'émulation. M. l'abbé Delille a lu aux dernières séances de l'Académie françoise un poëme charmant sur la manière de peindre et de chanter les beautés de la campagne: il y donne en grand maître le précepte et l'exemple. J'ai entendu dans la société plusieurs chants d'un autre poëme non fini, où les grandes images de la nature sont rendues dans les plus beaux vers et coloriées avec le pinceau le plus brillant et le plus large. De pareils ouvrages sont faits pour vaincre les dégoûts de ces esprits difficiles qui s'élèvent contre le genre pittoresque. Ce genre, qui paroît facile parceque le modèle est sous nos yeux et frappe à-la-fois tous nos sens, n'en a pas moins ses difficultés et ses écueils.

Sans doute il faut beaucoup d'art pour donner un ensemble à des descriptions accumulées, pour y jeter du mouvement et de la vie, pour les distribuer avec intelligence et les faire contraster, pour les lier par des épisodes intéressants qui les fondent les unes dans les autres. Des peintures d'objets physiques qui se suivent sans ordre, sans des passages adroitement ménagés, sans des intermédiaires qui reposent l'imagination, en remuant la sensibilité; ces peintures inanimées sont fatigantes, monotones, et dès-lors ne produisent aucun effet. C'est pour éviter de ne peindre qu'une nature immobile et morte, que les paysagistes les plus célèbres ont mêlé dans leurs compositions des groupes vivants et des scènes passionnées. C'est ainsi que l'immortel Vernet, par l'attitude et l'esprit des figures, a su faire de ses tableaux autant de poëmes intéressants. C'est ainsi que la fameuse inscrip-

tion, *Et in Arcadia ego*, répand une mélancolie si douce sur le beau paysage du Poussin: ce trait de génie est au-dessus même du mérite pittoresque. Voilà le vrai modèle de la poésie descriptive: c'est par-là qu'elle peut s'élever à la hauteur de la poésie la plus sublime, qui doit elle-même renfermer des images et des sentiments. Celle qui, s'adressant toujours à la raison, ne peint jamais rien à l'esprit et ne dit rien à l'ame, manque son objet, n'est qu'une prose froide et sentencieuse, inutilement assujettie à la gêne de la rime et de la mesure.

Si quelque sujet peut prêter à la variété des images et à tous les charmes de la poésie descriptive, c'est sans doute celui que je viens de traiter. La création de l'homme et de la femme, leur étonnement à l'aspect du grand spectacle de la nature, leurs premières sensations, le développement de leurs idées, l'ivresse de toutes leurs jouissances; quelle foule de beautés on auroit pu tirer d'un fonds aussi riche! mais la fécondité n'a été qu'un embarras de plus pour moi. Sans doute il m'eût fallu les pinceaux de l'Albane et de Milton: cependant, si je me suis traîné de loin sur leurs traces, s'il m'est échappé quelques étincelles de leur feu, j'aurai assez fait dans la mesure de mes talents. L'impuissance de mes efforts pour les égaler ne m'humiliera point: il ne peut être honteux de rester au-dessous de ces grands maîtres.

LES HOMMES
DE
PROMÉTHÉE.

Dans les plaines d'Enna, non loin de Syracuse,
Sur ces bords fortunés où coule l'Aréthuse,
A la reine des dieux un temple consacré
Offre de ses débris l'amas défiguré.
Du portique abattu les colonnes brisées,
Sous leur comble entr'ouvert les voûtes écrasées,
Les marbres, les métaux confusément épars,
Majestueux encore, étonnent les regards.
Un sage me guidoit à travers ces décombres :
De ce grand monument il éclairoit les ombres ;
Et, cherchant des objets le sens mystérieux,
Occupoit ma raison du plaisir de mes yeux.
L'autel, le sanctuaire, et son auguste enceinte
Des injures du temps ont moins senti l'atteinte.
Là d'antiques tableaux les murs enveloppés
Conservent tous leurs traits au ravage échappés.
Sur la fresque brillante on y voit Prométhée
Donnant un nouveau maître à la terre enchantée.

Pour peindre ce grand jour, où de savantes mains
Pétrirent le limon qui forma les humains,
L'artiste a réuni, dans le plus bel ensemble,
Tout ce qu'un site heureux et déploie et rassemble.
L'horizon, sous un ciel et de pourpre et d'azur,
Y fuit dans la vapeur d'un air tranquille et pur.
Ce lointain, couronné du sommet des montagnes,
Offre dans les vallons de riantes campagnes.
Un fleuve entrecoupé de joncs et de roseaux,
D'un cours lent et paisible y promène ses eaux;
Et toujours plus charmé, plus épris de ses rives,
Amuse en cent détours ses ondes fugitives.
Ici c'est un torrent qui, d'un cours orageux,
Tombe, bondit, et roule à flots impétueux:
D'une humide vapeur il obscurcit la plaine,
Pousse et rejette au loin les débris qu'il entraîne.
Là d'orgueilleux palmiers s'élancent dans les airs:
Plus loin, d'humbles buissons les coteaux sont couverts;
Et par-tout la verdure, aux yeux qu'elle intéresse,
Fait briller du printemps la grace et la jeunesse.
Insectes, animaux, errent dans ces beaux lieux:
Prométhée y mit l'homme, et fit plus que les dieux.
L'homme, sous le pinceau de l'artiste fidèle,
Étale sur son front sa fierté naturelle:
Tout annonce dans lui le roi de l'univers.
Son superbe regard s'échappe en longs éclairs:
Son port majestueux, mais noble sans rudesse,

Réunit à-la-fois la force et la souplesse.
Sur ses membres nerveux les muscles prononcés
Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlacés.
Tel paroît dans le cirque un lutteur intrépide.
   Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
Laisse voir plus de grace et des attraits plus doux.
Le peintre n'avoit point sous un voile jaloux
De la belle Pandore enseveli les charmes:
L'innocence étoit nue et l'étoit sans alarmes;
Elle s'enveloppoit de sa seule pudeur.
La beauté n'a rougi qu'en perdant sa candeur;
Et, près de son berceau, pure encore et céleste,
Dans la nudité même elle eut un front modeste.
   Pour rendre tant d'appas, l'artiste, moins hardi,
D'une main plus légère avoit tout arrondi:
Du pinceau caressant les touches adoucies
Sembloient avoir glissé sur les superficies.
Le sang qui reflétoit sa pourpre et son éclat
Coloroit de la peau le tissu délicat;
Par-tout d'heureux replis et des formes riantes.
On voyoit les cheveux, de leurs tresses mouvantes,
Ombrager, couronner un front calme et serein:
Leurs nœuds abandonnés rouloient sur un beau sein.
Sur deux touffes de lis figurez-vous la rose,
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
Et commençant à peine à se développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper:

Tel est ce sein; ce seïn, la première parure
Que reçoit la beauté des mains de la nature:
Demi-globe enchanteur, dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'amour.
Pour mieux peindre, en un mot, ce sexe qu'on adore,
Le goût a rassemblé dans les traits de Pandore
Ce que mille beautés auroient de plus charmant:
C'est la grace naïve unie au sentiment.
Pandore, dans la main de l'époux qui la guide,
Laisse, comme au hasard, tomber sa main timide.
Sur le cours d'un ruisseau son beau corps est penché:
De son humble paupière un regard détaché
Y suit furtivement l'image qu'elle admire;
A ses propres attraits on la voyoit sourire;
Et l'art représenta, par cet heureux détour,
L'amour-propre naissant au berceau de l'amour.
Prométhée, appuyé sur l'urne qui recèle
Du rayon créateur la brûlante étincelle,
Contemploit d'un air fier son chef-d'œuvre nouveau;
Il défioit les dieux, en le voyant si beau:
Moi-même j'admirois et l'artiste et l'ouvrage.
Sur ce tableau sublime ainsi parla le sage:
Des titans, me dit-il, l'orgueil ambitieux
Voulut, de monts en monts, escalader les cieux:
Mais Jupiter, armé des flèches du tonnerre,
Renversa sous ses coups les enfants de la terre.
Des rochers de l'Etna l'un d'eux est écrasé;

Un autre, sous le poids du Vésuve embrasé,
Ébranle avec effort les murs de Parthénope:
Un autre ici mugit sous l'antre du cyclope;
Et les plus criminels sont, au fond des enfers,
De la voûte du monde étouffés et couverts.
A leur affreux supplice échappa Prométhée:
Il frémit en voyant la terre inhabitée;
Et ses fils malheureux, à jamais engloutis,
Replongés dans les flancs dont ils étoient sortis.
Mais à s'humilier rien ne peut le résoudre;
Il relève son front sillonné par la foudre:
« Des dieux qui m'ont vaincu soyons encor l'égal,
« Dit-il; dût mon orgueil me devenir fatal,
« De ces dieux détestés bravons la tyrannie.
« Sans le feu de l'audace il n'est point de génie;
« Osons tout: repeuplons ce globe désolé. »
Il projette, exécute, et l'homme est modelé.
D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
En solides appuis il façonne l'argile.
Du sang prêt à couler il creuse les canaux,
De la fibre mobile il unit les faisceaux;
Il les enchaîne entre eux, entre eux il les oppose:
Des mouvements divers il assure la cause.
Au buste assujetti le bras s'étend soudain;
Les doigts, en s'alongeant, vont dessiner la main.
Bientôt de ce beau corps la taille souple et libre
Sur sa double colonne a pris son équilibre:

Le titan s'applaudit et poursuit son essor.
Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
De ce noble édifice il embellit le faîte;
Du plus grand caractère il couronne la tête.
Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève et s'aplanit le front majestueux.
Au fond de son orbite éclate la prunelle :
Un doux voile se ferme et s'entr'ouvre autour d'elle.
Un arc demi-courbé, qui s'abaisse sur l'œil,
Donne encor au regard plus d'audace et d'orgueil.
Le teint prend son éclat; la lèvre colorée
En deux filets de pourpre est déja séparée.
Il semble en ce moment que le fils de Japet,
Rival de la nature, ait surpris son secret.
Comme aux tiges des fleurs une utile rosée
En émail, en verdure, est métamorphosée,
Ainsi, par le titan le limon préparé
En organes divers se transforme à son gré.
Lorsque sa main traça ces artères, ces veines,
Foyers toujours brûlants des passions humaines,
Il prit des animaux les diverses humeurs;
L'homme a tous leurs instincts, et trop souvent leurs mœurs.
Du tissu de la peau l'enveloppe légère
Du jeu de ces ressorts nous voila le mystère :
Leur mobile à nos yeux fut toujours inconnu.
Au terme de l'ouvrage à peine parvenu,
Le titan, du limon qui lui restoit encore,

Pétrit les doux appas dont il orna Pandore :
Pandore, être enchanteur, d'après l'homme imité;
Être semblable à l'homme, avec lui contrasté;
Portrait ingénieux, plus brillant que fidèle,
C'est en vain qu'il ajoute à l'éclat du modèle;
Chaque trait s'affoiblit dans ses traits répété :
Il a bien plus de charme, et moins de majesté.
La mollesse toujours accompagne la grace :
La fierté disparoît, la douceur la remplace.
Figurez-vous enfin deux êtres opposés,
Pareils et différents, unis et divisés;
L'un de l'autre ennemis, l'un pour l'autre sensibles,
Rapprochés en secret par des nœuds invisibles;
Amis, amants, époux, et rivaux à-la-fois,
Confondant leurs plaisirs, se disputant leurs droits;
Société bizarre et pourtant assortie,
Où, sans nuire à l'accord, règne l'antipathie.
Tel est le couple humain, fier, jaloux, mais heureux.
L'art n'obtenoit encor qu'un triomphe douteux :
L'automate est formé; mais ce groupe immobile
N'est qu'une vaine image et qu'une froide argile.
Le souffle de la vie est le bienfait des dieux :
Prométhée osera, dans le palais des cieux,
Ravir aux immortels ce noble privilège.
Rien ne peut ralentir son essor sacrilège :
Il traverse des airs le fluide azuré;
Au foyer du soleil saisit le feu sacré,

S'enfuit, se précipite aux antres du Caucase,
Y revoit son ouvrage, et l'anime et l'embrase.
Le céleste rayon pénètre par degrés:
Déja le sang circule en ruisseaux colorés,
Les yeux s'ouvrent au jour, les lèvres au sourire;
Le cœur bat, tout se meut, et le couple respire.
O puissance! ô prodige! ô fortuné moment!
De ces êtres nouveaux quel fut l'étonnement?
Inondés tout-à-coup d'un torrent de lumière,
Ils ouvrirent à peine une foible paupière;
Et leur premier regard, confus, embarrassé,
Sur eux-mêmes resta timidement baissé.

Cependant, aux objets leur vue accoutumée
Crut pouvoir regarder cette voûte enflammée,
Ce jour, ce vif éclat dont brille l'univers.
Ils contemploient l'espace et la hauteur des airs,
Ce soleil dont les feux, lancés sur la nature,
Jettent en rayons d'or une clarté si pure!
Ces nuages brillants, dont l'aile des zéphyrs
Promène dans les airs la pourpre et les saphirs.
D'un spectacle si beau la pompe et la richesse
De leurs sens délicats fatiguoient la foiblesse;
Et, de tant de splendeur leurs regards confondus
S'éteignirent bientôt, éblouis et perdus.
Trop d'éclat se déploie au séjour du tonnerre:
On admire le ciel, on jouit sur la terre.
Là de riants tableaux amusèrent leurs yeux.

Les reflets adoucis d'un jour délicieux;
Les fontaines, les lacs, et leurs rives fleuries;
La verdure des bois et celle des prairies;
L'or flottant de la plaine et l'ambre des coteaux;
Et l'émail des vallons, et le cristal des eaux;
Et ces antres si frais, et ces bosquets si sombres;
Les jeux de la lumière et le repos des ombres;
Cet aspect varié d'objets intéressants
Charma, sans les blesser, leurs organes naissants;
Et, sans peine introduite au fond de leur pensée,
Leur image y resta légèrement tracée.

Ah! la froide habitude et ses cruels dégoûts
N'altéroient point encor des plaisirs aussi doux!
Leurs esprits enivrés jouissoient sans connoître:
Il sembloit que pour eux l'univers vînt de naître;
Que, sorti tout-à-coup de la nuit du chaos,
Leur superbe séjour avec eux fût éclos;
Et que la main d'un dieu, par un double miracle,
Avec les spectateurs eût créé le spectacle.

Mais, parmi ces beautés, quel invincible attrait,
Quel autre changement les trouble et les distrait?
L'un vers l'autre sans cesse un penchant les entraîne;
Il fixe les rayons de leur vue incertaine.
Ah! tout cède au plaisir qu'ils goûtent à se voir:
Des objets fugitifs il détruit le pouvoir.
Avec quel intérêt ce couple heureux s'admire!
L'un et l'autre, plongés dans un confus délire,

Se parcourent d'un œil avide, curieux :
Tout leur être jouit, leur ame est dans leurs yeux,
Leur ame à leur bonheur veut être intéressée ;
Et déja leur instinct s'élève à la pensée.
Les progrès ne sont plus et pénibles et lents :
Du feu de leurs regards leurs esprits sont brûlants.
Le sentiment ému produit l'intelligence,
L'ombre fuit, le jour brille ; et la raison commence.
Dans ce flux et reflux de mouvements divers,
Si prompts, si variés, tous également chers,
Pandore s'écria : « D'où viens-je? où vais-je? où suis-je?
« Du trouble où je me vois quel est donc le prodige?
« L'être dont je jouis, par qui m'est-il donné?
« Qu'étoit-il avant d'être, et comment est-il né?
« O toi qui mets le comble à ma surprise extrême,
« Toi qui m'offres en toi l'image de moi-même,
« Toi que cherchent mes yeux, qui des yeux me poursuis,
« Enfin, qui que tu sois, apprends-moi qui je suis! »
Le murmure flatteur de l'onde qui soupire,
Les mouvements légers des ailes du Zéphire,
Le doux bruit des rameaux balancés dans les airs,
Des êtres animés les langages divers,
Et du chant des oiseaux l'étonnante merveille
Du premier des humains avoient frappé l'oreille :
Mais, encor plus sensible aux sons de cette voix
Qui l'émeut, l'intéresse, et l'enchante à-la-fois,
Il dit : « Aimable objet, ô toi dont la présence

« Auroit seule embelli le jour de ma naissance,
« Ah! cède à mes desirs, répète ces accents,
« Ces sons dont la douceur a pénétré mes sens!
« Nous ignorons tous deux qui nous donna la vie;
« Mais, dans ce même instant me fût-elle ravie
« (Je l'éprouve aux transports qu'elle excite chez moi),
« Ta voix me la rendroit, je renaîtrois par toi.
« Peut-être le pouvoir qui te créa si belle
« De mon ame en tes yeux alluma l'étincelle.
« Pour mon bonheur sans doute il voulut te former:
« Il t'a faite pour plaire; il m'a fait pour t'aimer. »
A ces mots il s'approche; et, penché d'un air tendre,
Il présente la main à sa main qu'il veut prendre.
A peine effleure-t-il le tissu de ses doigts
(Ce tissu si brûlant et si doux à-la-fois!)
Que soudain loin de lui son ame se retire,
Et vole tout entière au charme qui l'attire.
Délicieux moment! combien il fut goûté!
Chaque cœur, chaque main frémit de volupté.
O des premiers plaisirs surprise enchanteresse!
Dans le recueillement d'une profonde ivresse,
Ce couple fortuné, tranquille, épanoui,
S'étonne du bonheur dont ses sens ont joui:
Aveugle en ses desirs, heureux à l'aventure,
Il suit innocemment l'attrait de la nature.
De surprise en surprise et d'essais en essais,
L'un et l'autre éperdus, préoccupés, distraits,

Se lèvent, et d'un pied chancelant et timide
Marchent abandonnés à l'instinct qui les guide.
Avec quel trouble encore, avec quel embarras,
La terre leur parut se mouvoir sous leurs pas!
Ils s'avancent: leur vue inquiète, attentive,
Contemple la verdure autour d'eux fugitive.
L'homme est né fier; la crainte est peu faite pour lui:
Sa compagne, plus foible, a besoin d'un appui;
Il la soutient: Pandore, humble dans ses alarmes,

Cède à l'homme un pouvoir que reprendront ses charmes.
Courez, jeunes amants, et volez sur les fleurs:
La nature vous mène à d'aimables erreurs;
La nature, pour vous indulgente et propice,
A de plus grands desseins qu'il faut qu'elle accomplisse:
Elle va de vos yeux arracher le bandeau;
Et l'Amour devant vous tient déja son flambeau.
L'heureux fils de Japet, caché dans un bocage,
Observoit ces époux à travers le feuillage.
Du sommet d'un coteau leurs pas précipités
S'élançoient aisément, par la pente emportés;
Et vers les profondeurs d'un vallon solitaire
Ils dirigeoient tous deux leur démarche légère.
Là Flore déployoit à leurs yeux satisfaits
Son plus beau coloris et l'émail le plus frais:
Tous les dons du printemps prodiguoient leurs délices;
Les fleurs, les tendres fleurs, du sein de leurs calices,
Exhaloient autour d'eux mille parfums divers:

En nuages légers ils flottoient dans les airs.
Un nouveau sens s'éveille; et d'une haleine pure
Le couple respiroit l'encens de la nature.
De sa douce vapeur l'homme parut flatté :
Avec bien plus de charme et plus de volupté
Pandore savouroit cette essence invisible :
Pandore est à-la-fois plus foible et plus sensible.
Un instinct curieux, je ne sais quel desir,
Emporte son essor de plaisir en plaisir;
Elle cède au besoin de connoître : c'est elle
Qui soupçonne et découvre une ivresse nouvelle.
Dans l'ombre d'un bosquet tous deux ils s'enfonçoient :
Prêts à s'entrelacer, là deux myrtes croissoient.
De l'une à l'autre tige une distance égale
Les séparoit encor par un foible intervalle.
L'abeille industrieuse, entre ces arbrisseaux,
Venoit de déposer le fruit de ses travaux.
Pandore l'aperçoit : son œil brûlant, avide,
Étincelle à l'aspect de ce trésor liquide :
Elle se précipite, elle court; et soudain
Un rayon détaché s'abandonne à sa main.
Sur ses lèvres bientôt doucement exprimée
S'épanche à longs flots d'or la liqueur parfumée.
A peine dans son trouble elle a pu la goûter,
Elle vole à l'époux qu'elle vient de quitter,
Lui présente de loin sa conquête et sa proie,
L'aborde en souriant, fait éclater sa joie;

Et sur sa bouche alors, de ses doigts délicats,
Presse le pur nectar qu'il ne connoissoit pas.
Ah! tout céde à l'attrait de cette jouissance!
La nature, pour eux déployant sa puissance,
De ce nouveau plaisir forma son plus doux soin,
Et, pour l'accroître encore, elle en fit un besoin.
Soudain de veine en veine une flamme inconnue
Coule avec le nectar et par-tout s'insinue.
De ce philtre enchanteur effet prodigieux!
Ce désordre subit, ce feu séditieux
Jusque dans son séjour va troubler leur pensée;
Elle marche au hasard, d'ombres embarrassée.
Ils rappellent en vain leurs esprits étonnés:
Leurs yeux sont éblouis, leurs pas sont enchaînés;
Tout est vague, confus, nul objet ne les frappe:
A la réflexion le sentiment échappe;
Et, passant de ce trouble à de molles langueurs,
Entraînés l'un par l'autre, ils tombent sur les fleurs.
O spectacle charmant! ô séduisante image!
Couché sur les gazons, et couvert d'un feuillage,
Figurez-vous l'Amour, dans un beau soir d'été,
Mollement endormi près de la Volupté;
Tels étoient ces époux. La nature en silence
Autour de leur berceau veille avec complaisance;
L'onde à peine murmure entre les tapis verts,
Les zéphyrs voltigeants rafraîchissent les airs.
La nuit, sur ce bosquet si paisible et si sombre,

Vient encore à pas lents développer son ombre;
Et le sommeil enfin, suivi du doux repos,
Laisse tomber sans bruit ses tranquilles pavots.
Tout est calme, assoupi sur ce lit de verdure;
L'inquiet Prométhée à peine se rassure:
Il vole à ces amants, il s'épouvante, il craint
Que le rayon céleste en eux ne soit éteint...
Il les sent respirer: leur cœur brûle et palpite.
Un songe, en ce moment, les trouble et les agite:
Un songe leur peignoit, dans de riants tableaux,
Et leurs plaisirs passés, et des plaisirs nouveaux.
De ses bras caressants l'homme entouroit Pandore;
Pandore dans les siens le serroit plus encore;
Et ces illusions, ces vains embrassements
Au charme du réveil préparoient ces amants.

Cependant par degrés l'orient se colore
De la pourpre brillante et des feux de l'Aurore.
A l'univers charmé qu'elle annonce un beau jour!
Son char, plus radieux, est conduit par l'Amour.
A travers les rameaux sa naissante lumière
Du premier des humains vient frapper la paupière:
Il ouvre lentement un œil appesanti.
Des chaînes du sommeil à peine il est sorti,
Qu'il sent près de son cœur sa compagne fidèle.
Dans ce tendre abandon qu'elle lui parut belle!
Le repos ajoutoit à l'éclat de ses traits.
Cet époux enchanté, pour mieux voir ses attraits,

Du doux nœud de ses bras s'échappe et se retire;
Appuyé sur les siens, il contemple, il admire.
Tout irrite à-la-fois ses desirs curieux:
Sur deux globes d'albâtre il arrête ses yeux.
Comme on voit d'un ruisseau les ondes argentées
S'élever, s'aplanir, par les vents agitées,
De même ce beau sein, libre dans son essor,
Se soulève, s'abaisse, et se soulève encor.
D'un avide regard l'homme le considère:
Il suit ses mouvements; et, d'une main légère,
Il ose en parcourir le mobile contour:
Et ses yeux et ses mains jouissent tour-à-tour.
Oiseaux, dans vos concerts vous saluez l'aurore:
Taisez-vous; respectez le sommeil de Pandore.
A l'ardeur inquiète, aux vœux de son époux,
Laissez-la prodiguer ses charmes les plus doux.
Qu'il aime à contempler l'or de sa chevelure,
Ces tresses, ces réseaux épars à l'aventure,
Qui, mêlés sur sa gorge à la blancheur du lis,
Y roulent mollement de replis en replis!
Combien d'autres attraits, déployés sans contrainte,
Dans ses sens trop émus vont porter leur atteinte!
Oui, Pandore, à ses yeux tout semble t'embellir!
Que de fleurs sur ton teint ses lèvres vont cueillir!
Sur ta bouche riante il respire la rose:
Il voudroit plus sans doute; il craint, il tremble, il n'ose;
La peur de ton réveil adoucit ses baisers:

Zéphyr les donne aux fleurs moins purs et moins légers.
Cependant, sous le feu de sa brûlante haleine,
Cette amante sent naître une flamme soudaine:
Elle lui tend les bras; et tous deux, éperdus,
Demeurent enlacés, unis, et confondus.
Telle une jeune vigne entoure avec souplesse
Le superbe palmier qui soutient sa foiblesse:
Tel, plus flexible encore, et redoublant ses nœuds,
S'enchaîne avec le myrte un lierre amoureux.
Triomphe, Prométhée, et jouis de ta gloire:
Tu touches au moment marqué pour ta victoire.
Vois ce couple enivré que ses feux ont uni:
Tu commenças l'ouvrage, et l'amour l'a fini.
La nature, l'amour, l'instinct, le besoin même,
Conduisent ces amants à leur bonheur suprême;
Un attrait invincible et d'aveugles desirs
Ont appris à leurs sens le secret des plaisirs:
Enfin ils sont heureux, et la terre étonnée
Fait retentir au loin le chant de l'hyménée.
Leurs esprits épuisés ont suspendu leur cours:
Immobiles, muets, ils jouissent toujours.
L'homme sort en vainqueur de ce profond délire;
Il appelle Pandore; et Pandore soupire.
« Jour fortuné, dit-elle! Est-il vrai, cher époux?
« Nous naissons, nous vivons pour un destin si doux?
« Quoi! ces feux, ces transports, cette rapide ivresse
« Ont leur source en nos cœurs, et renaîtront sans cesse?

« Ah! qu'un bien si charmant, tous les jours plus goûté,
« Soit pour toi le plaisir, pour moi la volupté. »
Elle embrasse à ces mots le tendre époux qu'elle aime.
Il sourit, et répond : « O moitié de moi-même!
« Ce tumulte des sens, cette ivresse, ah! crois-moi,
« J'ai su la savourer, m'y plonger comme toi;
« Mais c'est toi qui la rends et si vive et si pure :
« Rien à l'égal de toi n'est beau dans la nature.
« J'admirois ce soleil brillant au haut des cieux;
« Un jour plus enchanteur étincelle en tes yeux.
« Chacun de tes regards porte au fond de mon ame
« Un trouble qui l'agite, un rayon qui l'enflamme.
« J'admirois la verdure, et les fruits, et les fleurs;
« Mais ton teint fait pâlir l'éclat de leurs couleurs.
« J'ai respiré l'encens et le parfum des roses;
« Qu'il en est de plus doux sur tes lèvres mi-closes!
« Les oiseaux ont chanté sous l'ombre de ces bois;
« Mais les oiseaux n'ont point les charmes de ta voix.
« Je l'ai bu ce nectar présenté par Pandore;
« Celui de tes baisers m'est bien plus cher encore.
« Le nectar, les parfums, tout ce que j'ai goûté,
« Et la terre, et les cieux, tout cède à ta beauté.
« Ivre de mes plaisirs, ah! je respire à peine!
« Une langueur secrète auprès de toi m'enchaîne.
« Mon être est-il changé? m'as-tu donné le tien?
« Lorsque nous confondions et ton cœur et le mien,
« Aurois-tu dans mes sens fait passer ta foiblesse?

« Quel pouvoir prend sur moi ta grace enchanteresse!
« Ah! ces plaisirs si vifs, et dont je fus surpris,
« Ne me les aurois-tu prodigués qu'à ce prix?
« Oui, oui, je le sens trop au charme qui m'attire;
« Tu me cèdes la force, et tu retiens l'empire. »
L'homme se tait, se lève, et prend un air serein;
A sa belle compagne il présente sa main.
Ce reproche échappé, qui la flatte et la touche,
Dans un sourire aimable expire sur sa bouche.
Ces époux ont quitté le lit voluptueux
Témoin de leur hymen, et témoin de leurs feux.
Ils montent la colline, ils s'élancent: leur vue
Du plus vaste horizon mesure l'étendue;
Et l'un et l'autre enfin marchent dans ces déserts
En souverains du monde, en rois de l'univers.

CALISTE,

TRAGÉDIE.

1760.

PERSONNAGES.

SCIOLTO, sénateur génois.
CALISTE, fille de Sciolto.
LOTHARIO, amant de Caliste.
ALTAMONT, rival de Lothario.
MONTALDE, ami de Lothario.
LUCILE, confidente de Caliste.
UN GÉNOIS.
FIESQUE, } Personnages muets attachés à Sciolto.
DORIA, }
SUITE de Sciolto.
SUITE de Lothario.

La scène est à Gênes, dans le palais de Sciolto.

CALISTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

Montalde est étonné de suivre avant l'aurore
Le fier Lothario dans des murs qu'il abhorre.
Sorti depuis deux ans de ce séjour fatal,
J'y déteste un tyran, j'y déteste un rival :
Mais mon persécuteur malgré moi m'y rappelle.
Peut-être il me prépare une injure nouvelle.
Sciolto, sur l'avis qu'il doit me déclarer
Un ordre glorieux dont on veut m'honorer,
Chez lui-même en ces lieux m'oblige de l'attendre.
Du palais de Frégose il doit bientôt s'y rendre...
Lui, chez Frégose, ami! quel seroit son dessein?
Quoi! de ce sénateur l'orgueil républicain
A ramper sous le doge auroit pu se réduire!
Ah! puisqu'il s'humilie, il veut encor me nuire!

MONTALDE.

Du plus grand des Génois respecte les vertus.
Ingrat Lothario, ne te souvient-il plus
Que ce même mortel, objet de ta colère,
Éleva ton enfance, et te servit de père?
Sa fille, de ses jours l'espoir et le bonheur,
De plus doux sentiments n'a point rempli son cœur.

LOTHARIO.

Caliste.

MONTALDE.

Eh bien? Ton ame, encor plus inhumaine,
Confond-elle aujourd'hui Caliste dans sa haine?

LOTHARIO.

Montalde, que dis-tu! qui? moi!... moi! la haïr!
Son père fut injuste... il osa me trahir...
De ma haine pour lui Caliste est séparée.
Autant que je le hais, Caliste est adorée.
D'un tyran déguisé ne vante plus les dons;
Sa main les infecta des plus cruels poisons.
Gênes vit ma jeunesse, errante en son enceinte,
Languir près des tombeaux de ma famille éteinte;
Crois-moi, de Sciolto la trompeuse amitié
M'accueillit par orgueil, et non pas par pitié.
Ses bienfaits, sur mes jours versés avec mesure,
Pour ce cœur, né jaloux, n'ont été qu'une injure.
Entre Altamont et moi ses dons mal divisés
Prévenoient mon rival, et m'étoient refusés.

Tu le sais; ce mortel, sûr de la préférence,
M'opposa de tout temps sa fière concurrence.
Sans parler des honneurs qu'il usurpa sur moi,
Caliste, dont l'amour m'avoit donné la foi,
Caliste à ce rival alloit être enchaînée;
Déja de leur hymen on pressoit la journée:
Jour cruel, jour affreux que prévint ma fureur!
Rappelle-toi ces temps de révolte et d'horreur.
Dans nos remparts alors mes secrètes intrigues
Rallumèrent le feu des complots et des ligues.
Le père d'Altamont, par ce glaive égorgé,
Paya le désespoir de mon cœur outragé;
Et de l'hymen du fils la pompe suspendue
En appareil de mort fut changée à ma vue.

MONTALDE.

Des malheureux Génois tel est le triste sort:
Le foible est abattu sous les coups du plus fort;
Et parmi les horreurs du tumulte anarchique,
Tout pouvoir est sacré lorsqu'il est tyrannique.
J'ai vu nos citoyens, dans nos murs embrasés,
L'un sur l'autre expirants, l'un par l'autre écrasés.
Mais, hélas! j'ignorois qu'en ces jours de carnage
Altamont immolé l'eût été par ta rage!
Quoi! dans les flancs glacés d'un timide vieillard
Ta main dénaturée enfonça le poignard!
Tigre qui dans la nuit dévores tes victimes,
Tu n'as d'autre vertu que de cacher tes crimes.

Que dis-je! tes fureurs vont bientôt éclater;
Le frein le plus sacré ne peut les arrêter.
Déja, foulant aux pieds les lois que tu dédaignes,
Tu traînes après toi, sous d'horribles enseignes,
Cet amas d'étrangers et de brigands obscurs
Que Gênes à regret recèle dans ses murs.
Voilà de quels soutiens appuyant ton suffrage
Des rangs et des honneurs tu régles le partage.
C'est par toi que Frégose, envahissant l'état,
Ceint la tiare au temple, et préside au sénat;
Tyran dont la grandeur, par le crime usurpée,
Profane l'encensoir, déshonore l'épée.
Nous voyons chaque jour les plus grands des Génois
Opprimés, exilés, ou proscrits par vos lois.
C'en est trop: si ton bras, lâchement homicide,
Étend sur Sciolto la rage qui le guide,
Ton aspect désormais est horrible pour moi:
Je ne suis plus l'ami d'un monstre tel que toi.

LOTHARIO.

Ces reproches amers n'ont rien qui m'épouvante.
Des crimes de ma main cette image effrayante,
Ces concurrents punis, et ce sang, et ces morts,
Rien, quand je suis vengé, n'excite mes remords.
Peins-moi plutôt, peins-moi Caliste dans les larmes,
Du deuil le plus lugubre enveloppant ses charmes;
Peins-moi son désespoir, mes forfaits, ses vertus;
Peins-moi Caliste enfin... que je ne verrai plus!

Dis-moi que, furieux et contraire à moi-même,
Indignement jaloux, j'ai perdu ce que j'aime.
C'est par l'amour qu'il faut intimider mon cœur,
C'est par l'amour enfin que je me fais horreur.
Caliste!... Ah, dieux!

MONTALDE.

Quels cris échappent de ta bouche!
L'amour dans ses chagrins prend-il ce ton farouche?
Ah! tu me fais frémir!

LOTHARIO.

Frémis de mes transports,
De mon désordre affreux, du crime, et des remords.
Plût au ciel que mon bras, bornant sa violence,
Eût pu dans le carnage assouvir sa vengeance!
Mais ce cœur, né sensible autant qu'infortuné,
Dévoré par l'amour, de rage empoisonné,
A-t-il pu s'arrêter dans le juste équilibre
Où se repose une ame indifférente et libre?
C'est peu d'avoir éteint dans le sang et les pleurs
Le flambeau d'un hymen rompu par mes fureurs:
Craignant de perdre encore une amante adorée,
Malgré tous mes serments, après sa foi jurée,
Je courus vers Caliste... A l'aspect du courroux
Qui peignoit de mes yeux les sentiments jaloux,
Voyant encor ma main de meurtre dégouttante,
La victime à mes pieds interdite, expirante,
Tombe sans mouvement... O transports criminels!

Dieux! il est donc des cœurs que l'amour rend cruels!
De ce lâche attentat mon ame est obsédée.
Tout m'en rappelle ici l'épouvantable idée.
Sortons.

MONTALDE.

Quel crime? Arrête.

LOTHARIO.

Au nom de l'amitié,
Par respect pour Caliste, et pour moi par pitié,
N'arrache point l'aveu de ce honteux mystère.
Ah! laisse-moi du moins la gloire de le taire.
Si même malgré moi mon trouble en a parlé,
Frappe; tu dois la mort à qui l'a révélé.

MONTALDE.

Eh bien! mets à profit ce repentir sublime;
Auprès de Sciolto cours réparer ton crime.
Amant respectueux et digne de leur choix,
Sur sa fille et sur lui va reprendre tes droits.

LOTHARIO.

Moi, porter à leurs pieds mes remords pour hommage!
Caliste!... après le vœu de punir mon outrage,
Après l'ordre éternel de fuir loin de ses yeux;
Les imprécations chargèrent ses adieux.
Tout ce qu'un grand courroux peut répandre d'injures,
Tout ce que l'on peut dire à des amants parjures,
Les reproches, les cris, les larmes, les refus,
Regrets d'avoir aimé, serments de n'aimer plus,

Caliste employa tout; et ses douleurs funestes
Dévouèrent ma tête aux vengeances célestes.
Ah! du moins sauvons-lui mon aspect odieux.
C'est son père, en un mot, que j'attends en ces lieux.
Il ignore un amour détesté par sa fille.
Mes feux, toujours cachés au sein de sa famille,
Dans l'ombre et le silence avec soin renfermés,
Ne brillèrent qu'aux yeux qui les ont allumés.
Mais cependant, ami, que prévoir et que craindre?
Que me veut Sciolto? Lasse de se contraindre,
Caliste, abandonnée aux cris du désespoir,
A-t-elle révélé l'attentat le plus noir?
Ah! peut-être Altamont, ce rival que j'abhorre,
Au temple de l'hymen l'appelle-t-il encore.
Ce doute est trop affreux! quel que soit mon malheur,
Allons, que Sciolto m'en découvre l'horreur.

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, SCIOLTO.

SCIOLTO.

Quels farouches regards le perfide me lance!
(A Lothario, qui semble faire un mouvement pour sortir.)
Viens, approche : est-ce à toi de craindre ma présence?
Quoi! l'aspect de ces lieux enflamme ton courroux!

LOTHARIO.

J'y reçus des affronts, mon cœur y fut jaloux.
Ah ! peut-être y vas-tu combler mon infortune.
Parle, et délivre-moi de leur vue importune.
Que viens-tu m'annoncer, et quels sont tes desseins?
Caliste a-t-elle mis le glaive dans tes mains?

SCIOLTO.

Ma fille, vertueuse autant qu'elle m'est chère,
Tremblante pour les jours de son malheureux père,
Frémit, épouvantée au bruit de ta fureur:
Barbare! ton nom seul la remplit de terreur.
Oui, si je consultois sa tendresse alarmée,
Ta mort auroit vengé ma famille opprimée.
Mais, tout impur qu'il est, ton sang est à l'état,
Et dans le citoyen je pardonne à l'ingrat.
Gênes veut à sa gloire employer ton courage.
De la guerre sous moi tu fis l'apprentissage :
Je ne te parle point de tant d'autres vertus
Dont tu reçus l'exemple, et qu'enfin tu n'as plus.
Graces à l'ascendant de ton destin funeste,
Ton cœur est né féroce, et la valeur te reste.
Au nom de la patrie et de ton souverain,
Du glaive de l'état je viens armer ta main.
Ce peuple méprisé, ce perfide insulaire,
Ennemi des Génois, dont il est tributaire,
Le Corse, qui, cédant à la nécessité,
Nous vendit tant de fois sa foible liberté,

A l'abri des rochers de son île sauvage
Vient de briser encor le fer de l'esclavage.
Gênes, pour le punir, demande ton appui :
La flotte est préparée, et l'on part aujourd'hui.

LOTHARIO, *ironiquement.*

A ce titre brillant par ton choix destiné,
Altamont n'attend plus que l'instant fortuné.
Pourquoi lui dérober l'honneur d'une victoire ?
Ce mortel, autrefois si jaloux de ma gloire,
Aux genoux de Caliste est-il moins généreux ?
Ne sait-il plus enfin que lui vanter ses feux ?

SCIOLTO.

Pourquoi renouveler nos disputes cruelles ?
Acceptes-tu l'honneur de vaincre des rebelles ?
Réponds, ou ce jour même, au défaut de ton bras,
Le héros que tu hais vengera nos états.

LOTHARIO.

A ces mots j'obéis ; mais l'ordre qu'on m'impose
Ne peut être scellé qu'au palais de Frégose,
Et j'y cours.

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LUCILE.

LUCILE.

O terreur! ô père infortuné!

SCIOLTO.

Pourquoi ces cris plaintifs et ce front consterné?
Que voulez-vous, Lucile?

LUCILE.

A peine de l'aurore
Caliste a-t-elle vu les premiers feux éclore,
Que, le sein découvert, les traits défigurés,
Elle a fui vers ces lieux à la mort consacrés,
Où sa longue douleur, dans un deuil solitaire,
Va pleurer chaque jour le trépas de sa mère.
Ah, seigneur! je ne sais quel nouveau désespoir
Mêle son amertume à ce triste devoir;
Mais je crains qu'aujourd'hui Caliste ne succombe.
De votre auguste épouse elle embrasse la tombe,
Et ses gémissements élancés vers les cieux...

(Voyant Lothario.)

Venez, seigneur!... Quel monstre épouvante mes yeux!

LOTHARIO.

Ah! Lucile, écoutez! ô désespoir! ô rage!
On me flatte, on m'appelle, et ma présence outrage!

Achevez et comblez le désordre où je suis.
Caliste, est-il bien vrai, succombe à ses ennuis?

SCIOLTO.

Que t'importent, cruel, les maux de ma famille?

LOTHARIO.

Que m'importe! grands dieux!

SCIOLTO.

Retournez vers ma fille,
Lucile; dites-lui, pour calmer ses douleurs,
Que mes embrassements vont essuyer ses pleurs.

(Lucile sort.) (A Lothario.)

Allez... Toi, cours au port.

LOTHARIO.

Ah! je dois fuir sans doute;
Caliste me déteste, et je pars... Mais écoute:
Si de tes derniers ans le cours t'est précieux,
Ne précipite point un hymen odieux.
Attends le jour auguste où mes mains fortunées
Tourneront vers ces bords nos poupes couronnées,
Ou que ce même ami, qui doit suivre mes pas,
A ta fille vengée apprenne mon trépas.

SCIOLTO.

Quel intérêt...

LOTHARIO.

Connois ce funeste mystère:
Je l'aime; tu ne vis qu'autant qu'elle m'est chère.
Tremble qu'à mon retour, amant fier et jaloux,

Je n'immole avec toi deux perfides époux.
Adieu.

SCÈNE IV.

SCIOLTO, seul.

Quel jour affreux a passé dans mon ame!
Il brûle pour Caliste, et j'ignorois sa flamme!
A-t-il un seul instant humilié son cœur?
L'aveu de son amour est un cri de fureur.
Mais ce front paternel, sous les rides de l'âge,
De ses indignes feux ne ressent point l'outrage.
Caliste le déteste, et cent fois son courroux
Voulut sur le perfide appesantir mes coups.
Elle aura su qu'ici mon ordre le rappelle:
Voilà, voilà l'objet de sa douleur nouvelle;
Mais qu'il parte, il suffit; qu'il sorte de ces murs.
Il rompt de mes projets les ressorts les plus sûrs.
Du parti qu'il soutient désunissons le traître.
Lothario, Frégose, et l'esclave et le maître,
Ennemis de l'état sous des noms différents,
Connoîtront aujourd'hui si je hais les tyrans.

SCÈNE V.

SCIOLTO, ALTAMONT, FIESQUE, DORIA,
ET AUTRES GÉNOIS.

ALTAMONT.

Protecteur d'Altamont, ô mon auguste père!
Il luit enfin ce jour si lent pour ma colère,
Ce jour où par l'honneur mon courage excité
Au sénat avili rendra sa majesté.
Ordonnez, disposez.

SCIOLTO.

Héros, l'espoir de Gênes,
Craignons, en les brisant, d'ensanglanter nos chaînes.
Tout nous seconde, amis. Ce farouche oppresseur,
Du trône et de l'autel profane usurpateur,
Frégose, pour punir des peuples infidèles,
Fait sortir de nos ports ses légions cruelles.
L'affreux Lothario, son invincible appui,
Sous le même prétexte est éloigné de lui.
Je n'enveloppe point l'ingrat dans ma vengeance;
Pardonnez: je l'aimai dès sa plus tendre enfance;
Et mon cœur, qu'il outrage et qu'il vient de braver,
Par un dernier bienfait veut encor le sauver.
Cet ordre est rigoureux, mais il est nécessaire.
Un outrage nouveau, que mon orgueil doit taire,

Force enfin ma justice à bannir cet ingrat.
Je le plains, mais je sauve et ma gloire et l'état.

ALTAMONT.

Seigneur, oubliez-vous son audace et ses crimes?
Qu'il périsse, ou craignons d'être un jour ses victimes.
Sans vos ménagements, sans vos ordres sacrés,
J'allois plonger ce fer dans ses flancs abhorrés.
Des murs de ce palais il repassoit l'enceinte;
Sur son front menaçant sa fureur étoit peinte.
Ah! seigneur, je ne sais, j'ai cru voir sur ses pas
Les mânes paternels qui me tendoient les bras.
Qu'on accuse aisément un mortel qu'on déteste!
Mon père, enveloppé dans un piége funeste,
Par un bras inconnu mourut assassiné...
Je hais Lothario; lui seul est soupçonné.
Pourquoi donc aujourd'hui le soustraire à ma rage?
Pourquoi la politique où suffit le courage?
Commandez, ce colosse appesanti sur nous,
Renversé, dispersé, périra sous mes coups.
Et Frégose, avec lui couché sur la poussière,
N'osera plus ici lever sa tête altière.

SCIOLTO.

Non, mon fils; apprenez des desseins importants;
Connoissez mes motifs et les malheurs des temps.
Gênes, toujours esclave et toujours divisée,
Quitta, reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein

Une noblesse, un peuple, indociles au frein;
Deux partis opposés, qui des droits de l'épée
Soutiennent tour-à-tour leur puissance usurpée,
Mais qui, d'un œil jaloux l'un par l'autre observés,
Sont souvent abattus aussitôt qu'élevés;
Les nobles, décorés des plus superbes titres,
Sous des noms différents ont été nos arbitres.
Les ducs anéantis, les comtes ont régné;
Mais bientôt de ses fers le Génois indigné
Osa se révolter, osa se rendre libre,
Entre les grands et lui mit un juste équilibre,
Créa pour leur orgueil l'honneur du consulat,
Et fit asseoir près d'eux ses tribuns au sénat.
Heureux jours, mes amis, où les aigles romaines
Sembloient revivre encor pour s'envoler vers Gênes;
Où des débris fumants du trône des Césars
Nos aïeux construisoient d'invincibles remparts!
Hélas! tout fut détruit; et les guerres civiles
D'un feu plus dévorant consumèrent nos villes.
Lasse des longs débats et du peuple et des grands,
Gênes à ses voisins mendia des tyrans;
Et l'on vit dans nos murs le François et l'Ibère
Établir tour-à-tour leur puissance étrangère;
Mais tous, pour gouverner l'impétueux Génois,
Apportèrent ici d'insuffisantes lois.
Enfin, parmi les cris, le meurtre, et le ravage,
Un doge fut élu dans des jours de carnage.

De ce titre funeste un prêtre est revêtu :
Sur les débris épars de son siége abattu.
Relevons le sénat et l'antique tribune.
Mais pourquoi des combats éprouver la fortune?
Malheureux le vengeur entouré de tombeaux,
Qui porte chez les siens le glaive et les flambeaux!
N'allons point, ô mon fils! au milieu des ruines,
Rappeler les horreurs des guerres intestines.
Vide de légions, Gênes peut aujourd'hui
Rejeter sans efforts un tyran sans appui.
Enfin, pour mieux tromper sa prudence étonnée,
De ma fille avec vous célébrons l'hyménée;
Et que ces nœuds si chers, préparés par l'amour,
De notre liberté consacrent le retour.

ALTAMONT.

O mon père! attendons des moments plus propices :
Formons ces nœuds sacrés sous de plus doux auspices.
Non, non, n'attachez point le sort de deux amants
A la fatalité de ces grands changements.
Que vous dirai-je enfin? Caliste, que j'adore,
Caliste à mon bonheur ne consent point encore;
Hélas! et ses beaux yeux, dans les larmes noyés,
Détournent loin de moi leurs regards effrayés.

SCIOLTO.

Depuis le jour funeste où le destin contraire
Me ravit une épouse, à ma fille une mère,
Il est vrai qu'aux ennuis son cœur abandonné

Sous les lois d'un époux a craint d'être enchaîné :
Mais j'ai mes droits ; hier ma volonté suprême
Obtint enfin l'aveu d'une fille qui m'aime.
Tandis que ma prudence, au sein de ce rempart,
Du fier Lothario va presser le départ,
Allez, de votre amante apaisez les alarmes.
Cet heureux jour, mon fils, n'est point fait pour les larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE, ALTAMONT, LUCILE.

ALTAMONT.

Eh quoi! belle Caliste, et mes soins et mes vœux,
Mes respects, si long-temps opposés à mes feux,
L'intérêt de l'état, l'autorité d'un père,
Rien ne peut m'obtenir un aveu nécessaire?
Cependant pour l'hymen les autels sont parés,
Le jour luit, tout est prêt, hélas! et vous pleurez.

CALISTE.

Non, non, je n'irai point, épouse infortunée,
Serrer, en frémissant, les nœuds de l'hyménée.
Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus.
Altamont, j'ai rendu justice à vos vertus,
Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable;
Mais telles sont les lois du destin qui m'accable,
Que même par honneur, insensible à vos soins,
Je dois trahir vos feux, ou vous estimer moins.

ALTAMONT.

Qu'entends-je? Savez-vous quels projets on prépare?

CALISTE.

Périssent les autels et leur pompe barbare!
Je maudis le moment où le sort en courroux
Viendra vous accabler du nom de mon époux.
Ah! si l'amour pour moi vous intéresse encore,
Cet amour, que je crains, mon désespoir l'implore;
Mon père commandoit; hier j'ai tout promis:
Mais je vois de plus près l'hymen dont je frémis;
Je cède à mes terreurs. Par pitié pour vous-même,
Changez l'ordre émané d'un mortel qui vous aime:
Qu'entre Caliste et vous tous liens soient rompus.
Allez, priez, pressez, et ne me voyez plus.

ALTAMONT.

Quoi! madame, ce nœud si pur, si légitime...

CALISTE.

S'il m'unissoit à vous, ce nœud seroit un crime.
Les horreurs du sommeil, les présages du jour,
Sur ce fatal hymen m'alarment tour-à-tour.
Cette nuit même encor, du sein de la poussière
J'ai vu sortir, seigneur, l'ombre de votre père.
« Suis-moi, » m'a-t-elle dit... J'hésite, mais son bras
Vers le temple aussitôt précipite mes pas.
J'y monte avec effroi; j'entre... ô trouble!... ô surprise!
Sur l'autel renversé la mort étoit assise.
Je n'ai point de l'hymen vu briller les flambeaux,
C'étoient ces feux obscurs destinés aux tombeaux.
Une lampe lugubre et des torches funèbres

Méloient un jour horrible à d'horribles ténèbres.
J'avance, et tout-à-coup, devenu plus cruel,
Le fantôme indigné m'écarte de l'autel.
Ses menaces, ses cris du temple m'ont chassée,
Et vous-même, seigneur, vous m'avez repoussée.
La peur hâtoit mes pas incertains, égarés:
A peine je sortois des portiques sacrés,
Le tonnerre a grondé, les voûtes ébranlées
Sur mille malheureux soudain sont écroulées;
Et le choc imprévu de leurs vastes débris
Du plus affreux réveil a frappé mes esprits.

ALTAMONT.

Des voiles du trépas toujours environnée,
Aux marches d'un tombeau sans cesse prosternée,
De ces tristes objets l'image vous poursuit.
Quoi! par un songe vain mon bonheur est détruit!
De quel retour, ô ciel! ma tendresse est punie!
Madame, ai-je d'un père armé la tyrannie?
Altamont ne sait point l'art d'usurper les cœurs.
Il ne s'est plaint qu'à vous de toutes vos rigueurs.
Il est vrai, je croyois que mes soins, ma constance,
Avoient de vos mépris forcé la résistance;
Et quand le temple est prêt, je ne m'attendois pas
Qu'un obstacle nouveau dût enchaîner vos pas.
D'un plus beau feu sans doute en secret prévenue,
Vous...

CALISTE.

Caliste, seigneur, vous est-elle connue?
Altamont ne peut-il, sans les interpréter,
Souscrire à des refus qu'il devroit respecter?
Cédez à des motifs que ma vertu doit taire.
Ah! ce n'est pas à vous d'en percer le mystère;
Ils sont affreux!

ALTAMONT.

Sortez du trouble où je vous voi.
Caliste, éclaircissez...

CALISTE.

Altamont, laissez-moi.

ALTAMONT.

Madame, j'obéis; et vous allez connoître
Si ce cœur dédaigné peut mériter de l'être.
Ah! du moins mes respects, dans ce funeste jour,
Obtiendront votre estime au défaut de l'amour.
C'est mon dernier espoir.

SCÈNE II.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Il faut hâter ma perte,
Lucile. C'en est fait; ma honte est découverte.
On n'avoit point encor soupçonné mes douleurs;

A la mort d'une mère on imputoit mes pleurs.
Tout est connu, te dis-je, et si ma prévoyance
A la voix d'Altamont n'eût imposé silence,
Il accusoit mon cœur pour un autre enflammé;
Lothario sans doute alloit être nommé.
Cent fois, dans mes transports, ton bras m'a désarmée;
Sous mes pas fugitifs la tombe s'est fermée.
Tu vois quel est le fruit de tes cruels secours:
Au mépris, à la honte on condamne mes jours.

LUCILE.

Pourquoi du sein de l'ombre et de la solitude
Traîner ici le poids de votre inquiétude?
Pourquoi vous refuser aux soins de ma pitié?
Si vous en eussiez cru les vœux de l'amitié,
Au fond de ce palais renfermant vos alarmes,
On n'eût point en ces lieux interrogé vos larmes.

CALISTE.

Sais-je où le désespoir précipite mes pas?
On presse mon hymen, ou plutôt mon trépas.
L'instant fatal approche... Eh quoi! devois-je attendre
Qu'au fond de ma retraite on osât me surprendre;
Que mon époux, mon père, ardents à m'y chercher,
Les flambeaux à la main vinssent m'en arracher?
Qu'auroit pu leur répondre une femme éperdue?
Le front couvert de honte, à leurs pieds confondue,
Caliste, de ses pleurs les baignant tour-à-tour,
N'auroit su que maudire et l'hymen et l'amour.

Malheureuse! où traîner une vie importune?
Où fuir, et dans quels lieux cacher mon infortune?
Que ne puis-je, Lucile, au bout de l'univers,
Habiter des rochers, des antres, des déserts!
Là de mon lâche amant expier les outrages,
N'entendre autour de moi que le bruit des orages,
Ne voir à la clarté d'un ciel chargé de feux
Que des monstres sanglants, que des spectres hideux;
Des mânes, des tombeaux... ou quelque infortunée
Aux larmes, comme moi, par l'amour condamnée!
Lothario, voilà le fruit de tes forfaits,
Les remords que j'éprouve, et les vœux que je fais.

LUCILE.

Les remords!... eh! pourquoi vous imputer son crime?
L'audace avilit-elle une vertu sublime?
Non, madame, un perfide, au gré de son ardeur,
Ne peut dans son amante anéantir l'honneur:
L'honneur est dans notre ame; et quoi qu'on entreprenne,
C'est avec notre aveu qu'il faut qu'on l'y surprenne.
Pour un cœur noble et pur, par la force abattu,
La défaite devient un titre de vertu.

CALISTE.

Le ciel m'en est témoin; l'ennemi de ma gloire
Ne peut s'enorgueillir d'une injuste victoire.
Le triomphe odieux surpris par sa fureur
Fut celui d'un brigand, et non pas d'un vainqueur.
Mais je mourrai, Lucile, et sans doute l'envie

Répandra ses poisons sur le cours de ma vie.
D'un sexe qu'on adore injurieux destin!
On se fait de nos maux un plaisir inhumain.
Ce monde séducteur qui nous vantoit nos charmes
Empoisonne bientôt la source de nos larmes,
Et, satisfait de voir nos fronts humiliés,
Il profane l'encens qu'il brûloit à nos pieds.
Lucile, c'est à toi de conter ma disgrace,
De venger ma vertu des transports de l'audace.
Dis que Lothario, dans ces murs élevé,
A la main de Caliste en secret réservé,
Dévoila tout-à-coup son affreux caractère,
Qu'il outragea la fille, et poursuivit le père.
Ne dissimule point que son cœur déguisé
Fut cher (et j'en rougis) à mon cœur abusé...
Dans quel temps, par quel art le fourbe m'a trompée.
De soins respectueux sa tendresse occupée,
L'égal empressement et de plaire et d'aimer,
Les serments si flatteurs de toujours m'estimer;
Ma mère, qui, près d'elle élevant notre enfance,
De nos premiers penchants approuvoit l'innocence,
Entre l'ingrat et moi les nœuds les plus sacrés,
Les droits de la vertu, toujours si révérés;
Tout m'abusoit, Lucile, et mon ame charmée
S'abandonnoit sans crainte au plaisir d'être aimée.

LUCILE.

Que l'hymen aujourd'hui par des liens plus doux...

CALISTE.

Quoi! porter mes affronts pour dot à mon époux?
Dans le sein des vertus la fortune ennemie
Aura marqué mes jours du sceau de l'infamie,
Et moi j'ajouterois, par des nœuds pleins d'horreur,
Au crime involontaire un crime de mon cœur!
De tant de maux, Lucile, amassés sur ma tête,
Le plus cruel, sans doute, est l'hymen qu'on apprête.

LUCILE.

Hé bien! je l'avouerai, moi-même j'en frémis.
Mais un père commande, et vous avez promis.

CALISTE.

Hélas! tu le connois: sévère en ses tendresses,
De l'amour et du sang il n'a point les foiblesses.
En vain j'ai devant lui fait parler mes douleurs;
Sa fière volonté résistoit à mes pleurs.
Hier même, à travers un silence farouche,
Le nom de mon perfide est sorti de sa bouche...
A ce nom menaçant, j'ai pâli, j'ai cédé.
Un refus m'eût trahie, et j'ai tout accordé.

LUCILE.

Vous m'avez lu cent fois cette lettre touchante
Que vous remit, madame, une mère expirante.
Vous aviez dans son ame épanché vos malheurs:
Elle en prévit dès-lors la suite et les horreurs.
A son superbe époux cette lettre adressée,
Pour le fléchir un jour, en vos mains fut laissée.

Montrez-lui cet écrit garant de vos vertus;
La nature a ses droits.

CALISTE.

Espoir que je n'ai plus!
La nature, crois-moi, dans le sein d'une mère
Jette un cri plus plaintif que dans celui d'un père.
Eh! comment annoncer au plus fier des mortels
Qu'on a chargé mon front d'opprobres éternels?
Vengeant, à cet aveu, l'honneur de sa famille,
Du crime de l'amant il puniroit sa fille...
Que dis-je! Ce n'est pas sa fureur que je crains;
Puisse mon trépas seul ensanglanter ses mains!
Je tremble de porter dans son ame abattue
Ce desir de la mort, ce poison qui me tue.
Lucile, il est des maux qu'on n'ose confier;
L'innocence rougit de s'en justifier:
Sans doute il est affreux de révéler sa honte.

LUCILE.

Qui n'en est pas coupable aisément la surmonte.
Mais enfin le temps presse, et bientôt sur ses pas
Sciolto... Vous pleurez!... Vous ne m'écoutez pas!

CALISTE.

Des apprêts de l'hymen déja l'on m'environne;
Aux feux de son rival un traître m'abandonne...
Mais ne m'as-tu pas dit que ce monstre odieux
Tantôt par sa présence a profané ces lieux?
Dans ce séjour de pleurs quel motif le raméne?

Est-ce le repentir... ou l'amour... ou la haine?
Si jaloux... lui jaloux!... Il le fut, mais, hélas!
Du faste des honneurs qu'il ne méritoit pas.
Quels sont donc ses projets? pourquoi revoir mon père?
S'il avoit de son crime éclairci le mystère...
Voilà ce que je crains, ce que je veux savoir...
Quoi! sentir mille maux, et toujours en prévoir!

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, SCIOLTO.

SCIOLTO.

Au pied de nos autels, ma fille, il faut me suivre...
Le sombre désespoir où ton ame se livre,
Le refus d'un hymen consacré par mon choix,
Tes vains retardements, le trouble où je te vois,
Tout m'offense.

CALISTE.

Seigneur!

SCIOLTO.

D'où naissent tes alarmes?

CALISTE.

Ces apprêts... cet hymen... Pardonnez à mes larmes.

SCIOLTO.

Quel secret! quelle horreur que je ne conçois pas!
Altamont éperdu s'est jeté dans mes bras;

Il vient de m'implorer pour toi contre lui-même;
Il consent de te perdre, et cependant il t'aime!
Je suis trop indigné d'essuyer des refus.
Viens.

CALISTE.

Quoi! vous ordonnez...

SCIOLTO.

Ne me résiste plus.

CALISTE, se jetant aux genoux de Sciolto.

Ah! seigneur, si jamais j'eus des droits sur votre ame,
Ces droits chers et sacrés, ma douleur les réclame.
Je ne viens point, hélas! indocile à vos lois,
En faveur d'un amant, combattre votre choix;
Ce n'est point Altamont, c'est l'hymen que j'abhorre.
Pourquoi me séparer d'un père que j'adore?
De vos nobles destins ne me détachez pas.
Mon père, je vivrai, je mourrai dans vos bras.
Que m'importe un époux et le reste du monde?

SCIOLTO.

Lève-toi... sors enfin de ta douleur profonde.
Va, je t'aime toujours... Mais vois si ma bonté
Doit au gré de tes pleurs changer ma volonté.
Un monstre dans ces murs opprime ma vieillesse:
Non content de trahir, de punir ma tendresse,
Sa haine, enveloppant l'état dans ses forfaits,
A vendu la patrie aux tyrans que je hais.
Ma fille, tu frémis! Lothario...

CALISTE.

Ce traître?

On dit qu'à vos regards il vient de reparoître.
L'ingrat, que vouloit-il? Ah, mon père! combien
Mon cœur a redouté ce fatal entretien!

SCIOLTO.

A l'oubli de mes dons il ajoute l'outrage:
Il t'aime.

CALISTE.

Lui!... l'amour s'unit-il à la rage?
Ah! qu'importe après tout? Dans les cœurs corrompus
L'amour même, l'amour est un crime de plus.
Qu'il meure: punissez et ses feux et sa haine;
Vengez l'état et vous.

SCIOLTO.

Loin de nous on l'entraîne.
Les jours de cet ingrat malgré moi me sont chers.
Aux Corses mutinés il va porter des fers;
Il va partir... il part.

CALISTE.

Tombe sur moi la foudre!
Il part... Vous l'ordonnez... Il a pu s'y résoudre!...

SCIOLTO.

Qu'entends-je! Me trompé-je! Où s'égarent tes vœux?

CALISTE.

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux.
Qu'il périsse... A ma honte, à la vôtre, il respire.

Des bouts de l'univers il peut encor vous nuire.
Chaque instant de sa vie est un instant d'horreur.

SCIOLTO.

Réserve à nos tyrans cette noble fureur.
O ma chère Caliste! ô toi l'espoir de Gêne!
Poursuis, ma fille, et prends l'ame d'une Romaine,
L'ame de ces héros, de ces grands citoyens,
La gloire de nos murs, mes aïeux et les tiens.
Sais-tu que dans ce jour tombe la tyrannie;
Que d'un doge odieux l'ambition punie
Va voir dans nos remparts triompher le sénat,
Et remettre en nos mains les rênes de l'état?
De notre liberté ton hymen est le gage.
Nous brisons aujourd'hui le joug de l'esclavage:
Déja même Altamont, pour prix de sa vertu,
Du rang de sénateur vient d'être revêtu;
Et Fiesque et Doria, ces fils de la patrie,
Voilà les conjurés que l'honneur t'associe.
Marche d'un pas superbe à côté des héros.
Sois mon sang, sois ma fille, et viens finir mes maux.

CALISTE.

Jour affreux!

SCIOLTO.

Dans une heure aux autels on s'assemble:
Ton hymen célébré, le fer brille.

CALISTE, à part.

Je tremble.

SCIOLTO.

On court dans leurs palais enchaîner nos tyrans.

CALISTE.

Ainsi du bien public mes malheurs sont garants.
Ah! sans doute, il manquoit à l'hymen qu'on apprête
Le sanglant appareil de cette horrible fête!
Dieux! parmi les combats, les flammes, les débris...
Vous me glacez d'effroi.

SCIOLTO.

Tu sauves ton pays.
J'ai souffert jusqu'ici tes pleurs, ta résistance:
Mais j'attends plus de zéle et plus d'obéissance;
Il y va de ta gloire, il y va de tes jours.
De mon heureux projet il faut suivre le cours.
Enfin, parmi les soins dont mon ame est remplie,
Songe que les plus grands sont ceux de la patrie,
Et qu'un républicain qui se livre à ta foi,
Si tu trahis l'état, le vengera sur toi.
Je te laisse y penser; dans une heure on t'appelle.

SCÈNE IV.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Dans une heure, Lucile! ô disgrace cruelle!

LUCILE.

Madame, désormais quels affronts craignez-vous?
L'ingrat Lothario fuit loin de votre époux.

CALISTE.

Nos nœuds en seront-ils moins souillés par le crime?
Va, cette fuite ajoute au malheur qui m'opprime.
Il semble que mes pas, d'écueils environnés,
Dans des piéges nouveaux soient sans cesse entraînés.
Quels sont donc ces projets de haine et de vengeance?
On s'arme dans le temple! on attend ma présence!
C'est moi qui dois guider un peuple d'assassins!
Pompe digne en effet de l'hymen que je crains!
Viens, il est des moments où notre ame égarée
Veut mériter les maux dont elle est déchirée.
Je ne sais qui m'arrête... Ah! ce fatal départ...
Mais, s'il étoit encore au sein de ce rempart!

LUCILE.

Madame, quel projet! Dieux! et qu'osez-vous dire?

CALISTE.

Je rougis des transports que le malheur m'inspire!
Mais l'innocence est-elle encore en mon pouvoir?
Allons, Lucile, allons, suivons mon désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE, MONTALDE.

CALISTE.

Non, je ne puis souffrir le départ du perfide.
Ne me demandez point quel intérêt me guide;
Ce monstre malgré moi préside à mes destins.
Qu'il demeure... il le faut.

MONTALDE.

Madame, que je crains...

CALISTE.

Il fuit?

MONTALDE.

Déja la voile aux vents abandonnée...
Mais de quel soin votre ame est-elle importunée?
Ah! que Lothario quitte à jamais ces bords!
Cruel dans ses forfaits, il l'est dans ses remords.

CALISTE.

Quel discours!

MONTALDE.

Pardonnez... votre vertu... son crime...

CALISTE.

J'entends! il a comblé le malheur qui m'opprime!
De son lâche triomphe il a semé le bruit!
On ose m'en parler! Montalde en est instruit!
Ah! du moins, inconnue au milieu de mes peines,
Je cachois dans la nuit la honte de mes chaînes!
Mais qu'un monstre, aux affronts dont il put m'accabler
Ajoute encor celui d'oser les révéler;
Qu'il veuille que Caliste, en spectacle livrée,
Aux yeux du monde entier vive déshonorée,
Qu'il m'oblige à souffrir, dans ces moments d'horreurs,
L'offensante pitié du témoin de mes pleurs;
C'en est trop! Je succombe à cet excès d'injure.

MONTALDE.

Le repentir...

CALISTE.

N'est point dans son ame parjure.
O ciel! Et sur nos bords j'allois le retenir!
Non, non: je m'abandonne à mon triste avenir.
Ah! tout céde au tourment de le voir, de l'entendre!...
Qu'eût-il fait, après tout, et qu'en pouvois-je attendre?
Sa haine et son amour ont d'égales fureurs.
Oui, qu'il fuie et me laisse à toutes mes douleurs.
Le regret n'a point part au courroux qui m'anime;
Il est affreux d'aimer ceux qûe l'on mésestime.

MONTALDE.

Lothario...

CALISTE.

Qu'il parte; il est un ciel vengeur.
Sur ces mers où déja l'entraînoit son malheur,
Que son vaisseau, brisé par l'effort des orages,
Le laisse sans secours éloigné des rivages!
Que d'écueils en écueils, de rochers en rochers,
Sa mort se multiplie ainsi que ses dangers;
Et qu'enfin le tonnerre, ouvrant le sein des ondes,
Le consume englouti sous leurs vagues profondes.
Vous, foible et digne ami du tyran que je hais,
Vous m'avez fait rougir... ne me voyez jamais!

MONTALDE.

Respectons sa douleur.

SCÈNE II.

CALISTE, seule.

Cruelle destinée,
Je suis donc sans retour à tes lois enchaînée!
Du gouffre de mes maux de quel côté sortir?
Quoi! par-tout des forfaits! par-tout le repentir!
Dans le temple où m'entraîne un père inexorable
Il faut m'humilier sous le joug qui m'accable!
Il faut à mon pays sacrifier l'honneur!
Tout, jusqu'à la vertu, coûte un crime à mon cœur.
D'un sexe impérieux esclaves que nous sommes,

Dépendrons-nous toujours du caprice des hommes?
Chez eux, les noms sacrés et de père et d'époux
Nous cachent des tyrans ou des maîtres jaloux.
Heureuses cependant lorsque notre imprudence
Des titres de l'amour n'accroît pas leur puissance!
Ces fiers adorateurs, ces superbes mortels,
Sous le faux nom d'amants sont encor plus cruels.

SCÈNE III.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE, avec vivacité.

Eh bien, Lucile! eh bien! n'est-il plus d'espérance?

LUCILE.

Madame, le temps fuit et le moment s'avance.

CALISTE.

Altamont et mon père...

LUCILE.

Ils sortent de ces lieux;
Le courage et l'amour éclatent dans leurs yeux.

CALISTE.

Marchons donc aux autels où m'attend l'infamie;
Et là chargeons le ciel des horreurs de ma vie.

SCÈNE IV.

CALISTE, LOTHARIO, LUCILE.

LOTHARIO.

Non, je ne reçois point ces barbares adieux.
(A Montalde, qui se retire.)
Ami, veille sur nous.

CALISTE.

Où suis-je? Hélas!

LOTHARIO.

Tes yeux
Ne peuvent soutenir ma funeste présence;
Au ciel épouvanté tu demandes vengeance,
Mais je viens te l'offrir.

CALISTE.

Lucile, soutiens-moi.

LOTHARIO, présentant un poignard à Caliste.

Prends ce fer vengeur, frappe, et calme ton effroi.

CALISTE.

C'est moi qui veux la mort; moi, qui vis méprisable.
Cruel! Montalde sait...

LOTHARIO, vivement.

Que je suis seul coupable...
Toi, mourir!... Si je fus et barbare et jaloux,
Si la peur de te perdre égara mon courroux,

Tremble, n'augmente point le trouble où je me livre.
Ton cœur est innocent, il est pur, tu dois vivre;
Tu le dois, je le veux.

CALISTE.

Hélas! ces tristes jours,
Dont ta flamme odieuse empoisonna le cours,
A de nouveaux périls tu les livres encore.
Mon père...

LOTHARIO.

Le barbare! Ah! combien je l'abhorre!
A mes vrais sentiments garde-toi d'imputer
Les coupables excès où j'ai pu m'emporter.
Ton père!... va, sans lui l'amour t'eût respectée.
Sur l'heureux Altamont sa faveur arrêtée,
Son choix qui du perfide autorisoit les vœux,
L'aspect de mon rival, son audace, ses feux;
Tout frappa mes esprits d'une fureur soudaine...
Le crime de l'amour fut commis par la haine...
Ne crois pas que je veuille excuser mes transports.
Tremblant, désespéré, suivi de ses remords,
L'amant impétueux, qui te plaint, qui t'outrage,
Frémit à tes genoux de douleur et de rage.
Tu le connois, pardonne, et crains de l'irriter.

CALISTE.

Le refus de la mort peut seul m'épouvanter.
Ah! si de la pitié la voix plaintive et tendre
A ton ame inflexible eût pu se faire entendre,

Ton bras auroit fini mes jours infortunés,
Mes lamentables jours au mépris destinés.
Tant d'affronts, tant de maux n'ont-ils pu te suffire?
Penses-tu m'émouvoir, penses-tu me séduire
Par ces larmes, ces cris, ces vains emportements,
Prestige accoutumé des vulgaires amants?
C'est en vain que ta rage, au comble parvenue,
Sous le nom de remords se déguise à ma vue;
Au travers de ce voile, utile à tes fureurs,
Je lis tes noirs chagrins, tes honteuses douleurs.
Barbare qui peut-être, en implorant ta grace,
Gémis de ma vertu plus que de ton audace;
Né fourbe, né cruel, nourri dans les forfaits,
Tu respires ma honte, et ne m'aimas jamais.

LOTHARIO.

Je ne t'ai point aimée!... Arrête; cette injure
Mêle trop d'amertume aux regrets d'un parjure.
Amant audacieux, sans honneur et sans foi,
J'ai mérité ce titre, et je l'attends de toi:
Mais nier mon amour, désavouer ma flamme,
Croire ton infortune étrangère à mon ame;
Quand je remplis ces lieux des cris du repentir,
Quand je sens tous les maux qu'un mortel peut sentir,
Ne voir dans mes douleurs que des peines légères,
Dans mes larmes de sang voir des pleurs volontaires;
C'en est trop! tu m'as fait, par ces nouveaux transports,
Souffrir plus que mon crime et plus que mes remords.

CALISTE.

Fuis donc, et loin de moi remplis ta destinée.
Pars.

LOTHARIO.

Ah! qu'ordonnes-tu?

CALISTE.

Laisse une infortunée:
Je me livre à mon sort, je t'abandonne au tien.
Fuis, dis-je... je rougis de ce lâche entretien.

LOTHARIO.

Quel trouble!

CALISTE.

Je m'arrache au crime où tu m'entraînes.
De ton fatal aspect purge les murs de Gênes;
Crains mon père, crains-moi, ne revois point ces lieux.
Va, pars, meurs, je mourrai; voilà tous mes adieux.

LOTHARIO.

Je ne te quitte point. A ces cris, à ces larmes,
A la mort, dont les traits défigurent tes charmes,
J'entrevois des malheurs que tu veux me cacher...
Ton ame dans mon sein n'ose les épancher;
Mais j'en crois ce courroux, ces plaintes, ces menaces;
Mes yeux plus éclairés s'ouvrent sur tes disgraces.
Sciolto... Son nom seul glace mes sens d'effroi!
Que fait-il, et d'où vient qu'il s'éloigne de moi?
Peut-être t'accablant du poids de sa colère...
Ah! je cours me venger!

CALISTE.

Et de qui?

LOTHARIO.

De ton père...
Tu pleures! Ah! pardonne au trouble où tu me vois.
Malheureux, je menace et supplie à-la-fois!
Indigne de t'aimer, je sens que je t'adore.
Je redoute un rival, ou plutôt je l'abhorre.
Dans ce désordre affreux retiens ici mes pas:
Que sais-je? je craindrois d'ensanglanter mon bras.
Eh bien! ose venger l'amour et la nature:
Caliste, que ce fer, teint du sang d'un parjure,
Atteste au monde entier mes remords, tes vertus;
Préviens un furieux qui ne se connoît plus.

CALISTE.

N'en doute point, ingrat; j'ai desiré ta perte.
A mes vœux empressés les mortels l'ont offerte;
Le ciel moins équitable a pu la négliger...
Que dis-je? Il m'intéresse à ton propre danger.
Je n'envisage, hélas! dans ma triste vengeance,
Qu'un malheur plus certain, des maux sans espérance;
Et, libre d'obtenir ta fuite ou ton trépas,
Mon cœur intimidé ne les accepte pas.
Tout se présente à moi sous un aspect barbare:
Ces armes... ces soldats... ces vaisseaux qu'on prépare...
Dans le piége où tu cours mes pas embarrassés...
Que sais-je?... Mes sanglots doivent t'en dire assez.

Quelle femme jamais fut plus infortunée!
De quels liens affreux m'as-tu donc enchaînée!
L'instant qui doit les rompre est horrible pour moi.

LOTHARIO.

Quel étrange discours! Achève, explique-toi.
Ces mots interrompus...

CALISTE.

Dans ma douleur extrême,
Sais-je ce que je dis? Je m'ignore moi-même.

LOTHARIO.

Ah! c'en est trop!

CALISTE, regardant profondément Lothario.

Eh bien! je n'ai plus qu'un espoir,
D'autant plus incertain qu'il est en ton pouvoir.
Voudras-tu le remplir?

LOTHARIO.

O doute qui m'offense!
Quel est-il? Parle et cède à mon impatience.
Commande, exige tout.

CALISTE.

Abaisse ta fierté,
Viens aux genoux d'un maître et d'un père irrité.
Suis mes pas, tu le dois: viens m'épargner un crime;
Mais jure...

LOTHARIO.

Que dis-tu? Le tyran qui m'opprime
Me verroit à ses pieds baisser un front soumis!

CALISTE.

Quoi! tu peux balancer!

LOTHARIO.

Il est vrai, je frémis...
Mais, tu le veux... J'y cours... quel crime! Ah! le perfide!
Que lui dirai-je? hélas!

CALISTE.

Laisse à ma voix timide,
Laisse à mes cris plaintifs le soin de l'attendrir.
Va, ce n'est pas à toi de vouloir le fléchir.
Malheureux, qui, t'armant des bienfaits de mon père,
Ravis à son amour la fille la plus chère!
Dissimule ta haine, et du moins à ses yeux
Affecte les respects dont tu trompas mes feux.

LOTHARIO.

A quel abaissement l'amour va me réduire!
Ta bouche me l'ordonne, et je dois y souscrire;
Mais après cet effort sur mon orgueil, sur moi,
Puis-je implorer ma grace et l'obtenir de toi?

CALISTE, avec noblesse.

Qu'oses-tu demander? Dans ta fureur extrême
Ne m'as-tu pas rendue indigne de toi-même?
Méprisable à tes yeux, aux yeux de l'univers,
J'irai loin de ces murs, dans l'ombre des déserts,
Ensevelir ma vie, et ton crime, et ma honte.
Heureuse si le ciel, par la mort la plus prompte,
Retranche au gré des vœux de ce cœur opprimé

Les jours où je te hais et ceux où je t'aimai!
Mais le temps presse, viens...

LOTHARIO.

Oui, je te suis.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, MONTALDE.

MONTALDE.

Arrête :
Au fer des assassins vas-tu porter ta tête?
De gardes, de soldats ce palais est rempli.
Je te dis à regret...

LOTHARIO.

Mon sort est accompli.
Je péris trop heureux.

MONTALDE.

Eh quoi! loin de te plaindre...

LOTHARIO.

Va, ma mort est trop belle, et je ne puis la craindre...
Caliste, il est donc vrai, tu plaignois mes malheurs?
Ton père veut ma tête, et tu verses des pleurs!

CALISTE.

Qu'entends-je? Jour affreux!

LOTHARIO.

Qu'il vienne et me punisse;
Je mourrai... tu vivras... on nous rendra justice.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN GÉNOIS
de la suite de Sciolto.

LE GÉNOIS.

(A Caliste.) (Apercevant Lothario.)
Madame... Vous, seigneur, tranquille en ce palais!
Doria, sur la flotte accusant vos délais,
Se plaint d'une lenteur qui l'enchaîne au rivage.
On vous attend, volez.

LOTHARIO.

Quel étonnant langage!

LE GÉNOIS, à Caliste.

Vous, madame, aux autels allez joindre un époux.

CALISTE.

Malheureux, qu'as-tu dit?

LE GÉNOIS.

Altamont...

CALISTE.

Laisse-nous.

(A Lothario.)
Eh bien! tout est connu: tu vois ma destinée!

L'OTHARIO.

De cet indigne hymen la pompe est ordonnée!

CALISTE.

De ton funeste amour voilà quels sont les fruits.
Heureuse, cependant, si ta haine...

LOTHARIO.

Poursuis...
Ou plutôt, cours, ingrate, aux autels du parjure:
Va, tu n'entendras plus ni plainte ni murmure.
(Après un silence.)
C'est donc à ce dessein qu'on pressoit mon départ?
La fête commençoit, et je fuyois trop tard.
On craignoit que mes mains, vengeant tes perfidies,
Ne troublassent le cours de ces noces impies.
A ces coupables nœuds ton cœur a consenti!
Le temple... tout est prêt... Que ne suis-je parti!
Non, non, je ne veux point rompre cet hyménée;
Va rejoindre l'époux à qui tu t'es donnée.
Ma juste inimitié se ranime aujourd'hui;
Que ta honte me venge et retombe sur lui.

CALISTE.

Oui, j'embrasse en mourant l'écueil où je me brise.
Je vois qu'en vains efforts mon désespoir s'épuise:
Je vois tous les malheurs dont tu vas m'accabler.
O ciel! quel vain prestige avoit pu m'aveugler!
A ces lâches transports il eût fallu m'attendre.
Je frémis de te voir et frémis de t'entendre.

N'importe, viens au temple, et là, d'un œil serein,
Observe si mon cœur suit le don de ma main.

LOTHARIO, *après un moment de silence.*

Moi, souffrir cet hymen! tu l'espères peut-être?
Tu me hais... Mais enfin je veux punir un traître.
Si jamais à l'amour un plaisir fut égal,
Je le sens, c'est celui d'immoler son rival,
D'arracher de son cœur le cœur de son amante...
Ah! je vais le goûter; et ma rage contente,
Dans ce jour de terreur, ne suspendra ses coups
Qu'après avoir uni ton père et ton époux.

CALISTE.

Barbare!

LOTHARIO.

C'en est fait.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO, *à Lothario.*

Toi, dans ces murs? perfide,
Viens-tu pour m'y braver? Quelle fureur te guide?
Au palais des tyrans porte tes pas impurs;
Ou plutôt vers le port...

LOTHARIO.

Je reste dans nos murs;

Tremble.

SCÈNE VIII.

SCIOLTO, CALISTE, LUCILE, GARDES.

SCIOLTO.

Parle; à tes yeux quel motif le raméne?

CALISTE.

Ne connoissez-vous pas son amour et sa haine?
Caliste à vos projets cesse de s'opposer;
Mon père, de ma main vous pouvez disposer.
Lothario vous brave; et sa rage égarée
Ose encor menacer votre tête sacrée.
Donnez, seigneur, donnez ou retenez ma foi,
Songez à vous sauver, vengez-vous, vengez-moi.

SCÈNE IX.

SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO.

Que dois-je présumer? ô père déplorable!
Quoi, mon sang! quoi, ma fille!... elle seroit coupable?
Tant de soins, tant d'amour n'auroient... Ciel!

SCÈNE X.

ALTAMONT, SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO.

Ah, mon fils!
Lothario demeure, et nous sommes trahis.

ALTAMONT.

Je le sais; mais Caliste, à vos ordres soumise,
Va nous suivre aux autels, et tout nous favorise.
Les traîtres périront.

SCIOLTO.

Il n'y faut plus penser.

ALTAMONT.

A d'illustres desseins pourquoi donc renoncer?
Un ennemi de plus, si foible dans sa haine,
De vos vastes projets doit-il rompre la chaîne?
Ah! qu'il reste en ces lieux : je sens que mon courroux
S'irrite, impatient de lui porter mes coups.
Du mépris des tyrans donnons l'exemple au monde.
Un peuple libre et fier dans ces murs nous seconde :
Et Fiesque et Doria commandent dans le port;
Nos heureux conjurés sont les maîtres du fort;
Enfin n'avons-nous pas, pour venger la patrie,
Ces braves habitants des monts de Ligurie,
Qui, du haut des rochers cultivés par leurs mains,

Fondent sur les tyrans, et changent nos destins?

SCIOLTO.

Oui, j'embrasse un parti cruel, mais nécessaire.
De nos desseins peut-être on connoît le mystère,
Peut-être à nos tyrans sont-ils sacrifiés?
Dans des temps orageux ces murs fortifiés
Du moins à leur abri nous permettront d'attendre
Un peuple de vengeurs armé pour nous défendre.
Au temple et dans ces lieux disposez mes soldats.
Mon fils, puisqu'il le faut, soyons prêts aux combats.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, seule.

O triomphe du crime! ô jour épouvantable!
Plus d'honneur, plus de gloire, et Caliste est coupable.
Caliste est dans le temple; elle-même a voulu
L'hymen que rejetoit son cœur irrésolu.
Tantôt, malgré mes pleurs, inflexible et sévère,
Sa vertu résistoit aux volontés d'un père:
Et lorsque Sciolto veut révoquer ses lois,
Elle exige des nœuds dédaignés tant de fois!
Mais pourquoi sa douleur, plus sombre et plus tranquille,
Vient-elle d'éloigner sa fidèle Lucile?
Pourquoi ne puis-je au temple accompagner ses pas?
Ces apprêts de la mort, cet hymen, ces combats...
Caliste, qui peut-être, éperdue, égarée,
Saisit l'instant d'armer sa main désespérée;
Tout me remplit d'effroi... Seule dans ce palais,
Je frissonne... Je cours, et ne sais où je vais.
Mais quel mortel ici fond et se précipite?
Vient-il mettre le comble au trouble qui m'agite?

SCÈNE II.

MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

Ah! Montalde!

MONTALDE.

Caliste est-elle dans ces lieux?
Parlez.

LUCILE.

Que voulez-vous?

MONTALDE.

Parlez: au nom des cieux,
Venez, guidez mes pas vers cette infortunée.

LUCILE.

Caliste est aux autels.

MONTALDE.

Non, non, plus d'hyménée.

LUCILE.

O ciel! se pourroit-il...

MONTALDE.

Entendez-vous ces cris,
Ce choc tumultueux d'armes et de débris?
Caliste!... son malheur m'arrache encor des larmes.
Ah! si vous l'aviez vue, au milieu des alarmes,

Embrasser les autels pour l'hymen préparés,
Frapper, meurtrir son sein... Lucile, vous pleurez!
Oui, pleurez... Voyez-la, victime involontaire,
Aux genoux d'Altamont, aux genoux de son père,
Loin d'oser prononcer de coupables serments,
Ne pousser que sanglots, que longs gémissements:
Du torrent de ses pleurs leurs mains sont arrosées...
Du temple cependant les portes sont brisées;
Lothario paroît, suivi de ses vengeurs,
De ces mêmes brigands vendus à ses fureurs:
Il se fait jour, il entre au fond du sanctuaire:
Mon criminel ami, d'une main sanguinaire,
Saisit Caliste aux yeux du pontife en courroux.
Que d'affreuses clameurs, que d'effroyables coups!
Sciolto, qui sans doute avoit prévu l'orage,
Menace, et donne enfin le signal du carnage.
Alors vous eussiez vu, de ces noirs souterrains
Où la mort sous le marbre enferme les humains,
Soulevant tout-à-coup les tombes révérées,
Sortir des légions au combat préparées...
Figurez-vous Caliste au milieu des poignards,
Le front pâle, l'œil sombre, et les cheveux épars,
S'élançant, se jetant, pour fléchir leur colère,
Entre Lothario, son époux, et son père.
Son bras veut retenir leurs bras ensanglantés;
Tremblante, elle s'écrie: « Arrêtez, arrêtez;
« C'est Caliste, c'est moi qu'il faut qu'on sacrifie;

« Moi qui vous trahis tous, qui déteste la vie! »
On répond à ces cris par ces cris différents:
VIVE LA LIBERTÉ! PÉRISSENT LES TYRANS!
Frégose alors, Frégose, en prêtre sacrilége,
Vient souiller du lieu saint l'auguste privilége.
Le beau-père, le gendre, et son cruel rival,
Gêne entière combat dans ce moment fatal.

LUCILE.

Au milieu des horreurs de ce trouble funeste,
Que fait Caliste?... Hélas! que m'importe le reste!

MONTALDE.

Eh! voilà le motif qui m'amène en ces lieux.
J'ai cru que ce palais l'offriroit à mes yeux.
Pendant ces mouvements, du temple elle est sortie:
Lothario suivoit sa marche appesantie,
Peut-être épioit-il l'instant de l'enlever.

SCÈNE III.

LOTHARIO, CALISTE, MONTALDE, LUCILE.

(Lothario poursuit Caliste, et l'arrête lorsqu'elle est vers le milieu de la scène. Montalde s'oppose aux efforts de Lothario.)

MONTALDE.

Arrête.

LOTHARIO, furieux.

Laisse-moi.

MONTALDE.

Non, je veux t'observer.

LUCILE, à part.

Courons vers Sciolto.

CALISTE, se jetant dans un fauteuil.

Suis-je assez confondue?
Quoi! tu poursuis encore une femme éperdue!
Monstre, sors de ces lieux.

LOTHARIO.

Non; ne l'espère pas.
La vengeance et l'amour m'attachent sur tes pas;
De ton hymen ici je veux laver l'outrage.

CALISTE.

Eh bien! venge-toi, frappe; épuise enfin ta rage.

LOTHARIO.

Je dédaigne tes cris, perfide; tu n'as plus
Cet empire usurpé par tes fausses vertus,
Ce pouvoir inconnu, cet ascendant suprême
Que mon cœur étonné te donnoit sur lui-même.
Je viens de t'arracher des bras de ton époux:
Le crime désormais est égal entre nous.
Tu perds par ton hymen le droit de me confondre;
Je t'accuse à mon tour, c'est à toi de répondre.

CALISTE.

Quoi! j'étois réservée à ce comble d'horreur!
Du moins, en l'arrachant, n'avilis point mon cœur.
Tu m'accuses, barbare! et, si l'on veut t'en croire,
J'ai cherché dans l'hymen mon bonheur et ma gloire;
Moi-même de ces nœuds je formai le tissu!
Tigre que les rochers dans leurs flancs ont conçu,
Ne pouvois-tu tantôt lire ma résistance
Dans mes pleurs, dans mes cris, même dans mon silence?
Juge si cet hymen me remplissoit d'effroi.
Cruel, j'ai souhaité qu'il fût rompu par toi,
Par toi qui, n'inspirant ni l'amour ni l'estime,
Aux vertus d'Altamont n'opposes que ton crime;
Qui n'as, sur ton rival, que l'avantage affreux
D'avoir trompé le cœur qu'il voulut rendre heureux.
Ta haine pour mon père, inflexible, obstinée,
Au pied de nos autels malgré moi m'a traînée.
J'ai cru que Sciolto, poursuivant ses desseins,

T'uniroit aux tyrans combattus par ses mains;
J'ai cru que, dans le trouble où Gênes est plongée,
Je serois aisément ou perdue ou vengée.
Le ciel anéantit et l'un et l'autre espoir;
Je vis encore, et vis soumise à ton pouvoir.
Non que de mon hymen la honte prévenue
Te rende désormais plus coupable à ma vue:
Mais que t'a fait mon père, et pourquoi ta fureur
L'a-t-elle environné du glaive destructeur?
Hélas! il ignoroit que tes feux sacriléges
Avoient sur Altamont de honteux priviléges.
Des tyrans qu'il combat ne deviens-tu l'appui
Que pour l'assassiner, et me perdre avec lui?
J'espérois...

LOTHARIO.

Connois donc le pouvoir de tes larmes.
Cette ville est en proie au tumulte des armes:
On attaque, on repousse; une égale valeur
Ne laisse aucun parti ni vaincu ni vainqueur:
Un signal, un seul mot échappé de ma bouche
Pourroit... N'irrite point un mortel né farouche;
Et si de Sciolto tu veux sauver les jours,
Viens, suis-moi.

CALISTE.

Dans quels lieux? Parle; achève, et j'y cours.

LOTHARIO.

A ces mêmes autels parés pour mon injure,

Viens me jurer la foi que mon amour te jure,
Viens m'unir à ton sort par un nœud solennel,
M'épouser, en un mot.

CALISTE.

T'épouser! toi, cruel?

LOTHARIO.

Ton père à ce prix seul obtiendra la victoire.

CALISTE.

Un triomphe à ce prix seroit acquis sans gloire;
Il m'en désavoueroit.

LOTHARIO.

Ingrate, que dis-tu?

CALISTE, *noblement.*

Je ne me pare point d'un faste de vertu:
Voici l'affreux moment où tu dois me connoître.
Perfide, je t'aimois, j'en rougis; mais peut-être
Le ciel attachoit-il le bonheur de mes jours
A celui de te plaire et de t'aimer toujours.
Tu sais trop quel affront j'ai reçu de ta rage;
Et ma main deviendroit le prix de cet outrage!
Dût ton bras, ou la foudre, ensanglanter ces lieux,
Dût Caliste elle-même, en ce jour odieux,
Sur les restes fumants de sa famille entière
Mourir de mille morts et mourir la dernière,
J'ose ici t'annoncer ma haine et mes refus.
Qui me put avilir ne m'estimeroit plus,
Et, dans les longs dégoûts d'un bonheur légitime,

Rougiroit d'un hymen précédé par le crime.
Rien n'égale l'horreur de m'unir avec toi.

MONTALDE.

A quels titres peux-tu redemander sa foi?
Les tiens ne sont fondés que sur la violence.
Malheureux! qui, toujours opprimant l'innocence,
Crois par des attentats justifier tes droits;
Qui places sous ses yeux, pour contraindre son choix,
Près des flambeaux d'hymen la torche funéraire,
Et mets encore à prix la tête de son père!

LOTHARIO, avec fureur.

La cruelle! ses vœux vont être satisfaits;
Pour la première fois je sens que je la hais.
S'il lui restoit encor quelque droit sur mon ame,
C'est dans des flots de sang que j'éteindrois ma flamme.
Je vais punir...

CALISTE.

Eh bien! par mes funestes jours
De tes assassinats commence ici le cours.
De mon père irrité sauve-moi les approches;
Épargne-moi ses cris, ses plaintes, ses reproches;
Ses reproches affreux d'avoir trahi pour toi
Le secret de l'état, sa tendresse, et ma foi.
Le poids de l'infortune entraîne vers le crime
L'ame la plus constante et la plus magnanime;
Mets un terme aux tourments de mon cœur éperdu!
Je tombe à tes genoux; que mon sang répandu...

SCÈNE IV.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

SCIOLTO, *en entrant, à Lucile.*

Lucile, il n'est plus temps... Que vois-je! quoi! ma fille
Aux pieds de ce barbare avilit sa famille!
Quel spectacle d'horreur s'offre encore à mes yeux!

CALISTE.

Mon père!

SCIOLTO.

Fuis, perfide, et fuis loin de ces lieux;
Tu m'as trahi.

CALISTE.

Mon père!

SCIOLTO.

Ote-toi de ma vue.

CALISTE.

Ne désespérez point votre fille éperdue!

SCIOLTO.

Tu m'as trahi, te dis-je, et le doge a vaincu:
Frégose enfin l'emporte.

LOTHARIO.

Il triomphe, dis-tu?

SCIOLTO.

Le fourbe tonne au nom du Dieu qui le condamne :
A l'abri d'un pouvoir moins sacré que profane,
Ce monstre fait servir à son ambition
Les dehors imposants de la religion;
Le crédule Génois tremble sous l'anathème.
J'ai vu ce peuple esclave, ennemi de lui-même,
Au pied de ses autels adorer l'imposteur.
D'un triomphe si beau va partager l'honneur;
Il est digne de vous... Et toi, fille infidèle,
Dévoile à mes regards la vérité cruelle;
Apprends-moi les forfaits que j'ai dû soupçonner.
Vaincu, trahi par toi, rien ne peut m'étonner.

LOTHARIO, à Caliste, qui tire de son sein une lettre, et qui paroît décidée à tout avouer.

Caliste!

CALISTE.

Puisqu'il faut que mon sort s'éclaircisse,
Que la honte du moins soit ton premier supplice...
Vous, mon père, croyez qu'il en coûte à mon cœur
Pour porter le flambeau dans cette nuit d'horreur;
Pour ouvrir à vos yeux l'impénétrable abyme
Où j'ai caché long-temps les outrages du crime.
Mais il le faut... Hélas! mon silence a produit
Les maux accumulés dont la foule nous suit.
Cette lettre fatale...

(Elle tire de son sein la lettre dont il est question au second acte, et dont le contenu est indiqué.)

LOTHARIO.

Arrête!

CALISTE.

Non, perfide;
De ton sort et du mien que ce moment décide.
Seigneur, dans cet écrit mes malheurs sont tracés.

SCIOLTO.

Donne... Quoi! tu frémis?

CALISTE.

Vous-même frémissez.

SCIOLTO.

Je reconnois les traits d'une épouse adorée. (Il lit.)

LOTHARIO.

A quel emportement ta douleur s'est livrée!

CALISTE.

O terre, entr'ouvre-toi! que ton obscurité
Me dérobe aux regards d'un père épouvanté!
Ah, Lucile! où fuir!

SCIOLTO, tirant son épée, et s'élançant vers Lothario.

Frappe, ou donne-moi ta vie.

LOTHARIO, tirant aussi son épée.

Fier et foible ennemi, que prétend ta furie?

SCIOLTO.

Frappe, te dis-je, ou meurs.

CALISTE, se jetant entre son père et Lothario.

Arrêtez, inhumains.
Ah! tournez contre moi vos parricides mains.

(Elle tombe évanouie dans un fauteuil.)

SCIOLTO.

Lâche, tu m'as rendu le plus malheureux père!

LOTHARIO.

L'un et l'autre étouffons une aveugle colère.
Sans m'excuser ici sur ta propre fureur,
Je m'offre à réparer mon crime et ton malheur.
Ah! du moins, prends pitié de ta fille expirante;
Qu'un lien plus heureux...

SCIOLTO.

Quoi! ta bouche insolente
Ose attester des droits acquis par tes forfaits!
Va, tu peux me haïr autant que je te hais.
Ce cœur sait mieux que toi ce que l'honneur commande.
Ce n'est point ton hymen que ma gloire demande,
C'est ta mort; entre nous il n'est que ce traité.
Si la loi des tyrans, si la nécessité
Entraînoit aux autels ma fille infortunée,
N'en doute point, cruel, ma main déterminée,
Sur le marbre du temple orné pour vous unir,
Immoleroit Caliste, et sauroit t'en punir.
Va, l'honneur offensé ne veut que des victimes.

LOTHARIO.

N'impute donc qu'à toi ton opprobre et mes crimes:
J'allois finir tes maux, et je vais les combler;
Tu demandes du sang, et le sang va couler.
J'humilierai l'orgueil qui te rend inflexible.
Barbare, tu le veux, ce jour sera terrible.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ALTAMONT.

ALTAMONT.

Ah, seigneur! et pourquoi ce désespoir, ces cris?
Quel spectacle? Caliste!... Elle expire.

SCIOLTO, donnant la lettre à Altamont.

Tiens, lis;
Dans ce fatal billet apprends mon infortune.

ALTAMONT.

Ma gloire, mon amour, tout me la rend commune.
(A Lothario.)
Tyran de la vertu, lâche persécuteur,
Suis mes pas.

LOTHARIO.

Oui, sortons; tu préviens ma fureur.

SCÈNE VI.

SCIOLTO, CALISTE, évanouie.

SCIOLTO.

O ciel! sauve Altamont, et punis le coupable!
Cher et fatal objet, victime déplorable,

Caliste!... je devrois dans ce fatal moment,
Où son cœur oppressé se ferme au sentiment,
Je devrois... Quoi! faut-il m'armer pour son supplice?
Épargne-moi, grand Dieu, ce sanglant sacrifice;
Ou, si l'ordre éternel le réserve à mon bras,
Donne-moi des vertus que je ne connois pas.

CALISTE.

Où suis-je? quelle voix me rappelle à la vie?
O mon père! est-ce vous?

SCIOLTO.

Ton funeste génie
Nous abandonne au glaive, et peut-être égorgé...

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ALTAMONT, entrant l'épée à la main.

ALTAMONT.

Nature, amour, honneur, enfin tout est vengé.

CALISTE.

O ciel! Lothario...

ALTAMONT.

Je triomphe; il expire.

CALISTE, à part.

Malheureuse!

ALTAMONT.

Seigneur, son sang doit nous suffire:
Il ne lui reste plus, dans les bras de la mort,
Que le poids de son crime et l'horreur du remord.

SCIOLTO, regardant Caliste, et voulant pénétrer ses sentiments.

Tu pleures? tu le plains?

CALISTE.

Vous observez mes larmes;
Barbares... Laissez-moi me saisir de ces armes.

(Elle se jette sur l'épée d'Altamont, qui s'oppose à ses efforts.)

Ah! finissez les maux à mes jours attachés.
Je l'aimois.

SCIOLTO.

Quel aveu!

CALISTE, avec emportement et désespoir.

C'est vous qui l'arrachez.
N'en doutez point, cruels; sans votre tyrannie,
Sans l'hymen dont j'ai dû craindre l'ignominie,
Mon malheureux amour, combattu par l'honneur,
Alloit s'anéantir au sein de ma douleur.
L'ombre de la retraite environnoit ma vie:
Dans son obscurité vous m'avez poursuivie.
On m'a rendue au jour, et mes yeux effrayés
N'ont vu qu'un vaste abyme entr'ouvert sous mes pieds.
A l'opprobre, aux affronts j'ai préféré le crime.
J'ai trahi vos desseins... Frappez votre victime.
Sachez, s'il faut encore exciter vos fureurs,

Qu'à Lothario seul je donne ici des pleurs.
Il n'est plus. Soit amour, soit la honte de vivre,
Dans la nuit du tombeau Caliste veut le suivre.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

SCIOLTO, ALTAMONT.

SCIOLTO.

Oui, sans doute, et c'est là que je dois vous unir.
J'ai ma gloire à venger, j'ai ton crime à punir.
Et je vais...

ALTAMONT.

Quel dessein votre ame se propose?

SCIOLTO.

Elle fuit vers l'asile où sa mère repose.
J'y changerai l'objet de ses fausses douleurs:
Ses yeux y répandront de véritables pleurs.

SCÈNE IX.

SCIOLTO, ALTAMONT, LE GÉNOIS.

SCIOLTO, au Génois.

Eh bien! que voulez-vous? Quel trouble vous égare?

LE GÉNOIS.

A forcer ce palais le doge se prépare.
Lui-même aux assiégeants prescrit l'ordre fatal,
Et de Lothario le nom sert de signal.
On l'appelle à grands cris.

SCIOLTO.

Oui, je vais le leur rendre,
Mais sanglant, tel enfin qu'ils auroient dû l'attendre.
Malheureux! nos vengeurs vont recevoir des fers!
Nos fronts chargés du joug d'opprobres sont couverts!
Fille ingrate, c'est toi qui combles nos murailles
De ruines, de feux, d'horribles funérailles:
Ta tête en répondra.

ALTAMONT.

Quoi! vous pourriez, seigneur...

SCIOLTO.

Les droits les plus sacrés sont les droits de l'honneur.
La nuit vient, et déja ses épaisses ténèbres
Enveloppent ces lieux de leurs voiles funèbres.
De l'ombre et du silence empruntons le secours;
Au fond de ce palais, à l'abri de nos tours,
Vendons à nos tyrans leur sanglante victoire.
Au sein de l'infamie expirons avec gloire.
Ce poignard dans mes flancs est prêt de s'enfoncer:
Mais ce n'est pas par moi que je dois commencer.
Allons.

ALTAMONT.

Où courez-vous? ô trop malheureux père!

SCIOLTO.

Ah! je ne le suis plus : ce nom me désespère.

ALTAMONT.

Quels barbares projets il me laisse entrevoir!
Volons : pour les sauver il me reste un espoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre est tendu de noir, et n'est éclairé que par une lampe. Il représente l'appartement où Caliste venoit pleurer la mort de sa mère. Son catafalque paroît dans l'enfoncement. Sur l'avant-scène, à l'un des côtés, est un lit funèbre où Sciolto a fait mettre le corps de Lothario; de l'autre, on voit une table sur laquelle est une coupe empoisonnée.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE, s'appuyant sur le tombeau de sa mère.

Rentre dans le palais, ne me suis point, Lucile:
Cette enceinte lugubre est mon dernier asile.
Malheureuse!... Il falloit ne jamais en sortir.

(Elle s'avance vers la scène.)

LUCILE.

A vous abandonner pourrai-je consentir?
Vous me glacez d'effroi!

CALISTE.

Si Caliste t'est chère,
Cours, reviens m'informer des malheurs de mon père.
L'ennemi l'environne et l'assiége en ces lieux:
Les torches, les poignards ont effrayé mes yeux;

J'ai tout vu... laisse-moi, laisse une infortunée
Attendre, loin du bruit, sa triste destinée.
Pars.

LUCILE.

Quoi! Vous exigez...

CALISTE.

Va, te dis-je; tes pleurs,
Ta pitié trop cruelle, irritent mes douleurs.

LUCILE.

Ah! rassurez du moins...

CALISTE.

Tu me laisses sans armes;
Que crains-tu?... Je ne puis que répandre des larmes.

SCÈNE II.

CALISTE, seule.

(Caliste, après avoir considéré l'horreur du lieu où elle se trouve, parcourant le théâtre.)

Ces funébres objets dont mes sens sont frappés,
Des voiles de la mort ces murs enveloppés,
Ce lugubre flambeau, dont le jour pâle et sombre
Luit à peine et s'éteint dans l'épaisseur de l'ombre,
Ce sinistre appareil, le silence, la nuit;
Tout convient aux forfaits dont l'horreur me poursuit.

(Elle se rapproche du tombeau de sa mère.)

O mânes révérés! ô cendres de ma mère,
Ombre aujourd'hui terrible, et qui me fus si chère,
Ah! combien mon aspect doit-il t'épouvanter?
Le secret de mon cœur n'a pas craint d'éclater;
Tout est connu; ma honte est enfin dévoilée!

(Elle parcourt le théâtre.)

Mais, que vois-je? Quel est ce nouveau mausolée?
Hélas! pour qui ce deuil, ces festons odieux?
Auroit-on préparé...

(Elle soulève le voile qui couvre le corps de Lothario.)

Lothario! grands dieux!...
Fantômes de la nuit, redoutables ténèbres,
O spectres qui traînez vos dépouilles funèbres,
Des enfers avec vous dût sortir la terreur,
Jamais de cet objet vous n'atteindrez l'horreur!
Voyez-vous sur ce front, où se peignoit l'audace,
Cette pâleur livide et ce froid qui le glace?
Est-ce là le mortel dont le fatal amour
Me coûte l'innocence, et la gloire, et le jour?
De quel spectacle affreux me vois-je environnée?

(Elle s'éloigne du tombeau, et se trouve près de la table sur laquelle est la coupe.)

Mais à qui cette coupe est-elle destinée?

(Elle s'avance auprès de la table.)

Ah! c'est à moi, sans doute; et ces tristes apprêts,
Ce vase affreux, ce lit entouré de cyprès,
Mes remords, tout me dit que la main paternelle

A préparé pour moi cette pompe cruelle.
Non, non ; n'en doutons plus... Il est temps que mon cœur
S'apprête au sacrifice exigé par l'honneur.
(Elle s'assied, et s'appuie sur la table où est la coupe.)
Dans le fond de mon ame osons porter la vue.
Mes malheurs, mes combats, ma honte inattendue,
Les sentiments de haine, et ceux de ma pitié,
La pesanteur du joug où mon sort fut lié,
L'illusion, l'amour, mon hymen déplorable,
Mon infortune enfin me rend-elle coupable ?
Oui, Caliste, tu l'es... le sénat dispersé,
Dans son propre palais Sciolto menacé,
Frégose, ce barbare, égorgeant ses victimes,
Ton pays dans les fers : tremble ! voilà tes crimes.
Viens donc, ô mort ! entends mon lamentable cri !
(Elle porte la main à la coupe.)
Viens, mes jours sont à toi !... Mon père !

SCÈNE III.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

La voici.
O soutien des héros, amour de la patrie,
Étouffe dans mon sein la nature attendrie !

Qu'un père qui punit a besoin de vertu!

CALISTE, *à part.*

Relevons à ses yeux mon courage abattu;
Qu'il reconnoisse en moi l'éclat de sa famille:
Soyons digne de lui.

SCIOLTO, *froidement.*

Tu fus jadis ma fille.

CALISTE.

Malheureux le moment où mon cœur égaré
Cessa de mériter ce nom doux et sacré!

SCIOLTO.

Sais-tu que nos tyrans n'attendent que l'aurore
Pour lancer sur nos toits un feu qui les dévore;
Qu'ils vont punir sur nous nos projets découverts,
Ou, vainqueurs dédaigneux, nous proposer des fers?
J'oppose à nos dangers une vaine prudence.
Altamont, que séduit un rayon d'espérance,
Hors des murs du palais par son zéle entraîné,
En ce moment peut-être expire assassiné.
As-tu prévu ces maux?

CALISTE.

Ah! pourquoi me les peindre?
Je les ai tous causés; je vois ce qu'il faut craindre;
Et ma honte...

SCIOLTO.

La honte est un de ces malheurs
Que ne réparent point les regrets ni les pleurs:

L'innocence elle-même en ressent l'infamie.
Tout élève contre elle une voie ennemie;
Et du dernier opprobre on se plaît à couvrir
Un front déshonoré qui ne sait que rougir.

CALISTE.

Mon cœur n'ignore point ces vérités terribles;
Je connois mes destins... hélas! ils sont horribles.

SCIOLTO.

Dis-moi : de tous les biens dispensés par le sort,
Quel bien préfères-tu?

CALISTE.

L'honneur.

SCIOLTO.

Sans lui?

CALISTE.

La mort.

SCIOLTO.

J'applaudis à ton choix... Ainsi donc ton courage
De cette affreuse coupe a pressenti l'usage?

CALISTE.

Oui, mon père; et sans vous ce bras déterminé
Eût versé dans mon sein le vase empoisonné.

SCIOLTO.

Sur les bords du cercueil l'humanité succombe :
L'œil mesure, en tremblant, l'abyme de la tombe :
Des lenteurs du poison le supplice à souffrir,
Le regret de la vie et l'horreur de mourir,

Tout peut t'intimider.

CALISTE.

Eh bien! frappez vous-même;
Percez ce triste cœur qui vous craint, mais vous aime.

SCIOLTO, *tirant son poignard.*

Tu préviens ma pensée, et tel est mon dessein.
Vois-tu ce fer?... Hélas! il tremble dans ma main.
La pitié malgré moi rappelle à ma mémoire
Le temps de tes vertus et celui de ma gloire;
Ce temps où ma fierté rendoit graces aux cieux
D'avoir transmis en toi le sang de mes aïeux;
Où j'attendois, sans soins, du nombre des années,
Le terme où s'avançoient mes longues destinées.
Ah! lorsque je compare à cette nuit d'horreur
Ces jours calmes et purs dont tu fis le bonheur,
Incertain, déchiré, je flotte et délibère;
Je n'ose te punir, et frémis d'être père.
Tumultueux combat, où d'une égale voix
La nature et l'honneur se disputent leurs droits!
Ma fille!... ah! malheureux!

CALISTE.

Quoi! vous versez des larmes!

SCIOLTO.

Les traits du repentir, ta jeunesse, tes charmes,
Hélas! tout m'attendrit.

CALISTE.

La mort est mon espoir.

SCIOLTO, portant la main à son poignard, et lui présentant la coupe, en détournant les yeux.

Eh bien! je vais... mais, non: tiens, prends, fais ton devoir.

CALISTE.

Ah! j'y consens.

SCIOLTO.

Arrête! ô nature! ô tendresse!
O ma chère Caliste! épargne ma foiblesse.
Hélas! je me croyois un cœur plus inhumain.
J'ai tenu la balance avec un bras d'airain:
Vengeur de mon pays, vengeur de ma famille,
En juge indifférent j'ai condamné ma fille.
Ma farouche vertu se borne à cet effort:
Mes yeux ne seront point les témoins de ta mort.

CALISTE.

Pourquoi me fuir? vos mains...

SCIOLTO.

Non, fille infortunée;
Que ta seule vertu règle ta destinée.
Le danger presse... entends ces cris sourds et confus.

CALISTE.

Hélas!

SCIOLTO.

Adieu; je sors, et ne te verrai plus.

CALISTE.

Ayez quelque pitié de ma douleur profonde.

SCIOLTO.

Eh bien! qu'exiges-tu?

CALISTE.

L'orage approche, il gronde;
Abandonnez ces murs, fuyez, sauvez vos jours.

SCIOLTO.

J'ai condamné les tiens.

CALISTE.

J'en déteste le cours.
Ah! vivez, et la mort me sera moins amère.

SCIOLTO.

Pour la dernière fois viens embrasser ton père.

CALISTE, *en se jetant dans ses bras.*

O tendresse! ô regrets!

SCIOLTO.

Adieu!... ma fille!

SCÈNE IV.

CALISTE, *seule.*

Il fuit!
Mourons, ne tardons plus; tout espoir est détruit...
Mais quelle solitude enferme la victime!
Hélas! le remords seul accompagne le crime:
Le plus vil des humains, au terme de ses jours,
Voit d'autres malheureux lui prêter des secours:

Et moi, seule en ces murs, tremblante, consternée,
De l'univers entier je meurs abandonnée!
Le souffle de ma vie est prêt à s'exhaler.
(regardant le tombeau de Lothario.)
Et c'est sur ce tombeau que mon sang doit couler!
L'autel est, après tout, digne du sacrifice.
Non, non; la mort pour moi ne peut être un supplice.
(Elle prend la coupe.)
Que sais-je, en préparant ces poisons destructeurs,
Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs...
Ah! cette douce idée affermit mon courage!
(Elle boit le poison, et dit, après un silence:)
C'en est fait; et la mort est enfin mon partage.
Déja d'un voile épais mes yeux sont obscurcis...
Où vais-je? où reposer mes pas appesantis?
Où me traîner? Je céde... et ma force succombe.
(En s'égarant, elle arrive au pied du tombeau, où elle se précipite.)
Mais où suis-je?...ah! grands dieux! au pied de cette tombe...
(Elle éléve ses mains vers le tombeau, et s'écrie:)
Infortuné mortel que je n'ose nommer,
Dont j'ai plaint le trépas... que mon cœur put aimer,
Au fond de ton cercueil tu triomphes encore!
Plus coupable que moi, c'est toi que je déplore.

SCÈNE V.

CALISTE, LUCILE.

LUCILE.

O père impitoyable autant que malheureux!

(S'élançant vers Caliste.)

Ah! madame!

CALISTE.

Il est fait ce sacrifice affreux!
Lucile, arrache-moi de ce tombeau funeste:
Mourir près de mon père est l'espoir qui me reste.

LUCILE.

Il a cherché la mort.

CALISTE.

O nuit, horrible nuit!

LUCILE.

Altamont tout en pleurs vers ces lieux le conduit.

CALISTE.

Altamont n'a-t-il pu lui conserver la vie?

(Caliste se relève des marches du tombeau, et s'avance appuyée sur Lucile.)

SCÈNE VI.

SCIOLTO, soutenu par des soldats, CALISTE, ALTAMONT, LUCILE, TROUPE D'AMIS DE SCIOLTO ET D'ALTAMONT, DES GARDES qui portent des flambeaux.

ALTAMONT, voyant Caliste mourante.

De quels malheurs, hélas! ma victoire est suivie!
Quoi! Sciolto!... Caliste!...

CALISTE, soutenue par Lucile.

Ah! mon père, est-ce vous?
Moments cruels!

SCIOLTO.

Le sort les a rendus plus doux.
Du tyran des Génois mes yeux ont vu la chute:

(Montrant Altamont.)

Ma haine la jura... Ce héros l'exécute.
Ma fille, Gêne est libre, et l'honneur est vengé:
Tout ressentiment fuit de mon cœur outragé.
Nous avons craint tous deux la honte et l'esclavage:
Viens, reçois dans mes bras le prix de ton courage.
Ose lever vers moi ce front humilié;
Ton père te pardonne, et tout est oublié.
J'expire! c'en est fait... je n'ai pu te survivre.

CALISTE.

Généreux Altamont, mon ame va le suivre :
Honorez sa mémoire, et plaignez ses malheurs.
Victime de l'amour, de la vertu... Je meurs.

FIN DE CALISTE.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

LA VIEILLESSE.

ÉPITRE

A M. L'ABBÉ DE F***,

SOUS LE NOM DE M. LE COMTE DE ***.

Il est bien vrai, mon cher abbé,
Je me plains du poids des années;
Si le fil de mes destinées
A la parque s'est dérobé,
Ce n'est que pour quelques journées.
Le temps, dans l'âge des desirs,
S'enfuit sans qu'il nous intéresse,
Il n'a que le vol des zéphyrs;
Et l'impétueuse jeunesse,
Dans la poursuite des plaisirs,
Croit le surpasser en vitesse.
Je n'entendois dans mes beaux jours
Que le doux battement des ailes

Du folâtre essaim des amours;
Aujourd'hui je n'entends que celles
De ce vieillard qui fuit toujours,
Et qui, ressemblant aux vautours,
Vous prend dans ses serres cruelles,
Vous dévore, et poursuit son cours.

Je sais que de ses mains arides
La vieillesse n'a point sur moi
Gravé ni ses traits ni ses rides:
Oui; je dors, je mange, et je bois...
Je dors; mais hélas! de quel somme!
Qu'il est profond!... Ah! mon ami,
Vous dites fort bien: Le pauvre homme!
Non, jamais je n'ai tant dormi.
Jadis le souffle d'une belle
Eût interrompu mon sommeil;
Je ne sentirois rien pour elle
Aujourd'hui, même à mon réveil.
A ma table on me contrarie:
Les tyrans de la faculté
Gênent mes goûts, ma fantaisie:
Mon estomac débilité
Trop aisément se rassasie:
Un mets sagement apprêté
Suffit au soutien de ma vie.
Dans l'âge heureux de la santé,

Je croyois, rempli d'ambrosie,
Digérer l'immortalité.

Du dieu qu'adoroit Érigone
J'élude aujourd'hui les décrets :
Il est rare qu'à ses buffets
Je m'étourdisse et déraisonne.
Quatre fois le mois, à-peu-près,
Un peu de séve bourguignone
Coule dans des verres discrets;
Si médiocres, que jamais
Ils n'ont incommodé personne.

Mes plaisirs sont bien différents.
Ai-je encor ces douces foiblesses
Qui sont au profit de nos sens?
Vous m'enviez (et j'y consens)
Les soins, les baisers de mes nièces :
J'aime fort leurs embrassements;
Mais ceux de mes belles maîtresses
Valoient bien les froides caresses
Que l'on prodigue aux grands parents.

Vous me peignez tel qu'Épicure,
Sur l'ouate bien reposé;
Mais sous un sybarite usé
Une feuille de rose est dure;

Et de sa plus mince plissure
Son foible automate est brisé.

Par une trompeuse apparence
Mon sort vous a rendu jaloux :
Je vous donnerois mon aisance,
Mon fauteuil, mes coussins si doux,
Et mon café des Chiaoux,
Mes faisans, mes perdrix aux choux,
Et mon chocolat de Bragance,
Mon être avec ses dépendances;
Tous mes plaisirs, oui, je dis tous,
Pour une de vos jouissances.

Le seul goût qui me soit resté
De mes passions éclipsées,
Oui, ma dernière volupté
Est de réchauffer mes pensées
A celles de l'antiquité;
De lire et relire sans cesse
Les philosophiques écrits
Où, sous l'enveloppe des ris,
On nous fait aimer la sagesse :
De savourer avec ivresse
Les beaux vers, les vers favoris
D'Horace, le dieu du Permesse,
Le plus sensé des beaux esprits,

Le moraliste sans rudesse,
A qui je donnerois le prix
Sur les sept sages de la Gréce.
J'aime ce vieillard de Théos,
Qui, voluptueux et tranquille,
Laissant les dieux et les héros,
Chantoit, près du jeune Bathylle,
Le vin, l'amour, et le repos.
J'aime ce vieux goutteux du Temple,
Qui jouoit avec les amours.

Vous direz : Suivez son exemple,
Embellissez vos derniers jours...
Ah! croyez-moi, le Saint-Aulaire,
Chaulieu, ces libertins charmants,
Qui, sur leur front octogénaire,
Rajeunissoient les agréments;
Qui, sous les drapeaux de Cythère,
Alloient encore en cheveux blancs
Folâtrer au souper des grands,
Flatter les belles et leur plaire;
Ces faux Titons, ces froids amants,
Rendus sous leur toit solitaire,
Sentoient leurs maux, grondoient leurs gens;
Et, ne pouvant plus se distraire,
Dans un silence atrabilaire
Comptoient le nombre de leurs ans.

Loin de Sceaux, où régnoit Du Maine[1],
Loin des soupers du grand-prieur[2],
Dans leur petit intérieur,
Goutte sciatique ou migraine
Venoient affliger le rieur.
Le plaisir trompe la douleur,
Et le sentiment y ramène.

Mais vous, abbé, par quel chagrin
Prétendez-vous flétrir les roses
Qu'amour mit sur le front divin,
De l'auteur des Métamorphoses?
Qui peut exciter vos dégoûts?
Ovide fut triste en Scythie;
Et là sa muse appesantie
Des Césars pleura le courroux;
Mais que, sur les rives du Tibre,
Ses sons étoient mélodieux!
Que sa muse élégante et libre
Chanta bien les amours des dieux!
Il faut encor qu'on l'apprécie
Par la noblesse de son cœur:
Son ambition, sa folie,
Fut d'être l'heureux séducteur,
L'amant adoré de Julie.

[1] Le duc Du Maine.
[2] Le grand-prieur de Vendôme.

Il ne fut point le vil flatteur
D'Octave, ce triomphateur
Dont le char foula l'Italie.
Le prix que vous lui dérobez
Est mérité par ses ouvrages :
Ses écrits, quoique prohibés,
Seront relus dans tous les âges
Et par les fous et par les sages ;
Je crois même par les abbés.

Sur ce, monsieur le grand-vicaire,
Recevez mes tendres adieux.
Si vous êtes libre d'affaire,
Prenez votre essor vers ces lieux ;
Vous verrez encore à nos treilles
Quelques muscats bien parfumés,
Et nous chargerons nos corbeilles
De ces beaux fruits que vous aimez.
Avant que l'âge vienne éteindre
Le feu de vos sens émoussés,
Vivez satisfait, jouissez ;
Et laissez les vieillards se plaindre.

ÉPITRE

AU BARON DE W***.

Oui, le plus charmant des barons,
Nous avons vu, dans tes missives,
Que du climat des Jagellons
Ton cœur revole vers nos rives.
Errant et toujours incertain
Sur le vaste océan du monde,
Tu ne savois où le destin
Porteroit ta nef vagabonde :
Enfin, le vent de la faveur
Au nord a terminé ta course ;
Et mon camarade a l'honneur
D'être à-peu-près ambassadeur
Chez les peuples voisins de l'Ourse.
Pour moi, je ne cours pas si loin ;
Et la fortune opiniâtre
Me laisse dans le petit coin
Qu'elle a marqué pour mon théâtre.
J'y reste : en suis-je moins heureux?

Non; mon vaisseau, toujours en rade,
Ne craint point les temps orageux.
D'ailleurs j'entrevois dans tes vœux
Que la plus brillante ambassade
N'est souvent qu'un exil pompeux;
Et que, dans ce monde, il vaut mieux
Être casanier que nomade.
Laissons çes objets à l'écart.
Te souvient-il de la soirée
Où, plaintive, désespérée,
Ma muse pleura ton départ?
Dès-lors, malheureux politique,
J'osai prophétiser l'ennui
Qui te fait languir aujourd'hui
Dans l'éclat d'un rang tyrannique.
Toi, t'enfoncer dans les détours,
Dans l'embarras du ministère?
N'agir, en agissant toujours,
Que pour une cause étrangère;
Et désormais n'oser rien faire
De ce qui charmoit tes beaux jours?
Je sais bien qu'une ame élevée
Ne s'endort point dans les loisirs;
Et que l'élan de ses desirs
D'une scène obscure et privée
Lui fait dédaigner les plaisirs.
Mais toi, qu'un goût sage et paisible

Appelle à l'amour des beaux-arts;
Toi que j'ai vu, dans nos remparts,
Moins ambitieux que sensible;
Se peut-il qu'un trompeur éclat
Ou t'éblouisse, ou t'en impose?
Et ton orgueil trop délicat
Croit-il, pour être quelque chose,
Qu'il faille être un homme d'état?
Toute grandeur est une entrave.
Daigne analyser avec moi
Les privilèges de l'emploi
Qui te rend aujourd'hui si grave.
Malheureux! tu veux faire un roi?
Mais en es-tu moins un esclave?
Ah! si jamais la liberté,
Avec sa lime bienfaisante,
Brise de ta captivité
La chaîne honorable et pesante,
Reviens dans notre comité
Jouir d'une félicité
Aussi pure qu'indépendante.
  Je ne suis qu'un des nourrissons
A qui les muses, dans leur temple,
Donnent quelquefois des leçons;
Mais au plus chéri des barons
J'ose me citer pour exemple.
Dans des essais assez brillants

Je sus captiver le suffrage
De ces petits qu'on nomme grands:
J'allai leur présenter l'hommage
Des prémices de mes talents:
J'obtins des regards caressants,
Des promesses, selon l'usage.
J'en eusse obtenu davantage
En prostituant mon encens:
Mais je leur fis ma cour en sage,
Et je fus fier à mes dépens.
Quoi! ma muse déshonorée
Auroit donc bassement flatté
Ou la fougue inconsidérée
D'un petit marquis éventé,
Ou l'impertinence titrée
D'un duc, dont la stupidité
Se fût sottement enivrée
Du nectar doux et frelaté
D'une louange préparée
Pour abreuver sa vanité!
J'aurois essuyé les caprices,
Le sot orgueil d'un protecteur,
Qui, pour quelques légers services,
M'auroit rendu l'adulateur
Et le complaisant de ses vices!
Non, baron; j'abandonne aux sots
Et ce manége et cette honte:

La fortune en sera moins prompte
A récompenser mes travaux,
Je le sais; mais le temps la dompte.
Enfin, je chéris mon repos:
J'ai des amis, non des héros;
Et je vis pour mon propre compte.
J'ai su mesurer d'un coup d'œil
Ces colosses de la fortune:
De leur palais fuyant le seuil,
Loin de leur grandeur importune,
De leur faste, et de leur orgueil,
J'ai su, conduit par la sagesse,
Chercher une société
Où, sans prestige et sans ivresse,
Mon cœur, plus heureux, a goûté
Les doux plaisirs de la tendresse
Et tous ceux de l'égalité.

Que le même goût te ramène;
Reviens, te dis-je, il en est temps:
Reviens aux rives de la Seine,
Suivi des arts et des talents.
Les jeux, les spectacles brillants
Vont renouveler notre scène.
Hélas! tout languit dans le deuil;
Et, depuis ta fatale absence,
L'ennui se promène en silence
Sous l'ombre des bosquets d'Auteuil;

Auteuil, où l'amitié sacrée,
Sœur et compagne des amours,
Filoit, sur le fuseau d'Astrée,
Le brillant tissu de nos jours;
Auteuil, asile frais et pur
Où Boileau choisit son Parnasse,
Et crut retrouver le Tibur
Que chantoit la lyre d'Horace;
Auteuil enfin, séjour heureux,
Où la beauté devient plus belle,
Le plaisir plus voluptueux,
La félicité plus réelle.
Reviens, tout sera réparé:
Nos esprits reprendront courage.
On te regrette, on t'a pleuré;
Mais on t'aimera davantage
Si tu reparois au rivage
Où ton retour est desiré.
Dispose donc ton équipage;
Pars: le bonheur d'être adoré
Vaudra bien les frais du voyage.

ÉPITRE

DE M. PEZAY

A M. COLARDEAU.

Quel myrte heureux, quel bosquet sombre
Prête la fraîcheur de son ombre
A ta muse amante des bois?
Près de l'Essone ou de la Seine,
Au doux bruit de quelque fontaine
Mêles-tu les sons de ta voix?

Que j'aime ta muse bergère!
Tu la pares des fleurs des champs,
Et dédaignes les faux clinquants
De toute parure étrangère.
Conserve la simplicité,
Et la cadence, et la mollesse
De ces vers pleins de volupté
Que laisse échapper ta paresse:
Ah! chercher un lustre emprunté

Est une grande maladresse
Pour les vers et pour la beauté.

Ton flexible et brillant génie,
Occupé d'innocents loisirs,
A ton bonheur nous associe
En nous parlant de tes plaisirs.
Échauffé d'une douce flamme,
Tu sais briller sans éblouir;
Tu sais peindre, et tu sais jouir:
Tes vers sont des soupirs de l'ame.

Aux vertus dont ton cœur fait choix
Tu dois cet avantage extrême;
Même en critiquant quelquefois,
Dès qu'on te lit, il faut qu'on t'aime.
Tu ne connois point ces complots,
Ces tourments, ces haines cruelles;
Et sur les rives immortelles
Où l'Hippocrène épand ses flots,
Tu te plais à voir tes rivaux
Moissonner quelques fleurs nouvelles.

Ah! loin de toi cet art honteux
Qui souilleroit toutes les gloires;
Qui compte ses lâches victoires
Par le nombre des malheureux!

Oui, je gage que, pour médire
Si tu veux élever la voix,
Soudain les cordes de ta lyre
Vont se détendre sous tes doigts.

Abeille industrieuse et sage,
Tu peux sucer dans le vallon
Le thym, la rose, son bouton,
Pour en parfumer ton ouvrage:
De ta trompe tu sais l'usage,
Et méconnois ton aiguillon.
Jadis Théocrite et Virgile,
Sous les ombrages toujours verts
De Mantoue et de la Sicile,
Comme toi soupiroient leurs vers.

Combien j'applaudis à ton zéle,
Quand, loin de la cour et des grands,
Ta main présente un libre encens
A l'amitié pure et fidéle!
Les protégés, les protecteurs
Sont mal venus chez les neuf sœurs:
Tu sais que les muses sont fières;
Il leur faut des amants, des frères,
Un ruisseau, de l'ombre, et des fleurs.
O toi que déja Philoméle
Par ses chants invite et rappelle

Aux bords que l'Essone embellit,
Goûte encor le plaisir extrême
D'adresser à l'ami qui t'aime
Les vers que ta muse polit!
Puisse la propice influence
De la campagne et du printemps
A tes organes languissants
Rendre cette aimable puissance
Qui met en valeur tous nos sens,
Et nous fait chérir l'existence!

Ah! point de vers sans la santé;
Sans elle point de volupté.
Des corps, des esprits, et des ames
Elle dispose tour-à-tour.
Colardeau, les muses sont femmes:
La santé sied bien à leur cour.
Pour ces divinités charmantes,
Pour les mortelles plus touchantes,
Ménage-toi dans ton jardin:
Qu'un lait pur, que l'air du matin,
Que les sucs embaumés des treilles,
L'absence des pénibles veilles,
La présence d'un ciel serein;
Qu'un temps l'éloignement des belles
(Qui quelquefois peut être sain),
Que le parfum des fleurs nouvelles

Te tiennent lieu de médecin.
Mais alors tu nous dois sans cesse
Compte de tes heureux loisirs :
Aux haleines des doux zéphyrs
S'il faut que ta santé renaisse,
Plus d'excuse pour ta paresse ;
Tu dois ta muse à nos plaisirs.

RÉPONSE

DE M. COLARDEAU

A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

Oui, ma muse est une bergère;
Et le joli chapeau de fleurs
Dont l'embellit ta main légère
Plaît à ses goûts, sied à ses mœurs.
Elle est simple, et si naturelle,
Que, dès le moment où son front
A ceint sa couronne nouvelle,
Un coloris subit et prompt
L'a fait rougir d'être si belle.
Tu sais plaire, tu peux tromper:
Aux traits d'un éloge insipide
Il est facile d'échapper:
Mais lorsque la grace y préside,
Bientôt on s'en laisse occuper.
C'est un réseau dont l'art perfide

Attire et sait envelopper
L'innocence foible et timide.

Mais non; tu n'as pas prétendu
Tromper une muse ingénue,
Dans l'hommage que m'a rendu
Ta lyre pour moi prévenue.
Du moins un éloge m'est dû:
Jamais du fiel noir de l'envie
Mon cœur ne fut empoisonné:
Et la palme tant poursuivie
Dont mon émule est couronné,
Je n'ai jamais imaginé
Qu'à mon triomphe il l'eût ravie.

Sur l'arbuste d'Anacréon
S'épanouit plus d'une rose:
Le myrte a plus d'un rejeton;
Daphné, dans sa métamorphose,
De rameaux couvrit l'Hélicon.
Si pour vous la fleur est éclose,
Pour moi s'entr'ouvre le bouton.
Rivaux que la gloire rassemble,
Vous, amants, poëtes, guerriers,
Ah! cueillez, mais cueillez ensemble
Et ces myrtes et ces lauriers:
Du souffle infecté des furies,

Cruels, n'allez pas dessécher
Ces roses, ces palmes fleuries,
Que l'on doit rougir d'arracher
Quand la haine les a flétries.

Je plains le cœur rongé d'ennui
Et d'un orgueil atrabilaire,
Qui des jouissances d'autrui
Se fait un malheur volontaire;
Et qui présume que, sans lui,
Ne peut exister l'art de plaire.

Pour moi, qui fuis dans mes loisirs
L'éclat d'une gloire sublime;
Qui, limitant mes vains desirs,
Les borne aux douceurs de l'estime;
Moi, qui du cercle de mes jours
Vois sortir tant d'heures fatales,
Et n'ose employer de leur cours
Que de rapides intervalles;
Moi, moi, que l'on vit enfanter
Des vers sans art et sans prestige,
Que leur naturel fait goûter,
Où jamais l'esprit ne corrige
Ce que le cœur m'a pu dicter;
Libre dans mon insouciance,
Modeste, ou timide en mes vœux,

J'attends, pour toute récompense,
Qu'on souffre que je sois heureux.
C'est peut-être trop d'exigence;
Et dans notre cirque orageux,
Où l'on se nuit par concurrence,
Nos Aristarques sourcilleux
Connoissent peu la tolérance.

Mais, Pezay, qu'importent leurs cris,
Leurs intrigues, et leurs outrages?
Le mérite de mes écrits
Ne dépend point de leurs suffrages:
Tu les aimes... voilà leur prix.
Indifférent sur mes ouvrages,
D'après ton goût, je les chéris:
De ton épître enchanteresse
J'ai respiré le pur encens.
Déja mes esprits languissants
Ont senti le feu de l'ivresse:
Oui, le charme de tes accents
Est l'aiguillon pour ma paresse,
Et la volupté pour mes sens.

ODE

A M. D'AGUESSEAU DE FRESNE,

AVOCAT-GÉNÉRAL,

Sur sa convalescence, en novembre 1774.

Digne rejeton d'un grand homme,
Que doit envier à nos lis
Le barreau d'Athène et de Rome,
De Fresne, est-il bien vrai? tu vis!
Tu vis; et, de ses voiles sombres
Épaississant en vain les ombres,
La mort n'a pu fermer tes yeux!
Ils ont revu briller l'aurore;
Et vers le temple d'Épidaure
Tu vas marcher victorieux.

Il est une horrible Gorgone,
Le fléau, l'effroi des humains:
Un affreux serpent l'environne;
Un noir flambeau brûle en ses mains:

Sa fureur lance le reptile,
Et du froid poison qu'il distille
Il glace, il engourdit nos sens.
Bientôt, par des effets contraires,
Sa torche allume en nos artères
Des feux sans cesse renaissants.

Tes maux, dans leur marche inégale,
Changeoient de moment en moment;
Leur cours marquoit chaque intervalle
Par l'horreur d'un nouveau tourment.
En proie à ce double supplice
Tu penchois vers le précipice
Où se termine notre sort;
Et dans ces cruelles alarmes
Déja nos yeux versoient les larmes
Dont nous eussions pleuré ta mort.

Telle une fleur prématurée
Tombe, victime tour-à-tour
Du souffle glacé de Borée
Et des feux de l'astre du jour;
L'un de son haleine fatale
La frappe à l'aube matinale,
La décolore et la flétrit;
L'autre, dans son midi funeste,

Du haut de la voûte céleste,
L'embrase : elle brûle et périt.

Ainsi de tes jeunes années
S'évanouissoient les beaux jours ;
Et de tes nobles destinées
La mort interrompoit le cours.
Pendant ces heures effrayantes
Que n'as-tu vu nos mains tremblantes
Presser nos fronts appesantis !
Hélas ! dans ton état horrible,
Tes maux te trouvoient insensible :
C'est nous qui les avons sentis.

Peins-toi le désespoir d'un père,
Celui d'une famille en pleurs.
On frémit, on te considère
Mourant sur un lit de douleurs :
Dans un lugubre et long murmure,
L'amitié, l'amour, la nature,
Près de toi confondoient leurs cris :
Un seul, un seul s'est fait entendre ;
C'étoit le cri d'un père tendre
Qui nous redemandoit son fils.

Que je plains le mortel farouche
Qui, sans rapports autour de lui,

Écarte l'objet qui le touche,
Et craint de voir les maux d'autrui!
Dans sa froide et fausse sagesse,
Rien au-dehors ne l'intéresse,
Il vit sans crainte et sans desirs;
Mais si ses froideurs inhumaines
Lui sauvent en effet des peines,
Ah! combien il perd de plaisirs!

Si d'une famille étrangère
Le trouble a passé jusqu'à moi,
Si pour la tête la plus chère
J'ai ressenti son juste effroi;
De Fresne, en ces jours où la joie
Sur des fronts heureux se déploie,
Qu'il m'est doux de la partager!
Quel calme on goûte après l'orage,
En embrassant sur le rivage
L'ami dont on vit le danger!

Sans doute, lorsque la tempête
Grondoit, lançoit sur toi ses traits;
Lorsque les parques sur ta tête
Accumuloient leurs noirs cyprès,
De ton aïeul l'ombre éloquente,
Triste, plaintive, gémissante,
Prioit pour tes jours incertains.

Sa voix, qui des dieux de la terre
Arrêta souvent le tonnerre,
A su désarmer les destins.

Oui, c'est cette ombre révérée
Qui de tes jours, près du tombeau,
A, d'une étincelle sacrée,
Rallumé le pâle flambeau.
De son nom, si cher à la France,
Ta vie est l'unique espérance;
Ses honneurs étoient effacés.
Ah! puisqu'il te rend la lumière,
Lance tes pas dans la carrière
Où les siens sont encor tracés!

Va t'illustrer, à son exemple,
Au sanctuaire de Thémis:
L'orphelin t'attend dans ce temple
Pour sauver ses droits compromis.
Sur le siége, ou dans la tribune,
Va, cours prêter à l'infortune
Tes soins, tes talents, et ta voix.
Sois le soutien de l'innocence;
Apprends à tenir la balance,
Et le glaive vengeur des lois.

Mais quelle puissance magique

Léve un voile mystérieux,
Et, dans un tableau prophétique,
Peint ton avenir à mes yeux?
Sur un autel où l'encens fume,
Un flambeau qui soudain s'allume
Mêle ses feux aux feux du jour,
Et, sous l'air modeste des Graces,
Une beauté qui suit tes traces
Marche entre l'Hymen et l'Amour.

Ah! ce n'est point un vain prestige,
Je vois s'allier deux beaux noms.
De Fresne, tu dois à ta tige
Des appuis et des rejetons.
Sorti des ombres de l'enfance,
A peine de l'adolescence
Les premiers feux t'ont enflammé;
Dans les délices du bel âge,
Goûte bien le double avantage
D'aimer ensemble et d'être aimé.

Quoi! tu perdois sans la connoître
La vie et ses nœuds les plus chers!
De Fresne, jouis de ton être;
Renais dans un autre univers.
Ton ame douce et si sensible,
Ton caractère si flexible,

Tes goûts, les vertus de ton cœur,
Ton esprit déja mûr et sage,
Chez toi tout est l'heureux présage
Et de la gloire et du bonheur.

Pardonne si ces foibles rimes
N'offrent que des épanchements;
Si ma muse à des traits sublimes
A préféré des sentiments:
J'aurois voulu, dans mon ivresse,
Du chantre des jeux de la Gréce
Égaler les plus nobles airs;
Mais ma voix, plaintive, étouffée,
Prenant bientôt le ton d'Orphée,
N'a pu que soupirer ces vers.

L'AMOUR
ET
L'AMITIÉ.

Généreuse Amitié, toi dont la douce flamme
D'un trouble impérieux n'agite point notre ame,
Toi qui, n'imposant point de tyranniques lois,
Laisses à la raison la liberté du choix;
Toi qu'un goût réfléchi fait naître de l'estime;
Qui consoles les cœurs que l'infortune opprime;
Amitié, qu'on adore et qu'on ne connoît pas,
Tes destins sont-ils donc de faire des ingrats?
Il est un dieu cruel que l'homme te préfère...
Pardonne, c'est l'Amour; pardonne, il est ton frère.
Sous d'horribles couleurs peins-moi, si tu le veux,
Son funeste ascendant, son despotisme affreux;
Dis-moi que tous ses traits, trempés dans l'amertume,
Empoisonnent nos sens d'un feu qui les consume:
Moi, je te répondrai que les emportements,

Les pleurs, le désespoir, les plaintes des amants,
Ce flux et ce reflux, cet éternel délire
D'une ame qui possède ou d'un cœur qui desire,
Nos craintes, nos ennuis, toutes nos passions,
Vains prestiges des sens, erreurs, illusions,
De quelque titre enfin que ta raison les nomme,
Sont les ressorts secrets et le besoin de l'homme.
Ton bonheur uniforme en sa tranquillité
Détruit notre énergie et notre activité.
Ton sentiment est foible : il faut à l'ame humaine
Ou les feux de l'amour ou le fiel de la haine.

Misanthrope ennuyé, tout fatigue mon cœur :
Mes regards, offusqués d'une sombre vapeur,
Voyant tous les objets à travers un nuage,
Me représentent tout sous un aspect sauvage ;
Les dégoûts ont glacé ma sensibilité,
Je hais tout : cependant un ami m'est resté ;
Il conserve sur moi les droits de l'habitude.
Je veux m'envelopper, fuir dans la solitude :
Il m'embrasse en pleurant ; mais sa molle pitié
Va me faire haïr jusques à l'amitié.
Lui, pleurer ! est-ce à l'homme à répandre des larmes ?
C'est à la beauté seule à leur prêter des charmes.
L'ami qui me console ajoute à mes chagrins :
Étalant à mes yeux sa raison que je crains,
Combattant mes dégoûts, l'erreur qui m'empoisonne,
Quand il faut me tromper le malheureux raisonne.

Loin que d'un tel secours mon cœur soit attendri,
Par ses moralités il est encor flétri.
Mais que, dans ces moments où notre ame abattue
Se plaît à dévorer le poison qui la tue;
Où, nous assoupissant dans nos profonds chagrins,
Nous nous désunissons du reste des humains;
Qu'alors une beauté tendre et compatissante,
Conduite par l'Amour, à nos yeux se présente;
Qu'elle daigne répandre au sein de son amant
Ces pleurs délicieux, les pleurs du sentiment;
Entre elle et nos ennuis notre ame partagée
Du poids de ses douleurs est bientôt soulagée.
L'astre du jour sur nous se léve plus matin;
On sent à chaque instant s'adoucir ce levain,
Ces poisons lents et froids qui, coulant dans nos veines,
Dans chacun de nos sens multiplioient nos peines.
Sans doute, il n'est point d'homme assez infortuné,
De quelques maux cruels qu'il soit environné,
Qui ne puisse aisément, au sein de ce qu'il aime,
Oublier sa douleur et s'oublier soi-même.

Quel est ce malheureux revêtu de lambeaux?
Je le vois à pas lents descendre des coteaux;
Bravant sous le midi l'ardente canicule,
Depuis le jour naissant jusques au crépuscule,
On l'a vu, la coignée ou la bêche à la main,
Déraciner le chêne, aplanir un terrain:

Le soleil l'a noirci des feux de sa lumière;
Il se traîne, et courbé rentre dans sa chaumière,
Le poignard dans le cœur, les larmes dans les yeux.
Va-t-il y quereller, y maudire les dieux?
Non; c'est là qu'il rejoint une épouse fidèle.
Elle vient dans ses bras, il vole au-devant d'elle:
Un sourire enchanteur, un tendre embrassement,
Une caresse, enfin le plaisir d'un moment,
Redonnent à son ame éteinte, anéantie,
Un sentiment plus vif, et l'amour et la vie:
Sous le poids qui l'accable il est plus affermi.
Mais que ce malheureux aille voir son ami;
Infortunés tous deux, tous deux dans la misère,
Leur douleur deviendra plus sombre, plus amère;
Leurs malheurs et les maux sur eux appesantis,
Détaillés l'un par l'autre, en seront plus sentis.

O déesse, à présent des mortels ignorée,
Amitié! tu régnas dans les beaux jours de Rhée:
L'homme heureux et content, à l'abri des revers,
N'alloit point confier des maux qu'il eût soufferts:
Sur le front des amis l'alégresse étoit peinte,
Leur bouche n'étoit point l'organe de la plainte;
Mais, dans ces jours cruels, quels sont nos entretiens?
Les maux sont partagés, et chaque être a les siens:
Sans cesse l'on s'en fait la triste confidence.
Non: j'aime mieux me plaindre et gémir en silence.

Je n'irai point verser dans un cœur étranger
Des maux qu'il sent lui-même et ne peut soulager.
Et l'amitié, d'ailleurs, dans ce siécle parjure,
Peut-elle être sacrée? est-elle toujours sûre?
L'orgueil ou l'intérêt en ont formé les nœuds:
Un malheureux veut-il d'un ami malheureux?
Au moins l'amour est vrai: son charme involontaire
Le rend inaltérable et le rend nécessaire:
Il tient à l'ame, aux sens; et, malgré les erreurs
Dont les vices du jour ont infecté nos mœurs,
L'amour n'est point un songe; il est vrai que l'on aime:
L'amour indépendant existe par lui-même.

Trop coupables humains, dont les crimes divers
Ont chassé les vertus de ce triste univers;
Vous qui de l'innocence avez perdu les charmes,
Qui vivez dans le trouble, au milieu des alarmes;
Vous, tigres dévorants, l'un sur l'autre acharnés,
Sous le poids de vos fers esclaves mutinés;
Vous chez qui l'amitié n'est rien qu'une chimère,
Qu'un nœud mal assorti que l'intérêt altère;
Vous qui vous êtes fait un art de vous trahir;
Vous que l'ambition oblige à vous haïr;
Vous entre qui les rangs ont mis des intervalles;
Vous dont l'orgueil défend ces barrières fatales,
Qui semblez entre vous, par vos communs mépris,
Oublier le limon dont vous fûtes pétris...

Ennemis l'un de l'autre, ennemis de vous-même,
Votre infortune, hélas! n'est pas encore extrême;
Vous n'avez pas du ciel épuisé le courroux,
Tristes mortels!... l'Amour est encor parmi vous.

AGLAÉ,

OU

LA PRIÈRE A L'AMOUR.

Le jour s'est levé pur du berceau de l'Aurore :
Ses feux naissants, un charme, un pouvoir que j'ignore,
Vers ces lieux reculés ont égaré mes pas.
Quel est donc cet asile? où vais-je? où suis-je? hélas!...
Mais quoi! n'ai-je suivi qu'un charme involontaire?
Ces myrtes enlacés, cet autel solitaire,
L'encens qui déja fume, allumé par mes mains,
Ces oiseaux palpitants, de leur sort incertains,
Ces victimes, ce vase entouré de guirlandes,
Mon trouble aux pieds du dieu qui reçoit mes offrandes,
Tout annonce à ce dieu, que je crains de nommer,
Un sacrifice à faire et des vœux à former.
Mais aux pieds d'un enfant d'où vient que je frissonne?
Sa main est désarmée, il tient une couronne :
Son sourire est-il fait pour inspirer l'effroi?
Dieu que l'on peint cruel, Misis l'est plus que toi,

Misis!... à ce nom seul je me sens plus émue...
Le jour où dans le cirque il s'offrit à ma vue,
Le feu de ses regards pénétra tous mes sens...
(Ainsi, sous ces berceaux, s'est répandu l'encens.)
Sous mes voiles légers ce feu secret circule...
Misis m'a-t-il trompée? ai-je été trop crédule?
Hier il me surprit tandis que je rêvois:
Je me plaignis à lui des maux que je souffrois;
Je lui peignis comment, éperdue, inquiète,
Des antres ignorés je cherchois la retraite;
Combien j'en chérissois le silence et l'horreur,
Satisfaite, du moins, d'y cacher ma douleur!
Ma plainte le touchoit... un soupir l'a finie.
« Tu me fuis, m'a-t-il dit; et l'Amour t'a punie:
« C'est ainsi qu'il frappa l'insensible Daphné.
« Lui seul peut consoler ton cœur infortuné:
« De ce cœur, qu'il agite, il demande l'hommage.
« Son temple est près d'ici, ce temple est un bocage:
« Vole, au lever du jour, sous ces ombrages frais,
« Va soumettre à ce dieu ton cœur et tes attraits.
« Au pied de ses autels que ta fierté fléchisse:
« Va, le bonheur suivra ton premier sacrifice.
« Moi-même, plus heureux, j'attendrai ton retour:
« On accorde à l'amant ce qu'on offre à l'Amour... »
Eh bien, dieu favorable! écoute ma prière:
A ton culte sacré se livrant tout entière,
Aglaé vient t'offrir un cœur simple, ingénu...

Mais quel bruit jusqu'à moi tout-à-coup parvenu...
Je frémis... Qui peut donc agiter ces feuillages?
L'air est pur, le matin voit naître peu d'orages;
Ce n'est point là des vents le souffle impétueux...
Misis oseroit-il?... Ah! finissons mes vœux:
Qu'aurois-je à redouter près du dieu que j'implore?
Il puniroit Misis... Le bruit redouble encore...
Ciel! entre ces rameaux est-ce Misis?... c'est lui!...
Dieu puissant! dieu vengeur! prête-moi ton appui;
Vois mourir à tes pieds ces colombes fidèles;
Misis exige-t-il que j'expire comme elles?...
Bocage malheureux, redoutable séjour!...
L'innocence périt aux autels de l'Amour.

STANCES

SUR

UN RACCOMMODEMENT.

Oui, j'ai cessé de vous aimer:
C'est un aveu cruel à faire:
Mais j'ai vu votre orgueil s'armer
Quand je vous fis l'aveu contraire.

Soit mépris pour mes sentiments,
Soit un faux soin de votre gloire,
A mon hommage, à mes serments
Vous n'avez jamais voulu croire.

C'en est fait; j'ai su de mes feux
Éteindre l'ardeur ridicule...
Mais quel sourire dédaigneux!
Seriez-vous encore incrédule?

Non, vos doutes sont superflus.

Si votre orgueil, trompé lui-même,
Ne croit pas que je n'aime plus,
Il faut que vous croyiez que j'aime.

Cloé, de ce nouveau détour
Sentez toute l'inconséquence :
Vous devez croire à mon amour,
Ou croire à mon indifférence.

Que vois-je ! un sourire plus doux
S'étend sur vos lèvres de rose !
Quoi ! l'amour n'a rien pu sur vous,
Et la raison peut quelque chose ?

Qu'importe ? recevez ma foi :
Je n'affecterai point vos doutes.
Une de vos bontés pour moi
Me fera bientôt croire à toutes.

Vos yeux sont baissés et couverts !...
Il suffit ; je crois les entendre.
Ciel ! j'avois donc brisé mes fers
Pour le plaisir de les reprendre !

STANCES

A ÉGLÉ.

Préludes enchanteurs des débats de l'amour,
Voluptueux sourire où l'ame se déploie,
Regards plus enflammés que les rayons du jour,
Baisers de feu reçus et donnés tour-à-tour,
Se peut-il désormais qu'un malheureux vous croie?

Hier, sur votre foi, plein d'ardeur et d'espoir,
Je volai vers le lit de celle que j'adore:
Hélas! ce n'étoit plus ce que j'avois cru voir;
Du plaisir, dans ses yeux, j'ai vu mourir l'aurore,
Et sur sa bouche enfin je n'ai pris qu'un bonsoir.
Doux regards, doux baisers, puis-je vous croire encore?

Si mes vœux près d'Églé sont toujours superflus,
Du trône des plaisirs si sa main me repousse;
Piqué de ses froideurs, outré de ses refus
(Quoique né fort crédule et d'humeur assez douce),
Baisers, regards trompeurs, je ne vous croirai plus.

Mais déja le Sommeil s'avance avec la Nuit:
Amour, puissant Amour! donne-moi la victoire.
Mon amante paroît, la Volupté la suit...
Comblera-t-elle enfin mon bonheur et ma gloire?
Oui; son œil me l'annonce, et le plaisir y luit.
Regards, baisers charmants, qu'il est doux de vous croire!

LES SACRIFICES

DE L'AMOUR.

A MADAME ***.

> Qual' io non l' aveu vista infin allora
> Mi si scoverse: onde mi nacque un ghiaccio
> Nel cuore, ed evvi ancora
> E sarà sempre, fin ch' i' le sia in braccio.
>
> PETRARCA, canz. 24.

J'ai vu, comme Actéon, les beautés de Diane:
Le respect, dans mon cœur, cédoit à mes desirs;
Et j'allois, plein de feu, porter un pied profane
Au sanctuaire des plaisirs.
Déja, dans l'ardeur qui m'anime,
Je m'avançois vers cet autel sacré
Où l'amour seul peut rendre un culte légitime:
Mais, ô retour inespéré!
Pour la divinité mon hommage est un crime!

Et son cœur, contre moi par la haine ulcéré,
De mes transports m'a rendu la victime.

O toi qui, malgré tes rigueurs,
Ne peux du moins m'ôter ton image chérie,
Tu le vois, sous les traits de cette allégorie,
Je peins en soupirant mon crime et mes malheurs...
Mon crime?... est-il donc vrai que j'ai pu te déplaire?
Quoi! cependant toujours impérieux,
Ce sentiment involontaire,
L'amour est un outrage, une offense à tes yeux?
Mon crime?... à chaque instant mon cœur le renouvelle.
Plus coupable aujourd'hui, même après tes refus,
Je sens dans mon ame rebelle
S'accroître encor des desirs superflus.

En vain ta bouche me rappelle
Que tu ne m'estimeras plus:
Je ne puis commander à mes sens trop émus;
Et je ne réfléchis que pour te trouver belle.

Que dis-je? cette nuit, quand un repos flatteur,
Par une illusion (le charme de mon ame!),
Dans les bras du sommeil endormoit ma douleur,
J'espérois fléchir ta rigueur;
Et ton amant, plein d'amour et de flamme,
Précipitoit l'instant de son bonheur:

Je t'ai vaincue; et mon ame ravie
S'enivroit doucement au sein des voluptés:
Je puisois le plaisir aux sources de la vie,
Mes baisers, par leur nombre, égaloient tes beautés...

Hélas! de quels regrets mon erreur est suivie!
Les desirs seuls me sont restés:
N'en doute point: je les ressens encore.
Je ne puis te tromper, je ne puis consentir
A condamner mes feux, à feindre un repentir
Que je n'ai point... puisqu'enfin je t'adore...

Je le vois, je t'offense, et l'outrage est réel;
Ton courroux même est légitime:
Mais prends pitié d'un amant malheureux.
Telle est l'ardeur du transport qui m'anime,
Que je voudrois, bien plus audacieux,
Mourir entre tes bras pour expier mon crime.

Ne me dis point que ces emportements
Annoncent le mépris et le défaut d'estime;
Non, pour toi, dans mon cœur né tendre et magnanime,
L'estime est le premier de tous mes sentiments...
Juges-en, et connois à quel excès je t'aime:
Oui, malgré mes transports, mes regrets, mes desirs,
Explique-moi ta volonté suprême;

Permets ou défends les plaisirs
(Contre tes lois je n'ai que mes soupirs),
Va, je t'obéirai... fût-ce contre moi-même.

VERS

Pour mettre au bas d'une statue de marbre, représentant la Volupté sous la figure d'une femme couchée et qui semble endormie.

Comme un éclair, naît et meurt le plaisir :
Son feu follet à peine nous enflamme,
Qu'il s'évapore et détruit le desir.
Je ne sais quoi lui survit dans notre ame :
C'est un repos voluptueux, charmant,
C'est le bonheur goûté dans le silence ;
C'est des esprits un doux recueillement :
Après les sens, c'est l'ame en jouissance.
Considérez cette jeune beauté,
L'œil entr'ouvert, la bouche demi-close,
Rêveuse au sein de la tranquillité :
Dormiroit-elle ? oh non ! elle repose :
Paisiblement son cœur est agité,
Il est ému ; devinez-en la cause.
Combien de cœurs ont ainsi palpité !
Figurez-vous, pour mieux peindre la chose,
L'amour tranquille après l'activité

D'un plaisir vif, nouvellement goûté,
Se reposant sur des feuilles de rose :
Ce repos-là se nomme Volupté.
L'art du ciseau, dans ce marbre, en expose
Le charme heureux, dans un simple portrait.
Moi, j'ai vu plus; dire où... comment... je n'ose :
Amour le sait; je l'ai mis du secret.

ÉPITRE

A M. D'ÉP***,

Qui soupçonnoit l'Auteur d'avoir fait des vers contre lui sur l'infidélité de sa maîtresse.

Je n'aime point, par un vain persiflage,
De mes amis censurer les erreurs:
Tout homme est foible, et chacun a ses mœurs;
Je plains un fou comme j'estime un sage.
Cher d'Ép***, plus de soupçon sur moi:
J'ai pris par choix la bonté pour devise.
Du fol écrit qui te ridiculise
Ma main n'a fait ni les vers ni l'envoi;
Un sot peut seul rire d'une sottise;
Mais repoussons les traits de tes censeurs.
Est-ce un travers, qu'aux jours de ton automne
Ton sang encor dans tes veines bouillonne?
Ne sait-on pas, sur nos fragiles cœurs,
Quel est l'effet d'une mine friponne?
Un fin sourire, oracle des faveurs,

Un œil malin qui s'irrite et pardonne,
Des riens charmants, des caprices trompeurs,
Mille refus plus doux que ce qu'on donne...
Voilà comment la coquette aiguillonne
Des sens flétris, éteints dans les langueurs.
Eh! qui pourroit, fût-il octogénaire,
Voir sans desir la folâtre Phriné,
Dans un boudoir au plaisir destiné,
Renouveler tous les jeux de Cythère?
Là tous les sens sont charmés tour-à-tour:
Là, sur des coins, pastilles enflammées
Portent, dans l'air de ce discret séjour,
L'ambre irritant de leurs douces fumées.
(L'ambre, dit-on, est l'encens de l'amour.)
Dans une niche où, loin de tout profane,
Sont supendus d'inutiles rideaux,
Un lit charmant que l'on nomme *ottomane*,
Offre aux desirs des coussins, des carreaux:
L'heureux sultan y conduit la sultane.
Vois-y Phriné, Phriné dont les attraits
N'ont plus l'éclat de leur première aurore;
Mais sa parure, un déshabillé frais,
Mille rubans lui donnent l'air de Flore.
Lorsque son sein ne venoit que d'éclore,
On l'admiroit, on soupiroit auprès;
Mais, maintenant on le baise, on l'adore:
Enfin Phriné, par l'art de ses apprêts,

Est aussi jeune et bien plus belle encore.
Ce qui lui prête un charme encor plus sûr,
C'est ce regard que l'aimable friponne
Lance toujours et si tendre et si pur:
C'est cette bouche, où le rire assaisonne
Chaque baiser que son amant lui donne;
C'est l'air, le ton faussement ingénus,
Dont la perfide échauffe un *je vous aime*.
On le dit mal quand on le sent soi-même:
On le dit mieux quand on ne le sent plus.
Pour nos Phrinés, tromper est l'art suprême.
Si sur leur front le ciel mit la candeur,
Si dans leurs yeux il peignit l'innocence,
Si sur leur bouche il plaça l'éloquence,
Il mit aussi l'imposture en leur cœur.
Voilà comment la nymphe enchanteresse
Devint si chère à tes esprits charmés.
Chaque plaisir nous coûte une foiblesse;
Et la première est de nous croire aimés.
Tu fus heureux, mais aussi tu fus dupe;
Et, si j'en crois la gazette du jour,
Jamais Phriné n'a ressenti l'amour:
Le plaisir seul ou l'intérêt l'occupe.
D'après cela, mon esprit est bien loin
De déclamer contre ton inconstance:
En offensant, elle prévient l'offense;
Et, comme toi, mon cœur en a besoin.

Après un goût, un autre doit renaître :
(Tu m'as donné cette utile leçon),
Et dans le choix d'être dupe ou fripon,
Tout bien pesé, c'est fripon qu'il faut être.

ÉGLOGUE.

> Sit procul a nobis, formam cui vendere cura est
> Et pretium plenâ grande referre manu.
> TIB., lib. I, eleg. 10.

HILAS, MIRTIL.

HILAS.

Tu reviens donc, Mirtil, habiter nos hameaux!
Mais, dis-moi; quels ennuis et quels chagrins nouveaux,
Du sein tumultueux des palais et des villes,
Te font chercher encor la paix de nos asiles?
Quels moments choisis-tu pour revoir nos climats!
Nos champs sont dépouillés ou couverts de frimas:
Nos ruisseaux, retenus et glacés dans leurs rives,
Ne font plus murmurer leurs ondes fugitives:
La nature, mourante et muette d'effroi,
Est triste, désolée...

MIRTIL.

Elle l'est moins que moi.
Qu'importe à ma douleur l'hiver et ses ravages?

Les beaux jours de l'été n'ont-ils pas des orages?
Tous les temps sont égaux pour les infortunés.
Je te dirai bien plus : ces troncs déracinés,
Qu'arrache en sa fureur un vent impitoyable;
De vos tristes rochers l'aspect épouvantable;
Les toits de vos hameaux par la neige blanchis,
Les brouillards ténébreux et les cieux obscurcis,
Ce spectacle, en un mot, conforme à ma tristesse,
En m'affligeant encor, me touche et m'intéresse.
Hilas, je ne suis plus malheureux à demi :
Mon malheur est comblé!... Pleure avec ton ami!

HILAS.

Tu m'étonnes, Mirtil! Quand tu quittas nos plaines,
Nos cœurs ont-ils formé des espérances vaines?
Ravis par tes chansons, émus par tes accords,
Éprouvant à ta voix le plus doux des transports,
Notre amitié cent fois a couronné ta lyre.
Tout le hameau te dit : « Suis le dieu qui t'inspire,
« Va, cours, marche à la gloire à pas précipités;
« Va charmer par tes chants la reine des cités;
« Et, la palme à la main, que ta muse chérie
« Revienne quelque jour enchanter sa patrie! »

MIRTIL.

Hilas, mon cher Hilas, nous fûmes tous trompés :
J'ai cueilli des lauriers que la foudre a frappés.
Mon cœur te fut ouvert, et tu dois le connoître;
Il est foible et sensible autant qu'on le peut être,

Il est né pour aimer... et j'aimai, cher Hilas!
Mais apprends des malheurs que tu ne connois pas.
La fatale beauté qui, depuis quatre années,
Sut au joug de l'amour lier nos destinées,
La coupable Zelmire, indigne de mon cœur,
Dans les bras d'un rival goûte un nouveau bonheur.
Elle a brisé des nœuds tissus, serrés par elle;
Et la fortune enfin l'a rendue infidèle.

HILAS.

La fortune, dis-tu? quelle est l'ame assez vile...

MIRTIL.

Méprisée au village, on l'adore à la ville:
De nos peuples polis vous ignorez les mœurs.
Il est d'obscurs mortels, infames séducteurs,
Qui nés, mais enrichis, au sein de la bassesse,
A de honteux plaisirs consacrent leur richesse...
Que dis-je, cher Hilas? ah! nous les connoissons!
Ce sont eux que l'on voit dévorer nos moissons;
Qui, forçant des sujets le zèle tributaire,
Vont jusque sous le chaume affliger la misère;
Qui n'usurpent nos biens que pour en abuser;
Qui dans notre infortune osent nous mépriser:
Et cependant, Hilas, plus vils que nous le sommes,
Ils doivent leur naissance aux plus obscurs des hommes.
Tel affecte aujourd'hui l'air le plus insolent,
Qui n'avoit pour aïeul qu'un valet indigent.
Cultivateurs des champs qu'ont cultivés nos pères,

Nous ne fûmes jamais esclaves mercenaires :
Nous pensons noblement en vivant malheureux.
Juge s'il est cruel d'être avili par eux?
Et je le suis, ami.

HILAS.

Mais comment peux-tu l'être?

MIRTIL.

Mon amante elle-méme a dégradé mon être.
C'est peu que ces mortels s'abreuvent de nos pleurs;
Ils souillent l'innocence, ils corrompent les mœurs.
Leurs lâches favoris et leurs vils émissaires,
Jusque dans nos hameaux, sous nos toits solitaires,
Pour la séduire, ami, vont chercher la beauté.
Ils vont d'un faux éclat flatter sa vanité;
Ils l'enlévent des bras d'une mère abusée;
Et, bientôt avec faste en public exposée,
Ils se font de leur crime un mérite odieux :
Un brillant déshonneur leur paraît glorieux.
Plus la jeune victime est innocente et belle,
Plus leur cœur s'applaudit d'avoir triomphé d'elle.
Enfin, si tu savois par quels moyens honteux
Ils trompent des beautés qui n'étoient pas pour eux;
Par combien de présents, de soins, et de souplesses,
Ils savent, tôt ou tard, surprendre leurs foiblesses,
Tu rougirois, ami; tu serois indigné.
L'humanité, l'honneur... il n'est rien d'épargné;
Et l'or, sur nos besoins ravi par ces barbares,

Coule dans ces moments de leurs mains moins avares.
Voilà par quels ressorts les lâches m'ont ravi
Un cœur déshonoré qu'ils se sont asservi.
Leur pouvoir tyrannique a détruit tous mes titres.
J'avois pris la nature et l'amour pour arbitres;
Mais en vain... La fortune a disputé mes droits,
Et de ma foible amante elle a fixé le choix.
Vous ignorez de l'or la force et le prestige;
Ses effets, cher ami, vont jusques au prodige:
Dans une ame timide il détruit les remords.
Mon amante aujourd'hui, sous de brillants dehors,
S'admirant dans l'éclat d'une pompe étrangère,
A peine se souvient qu'elle naquit bergère.
En changeant de fortune elle a changé de cœur,
Et croit que l'opulence est le premier bonheur.

HILAS.

Tu me surprends toujours. Hé! quoi donc, ta tendresse,
Tes sentiments si vrais et leur délicatesse,
Ta timide douceur, qui sait si bien charmer;
Rien, malgré ton rival, n'a pu te faire aimer?
As-tu de tes talents négligé l'avantage?
Mirtil, as-tu...

MIRTIL.

C'est là le comble de l'outrage!
Hilas, j'ai tant aimé l'ingrate que je perds,
Qu'à la gloire, au bonheur j'ai préféré ses fers.
Depuis quatre printemps je ne vis que pour elle:

J'ai tout fait, tout tenté pour plaire à la cruelle.
Mes talents, mes amis, ma famille, mon goût,
A ses moindres desirs j'ai sacrifié tout;
Et pour prix de mes soins, du repos de ma vie,
C'est moi qu'on abandonne et moi qu'on sacrifie.
J'épuisai le plaisir dans ses embrassements:
Leur souvenir encor redouble mes tourments!
Du plus ardent amour tel est l'affreux salaire.
Apprends un autre affront que je ne puis te taire:
Lorsque d'entre ses bras je sortois enchanté,
Dans de riants tableaux traçant la volupté,
Je peignois mon bonheur et j'aimois à l'écrire.
Mais l'ingrate souvent ne daignoit pas me lire:
D'un œil indifférent elle voyoit mes vers.
Lorsque de mon rival elle vantoit les airs
(Des airs que vous eussiez dédaignés au village),
A peine de ma lyre elle écoutoit l'hommage.
Son oreille superbe en critiquoit les sons:
D'un amant plus heureux elle aimoit les chansons;
Et cet amant, Hilas, sans goût et sans génie,
Recevoit de ses mains le prix de l'harmonie.
Enfin, honteux de voir mon rival encensé,
Jusque dans ses défauts applaudi, caressé,
A l'amour j'ai mêlé le reproche et la plainte:
J'ai parlé de mes droits et j'ai banni la feinte:
Ami, le croirois-tu? pourrois-tu le prévoir?
On m'a représenté l'honneur et le devoir...

Eh! connoît-on l'honneur au sein de la bassesse?
Est-ce donc par devoir qu'on fausse sa promesse?
Je te parle sans doute un langage étranger.
Quelles mœurs je dépeins aux regards d'un berger!
Ah! mon ami, ce monde où j'ai traîné ma vie,
Ce monde si brillant, que je hais, qu'on envie,
Où le cœur le plus pur est toujours abusé;
Ce monde méprisable est trop peu méprisé.
Je m'en exile enfin; mais, rempli d'amertume,
Du dépit malgré moi le poison me consume,
D'ennuis et de chagrins mon cœur est dévoré:
Le trait me blesse encore, et j'en suis déchiré.

HILAS.

En te quittant, Mirtil, ton amante perfide
Avoit-elle l'œil triste et de larmes humide?
Ton départ dut sans doute émouvoir sa pitié?

MIRTIL.

J'ai vu couler ses pleurs; mais je suis oublié:
Et, lorsque sur vos bords je reste solitaire,
Quand je cherche à mourir, l'ingrate cherche à plaire.

HILAS.

Que ne l'imites-tu? mille de nos beautés
Couronneront tes vœux, qu'une autre a rebutés.
Rappelle-toi le jour où tu quittas nos rives;
La jeune Églé suivit tes traces fugitives.
Elle ne rougit point de montrer ses douleurs:
Devant sa mère même elle versa des pleurs.

Dans nos hameaux, Mirtil, c'est ainsi que l'on aime,
Retourne vers Églé.

MIRTIL.

Non, Vénus elle-même
Ne peut me consoler de ce que j'ai perdu.
Ami, de mon naufrage encor tout éperdu,
A de nouveaux écueils veux-tu que je m'expose?
Ah! sans doute, il est temps que mon cœur se repose.
Sur vos bords fortunés je viens chercher la paix:
Dans un nouvel amour la trouve-t-on jamais?
Je l'attends de tes soins et de l'indifférence.
Voilà, dans mes malheurs, ma dernière espérance;
Et, si de mes chagrins tu prends quelque pitié,
Au défaut de l'amour, offre-moi l'amitié.

AU ROI LOUIS XV.

Vous voilà donc bourgeois d'Auteuil,
Sire ; et voilà notre village
Qui va jouir de l'avantage
Dont se vantent avec orgueil
Choisy, La Meute, et L'Ermitage.
Vous y viendrez chercher l'ombrage,
Le doux lilas, le chèvrefeuil :
Tant mieux pour nous. Bon voisinage
Fut toujours d'un heureux présage.
Nous voudrions vous faire accueil,
Immortaliser notre hommage
Par quelque éclat; mais ce hameau
Qui vit les Muses rassemblées
Se promener dans les allées
Du jardin qu'habitoit Boileau,
Auteuil ne voit plus sa fontaine
Abreuver le sacré troupeau
Qui s'enivre dans l'Hippocrène :
Les Muses n'aiment plus notre eau.
Nous nous en consolons : les Graces

Valent tout au moins les neuf Sœurs :
Elles tiendront ici leurs places.
Bientôt, amenant sur leurs traces
Une foule d'adorateurs,
Nos regards les verront paroître
Dans des chars légers et brillants,
Rire, folâtrer sous le hêtre;
Et, dans les beaux jours du printemps,
Former une danse champêtre.
Tel est l'agrément de ces lieux,
Sire; remplissez notre attente,
Venez-y; tout en ira mieux.
Il faut bien que du haut du trône
Louis descende quelquefois;
L'émail des prés, l'ombre des bois,
Les dons de Flore et de Pomone
Doivent lui plaire; et les bons rois
Ont bien souvent, dans le silence,
Caché sous le nom de bourgeois
Les grands titres de leur naissance.

SUR LA MORT

DE MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

Il est un monstre sourd, aveugle, inexorable :
La rage est dans son cœur, le poignard dans sa main :
La nature effrayée et son cri lamentable,
Rien ne l'émeut ; il frappe avec un bras d'airain.
C'est ainsi qu'on a vu son squelette terrible,
S'asseoir tranquillement sur un lit de douleurs,
D'une famille auguste y rebuter les pleurs,
Et porter lentement le coup le plus sensible.
Les vœux de tout un peuple ont été superflus,
Et la mort a détruit sa plus noble espérance...
Mais de tant de fureurs ne nous étonnons plus :
Elle a dû résister aux larmes de la France ;
Elle fut insensible à trente ans de vertus.

A MADAME ***.

Tranquillise ton cœur, ton cœur si cher au mien.
Unis par le penchant, par le plus doux lien,
Les chaînes de l'amour, quelquefois si pesantes,
N'auront qu'un poids léger pour nos mains caressantes.
Tu crains (tu me l'as dit) qu'un premier sentiment
Ne reprenne à mes yeux ce qu'il eut de charmant,
Et que vers lui bientôt mon ame ramenée
Ne te laisse plaintive autant qu'infortunée...
Sincère dans mes feux et vrai dans mes froideurs,
Je ne t'ai point caché d'anciennes ardeurs:
D'un amour malheureux tu fus la confidente;
L'amant s'est plaint à toi des torts de son amante.
Rarement satisfait, sans cesse humilié,
Recherché quelquefois, mais souvent oublié,
Caressé par loisir, aimé par intervalle,
Objet trop peu flatté d'une flamme inégale;
Mon bonheur le plus pur, mes plaisirs les plus doux
Furent empoisonnés par de justes dégoûts.
Sans intéresser l'ame, il est affreux sans doute
De ne devoir qu'aux sens les plaisirs que l'on goûte.

Eh! que m'importe à moi la faveur d'un coup d'œil?
Je veux que le cœur m'aime, et m'aime avec orgueil.
Mais que ce cœur ingrat, flatté d'un double hommage,
Entre un rival et moi sans cesse se partage;
Et que, d'un vain éclat seulement occupé,
Son amant le plus cher soit son amant trompé?
Je dois te l'avouer, soit par délicatesse,
Soit dans mes sentiments amour-propre ou noblesse,
Je ne veux plus d'un cœur que je ne puis remplir,
D'un cœur qu'un autre amant peut seul enorgueillir.
Sans doute, il est des jours à nos desirs contraires;
Il est des contre-temps, des malheurs nécessaires;
Tous les biens des mortels sont mêlés à des maux;
Je sais qu'il est enfin peu d'amants sans rivaux.
Mais savoir qu'en secret l'amante que j'adore
Des feux de mon rival s'applaudit et s'honore;
Qu'elle peut, sans gémir, plier ses sentiments
Au gré de l'intérêt et selon les moments;
Savoir qu'elle jouit, sans en être attendrie,
Des jalouses douleurs dont mon ame est flétrie!
Non; mon cœur, qui toujours eut besoin d'être aimé,
A douter qu'il le soit n'est point accoutumé:
Je n'en puis soutenir l'affreuse incertitude.
Plein de ces noirs soupçons, de cette inquiétude,
J'ai cherché, je l'avoue, un cœur digne du mien:
Je l'ai cherché long-temps, et j'ai trouvé le tien.
Je n'ose me vanter; mais enfin, si pour plaire

Un amant n'a besoin que d'une ame sincère,
Que d'une ame épurée, et sensible encor plus,
Oui, j'ai dû te toucher; ce sont là mes vertus.
C'est par elles, du moins, que j'ai su reconnoître
Le rapport de nos cœurs unis et faits pour l'être.
Par un penchant secret l'un vers l'autre attirés,
Assortis par le goût, s'attachant par degrés,
Sans user d'aucun art, sans vouloir se séduire,
Ils ont tout fait pour eux; l'esprit n'eut rien à dire.
Quel instant plus heureux que l'instant fortuné,
Où, par l'amour timide à tes pieds amené,
Marchant à la faveur du silence et des ombres,
Je démêlai tes traits parmi des clartés sombres!
La lampe de Psyché jetait ce foible jour,
Cette obscure lueur favorable à l'amour:
Tu dormois; et mes pas, que j'appuyois à peine,
Soutenoient en tremblant ma démarche incertaine.
Coupable, intimidé, je craignois ton réveil;
Je n'osois t'arracher à la paix du sommeil:
Mais quel fut mon bonheur, quand, au lieu de la plainte,
Ta bouche n'exprima qu'un sentiment de crainte,
Que cet effroi si doux, que ces foibles remords,
D'un cœur déja soumis vains et derniers efforts!
L'un de l'autre étonnés, mais charmés l'un par l'autre,
Quelle volupté pure eût égalé la nôtre?
Prélude des plaisirs qui mènent au bonheur,
Baisers donnés, rendus, épanchements du cœur,

Nous épuisâmes tout; et, dans notre délire,
Nous ne nous disions rien pour avoir trop à dire.
A ce trouble si doux le calme a succédé.

Quand le prix de l'amour est enfin accordé,
Souvent, dans nos esprits, l'illusion détruite
Laisse d'affreux dégoûts qu'elle traîne à sa suite :
Mais, après ma victoire, encore plus heureux,
La flamme du plaisir vient d'accroître mes feux.
J'ai rencontré chez toi la naïveté pure,
Le simple coloris qu'on tient de la nature;
Ce sentiment si vrai, qui s'exprime sans art,
Et comme un doux rayon se peint dans le regard.

Je veux semer de fleurs les pas de mon amante :
Je veux que, dans mes bras et tranquille et contente,
Elle n'ait de regrets que le regret flatteur
D'avoir pu balancer à me donner son cœur.
Oui, je t'aime à jamais; ma bouche te le jure,
Non par de vains serments, trop voisins du parjure;
Va, je sais mieux choisir les garants de ma foi :
Je veux t'aimer toujours... et j'en jure par toi.

A M. LE COMTE DE ***,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

3 NOVEMBRE 1768.

Comte, point de cérémonie,
Point de tumultueux apprêts;
Point de ces feux dont l'Ausonie
A tant varié les effets.
Sous le ceintre de tes bosquets
Point de bal, point de symphonie:
Beaucoup d'amitié, peu de frais,
Et voilà ta fête finie.
Vois d'ailleurs l'affreuse saison!
Flore rembrunie, éplorée,
S'enfuit toute décolorée
Dans les serres de Trianon.
L'art, par des nuances nouvelles,
Y rajeunit ses agréments:
Mais il faut des fleurs naturelles
A côté de nos sentiments.

Contente-toi du simple hommage
Des cœurs qui te sont dévoués;
Je te l'offre sans étalage.
Va, les grands qu'on a peu loués
En furent aimés davantage.
Sois heureux, et que la santé,
De sa main brillante et fleurie,
Verse sur le soir de ta vie
Le calme et la sérénité.
Le nombre des ans s'accumule;
Une foiblesse ridicule
Nous en fait mesurer le cours:
Crois-moi, cher comte, les beaux jours
Sont suivis d'un long crépuscule.
Imite ces vieillards sensés
Qui, de tous soins débarrassés,
Laissoient sans trouble aux destinées
Filer, entre leurs doigts glacés,
L'heureux fuseau de leurs années.
Ainsi, du sage Anacréon
Chaulieu renouvelant l'exemple,
Alla, dans les soupers du Temple,
Réchauffer sa froide saison.
Malgré les douleurs de la goutte,
Gaiement courbé sur son bâton,
De fleurs il parsema la route
Qui le conduisit chez Pluton.

En un mot, comte, et pour conclure,
Trop de prudence est un défaut :
Je crois les soins de la nature
Et les préceptes d'Épicure
Meilleurs que les poudres d'Ailhault.

BOUQUET

A TOI.

> Tu modò sola places; nec jam, te præter, in urbe
> Formosa est oculis ulla puella meis...
> Nunc licet è cœlo mittatur amica Tibullo,
> Mittetur frustrà, deficietque Venus.
>
> TIBUL., lib. IV, 13.

Plein des sentiments de mon cœur,
Veux-tu que, le jour de ta fête,
Des vers d'un éloge flatteur
J'occupe et fatigue ma tête?
Zelmire, tout adorateur
Qui chantoit avant la conquête
Goûte en silence son bonheur.
Ainsi, l'oiseau dans le bocage,
Avant l'instant délicieux,
Fait entendre au loin son ramage,
Et puis se tait, pour jouir mieux.
Jouir, voilà notre partage.

Ta fête est sans doute un beau jour :
Je sais (ainsi le veut l'usage)
Qu'il faut célébrer son retour
Par un bouquet, par un hommage
Qu'à l'amour-propre doit l'amour :
Mais ce soin est-il nécessaire?
Et, si j'eus l'art de te charmer,
Si d'une ardeur involontaire
Tes sens se laissent enflammer,
Nous sommes bien sûrs de nous plaire;
Il ne s'agit plus que d'aimer.
Ah! je m'en rapporte à toi-même :
Est-ce par un vain compliment
Que je puis prouver que je t'aime?
On ne le prouve qu'en aimant.
Ovide, auprès de sa maîtresse,
Bien moins amoureux que galant,
La louoit, la flattoit sans cesse,
Et lui montroit plus de talent
Qu'il ne lui prouvoit de tendresse.
Il est vrai qu'il chanta l'amour,
Et son pouvoir à qui tout cède;
Mais bientôt, par un prompt retour,
Il en sut chanter le remède.
Tibulle, en montrant moins d'esprit,
Développe un cœur plus sensible :
Il aime, il le sent, il le dit

En moins de mots qu'il est possible;
Et souvent un mot lui suffit.
Aussi, je crois que son amante,
Parmi tant d'hommages divers,
Reçut de sa bouche éloquente
Bien plus de baisers que de vers.
C'est lui que je prends pour mon guide;
Tu ne trouveras point en moi
Les graces ni l'esprit d'Ovide;
Mais je prouverai, par ma foi
Et par le goût le plus solide,
Que je suis Tibulle pour toi.

ÉPITRES

A TOI.

Nulla domus tales unquam contexit amores:
Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes.
CATUL., 59.

Zelmire, enseigne-moi le temple de l'Amour:
N'a-t-il plus parmi nous d'autel ni de séjour?
Je sais que nos aïeux placèrent son image
Au fond de leurs jardins, dans l'ombre du bocage:
Là, l'amant éloigné de l'objet de ses feux,
Solitaire, y portoit ses regrets et ses vœux.
Je m'imagine voir une Grecque naïve,
Loin d'un amant chéri languissante et plaintive,
Aller aux pieds du dieu gémir, verser des pleurs,
L'implorer, et pour don lui présenter des fleurs.
Un amant fortuné demandoit autre chose:
Un baiser quelquefois fut le prix d'une rose;
Et d'un cœur bien épris l'amour toujours content

Payoit d'une faveur le plus mince présent.
Où trouver aujourd'hui ce dieu que je révère?
Ah! Zelmire, tu sais si j'ai des vœux à faire:
En conjurant l'Amour de remplir mon espoir,
Il faut lui demander jusqu'au bien de te voir.

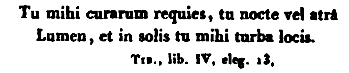
Que vous êtes heureux, amants qui dès l'aurore
Voyez l'objet aimé pour le revoir encore;
Qui, par l'aube naissante arrachés de ses bras,
Sous les yeux de l'Amour suivez par-tout ses pas;
Qui, lorsque de la nuit le voile se déploie,
Courez jouir encor d'une plus douce joie!
Libres dans vos plaisirs, libres dans vos amours,
De vos embrassements rien n'interrompt le cours.

Zelmire, ne dis point qu'un état si tranquille
Nous endort dans l'ennui d'un bonheur trop facile.
Je sais qu'il est des cœurs foibles et languissants
Qui n'ont d'activité que celle de leurs sens;
Dont l'ardeur passagère et toujours inégale
S'éveille par moment et meurt par intervalle:
Mais, Zelmire, nos cœurs, formés différemment,
N'ont-ils qu'un fol instinct? Ils ont le sentiment.
J'ose au moins t'assurer que le mien ne s'altère
Ni de ce qu'il reçoit, ni de ce qu'il espère;
Et qu'enfin le bonheur avec toi partagé
Est toujours trop rapide et trop peu prolongé.

Agréable séjour où je vais voir Zelmire!
Beaux lieux, vous le savez si mon cœur vous desire!

Oui, je vous reverrai, délicieux berceaux!
En vain les aquilons dépouillent vos rameaux;
Vous avez moins d'attraits, mais celle que j'adore
Peut au sein des hivers vous embellir encore:
Vous m'intéresserez même par vos débris.
Vous allez rappeler et peindre à mes esprits,
A mon ame, à mes sens, enfin à tout mon être,
Des jours trop tôt passés... que vous ferez renaître.
Vous fûtes confidents de mes premiers plaisirs;
Je m'en fiois à vous encor plus qu'aux zéphyrs;
Et, de mille baisers donnés dans vos retraites,
Aucun ne fut trahi par vos ombres muettes.
Oui, Zelmire, je sais quel est l'heureux séjour,
Quel est l'aimable asile habité par l'Amour.
Il est, n'en doutons point, au fond de vos bocages.
J'irai bientôt, j'irai lui rendre mes hommages:
J'irai me plaindre à lui de quelqu'un de mes maux.
Peut-être de sa bouche entendrai-je ces mots :
« Content, heureux, aimé, préféré par Zelmire,
« Peux-tu te plaindre, ingrat? » Alors qu'aurai-je à dire?
Rien... Zelmire viendra; je lirai dans ses yeux
Le plus tendre retour et l'instant d'être heureux...
Mais je le suis déja: tu m'aimes, et ta flamme
M'a tout donné sans doute en me donnant ton ame.

A TOI.


Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atrâ
Lumen, et in solis tu mihi turba locis.
Tris., lib. IV, eleg. 13,

Que je les plains ces cœurs insensibles et froids,
A des plaisirs sans goût abandonnés sans choix,
Qui, d'un monde frivole embrassant les systèmes,
Savent jouir de tout, et non jouir d'eux-mêmes!
Je le sens, les plaisirs de la société
Ne sont que dans l'accord d'un cercle limité.
Au sein de la nature, et loin d'un vain tumulte,
Il faut que quelquefois notre ame se consulte.
Dans la foule brillante on est trop loin de soi:
J'aime à philosopher, à penser avec moi.
L'amitié, de l'amour cette aimable rivale,
Moins vive, et cependant quelquefois son égale,
L'amour et l'amitié (je les aime tous deux)
Suffisent au bonheur de qui sait être heureux.
Une amante, un ami que le penchant nous donne,
Une amante qui plaît, un ami qui raisonne,

28.

Différemment aimés, mais également chers,
Nous tiennent lieu de tout et sont notre univers.
Qu'ai-je besoin d'aller adorer la fortune
Chez un grand qui m'ennuie ou bien que j'importune?
L'humiliant appui dont il croit m'honorer,
La faveur qu'il me vend, et qu'il faudra pleurer,
Son coup d'œil dédaigneux, l'orgueil de son sourire,
Seroient-ils plus pour moi qu'un regard de Zelmire?
   Non, Zelmire; mon cœur met dans l'égalité
Son suprême plaisir et sa félicité.
C'est dans l'heureux séjour d'où l'hiver nous exile
Que j'ai joui d'un ciel toujours pur et tranquille.
Là mes jours, commencés et finis près de toi,
N'étoient qu'un court espace et qu'un moment pour moi:
Les ris en partageoient les heures fortunées.
Que de si doux moments ne sont-ils des années!
Là les nuits, mille fois plus belles que les jours,
Dans le sein des plaisirs appeloient les amours:
J'aurois voulu cent fois les prolonger encore.
Quel amant ne craint point le retour de l'aurore!
Couvert de tes baisers, embrasé de tes feux,
Après de telles nuits est-il un jour heureux?
Oui, sans doute, il en est; la beauté que l'on aime
Pourroit donner un charme à l'infortune même.
   Le matin, quand l'ivoire assemblant tes cheveux
Sur ton front calme et pur en disposoit les nœuds,
Tes traits, dans le miroir réfléchis à ma vue,

Inspiroient à mon ame une joie inconnue:
La glace, en répétant les rayons de tes yeux,
Augmentoit mes plaisirs multipliés comme eux.
Je crois me voir encore auprès de mon amante
Écouter les leçons de sa bouche charmante,
Tracer sur le papier le lointain d'un coteau,
Sur les plans avancés dessiner un hameau,
D'arbres et de buissons ombrager les terrasses,
De rochers inégaux varier les surfaces;
Et, d'un cadre sans luxe entourant le dessin,
Me présenter à toi mon ouvrage à la main.
La tienne alors, la tienne, intelligente et sûre,
De mes arbres trop ronds découpe la verdure,
Divise les rameaux, fait jouer au travers
Et les masses de l'ombre et les brillants des clairs.
C'est ainsi que Zeuxis fut enseigné peut-être:
Tous les talents, je crois, ont eu l'amour pour maître.
Ah! quand viendra le temps où, ton maître à mon tour,
J'associerai pour toi les muses à l'amour;
Où, formant ton oreille aux accords de la lyre,
Dans l'art brillant des vers ma voix pourra t'instruire?
Zelmire, tu le sais, cet art est l'art du cœur;
Il donne la pensée, et l'esprit la couleur.
L'aimable fiction est le fruit du génie;
Et l'oreille, en un mot, cadence l'harmonie.
Puisse de tes essais l'amour être l'objet!
Il anime les vers dont il est le sujet.

Nous aurons deux talents pour peindre la nature.
La touche de la plume est également sûre:
Elle ne céde point à l'effort des pinceaux,
Et sait tracer aussi d'agréables tableaux.
Elle offre à nos regards la clarté matinale
Que répand dans les cieux l'amante de Céphale;
Elle peint ce jour doux qui suit un plus beau jour,
Le lever du soleil, son coucher, son retour,
La nuit s'enveloppant de l'ombre de ses voiles,
La lampe de Diane et le feu des étoiles:
Elle peint les forêts, les fleurs, les prés, les champs,
Les couleurs des oiseaux, leurs amours, et leurs chants.
Qu'on se plaît à tracer ces brillantes images!
L'univers fut toujours le spectacle des sages.
Trop heureux quand je puis, par quelques sentiments,
Donner encore une ame à ces tableaux charmants,
Chanter les doux plaisirs que l'amour me procure,
Et parler de Zelmire en peignant la nature!
L'art de vivre n'est point celui de végéter:
Contempler l'univers et le représenter,
Savoir, en t'aimant bien, dire bien que je t'aime,
Voilà, pour ton amant, la volupté suprême.
Trop content quand il peut, dans le sein du bonheur,
N'occuper que de toi son esprit et son cœur.

A TOI.

> Nulla potest mulier tantùm se dicere amatam
> Verè quantùm à me, Lesbia, amata mea es.
>
> CATUL., 80.

Quittez, Amours, quittez vos demeures tranquilles.
Il est des lieux plus beaux, de plus charmants asiles.
Doux enfants du plaisir et de la volupté,
Volez vers le séjour par Zelmire habité :
Dans ses bras, à ses pieds, que ne puis-je vous suivre !
Volez ; c'est parmi vous que Zelmire doit vivre ;
Vous serez mes rivaux sans me rendre jaloux :
Par qui serois-je mieux remplacé que par vous ?
Vous me rappellerez au tendre objet qui m'aime :
L'amour consolateur n'est que l'amant lui-même.
Allez donc ; de Zelmire environnez les pas :
Dressez sur la verdure un trône à ses appas.
Zelmire aime les prés, les routes solitaires,
Le toit d'un vert feuillage, et ses ombres légères...
Écoutez : si Zelmire, assise sur des fleurs,

Du midi dévorant évitant les chaleurs,
Se présente à vos yeux sous un berceau champêtre,
Pensant à moi, rêveuse, et m'appelant peut-être;
Que loin de vous alors le plus vrai des Amours,
Déguisé sous mes traits, lui tienne ce discours:
« C'est ton amant, c'est moi: j'ai franchi l'intervalle
« Que met entre nous deux ton absence fatale;
« Je viens jurer des feux qui ne mourront jamais:
« Chère Zelmire, entends les serments que je fais.
« Le ciel n'a pas toujours garanti du parjure;
« J'aime mieux attester Zelmire et la nature:
« La nature est si belle, et si belle par toi!
« Je la prends tout entière à témoin de ma foi.
« Que les tendres oiseaux, mourant sous ces ombrages,
« Changent en cris plaintifs leurs amoureux ramages;
« Que la vigne et l'ormeau l'un à l'autre attachés,
« Séparés désormais, languissent desséchés;
« Que les pleurs de l'Aurore et la fraîche rosée
« N'humectent plus le sein de la terre épuisée;
« Que les gazons, couverts par d'éternels frimas,
« Cessent de s'émailler, de fleurir sous mes pas;
« Qu'au lieu des doux parfums dont l'abeille compose
« Son nectar exprimé du lis et de la rose,
« Les fleurs n'exhalent plus, sous ces bosquets obscurs,
« Qu'une odeur importune et des poisons impurs;
« Que l'onde des ruisseaux, que celle des fontaines,
« Que l'ombre des vallons, que les trésors des plaines,

« Que tout rentre, en un mot, dans l'éternel chaos,
« Si mon cœur, loin de toi, goûte quelque repos. »
Amours, charmants Amours, joignez à mes promesses
Le gage des baisers et le feu des caresses.
Appelez les Plaisirs pour sceller mes serments.
N'oubliez pas sur-tout mes tendres sentiments;
Ils sont faits pour son cœur, pour le cœur que j'adore.
Vous, mes dieux et les siens, souvenez-vous encore
De couronner son front, d'y former mille nœuds;
Que le myrte tressé s'unisse à ses cheveux.
Il m'en souvient, Zelmire aime cette parure:
Une rose, un bouton, des feuilles de verdure
Se mêlèrent souvent à l'éclat de son teint.
Placez encor, placez quelques fleurs sur son sein:
Mais, en rendant ces soins, conservez mon image;
Que je semble à ses yeux l'auteur de chaque hommage:
C'est à vous de lui plaire, à moi seul de l'aimer.
Volez, Amours!... Son cœur saura bien me nommer.

ÉTRENNES

A TOI.

Hanc, vos Pierides, festis cantate calendis...
Hoc solemne sacrum multos celebretur in annos.
Dignior est vestro nulla puella choro.
TIBUL., lib. IV, 3.

Tu connois tous les vœux que mon cœur peut former :
Il en est un sur-tout (et l'amour me l'inspire),
C'est de renouveler dans l'ame de Zelmire
Ce sentiment si cher, ce plaisir de m'aimer,
Que le temps a fait naître... hélas! qu'il peut détruire.
Eh! qui ne sait pas que le temps,
Père dénaturé, dévore ses enfants?
Un nouvel an commence sa carrière.
Combien d'amants, dont les amours
De l'autre année ont embelli le cours,
Sentent mourir le feu de leur ardeur première!
Ils ont passé leurs plus beaux jours.

On sent un vide affreux dans son ame étonnée;
Le nœud qui nous fut cher nous gêne et nous déplaît:
    Le plus souvent la bonne année
Est celle qui finit, et non celle qui naît.
  Si tu le veux nous irons à Cythère
    Passer bail par-devant l'Amour,
  D'aimer toujours, et de toujours nous plaire.
    Zelmire, avons-nous en ce jour
    De plus doux serments à nous faire?
  Viens; si le dieu nous demande un salaire
(Le bail signé par nous, et signé sans retour),
  Par un baiser tu paieras le notaire.

A TOI.

> At mihi te comitem jurabas usque futuram...
> Verba puellarum foliis leviora caducis.
> OVID., Amor., lib. II, eleg. 6.

Zelmire, un jour de fête est sans doute le jour
Où l'on doit prodiguer les serments de l'amour;
Mais n'attends point de moi de nouvelles promesses.
Va, mon amour est sûr, et sûr par mes foiblesses :
Mon cœur n'a pas besoin de redonner sa foi.
Eh! que t'offriroit-il qui ne soit tout à toi?
Ce qui t'est étranger, la gloire, la fortune,
Tout ce qui n'est point toi l'afflige et l'importune;
Et, malgré les chagrins de son jaloux ennui,
Le malheur dans tes bras est un bonheur pour lui.
Mais auras-tu, Zelmire, une égale constance?
Comment vas-tu passer les jours de mon absence?
A mes tristes destins vais-je être abandonné?
Serai-je, en te quittant, le seul infortuné?
Sur la rive où je vais rêver en solitaire,

Rien de ton souvenir ne pourra me distraire.
Si tu n'y peux, Zelmire, accompagner mes pas,
Que le desir du moins t'y porte dans mes bras.
L'amour, loin qu'à son feu l'absence soit fatale,
Et des lieux et des temps sait franchir l'intervalle :
Par des illusions il se fait des plaisirs,
Il vole impatient où volent ses desirs,
Zelmire ; et c'est ainsi qu'aux bords où je te laisse
Vers ton cœur adoré mon cœur viendra sans cesse.

Mais peut-être, oublié dans ces jours malheureux,
Je vais perdre des droits déja vains ou douteux.
Du rival qui t'est cher le pouvoir les balance :
Qu'il va mettre à profit le temps de mon absence!
Par combien de serments il te fera jurer
D'abandonner un cœur qu'il voudroit déchirer!
Déja je crois le voir, par de fausses caresses,
Te flatter, t'arracher de honteuses promesses,
Pardonner à ce prix tes infidélités,
Et, fier de ses succès, t'annoncer ses bontés.
Ah! si jusqu'à ce point ton ame m'humilie,
Je te verrai toi-même, en maîtresse avilie,
D'un maître impérieux essuyer les dégoûts,
Éprouver les hauteurs de son orgueil jaloux ;
Et, sans cesse à ses pieds esclave volontaire,
Brûler devant l'idole un encens mercenaire.
Ta honte sera douce à mon cœur outragé :
Je la verrai, Zelmire ; et je serai vengé.

Heureux encore, heureux si, dans l'art des Corneilles,
Quelque brillant succès récompense mes veilles :
Si je puis quelque jour, pour mieux t'humilier,
Me présenter à toi couvert d'un beau laurier !
Je viendrai t'éblouir des rayons de ma gloire.
Tu sentiras alors, alors tu pourras croire
Qu'il est un noble orgueil, une fierté du cœur
Qu'on ne doit pas au sort, et qu'on tient de l'honneur.

Mais dans quel avenir s'égarent mes pensées?
N'écoute point mes cris, mes plaintes insensées :
Tu dois savoir, hélas ! si j'aime, si j'aimai.
Pardonne quelque doute à l'amour alarmé :
Pardonne ; il est affreux, pour un cœur qui t'adore,
D'avoir souffert des maux qu'il faut souffrir encore ;
De combattre toujours pour ne vaincre jamais,
De voir l'amour trahi moins fort que les bienfaits :
Enfin, il est horrible, après trois ans d'hommage,
D'espérer beaucoup moins, de craindre davantage.

Eh quoi ! voudrois-tu donc que, plein de ces terreurs,
Sur tes pas, aujourd'hui, je semasse des fleurs ?
La fête de l'amour, d'une amante adorée,
Au milieu des ennuis seroit mal célébrée.
Peindrai-je à tous les yeux l'éclat de tes attraits?
Ta fatale beauté, je l'ai dit, je la hais :
Je fus, je suis encore infortuné par elle.
Mais je m'applaudirai de te trouver si belle,

Quand, heureux sans partage et sans rivalité,
Je posséderai seul ce qui m'est disputé.
  Ce langage jaloux te blesse et t'effarouche?
Sexe foible et léger, un seul plaisir te touche:
Un éloge flatteur qu'on prodigue au hasard,
Vain tribut de l'esprit, où l'esprit seul a part;
Des fadeurs, en un mot, voilà ce qui te flatte:
Mais les sentiments purs d'une ame délicate,
Les élans de l'amour, des transports pleins de feu,
Ne t'effleurent qu'à peine, et t'intéressent peu!
Zelmire, c'est ainsi qu'aux dons de la fortune
J'oppose en vain des soins dont le cours t'importune:
Par des biens séduisants, avec faste annoncés,
Je vois trois ans d'amour en un jour effacés.
Eh bien! cède à l'espoir qui te plaît et t'enchaîne;
Jouis de ton bonheur, mais sans être inhumaine.
Pourquoi prolonges-tu mes douloureux ennuis?
Finis l'inquiétude et le doute où je suis.
Zelmire, je ne sais, un trouble involontaire
M'annonce des malheurs qu'on s'obstine à me taire:
Un sentiment secret m'en instruit malgré moi.
Je ne puis t'expliquer les maux que je prévoi;
Mais on veut à nos feux mettre un nouvel obstacle:
Ma sensibilité m'est un trop sûr oracle.
Enfin, que te dirai-je? un nuage confus
M'annonce mille maux, et m'en cache encor plus:

Mon ame, à tes regards toujours développée,
T'a montré ses replis, et ne t'a point trompée.
Imite ma franchise; ose enfin m'éclairer;
Dis-moi si je dois craindre, ou s'il faut espérer

A TOI.

> Quid faciam dubito: dolor est meus ista videre;
> Sed dolor à facie major abesse tuâ est.
>
> Ovid., heroïd. 15.

A tes ménagements il faut donc consentir!
Il faut donc te céder, et te perdre, et partir!
Tu l'ordonnes; tu veux que, pendant deux années,
L'amour séparément file nos destinées;
Et que, par l'espérance amusant ma douleur,
J'attende que le temps me rende enfin ton cœur:
Mais ton cœur pourra-t-il, pendant cet intervalle,
Nourrir une tendresse à ma tendresse égale?
Et ne prévois-tu pas qu'un mortel trop heureux
Peut, au-delà du terme, assujettir tes vœux?
Si tu peux aujourd'hui sacrifier ma flamme
A de chers intérêts, trop puissants sur ton ame,
Sur quel espoir, hélas! puis-je me consoler?
Trompes-tu la victime avant de l'immoler?

Je n'ose approfondir ta politique obscure.
Mon cœur souscrit à tout; mais enfin il murmure:
Il se plaint de l'arrêt que ta bouche a dicté,
Et t'accuse tout bas de trop de cruauté.
  Quand de tous mes transports l'interprète fidèle,
Quand ma bouche, en des jours de trouble et de querelle,
Osa te reprocher tes foibles sentiments;
Quand, mêlant l'amertume à mes emportements,
J'osai te faire voir mes profondes blessures;
Moins sensible à l'amour que sensible aux injures,
Tu nommas dureté cette tendre fureur.
Hélas! je t'adorois en déchirant ton cœur!
Mais réponds à ton tour: que veux-tu que je pense
De l'épreuve nouvelle offerte à ma constance?
Tu m'aimes, me dis-tu: quel est donc le degré
D'un amour qui peut naître et s'éteindre à son gré?
Ah! si ta confiance aujourd'hui me l'avoue,
Au plus triste abandon c'est moi que l'on dévoue:
Mon rival trop heureux occupe tous tes soins.
Me perdrois-tu pour lui, s'il t'intéressoit moins?
Entre l'amour et nous doit-il être l'arbitre?
Si je fus ton amant, dis-moi donc à quel titre?
Oui, réponds... m'as-tu vu, soigneux de te tromper,
Mendier tes faveurs ou bien les usurper?
Ai-je sollicité le bonheur de te plaire?
Je n'ai su que t'aimer, me contraindre, et me taire.

Quand tu me donnas tout, je n'aspirois à rien:
Mon cœur irrésolu se méfioit du tien;
Je forçai mon amour et ma bouche au silence:
Je n'osois attaquer ta froide indifférence.
  Dans le moment funeste autant qu'inopiné
Où tu prévins mes feux, où tu m'as couronné,
N'ai-je pas dû penser que ton ame enflammée
Se livroit tout entière au plaisir d'être aimée;
Que, libre dans tes vœux ainsi que dans ton choix,
Tu te donnois à moi par le plus saint des droits?
Pourquoi, dans ces moments de prestige et d'ivresse,
N'ai-je pu voir le piége où tomboit ma foiblesse?
Quel bonheur en effet m'annoncèrent tes feux?..
Cessons de rappeler ces instants malheureux:
La coupe où s'enivra ma raison étonnée,
Cette coupe fatale étoit empoisonnée.
J'aurois dû te connoître, et pressentir dès-lors
Qu'un amour partagé s'éteint dans les remords;
Que ton cœur, las d'un nœud qu'il croit illégitime,
Pour le briser un jour m'objecteroit le crime.
Quel crime cependant?.. Si c'en fut un pour toi
De tromper mon rival et de trahir ta foi,
C'en est un autre encor, mais plus grand, plus horrible,
D'abuser lâchement d'une ame trop sensible,
D'avoir troublé la paix dont tu sus m'arracher,
D'abandonner un cœur que le tien vint chercher.

Peut-être trop d'aigreur empoisonne mes plaintes:
Mais si de mes chagrins tu sentois les atteintes,
Zelmire, à mon amour tu croirois tout permis.
Assez et trop long-temps, adorateur soumis,
J'ai traîné sur tes pas, dans un humble silence,
Les fers que désormais veut briser ta prudence.
J'eus des torts, je le sais, j'eus les torts d'un jaloux;
Je soupçonnai tes soins... mais, dis-moi, sommes-nous
Dans ces tristes sérails, dans ces prisons d'Asie,
D'où la main des muets bannit la jalousie?
L'essaim des séducteurs environne tes pas:
Pour un cœur adoré quel cœur ne tremble pas.
Cet or impérieux que l'opulence étale
Emporte la balance, et la rend inégale.
J'ai frémi; j'ai prévu qu'un mortel trop heureux
Triompheroit enfin du plus doux de mes vœux:
Dans ce trouble cruel, dans cette horrible attente,
J'ai querellé le sort, l'amour, et mon amante.

Eh quoi! tous mes soupçons étoient-ils incertains?
Le flambeau de l'amour va s'éteindre en tes mains.
Pour un bonheur douteux que ta pitié m'annonce,
Au nœud qui nous unit tu veux que je renonce!
De quel frivole espoir faut-il m'entretenir?
Ah! si par le passé je juge l'avenir,
Feras-tu quelque effort pour briser une chaîne
Dont l'éclat t'a séduite, et qui te rend si vaine?

Que dis-je! penses-tu qu'il soit en ton pouvoir
De remplir quelque jour mon chimérique espoir?
Par de nouvelles lois chaque jour maîtrisée,
Chaque jour plus contente et moins désabusée,
Pourras-tu t'occuper du sort d'un malheureux
Égaré dans la foule où se perdront ses vœux?
Mais je veux bien, Zelmire, en croire tes promesses
(Que m'importe une erreur après tant de foiblesses?
C'en est une de plus, et je veux l'embrasser).
Mais songe que c'est toi, toi qui m'y veux forcer;
Songe que tu promets à l'amant le plus tendre
De lui rendre les droits que tu vas lui reprendre.
Ta bouche l'a juré, ton cœur en est garant;
Ton cœur sera puni s'il trahit le serment:
Il le sera par moi, peut-être par lui-même;
Par moi qui sais haïr au même excès que j'aime,
Qui saurai sur tes jours rejeter le mépris
Dont mes jours malheureux auront été flétris;
Par moi qui te rendrai dans la même mesure
Et les indignités, et la honte, et l'injure.
Enfin je chercherai mon plus cruel vengeur
Dans tes propres remords, dans le fond de ton cœur.
Si tu trahis l'espoir dont tu flattes mes peines,
Puisses-tu, sous le poids de tes honteuses chaînes,
Traîner dans les affronts des jours déshonorés,
Des jours à l'esclavage, à l'opprobre livrés!

Puisse l'ingrat mortel auteur de mon supplice
Ne te payer jamais le prix du sacrifice!
Heureux si je puis voir ton cœur, toi, ta beauté,
Au comble du mépris qu'ils auront mérité!

STANCES

A TOI.

L'AMOUR TRAHI.

Omnia persolvi : fruitur nunc alter amore,
Et precibus felix utitur ille meis.
TIB., lib. I, eleg. 5.

Je l'ai dit à l'écho, l'écho l'a répété;
Je l'ai dit au zéphyr, le zéphyr en murmure;
Je l'ai dit à la terre, au ciel épouvanté;
Enfin, je le veux dire à toute la nature ·
Zelmire à la noirceur de l'infidélité
Vient d'unir sans remords le crime du parjure.

Je n'eus point l'art cruel de la tyranniser.
L'ingrate! elle me vit, adorateur timide,
N'oser rien quand peut-être il falloit tout oser.
Son choix, son goût, son cœur, tout pour moi la décide :

Elle m'aime, le jure; et j'en crois le baiser
Offert et recueilli sur sa bouche perfide.

Des serments qu'elle a faits ces lieux furent témoins.
Sous ce hêtre où nos noms furent gravés par elle,
Mon bonheur fut l'objet de ses plus tendres soins :
Les droits que m'accorda sa faveur infidèle,
S'ils sont anéantis, sont attestés du moins;
Et, sans les garantir, tout ici les rappelle.

Malheureux! de quel coup me suis-je vu frapper!
Hier un autre amant , dans ce lieu solitaire,
Lui prodigua des vœux dont il sut l'occuper.
Loin que mon souvenir servît à l'en distraire,
Tout ce que l'inhumaine a dit pour me tromper,
Sa bouche, mille fois, l'a redit pour lui plaire.

Zelmire, ce rival vengera ton amant.
Puisse-t-il être ingrat autant que je suis tendre!
Qu'il jure de t'aimer pour rompre son serment;
Qu'à des charmes nouveaux il brûle de se rendre;
Et puisses-tu souffrir, par un double tourment,
L'affront de voir ta honte et l'horreur de l'entendre!

ÉPITRE

A UN AMI,

SUR L'INFIDÉLITÉ DE ZELMIRE.

> Odi et amo: quare id faciam fortasse requiris?
> Nescio, sed fieri sentio, et excrucior.
>
> CATULL., 85.

Cher et cruel ami, penses-tu que mon cœur
Loin de ce qu'il adore ait trouvé le bonheur?
Qu'il se repose enfin dans ce sage équilibre
D'un cœur sans passion, indifférent et libre?
Tu croyois les briser ces fers de mon amour,
Ces fers quittés cent fois et repris tour-à-tour.
Ah! je rappelle encor le jour, le jour horrible,
Où parjure, où barbare, et cependant sensible,
Dans un affreux exil par tes mains entraîné,
Je fuyois loin des yeux qui m'avoient enchaîné.
De ces yeux adorés peins-toi l'inquiétude!

Soit amour, soit instinct, soit même l'habitude,
Quoique de mon départ j'eusse tu le moment,
Zelmire sut prévoir l'exil de son amant:
Ou plutôt sans soupçons, mais d'horreur pénétrée,
Incertaine, tremblante, en secret déchirée,
Elle sentoit des maux à son cœur inconnus,
Et pleuroit un ingrat qu'elle ne verroit plus.
Hélas! je rejetai ses baisers, ses caresses:
Cent fois, renouvelant ses plus vives tendresses,
Ses bras, autour de moi serrés avec effort,
M'entraînoient au plaisir, ou plutôt à la mort.
Juge du trouble affreux de mon ame éperdue!
On découvroit encore à ma tremblante vue
Ces attraits de nos sens toujours victorieux,
La volupté du cœur, et le charme des yeux...
Ah! je n'étois point né pour être ainsi parjure!
Et cependant j'osai poursuivre mon injure.
Pour la dernière fois j'admirois ses appas;
On me les dévoiloit... je n'en profitai pas:
Je la quitte; je pars sans sentiment, sans vie.
Jadis, avec regret abandonnant Julie,
Ovide, relégué sur des bords inhumains,
N'avoit pas ressenti d'aussi cruels chagrins.
J'arrive dans le sein d'une famille aimée:
Mon ame, en ces moments de regrets consumée
(Quoique sur tous ses goûts on sût la prévenir),
Se fermoit tout entière à l'attrait du plaisir.

Mon cœur infortuné, resserré dans lui-même,
S'occupoit des douleurs du seul objet qu'il aime.
Quelle lettre en effet on m'écrivit alors!
Les plaintes, les regrets, l'amour et ses transports;
Tout ce que le reproche eut jamais de plus tendre,
Tout ce que d'une amante un amant peut attendre,
Les vœux et le serment de me garder sa foi,
De m'aimer sans réserve, et de n'aimer que moi;
Je trouvai tout, ami, dans sa lettre chérie.
Tu m'observois en vain: je réponds, je supplie,
Je conjure son cœur de nourrir cet amour:
J'aime, je promets tout, j'annonce mon retour...
Vains projets! ta prudence et ta pitié barbare
Tentent de rappeler ma raison qui s'égare.
Vainement je fuyois; vainement mes douleurs
Dans des lieux écartés te déroboient mes pleurs:
Dans des antres secrets, au fond de nos prairies,
Je portois loin de toi mes sombres rêveries.
Ta politique adroite épioit mes ennuis:
Dans l'épaisseur des bois, cruel, tu me poursuis;
Tu me peins mon amante infidèle et coupable,
Me préférant bientôt un mortel moins aimable,
S'abandonnant au feu de ses embrassements,
Me trahissant enfin pour prix de mes serments...
Né tendre, mais jaloux, je ne veux plus écrire:
Je maudis mon amour, je déteste Zelmire;
Aux dépens de mon cœur j'occupe mon esprit...

On m'aimoit cependant; mais enfin ce dépit,
Ce sentiment affreux si puissant sur nos ames,
Livre ce que j'aimois à de nouvelles flammes.
Voilà ce qu'ont produit tes soins empoisonnés!
Je coule dans les pleurs mes jours infortunés;
Je suis trahi, perdu; j'aime, je brûle encore.
On me méprise, ami; que dis-je! l'on m'abhorre:
Un autre, dans les bras qui surent m'enchaîner,
Peut donner des plaisirs et s'en faire donner.
Ah! l'ingrate, après tout, sans remords et sans peine,
A pu rompre les nœuds de sa première chaîne.
  Oui, dis-moi, cher ami, que son cœur avili
A payé par la honte un criminel oubli;
Qu'aux yeux de l'univers désormais méprisable,
Puisqu'elle doit rougir, elle n'est plus aimable.
Peins-la-moi des couleurs qu'apprête le mépris;
Dis que je fus par elle indignement surpris;
Sers-toi de ces couleurs qu'empruntoit ton pinceau
Lorsque, de mes erreurs déchirant le bandeau,
Tu me représentois l'objet de ma tendresse
Digne au plus, à tes yeux, d'un seul moment d'ivresse;
Trop vil pour mériter les tendres sentiments
Qu'une flamme épurée inspire aux vrais amants.
  Toi qui m'as arraché des bras de ce que j'aime,
Toi, le cruel auteur de mon supplice extrême,
Force-moi de haïr ce qui fut adoré,
Et ce qui plaît encore à mon cœur déchiré.

Ces lauriers desséchés, ces dons de Melpomène,
Ces applaudissements, ces honneurs de la scène,
Que ta voix me promet pour prix de mes travaux,
Sont un trop foible espoir pour adoucir mes maux.
Hélas! qui me rendra ces voluptés si chères,
Ces nuits, ces jours heureux, ces plaisirs solitaires,
Ces doux moments filés par les mains de l'amour,
Ces baisers, en un mot... que je rendois toujours?
Ami, j'ai tout perdu; j'ai perdu mon amante.
Ces nouvelles beautés que ta bouche me vante
N'ont point, comme l'objet qui régne sur mon cœur,
Ce charme impérieux, cet ascendant vainqueur
Qui, de l'amour sur nous établissant l'empire,
Nous fait goûter son charme au moment qu'il attire.
Non, non; d'une autre ardeur je ne puis m'enflammer:
Apprends-moi, si tu peux, l'art de ne plus aimer;
Ou laisse-moi du moins, dans les maux que j'endure,
Souffrir, gémir. languir, mourir pour ma parjure.
Trop heureux cependant si tes soins, si le temps,
Si de ton amitié les secours triomphants,
L'emportant à la fin sur mon ame rebelle,
Me sauvent de l'affront d'aimer une infidèle!

IMITATION.

Que mon cœur est jaloux du lever de l'aurore!
Que son réveil est heureux et brillant!
Elle jouit des fleurs qu'elle colore:
Son œil voit tout dans un moment.
Verrai-je aussi le berger qui m'adore?
Flambeau du jour, montrez-moi mon amant.

Heureux zéphyrs! la fleur à peine éclose
Ouvre pour vous son sein frais et charmant:
Vous caressez l'œillet avec la rose.
Mirtil n'est pas moins caressant;
Mais à nos feux un surveillant s'oppose.
Zéphyrs, vers moi transportez mon amant.

Je veux du rossignol surpasser le ramage;
Qu'on vante moins la douceur de son chant:
Je chante mieux, j'aime aussi davantage.
Ma voix rend un son plus touchant:
Le tendre amour me prête son langage.
Oiseaux, cédez: je chante mon amant.

A MES SERINS.

Vous vous aimiez, mes aimables serins!
Témoin de vos tendres caresses,
J'applaudissois à vos heureux destins,
Et j'ai souvent envié vos foiblesses.
Jeunes époux, libres dans vos baisers,
Vous puisiez le bonheur au sein de la nature...
Il n'est donc point, hélas! de félicité pure!
Point d'amours et de biens qui ne soient passagers!
Mon cher serin, ô toi qui, près de ton amante,
Veillois à ses besoins, veillois à ses plaisirs;
Toi dont l'ardeur active et diligente
Savoit répondre à ses moindres desirs;
Mon cher serin, tu meurs, et la parque sévère
Tranche tes jours dans ces mêmes moments,
Dans ces moments si chers aux époux, aux amants,
Où tu goûtois le plaisir d'être père;
Où, par tes soins et des devoirs charmants,
Tu soulageois les travaux de la mère!
O mort! affreuse mort! ainsi donc ta fureur
Marque notre heure infortunée,

Dans les instants consacrés au bonheur,
Au sein des voluptés, au sein de l'hyménée?
O toi qui maintenant gémis de tes amours,
Toi, du plus tendre époux l'épouse malheureuse,
Pourquoi de tes funestes jours
Prolonger désormais la durée odieuse?
Je t'entends; et tu veux par tes embrassements
Dans ces germes glacés porter le feu de l'être;
Tu veux ranimer tes enfants.
Épargne-leur plutôt, par des soins plus pressants,
La douleur de sentir et le malheur de naître:
Ces deux infortunés éprouveroient peut-être
Et tes plaisirs amers, et tes chagrins cuisants;
Qu'ils périssent. Et toi, digne et fidèle épouse,
Suis au tombeau ton époux malheureux.
Déja son ombre inquiète et jalouse
T'appelle, par ses cris, au séjour ténébreux.
Songe que, pour des cœurs que la tendresse assemble,
Après le doux plaisir de vivre et de s'aimer,
Il n'en est point qui doive plus charmer
Que celui de souffrir et d'expirer ensemble.

STANCES
A ROSINE.

Adorable Rosine, il est vrai; l'autre jour,
Dans je ne sais quel trouble, où l'ame s'abandonne,
Pressé par le desir, égaré par l'amour,
En te serrant la main, je t'ai dit: Ah, ma bonne!

Ce seul mot t'exprimoit les plus vifs sentiments;
Je l'ai dit d'après toi: d'où vient donc qu'il t'étonne?
N'en doute pas, Rosine; il est mille moments
Où, cent fois mieux encor, je dirois: Ah, ma bonne!

Si, lorsque mes regards s'arrêtent sur les tiens,
Tes yeux me promettoient tout ce que l'amour donne;
S'ils peignoient des desirs favorables aux miens,
Dans quel ravissement je dirois: Ah, ma bonne!

Si ta bouche charmante, au lieu de m'accuser,
Me pardonnant l'aveu qu'une amante pardonne,

Confondoit nos deux cœurs dans le feu d'un baiser;
Combien je te dirois : Ah, ma bonne ! ah, ma bonne !

Si d'un voile inutile écartant les replis,
Je caressois ton sein où la rose boutonne
Et mêle son éclat à deux touffes de lis,
Dans quelle émotion te dirois-je : Ah, ma bonne !

Enfin, si dans tes bras épuisant le desir,
De l'amour satisfait j'obtenois la couronne,
Et buvois avec toi la coupe du plaisir;
Tous mes sens à-la-fois te diroient : Ah, ma bonne !

Que tu me verrois fier de t'être ainsi lié !
Mais le seul sentiment que mon cœur te soupçonne
Est ou l'indifférence, ou la simple amitié.
Hélas! sans être heureux, comment dire : Ah, ma bonne!

LE PORTRAIT MANQUÉ.

Venez, Cloé; je vais peindre vos traits...
Mais que vois-je? quelle folie!
De quels vains ornements chargez-vous vos attraits?
C'est la laideur qui peut être embellie;
Les graces, la beauté ne le furent jamais.
Point de parure, un déshabillé frais,
Rien, s'il se peut; et vous voilà jolie.
Cloé, pourquoi de vos cheveux
A-t-on gêné les replis et les ondes?
Défaites-moi ces ridicules nœuds,
Et laissez-les flotter en tresses vagabondes.
Un ruban qui les lie est tout ce que je veux.
Eh quoi! dans vos regards aucun feu n'étincelle?
Vous avez deux beaux yeux tranquillement ouverts?
L'ame est dans le coup d'œil; mais où la vôtre est-elle?
Je voudrois que ces yeux baissés, presque couverts,
Fissent tomber sur moi ces timides éclairs,
Ces rayons du desir, qui vous rendroient si belle,

Qui me seroient et si doux et si chers!
Votre bouche est charmante : eh bien! par quelle cause,
   Par quel motif ne me dit-elle rien?
Un soupir égaré sur ces lèvres de rose,
   Un seul soupir s'exprimeroit si bien!
Ce fauteuil vous tient droite, immobile, gênée :
Pourquoi n'avez-vous pas choisi ce canapé?
Votre ensemble charmant s'y fût développé
      Dans l'attitude abandonnée
Où se repose un cœur tendrement occupé.
Ah! Cloé, je vois trop ce que je devois craindre!
   Un faux espoir est venu m'animer.
J'ai cru qu'en vous peignant je peindrois l'art d'aimer :
   C'est l'art de plaire qu'il faut peindre.

VERS
A CLOÉ.

L'amour, dis-tu, l'amour troubla ta vie;
Et sur les cœurs, conquis par tes attraits,
Tu veux venger tous les maux qu'il t'a faits?
Mais du carquois de la coquetterie
Tu connois peu les redoutables traits;
Je fuis, j'échappe à tes mains vengeresses.
Non, tu n'as pas le talent dangereux
D'entremêler les tourments, les caresses;
De rester froide en affectant des feux,
De subjuguer en feignant des foiblesses:
Tu ne sais point faire des malheureux.
Quoi! dès l'instant où ma bouche timide
Te peint l'espoir dont mon cœur est séduit,
Par un refus mon roman se décide?...
L'amour s'éteint quand l'espoir est détruit.
Ah! tu pouvois être bien plus perfide!
Près de Renaud vois la farouche Armide:
Le fer en main sa fureur le poursuit;

Mais penses-tu que son bras homicide
Le plongera dans l'éternelle nuit?
Elle fait mieux : elle l'enchante, il aime,
A ses genoux il languit endormi :
L'amour soumet ce superbe ennemi ;
Et son supplice est dans son bonheur même.
Pourquoi t'armer de l'orgueil d'un refus?
Peut-il suffire au courroux qui t'anime?
On en gémit un jour, un jour au plus;
Mais des faveurs on est long-temps victime.
Par ce nœud seul les cœurs sont enchaînés;
Juge le mien digne de ta colère.
L'amour heureux fait plus d'infortunés
Que les rigueurs n'en ont jamais pu faire.

A MON AMI.

STANCES.

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
Mes jours affreux, d'ombres environnés!
Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages;
Et la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes desirs:
A peine, hélas! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour et des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés.
J'aimois les fers d'un si doux esclavage;
En les brisant, je les ai regrettés.

J'offris alors aux Filles de Mémoire
Un fugitif de sa chaîne échappé;

Mais je ne pus arracher à la gloire
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin j'ai vu de mes jeunes années
L'astre pâlir au midi de son cours :
Depuis long-temps la main des destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire, plaisir, cet éclat de la vie,
Bientôt pour moi tout est évanoui ;
Ce songe heureux dont l'erreur m'est ravie
Fut trop rapide ; et j'en ai peu joui.

Mais l'amitié sait, par son éloquence,
Calmer des maux qu'elle aime à partager ;
Et, chaque jour, ma pénible existence
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Jusqu'au tombeau si son appui me reste,
Il est encor des plaisirs pour mon cœur ;
Et ce débris d'un naufrage funeste
Pourra lui seul me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéresser est le bien le plus doux ;
Et l'amitié nous est encor plus chère,
Lorsque l'amour s'envole loin de nous.

BULLETIN
DE MA SANTÉ.

Au fond de mon alcôve, aveugle, renfermé,
J'attends, pour aller voir les beautés les plus chères,
    Que de mes yeux le fanal rallumé
    Me rende enfin ses clartés ordinaires.
Tout rentrera bientôt dans l'ordre accoutumé :
    Je sens déja que de chaque paupière
    L'épiderme moins enflammé
Cesse de se gonfler autour de ma visière;
Un voile moins épais couvre mon cristallin;
L'objet que j'envisage a des couleurs plus nettes :
    J'espère, en un mot, que demain
    Je pourrai vous voir sans lunettes..
  Si j'en croyois et mon cœur et mes vœux,
    Je partirois à l'instant même;
Mais la prudence dit : « Attends, tu feras mieux :
    « On n'a jamais de trop bons yeux,
    « Pour voir les objets que l'on aime. »

MON RETOUR.

On sait des voyageurs l'ordinaire folie :
Ils racontent toujours, ne finissent jamais.
L'un vient du Canada, l'autre de l'Italie;
Celui-ci du Pérou, celui-là de Calais.
L'un vient de visiter les colonnes d'Alcide,
L'autre de l'Amérique, un autre du Japon.
L'un s'est noirci comme un charbon
Dans le foyer de la zone torride;
L'autre s'est refroidi sous le ciel du Lapon.
Faisant de ces pays un détail inutile,
Tout voyageur enfin tient d'ennuyeux discours :
Mais moi, qui sais les abréger toujours,
Je vous dis en deux mots que je viens de Janville[1].

[1] Petite ville de l'Orléanois, patrie de l'auteur.

LA DÉFENSE INUTILE.

CHANSON.

Air : *Lison dormoit.*

Voyez, voyez mon imprudence!
J'allois aux bois sans craindre rien :
Je bravois tout, sous la défense
De ma houlette et de mon chien.
Houlette et chien, soupirs et larmes,
Sont un appui foible et léger :
    Contre un berger,
    Contre un berger,
Un cœur sensible a-t-il des armes?
    Près d'un berger,
    Près d'un berger,
Rien n'est secours, tout est danger.

Licas hier me vit seulette :
Qu'il affecta de soins trompeurs!
Bientôt le fer de ma houlette

Fut entouré de mille fleurs.
D'un air riant et plein de charme
Il la suspend au tronc voisin.
Il prend ma main,
Il prend ma main,
Ma main qu'il flatte et qu'il désarme :
Il prend ma main,
Il prend ma main,
Et de baisers couvre mon sein.

Mon chien voyoit le téméraire,
Mais sans pourvoir à mes dangers ;
Tranquille aux pieds de sa bergère,
Il craint les loups, non les bergers.
Je n'ai plus rien pour me défendre ;
L'ombre du soir s'étend sur nous.
A mes genoux,
A mes genoux,
Licas osa tout entreprendre :
A mes genoux,
A mes genoux,
Il triompha d'un vain courroux.

COUPLETS

Sur l'air d'Albanèse : *Mon jeune cœur palpite.*

Lise, entends-tu l'orage?
Il gronde, l'air gémit:
Sauvons-nous au bocage...
Lise doute et frémit.
Qu'un cœur foible est à plaindre
Dans ce double danger!
C'est trop d'avoir à craindre
L'orage et son berger.

Mais cependant la foudre
Redouble ses éclats;
Que faire et que résoudre?
Faut-il donc suivre Hilas?
De frayeur Lise atteinte
Va, vient, fuit tour-à-tour:
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Lise au bosquet s'arrête
Et n'ose y pénétrer;
Un coup de la tempête
Enfin l'y fait entrer.
La foudre au loin s'égare,
On échappe à ses traits;
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne nous manquent jamais.

Ce dieu, pendant l'orage,
Profite des moments:
Caché dans le nuage,
Son œil suit les amants.
Lise de son asile
Sortit d'un air confus...
Le ciel devint tranquille:
Son cœur ne l'étoit plus.

ÉPITAPHE

DE L'ABBÉ DE VOISENON.

Ci-gît un abbé libertin,
Plein d'esprit et d'humeur falote.
Il étoit porteur de calotte,
Mais c'étoit celle de Crispin.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

POÉSIES DIVERSES.

FIN DE LA TABLE.

